

Le cavalier- squelette

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GEORGES J. ARNAUD

Le cavalier-
squelette

ÉDITIONS DU MASQUE



**Georges J. Arnaud
Le Cavalier-squelette
ÉDITIONS DU MASQUE**



© GEORGES J. ARNAUD ET ÉDITIONS DU MASQUE-HACHETTE
LIVRE, 2002. Tous droits de traductions, reproduction, adaptation,
représentation réservés pour tous pays.

Comme chaque nuit vers 2 heures, le curé de Cubières quittait la chaleur de son gros édredon pour jeter une bûche dans sa cheminée. Ce mois de décembre lui gelait les os le jour comme la nuit et il ne cessait de grelotter. Aumônier de l'armée en Algérie, il y avait pris des fièvres qui ne lui laissaient de répit que l'été. Tout grelottant, il allait se recoucher lorsque le galop d'un cheval se fit entendre, venant de la route de Bugarach. D'abord roulement lointain d'orage sur le chemin gelé, les sabots de l'animal décomposèrent l'allure en petit trot. L'abbé Reynaud jeta sa robe de chambre en laine des Pyrénées sur ses épaules aiguës, gratta les fleurs de givre de sa vitre. Depuis son arrivée au presbytère, le menuisier de Mouthoumet devait installer des volets et l'abbé pensait que ce retard avait quelque sounoiserie d'anticlérical.

Maintenant réduit au pas, le cheval dépité devait secouer sa tête car cliquetait son mors entre ses dents. Les sabots, le harnais, l'ébrouement régulier renforçaient le froid extérieur de la sécheresse de leurs échos. Plus sourds, l'abbé les aurait soupçonnés d'annoncer une neige future. Il grattait toujours sa vitre craignant de manquer le passage du cavalier, n'ouvrirait pas sa fenêtre collée par la glace, providentiel alibi face à cette angoisse qui ne venait pas seulement de la basse température. Un cavalier solitaire au creux d'une nuit d'hiver, dans ces chemins dénudés, ramenant sa monture d'un galop sauvage à un pas de défilé, bouleversait l'ancien aumônier de spahis en souvenirs sanglants. Une nuit était ainsi revenue sur son cheval terrorisé, au fortin où il venait célébrer la messe de minuit, une estafette la tête coupée entre les jambes du sarouel ensanglantées par l'émasculatation.

L'abbé se signa devant l'apparition. De la bouche du pur-sang jaillissait l'haleine en fumée blanche, étoffe bouillonnant en draperies sur le corps du cavalier. Lui aussi expirait une vapeur qui flottait sous son képi déformé. L'abbé le reconnut sur-le-champ ce képi. Les mobiles requis pour combattre le Prussien s'en étaient retournés aux Corbières après la débâcle, attifés de loques baroques où seule cette coiffe à visière cassée avait des regrets d'uniforme militaire.

Reynaud devait au maire calotin, sa dévotion de bonne femme ennuyait l'ancien aumônier, cette lanterne pendue devant le presbytère. L'une des trois de Cubières et à usage unique du curé. Le scandale du village depuis. La seule brûlant du pétrole, les deux autres de l'huile.

Arrivé devant l'église, juste sous le cône de lumière pelucheuse, le cavalier ôta son képi tordu et l'abbé sursauta. Ce crâne lisse, d'un blanc osseux, se prolongeait sans la saillie des sourcils, sans l'épatement des narines, avec cette arête de nez décharnée et l'absence de bouche. L'abbé se signa encore, juste comme la silhouette s'effaçait, ne laissant pour une seconde dans la pauvre lumière que l'arrière-train du pur-sang avec sa croupière d'un cuir luisant de cire.

Se traitant de lâche et d'hypocondriaque, l'abbé s'acharna à tirer sur l'espagnolette et lorsque enfin le montant vitré s'arracha à la glace, il eut beau se pencher, le cavalier avait disparu.

Il eut le plus grand mal à refermer, s'enfonça, tête comprise sous l'édredon, y grelotta jusqu'à l'aube et sa messe. La première volée de cloche le fit surgir du lit. Sa vieille bonne Pamphile faisait du zèle, ameutant les quelques vieilles fidèles près d'une heure avant l'office.

Toujours grelottant et sommeilleux, il bâcla quelque peu sa messe et lorsqu'il crut en avoir fini une fois dans la sacristie avec Paulet, enfant de chœur à perpétuité et demi-innocent du village, il entendit dans le chœur les mamées réciter un chapelet.

— Non, lui annonça Paulet ravi, le rosaire Monsieur l'Abbé. Le rosaire à cause du Cavalier.

Reynaud rangeait les burettes, les enfermant à clé à cause de Paulet qui les vidait systématiquement.

— Le Cavalier de la Mort, murmura son enfant de chœur, quadragénaire extasié. Il s'est arrêté devant la fontaine et son cheval a cassé la glace d'un coup de ses naseaux. Faut-il que son museau soit raide et qu'il ait soif. Et toute la place l'a vu juste le temps que la lanterne s'éteigne. Celle-là, elle ne dure jamais la nuit, pas comme la vôtre, ajouta l'innocent avec rancune.

Pamphile avait passé le café avant d'aller se suspendre à la corde de la cloche. Il avait toujours un goût de moisi, car elle ne vidait la casserole qu'une fois par semaine. Quand elle y pensait. Il osa s'en servir un plein bol, sachant bien qu'il offusquerait son sens des convenances mais aussi qu'avait-elle à s'attarder pour réciter tout un rosaire ? Quinze dizaines d'ave et quinze pater. Le temps pour lui de tartiner des tranches de pain rassis avec de la confiture d'abricot.

Il se rasait devant la fenêtre de la cuisine lorsque Pamphile revint, essoufflée comme toujours, il ne l'avait jamais entendue respirer sereinement, grommela que la prière passait avant le petit déjeuner après ce qu'elle avait vu avec toutes les autres cette nuit-là.

— Et qu'avez-vous vu ? soupira Reynaud en secouant la mousse de son rasoir dans le feu – ce qui horrifiait la vieille servante.

— La mort, ou ça lui ressemblait.

— Un mobile rentrant au pays seulement.

— Quoi un mobile ! Si vous aviez vu son crâne, ses yeux creux, ses

dents.

— Ses dents ?

La rumeur, pensa-t-il, naissait là, en ce moment, de cette rabougrie qui le servait depuis son retour d'Algérie, parce qu'elle avait toujours servi les curés du village. Mais le soir, elle rentrait chez elle dans la maison que lui avait achetée l'avant-dernier prêtre défunt pour la remercier de son dévouement.

— Je l'ai vu moi aussi, dit Reynaud, il a ôté son képi tout bosselé sous la lanterne. C'est un homme squelettique, un point c'est tout. Chauve, au point qu'il en a perdu ses sourcils, mais les trois quarts des hommes d'ici le sont aussi.

Pamphile parut frappée au cœur car sa main crispa un sein inexistant sous le tissu de bure. De la bure, parce que servant depuis toujours le curé de Cubières, elle s'habillait façon bonne sœur. Sans le voile, même si le dimanche elle donnait à sa coiffe catalane des airs de cornette.

— Un squelette, voilà ! Un squelette sur un cheval environné de fumées de soufre. Je l'ai senti, Monsieur le Curé. Pensez que je m'y connais. On soufre les barriques depuis toujours chez nous et cette odeur s'est glissée sous ma porte. Un squelette sur un cheval du diable, voilà ce que nous avons toutes vu cette nuit où il gelait à pierre fendre. Personne ne se serait risqué dans la rue.

— Pamphile, il n'y avait que l'haleine épaisse du cheval et celle du cavalier, sans odeur de soufre. C'est un ancien mobile je vous dis, qui avait à faire plus haut. Qu'allez-vous encore inventer avec toutes ces...

Le mot bigote pinça un temps ses lèvres avant qu'il ne l'escamote.

— Vous jouez à vous faire peur.

— Moi je joue ? Moi qui me décarcasse pour votre cuisine, votre linge et les dentelles de l'église, les fleurs, les balayages. Ah, vous trouvez que je joue ?

Il alla s'habiller dans sa chambre où couvait une douce chaleur, où il se serait bien engourdi, mais il avait des malades, des grabataires à visiter et depuis le bas de l'escalier, Pamphile lui rappelait un repas de cochon chez les Argousset le soir même. Le douzième au moins de ce décembre 1871. Et comme toujours le *fréginat* et les haricots blancs, lui qui détestait avoir des flatulences.

Le pape Barthès agonisait depuis des semaines, l'extrême-onction comme oreiller, semblait-il. Le fils Jérémy lui offrit du vin chaud. Il rentrait de charger des bûches dans le bois de la Gorbelhe, pestait contre sa mule, regrettant son percheron réquisitionné pour un rien versé en plusieurs fois.

— Mon Pierrot a dû finir en ragoût, oui, du côté de Sedan. Peut-être même que ce traître de maréchal Bazaine y a goûté. Ou Badinguet. Moi, mon cheval une fois mort, je l'aurais enterré dans un

cotieux. Mais ces affamés ont dû le manger.

Jérémy était ancien mobile, lui aussi. Il était revenu avec d'autres bien avant l'armistice, soldat perdu, sans même son fusil, juste sa défroque et ce képi bosselé qu'ils avaient tous, les recrutés hors conscription, unique preuve de leur état militaire. Certains en avaient deux, trois, ramassés sur les champs de bataille où le vent roulait ces piètres trophées.

— Alors vous l'avez vu, Monsieur l'Abbé ? Le Cavalier-squelette ?

Moins de deux heures après qu'il eut lâché cette stupidité, et encore il n'avait mentionné que l'apparence squelettique du cavalier inconnu, la rumeur courait déjà, le précédait.

— J'ai une bonne estafette en Pamphile, fit-il agacé, mais Jérémy ne comprit pas le sens de sa réflexion.

— Vous avez dit que c'était un mobile, mais personne que vous n'a vu son uniforme.

— Juste un képi, Jérémy, juste le képi.

— À Narbonne, à la démobilisation ils n'en voulaient pas de nos *pelhes* puantes. Ni du képi. Ces vieux adjudants avaient honte de nous les mobiles, nous faisaient comprendre que nous n'étions pas de vrais soldats mais des mercenaires, francs-tireurs, détrousseurs de cadavres, ajouta-t-il à voix basse, regardant autour de lui avec inquiétude.

L'abbé Reynaud aurait préféré qu'il s'abstienne d'allusion, mais cette histoire tourmentait les âmes simples du pays. On parlait d'un tel qui avait augmenté son troupeau de vaches de belle façon à son retour, et de l'autre qui, abandonnant son travail de journalier, avait racheté une épicerie.

— Nous étions des marque-mal avec ces centaines de lieues dans les jambes. Chassés par les contrôleurs de tous les trains faute d'un laissez-passer, des moins-que-rien, voilà ce que nous étions. Avec parfois des gens qui nous injuriaient, des gosses qui nous lançaient des pierres. Une bande de vaincus. Mais il y en a qui ont pu se payer le train depuis le Nord. Et même la voiture de Lézignan à Mouthoumet ensuite.

— Mon cher Jérémy, mon ami, ne remâchez pas vos rancunes. Nous savons tous ici que vous êtes un honnête homme qui a fait son devoir, alors qu'on vous a pris votre cheval et des mois de votre vie pour rien, sinon la défaite.

— Comment oublier le mépris de ces adjudants de l'habillement à Narbonne ? On ne nous a même pas donné un cantonnement, de quoi nous retaper un peu, manger à notre faim. Heureusement j'ai un cousin dans cette ville, mais lui aussi était choqué de mon apparence. Je peux parler avec vous, mais je n'en dis jamais un mot au café. Et puis je ne donne pas les noms.

Il versa une louche de vin chaud dans les verres épais :

— Je tue le cochon la semaine qui vient. Un gros, vous viendrez pour le souper ? On apportera de la longe et de la saucisse à Pamphile.

Pourquoi, en sortant de chez les Barthès, éprouva-t-il l'envie douteuse de passer chez les Gaillac où il n'y avait ni grabataire ni malade, ni enfant en âge de communion. Rien de tout ça. La femme venait à la messe du dimanche, lui ruminait soit des pensées hargneuses, soit des spéculations cupides depuis son retour de la Loire où il avait combattu avec d'autres mobiles. Le vin chaud animait les veines de Reynaud, lui faisait même trouver le froid supportable. Ils durent le voir arriver car la porte resta verrouillée. Ici, et dans toutes les Corbières on ouvrait, on lançait à voix haute « c'est moi le curé », et on attendait poliment dans le couloir. Mais il tourna en vain la poignée de cuivre.

Humilié, il redescendit le petit perron, regarda la lanterne suspendue, la troisième et dernière du village. Et juste au-dessous le crottin glacé. Un petit tas que personne n'était venu ramasser. N'importe quelle mamée du village était à l'affût de l'aubaine pour ses fleurs en pots, pour le jardin. La rue principale et les autres n'en conservaient pas trace une minute quand un cheval s'oubliait, même s'il n'y avait plus que des mulets et des ânes depuis la réquisition, à l'exception de trois percherons rachetés par des propriétaires aisés. Dont Gaillac, ex-mobile qui fermait sa porte à clé.

La monture du cavalier solitaire s'était arrêtée là, juste sous la lanterne encore allumée pour égrener ses petits boulets face à la maison de Gaillac, à nouveau maître d'un cheval de trait puissant. Personne ne viendrait ramasser ce crottin maudit. Le froid le durcirait, puis le redoux en ferait une bourre, puis de la poussière qui s'envolerait au vent.

— Pamphile, que vous a-t-il pris d'aller raconter partout qu'un Cavalier-squelette avait traversé le village ? Je vous croyais occupée à faire ma chambre.

— Hé quoi ! elle est faite votre chambre et j'ai même remis une bûche à votre feu. Quel gaspillage pour un petit froid de rien du tout. La fille Joffre est passée m'apporter le lapin qui mijote là sous vos yeux en civet. Elle avait pensé à du laurier. Étonnée qu'il n'y en ait pas du bénit dans cette maison du bon Dieu.

— Il me fait éternuer, vous le savez bien.

— C'est une idée que vous vous faites. Marcelle, curieuse, voulait savoir pourquoi on avait récité tout un rosaire ce matin et je le lui ai dit. Vous savez que le cheval a fait sous la dernière lanterne et que tout le temps où il avait la queue levée le... le cavalier n'a pas quitté du regard la maison des Gaillac ?

— Arrêtez de colporter des *tripotages*. Le presbytère ne doit pas être un nid de calomnies, fit-il en s'efforçant à une sévérité qui lui avait

toujours fait défaut.

Même enfermé dans son confessionnal, il ne pouvait sanctionner comme il aurait fallu le faire certains péchés capitaux. Et là-bas, en Algérie, c'était souvent des crimes qu'on lui confessait.

Dans sa chambre, il essaya de lire son bréviaire mais n'y parvint pas. Il lui fallait ressortir, arpenter la grand-rue que ce mystérieux personnage avait longée au pas de défilé, alors qu'il galopait jusque-là. Chargé d'une mission, voulant porter secours, rejoindre une bien-aimée, il aurait traversé Cubières à la même allure. Non, il avait pris son temps, en arrière-pensée, laissant son pur-sang casser à coups de naseaux la glace à vrai dire peu épaisse de la fontaine, celle de l'abreuvoir réservée aux animaux, puis crotter tout en regardant la maison des Gaillac. Mais Reynaud doutait de cette dernière image rapportée par Marcelle. Même Jérémy Barthès n'avait pas fait allusion à Gaillac, lui qui devait se contenter d'une mule rétive pour ses travaux.

Confus de se retrouver dans la rue sans raison, il pénétra dans l'église, alla dans la sacristie, ne sut qu'y faire, s'agenouilla devant l'autel, essaya de prier mais ne pouvait plus se débarrasser de cette image de nuit, de ce cavalier qui, ôtant son informe képi, avait dévoilé ce visage squelettique.

— Seigneur ! j'ai commis une imprudence en racontant cette vision à Pamphile. J'aurais pu me douter qu'elle en ferait une rumeur. Voire une légende.

Le soir, au repas de cochon, celle-ci commença de bruisser après les cochonnailles fraîches, timide et incertaine, celles ou ceux qui la colportaient, le faisant avec des regards surnois pour le curé. Et lui, qui avait beau froncer le sourcil, ne parvenait pas à la détruire. Il avait bu un peu trop de vin doux avec les fritons, se méfiant de l'absinthe qui là-bas, en Algérie, lui avait donné des hallucinations, à une époque de grandes chaleurs.

— Il a fait pareil à Soulatgé. Arrivé au grand galop pour traîner ensuite tout au long des rues en homme peu pressé.

On frissonnait, même si l'air grasseyant amollissait les esprits et l'imagination. On faisait provision d'histoires à faire peur pour les soirées d'après Noël, quand parfois la neige arrivait d'Espagne et qu'on n'avait plus rien d'autre à faire que parler. L'abbé voyait déjà les hommes chuchotant dans l'entrée ombreuse et chaude des écuries, puis au café autour du poêle et les femmes, dans les épiceries le plus souvent installées dans les couloirs de maison d'habitation. On enfilait les *esclops* ariégeois pour faire mieux crisser la neige, sabots qu'on abandonnait à chaque seuil pour glisser sur les feutres des chaussons. Il y aurait du grain de médisances à moudre.

— Il a continué au galop sur la route de Massac, dit quelqu'un.

— On ne sait pas s'il a traversé Dernacueillette ou bien s'il a choisi la route de La Roque de Fa, dit le père Argousset que le curé apparentait à un patriarche biblique, avec son croissant de barbe blanche lui mangeant les joues.

— C'est que s'il n'a pas jugé bon de traverser Dernacueillette, ça veut dire quelque chose.

Agacé, l'abbé se pencha pour le regarder dans les yeux :

— Ça veut dire quoi ?

— Je m'entends, bougonna le patriarche.

— Ça veut dire, claironna sa bru, la plus dangereuse des langues du village, ça veut dire qu'à Dernacueillette il n'y a eu que des appelés, des vrais, pas des mobiles.

— Nous y voilà, fit l'abbé Reynaud, accablé.

Dans Félines, Zélie Terrasson immobilisa son fourgon sur la route et grimpa dans le village avec les photographies encadrées de toute la famille Blanc. Le sac pesait lourd et elle craignait de ne trouver personne, pensant qu'ils avaient commencé de sarmenter. En venant de Lézignan, elle avait noté que la taille commençait tôt cette année-là.

Mais ils étaient tous à charcuter le cochon et à cause de leurs mains grasses, aucun n'osa toucher les épreuves. Zélie disposa d'abord la photographie de la mamée, puis celle du papé et les exclamations de contentement la rassurèrent. Elle poursuivit avec tous les autres membres de la famille, huit en tout. Elle parcourut du regard le papier peint de la salle à manger, glacée, situant en pensée la place de chacun sur ces murs pour de longues années. Le grand-père aurait droit au dessus de la cheminée, avec en dessous la grand-mère.

— Mon cheval risque de s'impatienter, dit-elle au bout d'un temps, rompant l'enthousiasme de tous. Il faut que je sois à Mouthoumet avant midi.

Ils n'avaient nul besoin de savoir qu'elle était attendue à la gendarmerie. Les visages se seraient peut-être fermés. À cause du fourgon, confondu ici avec une *roulotte*, elle appartenait au monde des forains, ni marchande itinérante ni *caraque*, mais en dehors du commun, bizarre. Avec Jean, son mari, ils prospectaient les Corbières depuis dix ans. Ils étaient connus, bien accueillis, sollicités pour les mariages, les communions, les baptêmes et les fêtes publiques, mais lorsqu'il fallait grimper dans la roulotte pour se faire photographier devant un décor choisi, chacun éprouvait une petite hésitation. Les femmes ne venaient jamais seules, les enfants sans leur mère. Et puis il y avait ce voile noir qui, au moment de la pose, recouvrait le ou la photographe et l'appareil qu'on appelait toujours *daguerréotype*. Il donnait un côté funèbre à la petite cérémonie pour laquelle on s'était longuement préparé, revêtant ses habits du dimanche, se coiffant à l'eau sucrée.

Dans le temps, Jean Terrasson essayait de fixer à jamais certaines scènes pittoresques des Corbières, des extérieurs, de saisir des visages où la lumière extraordinaire de ce pays sculptait dans le secret chaque ride. Personne ne comprenait qu'on puisse les immortaliser dans des hardes de tous les jours, la peau luisante de sueur, un outil à la main.

— Restez manger un morceau. On a fait déjà les fritons.

Elle descendait en courant la rue en pente, ralentit quand elle aperçut les oreilles de Roumi encapuchonnées d'un bonnet. Il souffrait parfois d'otites. C'était un gros boulonnais placide qui aurait tiré le poids de deux roulottes. Zélie regarda autour d'elle avant de grimper sur son banc de conducteur. Une vieille lui avait un jour reproché de montrer la dentelle de ses pantalons et un peu de son mollet.

Comment faire une fois à Mouthoumet ? S'arrêter devant la gendarmerie, c'était laisser croire qu'elle venait faire signer son livret de « sans domicile fixe », comme n'importe quel bohémien. Au début, il y en avait pour accuser les Terrasson de voler des poules et de piller les jardins écartés. Dix ans pour se faire une réputation que la moindre erreur pouvait entacher. Tout ça pour même pas un cliché par village, tant on avait peur de se faire voler son image peut-être.

Les Terrasson avaient déjà travaillé pour la brigade de Mouthoumet. Une fois pour photographier le visage d'un inconnu trouvé mort dans une *capitelle*, ces abris creusés dans l'épaisseur d'un mur en pierres sèches. Une autre pour montrer après un violent orage les dégâts subis par la gendarmerie. Chaque année, les Terrasson faisaient des clichés de toute la brigade et des familles.

Le nouveau commandant s'appelait Wasquehale, brigadier Wasquehale, venant du Nord. Visiblement, que le photographe requis fût une femme l'ennuyait. Mais il savait que son mari avait été tué sur la Loire.

— Oui, dit-elle, il s'était engagé avec les mobiles quand on a eu besoin de tous ces hommes. Il est mort en brave.

Pour cet homme d'ordre, les mobiles avec leur manque d'entraînement, leur uniforme dépenaillé ne pouvaient être de vrais soldats. Donc ne mouraient pas sur les champs de bataille mais dans des circonstances douteuses en francs-tireurs. Démasqué, Wasquehale rougit, bredouilla un peu avant de reprendre une voix plus nette.

— J'ai là une liste des mobiles du canton de Mouthoumet auxquels il faudra ajouter ceux du canton de Tuchan, pour le village de Rouffiac et pour le canton de Couiza, Cubières. Ça fait une vingtaine de démobilisés, mais certains ne sont pas revenus. Et tous ne sont pas morts au combat.

Il attendait un étonnement qui ne vint pas. Zélie avait glané au cours de l'année écoulée certaines informations, ne voulait ni jouer l'ignorante ni apporter sans le vouloir à ce brigadier quelque élément nouveau sur ces disparus.

— Vous devez les photographier tous et m'apporter au fur et à mesure les clichés.

— Pour nous autres photographes, le cliché est le négatif. C'est le positif que vous désirez.

Il haussa les épaules. Cette jolie femme essayant d'être grave, qui

ne cessait de rectifier ses propos, l'agaçait.

— Un enquêteur militaire va venir dans le pays. Pour l'instant je ne peux vous en dire plus. J'ai l'ordre de vous signer un accréditif dans le cas où vous rencontreriez la défiance de ces hommes désignés. Ceux qui n'ont rien à se reprocher ne vous feront aucune difficulté, reste les autres.

Pour ce gendarme venu d'ailleurs et qui déjà devait détester la région, tous ces mobiles envoyés se faire massacrer pour contenir la débandade des troupes régulières ne pouvaient être que des bandits. Les bruits qui traînaient dans une lenteur due au manque de preuves, étaient pris au sérieux par cet homme rigide. Zélie fut sur le point de lui crier qu'il n'y avait en tout et pour tout que deux ou trois bonshommes sur lesquels planaient quelques doutes.

Au lieu de quoi elle visa au plus réaliste, sachant qu'elle allait l'embarrasser :

— Qui me payera ? Vingt et quelques photographies, ça fera de l'argent. Plusieurs cent francs. Peut-être même cinq cents et je ne travaille pas pour la gloire.

Wasquehale se dressa d'un coup :

— C'est une enquête officielle, madame. Comprenez que vous êtes en quelque sorte requise. Vous serez payée un jour. J'établirai le rapport en conséquence avec la demande d'indemnisation.

— Il ne s'agit pas d'une indemnisation, mais d'un travail, répliqua-t-elle. Je suis libre de refuser et vous devrez faire venir un photographe de Narbonne ou de Lézignan. Que croyez-vous que l'on infligera comme sanction à la veuve d'un brave homme mort pour la France ? Qui oserait même en ordonner une ?

Il s'était à nouveau assis, découvrait que les yeux bleus de cette personne effrontée se coloraient d'un vert sombre avec la colère et l'indignation.

— J'ai besoin d'argent, monsieur le brigadier, pour faire revenir mon mari dans un cercueil de zinc. Cela coûte cher, mais je veux qu'il ait un tombeau décent à Lézignan, non au loin.

— Je vais me renseigner, finit par s'incliner le brigadier, j'insisterai pour que vous soyez rapidement indem... payée.

— Il y aura aussi les frais de mon séjour. Je vais voyager dans le canton et même en dehors, me nourrir, me loger, nourrir mon cheval et l'abriter du froid, car il souffre des oreilles.

— Mais c'est votre travail habituel d'errer en tant que photographe forain dans toutes les Corbières. J'essaye de comprendre vos difficultés, mais n'exagérez pas en essayant de faire payer à l'administration ce que vous auriez de toute façon dépensé.

— Très bien, dit-elle. J'ai prévu que ma tournée durerait jusqu'à Noël et vous aurez donc le dernier cliché de ces braves gens vers le

vingt-quatre décembre.

Elle supporta son regard furieux avec une sérénité qui le déconcerta.

— Je vais voir ce que je peux faire. Pourrez-vous commencer avec les démobilisés des villages proches.

— Mouthoumet ?

— Pour l'instant laissez Mouthoumet de côté. L'enquêteur le veut.

— Auriac alors ? J'y serai demain. Aujourd'hui j'ai à faire à Mouthoumet.

— Si éventuellement vous vous heurtiez à une certaine opposition qui vous laisserait craindre le pire, n'hésitez pas à m'envoyer un message. Nous viendrons vous assister. Ce serait d'ailleurs un commencement de preuve contre l'individu qui oserait se montrer violent. Il est possible que grâce à vous nous progressions plus vite que ne le pense le juge d'instruction chargé de cette affaire.

— Ce n'est pas une enquête de l'armée ? fit-elle surprise.

— Il s'agit d'un juge militaire... Et l'enquêteur lui-même sera militaire. Ce serait excellent pour vous si en quelques jours quelques suspects se trouvaient à la disposition de cet officier.

— Excellent en quoi ?

— Mais pour votre défraiement ?

— Et votre avancement. Ainsi votre demande d'affectation dans le Nord recevrait un avis favorable je suppose ?

— Je n'ai jamais dit que je désirais revenir chez moi.

— J'ai cru comprendre que vous n'aimiez pas du tout ce pays des Corbières, mais ce n'est qu'une rumeur, du genre de celles qui accusent les mobiles de s'être comportés en pillards.

Elle prit l'enveloppe contenant la liste des démobilisés et l'accréditation, inclina la tête et sortit. Elle n'était ni furieuse ni satisfaite et si elle avait accepté ce travail c'était uniquement parce que Jean était mort sous l'uniforme de ces mobiles courageux. Ils auraient pu bouleverser la fatalité de la défaite sans l'impéritie des états-majors et des politiques. Depuis peu l'énumération des erreurs militaires de Gambetta commençait de se murmurer. Quant à elle, elle ne laisserait pas accuser les compagnons de misère de son mari et si quelques-uns s'offusquaient d'être ainsi photographiés, elle cacherait leurs dignes réactions d'hommes honnêtes qu'un Wasquehale risquait de trouver suspectes.

À quoi serviraient ces portraits, à quels témoins seraient-ils montrés, qui désignerait un tel ou un tel comme celui qui avait dépouillé un cadavre, coupé l'annulaire d'une main froide ou défoncé une bouche pour s'emparer d'un dentier en or ?

Elle remonta vers l'auberge où son mari et elle logeaient depuis qu'ils prospectaient les Corbières. Elle pouvait laisser la roulotte dans

un recoin, mener Roubi dans l'écurie, le servir en eau, en fourrage avant de pénétrer dans la salle.

Dans sa chambre elle fit une petite toilette, redescendit pour le repas. Elle avait sa table un peu à l'écart, la patronne croyant la protéger de la promiscuité des voyageurs de commerce, placiers et autres marchands forains. Mais du temps de son mari ils se mêlaient à ces gens-là et leurs histoires inconvenantes ne l'avaient jamais dérangée. Elle ne les écoutait pas et si Jean se laissait aller parfois à rire ou à sortir la sienne, elle ne lui en tenait pas grief. Ici dans cette auberge c'était l'escalier bienvenue, un peu de chez soi qui préparait à la grande errance dans les villages perdus, ceux où ils devaient coucher dans la *roulotte* et le plus souvent y prendre leurs repas. Les cafés, les rares gargotes ne s'ouvraient pas toujours aux étrangers. Avec le temps ils avaient accédé à certains débits, une pièce de maison paysanne tenue secrète à cause du contrôleur des impôts où l'on servait absinthe, alcool de l'alambic, liqueurs fabriquées sur place. On y mangeait après bien des assiduités. Parfois une photographie gratuite comme gage de discrétion.

Veuve, elle avait vu ces privilèges remis en question. Un café clandestin passe encore, mais avec pour cliente une veuve qui n'avait pas froid aux yeux, jolie, c'était risquer la dénonciation comme tenancier de bouge aux orgies canailles.

Elle attendit que le soleil soit à l'aplomb pour ouvrir les trappes de toit, fixer les grands miroirs qui renvoyaient la lumière sur l'estrade aux décors de théâtre enroulés. Les clients choisissaient la montagne enneigée, la mer d'un bleu outrancier avec des palmiers jamais vus ici. Le préféré était le salon bourgeois aux meubles Louis XVI et petites marquises poudrées dans les fonds. Zélie ne pouvait s'habituer à la naïveté de ces braves paysans en habits du dimanche, soudain immortalisés dans un cadre soi-disant luxueux. Parfois une femme en coiffe catalane, avec un visage à jamais durci par le travail de la terre, le regard méfiant à force de trop de misères, égarée, intruse dans cette illusion d'un passé révolu, l'attristait pour des heures. Jean, chaque année, ravivait les contours des fauteuils et canapés, les petites dames emperruquées. La couleur qui bien sûr n'apparaissait pas ensuite était nécessaire pour enchanter les gens. Certains vendaient des photographies repeintes, mais eux, les Terras-son refusaient.

Une dame, la femme du perceuteur, vint faire photographier sa petite fille. Zélie la disposa à côté d'une sellette, une main sur un livre. La mère en vérifia le titre craignant qu'un ouvrage peu correct ne contamine l'enfant.

Un jeune couple voulait qu'elle prenne leur bébé tout nu alors que le froid tombait avec le soleil d'hiver sur la petite estrade.

— Il prendra froid, les avertit Zélie.

— Je vais l'envelopper dans une couverture et au dernier moment je la retirerai.

Peu convaincue elle installa la banquette spéciale, ouvragée, recouverte d'un petit matelas en satin brodé. Les miroirs du toit inondaient bien celle-ci de lumière, mais la couche était glaciale. Elle alla chercher une bouillotte d'eau chaude à l'auberge, repassa le rembourrage avec pour le tiédir, et lorsqu'elle enfouit sa tête sous le voile demanda à la maman de déposer l'enfant. Mais ce dernier, un garçon, ne voulut pas rester sur le ventre et la maman s'énerva à en pleurer.

— Pourquoi ne le tiendriez-vous pas, restez debout devant la banquette, une main ferme sur le dos du petit.

— Mais ce sont mes habits de tous les jours.

Zélie sortit un déshabillé de cocotte que les jeunes personnes endossaient, émerveillées sans en soupçonner l'utilité friponne, sur leurs vêtements ordinaires, prenant alors des airs de gravures de mode.

Le soir, elle relut l'accréditation et la liste des mobiles, nota le nom d'un Jérémy Barthès à Cubières cité dans une des lettres de son mari. Celui-là était revenu d'Orléans. Où se trouvait-il quand Jean et tous les autres avaient défendu cette maison jusqu'à la mort ?

Elle aurait aimé faire l'aller et retour pour coucher une nuit de plus à Mouthoumet, mais la pensée de louer une charrette légère et de devoir déménager tous ses appareils la décourageait. Il lui fallait la roulotte avec son toit ouvrant, ses miroirs et si elle utilisait du magnésium, elle devrait prendre de grandes précautions. Elle s'en méfiait.

Avant de souffler sa bougie elle contempla la photographie de Jean. Il n'y avait pas eu de survivant qui puisse lui raconter comment il était mort, ce qu'était cette maison que lui et ses compagnons avaient défendue jusqu'au bout. Quelle importance avait-elle qu'ils aient refusé de se rendre ?

— Je me suis engagé, je pars avec les mobiles appelés pour sauver le pays maintenant que les soldats de Bazaine et compagnie se sont fait rosser à plate couture.

Ce matin-là, elle développait des plaques et il était entré dans le laboratoire, lui avait parlé dans la lueur sanglante de la lampe à pétrole au verre teinté en rouge sombre.

— Tu as quarante ans, avait-elle protesté, nul ne t'oblige.

— Si, moi.

— Tu n'es pas patriote.

— Pour la République si.

Elle ne gardait que cette image de silhouettes rougies dans ce petit réduit où ils développaient les photographies. Les autres appartenaient

à la vie extérieure, à la société. Il y avait ce grouillement sur le quai de la gare de Lézignan, les jets de vapeur de la locomotive, les sanglots, pas les siens, les mouchoirs, pas le sien. Elle s'était retirée dans l'ombre du bâtiment et fixait le visage de Jean encadré avec d'autres dans l'une des fenêtres du wagon. Eux avaient eu droit à une voiture, les autres à des wagons à bestiaux. Elle lui en voulait, l'injurait dans sa tête alors que son corps tout entier vibrait de douleur.

Les autres femmes attendirent sur le quai longtemps après que le convoi eut disparu, comme si suite à un contrordre annonçant la paix le train allait faire marche arrière. Zélie n'avait jamais cru à un miracle et lorsqu'on lui annonça la mort de Jean, elle ne fut pas surprise. Elle le pleurait chaque nuit depuis son départ. Elle savait qu'ils devaient disparaître l'un et l'autre puisqu'ils n'avaient pu avoir d'enfant. Elle ne le lui avait jamais confié, mais ils étaient tous deux au bout d'une lignée qui s'était peu à peu réduite avec le premier Napoléon et s'achèverait avec le second. Elle survivrait, seulement.

— La lumière n'est pas fameuse, dit Zélie, aussi je vais vous demander de garder la pose assez longtemps sans bouger, même pas un clignement d'œil, rien.

Le grand gaillard assis sur l'estrade avec derrière lui un rideau noir hocha la tête sans protester. Cet homme de trente-cinq ans, père de deux enfants possédait une petite entreprise de défonçage. On plantait de plus en plus de vignes depuis l'Empire, depuis que le vin partait vers les usines du Nord et se vendait bien. On oubliait les cultures ancestrales pour récolter du vin de petite qualité. Mais coupé avec les vins plus alcoolisés il convenait aux expéditeurs.

— J'en voudrais une pour moi, dit Clément Garbès. C'est ma femme qui en a parlé. Lorsque je suis parti avec les autres pour la guerre, elle m'a reproché de n'avoir jamais voulu me faire daguerrifier. Pourtant vous passiez régulièrement ici à Auriac.

— Vous avez pris le train à Lézignan avec mon mari ?

— Le même jour oui, mais ensuite à Lamotte Beuvron nous avons été répartis dans différentes colonnes. Moi je me suis retrouvé avec des mobiles de l'Hérault.

— Vous ne l'avez pas revu donc ?

Tout en préparant son matériel, elle essayait de garder son calme, modérait le ton de sa voix. Depuis la disparition de Jean, elle n'avait jamais interrogé ses compagnons de la sorte. Il aurait fallu leur rendre visite, solliciter leurs souvenirs. C'étaient souvent des taciturnes ces hommes qui du matin à la nuit travaillaient la terre. Elle aurait dû aussi affronter les petits cafés où dès qu'une femme entrait un silence gourmé paralysait chacun.

— J'ai entendu parler de la Maison du Colonel.

Zélie hésitait. Les questions devaient être posées avant qu'elle ne lui demande de ne plus bouger. Lorsqu'elle aurait pris le cliché, il se sentirait libéré et elle ne pourrait le retenir pour lui en demander plus. Il aurait hâte de sortir au plein air, de rejoindre son travail. Et puis il y avait cette gêne du qu'en dira-t-on. Il était venu seul sans sa femme, s'enfermer avec elle dans ce fourgon toujours bien mystérieux pour la plupart des habitants. On y entrait, on y laissait, par quelque tour de magie inexplicable son image qui ensuite réapparaissait dans un joli cadre de bois, doré ou argenté selon le prix, qu'on accrochait au mur. Un miroir qui aurait conservé un reflet éternel de soi-même. Souvent elle avait vu des personnes, pas forcément les plus âgées, perplexes

devant ce tour de passe-passe, songeuses de longues minutes face à leur portrait, comme en attente. Et puis il y avait, dans cette roulotte, de drôles d'odeurs d'acides, d'éther, de phosphore qui ravivaient les souvenirs enfouis de jeteur de sort, de sorcière, voire d'alchimiste. Il y en avait eu un fameux du côté de Rennes-les-Bains qui affirmait fabriquer de l'or alors qu'il n'était qu'un receleur fondant des bijoux volés.

— La Maison du Colonel ?

— Là où on les a trouvés, les dix avec le sergent. Tout le corps-franc.

— Je n'ai jamais su qu'elle s'appelait ainsi cette maison. Vous croyez que parce qu'elle appartenait à un colonel on leur avait ordonné de la défendre jusqu'à la mort ?

— Je n'ai rien dit de tel, protesta-t-il, toujours aussi serein, d'une voix qui labourait profondément l'incertitude, une voix honnête qui ne trichait pas.

» J'ai entendu parler, c'est tout, mais personne n'a dit que c'était à cause du propriétaire qu'il fallait la défendre. Il faudrait connaître sa situation, voir si elle ne protégeait pas un passage. Lorsqu'on nous demandait de tenir tel endroit c'était toujours un appui, comme ils disaient. Une position qui permettait soit la retraite soit l'offensive.

Il racla sa gorge, demanda s'il serait libre avant 11 heures car il attendait un homme de Lanet qui voulait faire défoncer cinq hectares d'un seul tenant. Elle mentit pour s'excuser :

— J'attendais un rayon de soleil, je voulais vous éviter de rester trop longtemps sans bouger.

— C'est ce vent marin qui nous emporte le froid mais nous laisse cette brume. Ne vous inquiétez pas, je garderai la pose autant qu'il faudra.

Lorsqu'il fut enfin libre, il voulut lui payer sa propre photographie, mais elle lui dit que ce serait bien assez tôt le jour où elle la lui apporterait. Elle le regarda s'éloigner depuis le balcon arrière de la roulotte, avec l'envie de le rattraper pour lui arracher d'autres précisions. Il savait le nom de cette maison, qu'ils étaient dix défenseurs tous tués avec leur sergent. En quelques mots d'une grande sobriété il lui en avait dit plus que d'autres durant toute une année.

Elle pensa être trop près de midi pour aller trouver le second ancien mobile, aussi préféra-t-elle développer tout de suite l'image de Clément Garbès. Mais alors qu'elle tirait les rideaux noirs en carré autour de ses bacs, on frappa à la porte arrière du balcon. Jean avait insisté pour que le charron de Lézignan, associé au menuisier, ménage ce petit espace en plein air : « À la belle saison nous pourrons y prendre nos repas, avait-il dit à Zélie. Il faut agrémenter notre vie. Les gens nous diront bonjour ou bonsoir en passant et lorsque nous serons

en train de digérer ils nous demanderont si nous sommes “après”. C’est toujours ainsi dans le pays. On est avant ou après de la seule chose vraiment importante de la journée, le repas, qu’il soit dîner ou souper. »

Elle découvrit la petite femme tordue comme un cep, les mains sur les hanches qui l’apostropha aussitôt.

— Je suis la femme Bourgeau, d’Eugène Bourgeau et mon mari n’est pas ici. Pourquoi le mettre en image ? Pourquoi lui ?

— Clément Garbès sort d’ici, répondit Zélie effrayée par cette véhémence. Je dois photographier tous les mobiles du canton de Mouthoumet.

— Et pas ceux des autres cantons ? Pourquoi nous autres ?

— Je suis accréditée par la gendarmerie, fit Zélie qui le regretta aussitôt, mais la sérénité de Garbès lui avait faussement laissé croire que chaque ancien mobile se montrerait aussi complaisant et cette femme l’agressait.

— Ça veut dire quoi ?

— Que je suis requise pour photographier votre mari et tous les autres. Voulez-vous voir le papier officiel ?

— Je sais pas lire, lança l’autre avec défi.

Comme un cep vieilli, elle bourgeonnait en nodosités singulières, sur le front, le menton mais aussi les épaules. Sa blouse faisait des bosses sur le côté gauche entre le bras et le cou. Elle n’avait pas trente ans.

— Je vais descendre à Soulatgé puis à Cubières... Je dois aussi voir Rouffiac mais je finirai par repasser ici et je pourrai alors photographier votre mari.

— Cubières c’est pas le canton, c’est Couiza et Rouffiac, c’est Tuchan.

— Oui, deux exceptions, je veux dire que ces deux villages sont sur ma liste, mon ordre de mission.

Dans cette colère absurde succédant à sa frayeur première elle aurait dit n’importe quoi. Ce n’était pas dans son caractère de prétendre « être en mission », d’être « requise ». La petite femme reculait comme si chaque mot frappé d’un sceau officiel la terrorisait. Chacune son tour jubilait ; honteuse, Zélie. Juste avant qu’elle ne quitte Mouthoumet le brigadier Wasquehale était venu la trouver pour lui dire qu’en cas de difficulté elle devrait s’adresser au maire. Puis il parut réfléchir et ajouta que peut-être ce serait plus convenable de le faire avant de rencontrer les démobilisés de la mobile.

— Il ne sera peut-être pas rentré, chuchota Cécile Bourgeau.

— Pas rentré dans trois jours ? s’étonna Zélie.

La femme Bourgeau ne pouvait se permettre de crier. On les écoutait tout autour. Les portes des maisons béaient sur le sombre des

couloirs d'où les gens les surveillaient. Elle se rapprocha mais pour rien au monde ne serait entrée :

— Il est en Andorre... Pour les vaches. Nous en avons en pacage vers le col de Rédoulade. Mon mari est allé en chercher d'autres. Les propriétaires ne peuvent plus les nourrir là-bas, trop de neige...

Jamais Zélie n'avait entendu dire que les Andorrans envoyaient leurs troupeaux jusqu'à Auriac en hiver. Là-haut de l'autre côté de la frontière, la neige recouvrait les pâtures et ceux qui ne voulaient pas rentrer du foin confiaient leurs vaches à des paysans français, mais plutôt vers le pays de Sault ou vers les Corbières bordant les Pyrénées orientales.

— Mais qui garde les autres en son absence ?

— Mon beau-frère Léon.

— Si votre mari n'est pas là à mon retour il faudra qu'il se rende à la gendarmerie, dit-elle, se demandant toujours comment elle pouvait dévider de pareilles menaces.

Mais cette peur qu'elle lisait sur le visage noué l'excitait, pleine de rancune douteuse.

— À Mouthoumet ?

— Ou qu'il ne me rejoigne dans un des villages où je me rendrai.

— Mais que lui veut-on ?

— Ce n'est pas dirigé contre lui, c'est tous les anciens mobiles qui seront photographiés. Et j'en ignore la raison. Il est possible que ce soit ainsi dans toute la France.

Alors seulement les paupières fripées libérèrent le regard, entaché de taies mais rassuré.

— Vous croyez ? Toute la France et pas seulement le canton ?

« Qu'ai-je donc à verser tantôt dans la menace et tantôt dans la compassion. Elle rayonne, le cep de vigne flétri avant l'âge, elle se sent mieux. Je ne suis pas là pour juger les gens, distribuer félicitations ou punitions parce que mon mari s'est fait salement tuer dans la maison d'un colonel. Et je ne dois pas forger toute une histoire vindicative à cause de ce nom de Maison du Colonel. Plus sûrement une ruine ainsi baptisée depuis cent ans ou plus. »

— Venez à la maison, chuchotait la petite femme rassurée, j'ai fait du milhàs que je ferai dorer à la poêle avec du sucre. On a aussi de la carthagène, on la réussit bien.

— Merci mais je dois travailler avant de partir pour Soulatgé.

Lorsqu'elle développa le cliché et vit apparaître le visage de Clément Garbès, elle retrouva sa sérénité. Cet homme avait un regard d'apôtre, pensa-t-elle, il me rassure. Cette femme Bourgeau m'a endiablée, donné l'envie de la terroriser. Pourquoi ?

En route vers Soulatgé et quelle route, se tortillant en serpent avec comme des regrets de revenir vers le nord tous les quatre tournants,

elle atteignit le col de Redoulade le bien-nommé car il était possible, si l'on ne tenait pas son cheval par la bride, de basculer dans les ravins proches. La brume se tramait de gouttes de pluie froide. Elle s'arrêta, essayant d'entendre les clochettes des vaches des Bourgeau.

Il y avait toujours quelqu'un pour lui prédire qu'un jour elle se ferait attaquer dans ces solitudes. On le leur disait avant la guerre et depuis on parlait des bandes de déserteurs venus du Nord qui ravageaient le pays. Une légende, les gendarmes ne paraissant guère s'en inquiéter. Peut-être un ou deux réfractaires convertis à la vie sauvage bien avant le conflit ou bien un requis revenu en gardant son chassepot, meilleur fusil que les vieux tromblons habituels pour le sanglier.

La nuit la gagna bien avant Soulatgé dont elle ne pouvait voir les lumières et elle alluma ses lanternes, une à l'avant, l'autre au balcon arrière, marcha à côté de Roumi qui parfois appuyait le cuir de son œilleton contre sa joue dans un élan de tendresse.

Les roues ferrées de la roulotte creusaient un peu plus les ornières et elle aurait pu laisser aller son cheval, mais ils avaient besoin l'un l'autre de se sentir proches. Lorsqu'il dressa ses oreilles encapuchonnées de leur bonnet de laine elle sut qu'un autre animal approchait, ne put deviner s'il montait ou descendait, mais le « cataclop » rapide l'alerta et dès qu'elle put elle emboucha l'entrée d'un chemin de montagne, immobilisa Roumi, colla son visage dans son encolure pour y perdre le tremblement de ses lèvres.

La brume roulait avec l'approche d'une moindre altitude mais lorsqu'elle osa tourner la tête, alors que le galop endiablé approchait, un remous de vapeurs humides s'ouvrit et elle vit, dans le peu de lueur de sa lanterne, penché sur sa monture le cavalier qui n'eut pas un regard pour la roulotte. Sous le képi cabossé à la visière fendue, le blanc osseux du visage fit paraître la brume d'un sale boueux. Roumi eut un mouvement de recul, peu enclin à saluer son égal d'un hennissement poli. Zélie se jura de ne jamais parler de cette apparition éclair à qui que ce soit, de crainte qu'on ne la prenne pour une folle.

Cette nuit-là, à Soulatgé, on veillait Céline Costes morte de vieillesse et les femmes arrivaient les premières, chacune avec sa chaise car jamais la pauvre Céline n'en avait possédé plus de quatre. La famille se réduisait à un neveu maussade, le fils étant monté à Paris ne serait là que pour l'enterrement du lendemain. Tous savaient que ce serait une bien misérable veillée, peut-être même sans café pour tenir les yeux ouverts, sans biscuits pas plus que de saucisson et du pâté sur le coup de 2 heures du matin. Le neveu et sa femme étaient chiches, n'allaient pas payer pour un fils qui se la faisait belle à Paris dans les chemins de fer. C'est ça qui faisait dépit car il voyageait gratuitement et ce privilège, pensait naïvement le village, aurait dû lui permettre d'arriver beaucoup plus vite une fois le télégramme reçu. Déjà le coût du télégramme pesait dans les comptes du neveu descendu à Saint-Paul-de-Fenouillet, chez les Catalans en plus, pour l'expédier. Il avait fait vite dans la crainte d'en rencontrer un avec lequel il se battait comme un sauvage les nuits de bal d'autrefois. Donc les femmes veillaient avec un fond d'orgeat dans leur verre, une boisson d'été qui ne remplaçait pas le café. À parier que les hommes ne s'empresseraient pas de venir et pour l'heure ils préféraient attendre dans le petit café Planet. On leur avait dit que la veuve Terrasson, la photographe, était arrivée sur la place et ils tenaient là un fond de discussion qui tournait autour de Zélie, sans oser franchement aborder la question. Ces buveurs de café arrosé ne savaient s'ils devaient commencer les sous-entendus ou accorder leur crédit. La veuve restait « comme il faut », mais personne n'aimait qu'elle poursuive ses tournées de photographe avec cette *roulotte* de caraque où elle vivait, mangeait et surtout dormait. C'était ça qui choquait. Le sommeil même solitaire qu'elle y prenait. Elle aurait trouvé un lit au village. L'un d'eux, ancien tirailleur algérien, parla des fourgons remplis de mauresques réquisitionnées par l'armée. Cinq sous le quart d'heure. Les autres n'aimèrent pas l'allusion. Et puis rentra Riquet qui à cette heure avait déjà sa ration. On le soupçonnait d'avoir bricolé un alambic dans sa capitelle du Sigala.

— Je l'ai vu, il vient de passer en prenant tout son temps. Il ne m'a même pas regardé. J'ai même cru que je rêvais debout.

Il se laissa choir sur une chaise, les yeux toujours exorbités :

— Ça peut pas exister, dit-il.

Ils tournaient les chaises pour le regarder. D'ordinaire Riquet était

un silencieux, même pas un bonjour, un adieu, un merci. Il buvait sa verte dans son coin, sans un regard pour les autres. On ne savait jamais s'il dormait entre deux gorgées ou ruminait des pensées floues.

— Un pur-sang peut-être noir mais la nuit... Je l'ai vu ensuite sous la lanterne de la poste. Jeune j'allais à Limoux au carnaval. Là-bas ils portent des masques blancs qui font peur. Mais ce...

Ils attendaient sans broncher.

— Ce cavalier c'est pas un masque. C'est son visage.

— Riquet il est passé déjà une nuit, tu dois confondre.

— Oui c'est ça, dit le cafetier qui apportait une fine à Riquet, tu te trompes de jour. Il est passé. Enfin ceux qui le disent ne sont qu'une poignée. Même pas les cinq doigts de la main.

— Il est dans le village une fois de plus, fit Riquet qui ne résista pas à la vue du petit verre.

Il en vida un peu, versa l'alcool ayant débordé dans la soucoupe.

— Rosalie l'a vu comme moi. Elle allait chercher de quoi faire le croustet que le neveu de la Céline n'offrira pas cette nuit.

— Macarel, s'écria le mari de Rosalie, elle va me nourrir ce *rastère* de Léonard. Elle l'a vu ? Le cavalier ?

— Elle a même couru vers ta maison.

— Pourvu qu'elle n'ait pas mis le verrou. Je la connais elle va se fourrer dans le placard et n'entendra pas mes coups contre la porte. Macarel de macarel !

Il se leva.

Cette nuit-là quelqu'un traça à l'aide d'un morceau de charbon de bois, sur la porte de Louis Rivière, le contour d'une main ouverte à laquelle manquait l'annulaire.

Durant la nuit la brume s'était transformée en petite pluie. Au matin, Zélie fit plusieurs aller-retour avec ses cruchons pour remplir le réservoir de la roulotte. Jean avait aménagé un coin cuisine avec l'eau sur l'évier. La veille au soir dès qu'elle avait arrêté le fourgon dans le village, elle avait conduit Roumi chez une vieille dame qui louait son écurie aux marchands forains. La paille que le cheval foulait aux pieds avait été commandée par Jean juste avant qu'il ne s'engage. La veille elle avait pris son « tub » dans la grande bassine ronde en zinc. Elle avait remarqué qu'il y avait de la lumière dans le café Planet malgré l'heure tardive, ce qui était inhabituel en milieu de semaine.

Elle alla voir Roumi, lui apporta de l'avoine, demanda à la vieille dame comment trouver la maison de Louis Rivière. Agnès Bérot la regarda bizarrement :

— Ce n'est peut-être pas le bon moment pour lui parler. Depuis qu'il est levé il rabote sa porte. Il a déjà eu des mots avec ses voisins.

Interloquée Zélie ne voyait pas en quoi ce travail de menuiserie pouvait rendre Louis Rivière furieux. Agnès Bérot referma sa porte pour le lui expliquer. Zélie tressaillit :

— Une main avec seulement quatre doigts ?

— C'est sa fille qui partait à l'école qui l'a vue la première. Louis a essayé de gratter le dessin, de le frotter au papier de verre mais le charbon a pénétré le bois, alors il rabote.

— Qui a pu faire ça ? Et pourquoi ?

— Cette nuit Riquet a cru apercevoir celui qu'on appelle le Cavalier-squelette, Rosalie l'a également vu... peut-être que c'est lui qui a dessiné cette main gauche sans annulaire.

Un Cavalier-squelette ? Que voulait-elle dire par là ? Elle se rappela celui au visage blanc céruse descendant de Redoulade, la dépassant sans un regard. Il avait dû attendre la grande nuit pour tracer le contour d'une main sur la porte de Louis Rivière.

— Éloïse Rivière veillait la pauvre Céline et son mari l'a rejointe plus tard. Ils ne sont rentrés qu'à 5 heures, n'ont rien vu. Les gendarmes vous ont demandé son daguerréotype ?

Zélie hésitait, se dit que bientôt toutes les Corbières sauraient qu'elle photographiait les anciens mobiles, donna la raison de sa présence au village.

— Si c'est pour les gendarmes peut-être que Rivière n'osera pas vous rembarquer, mais à votre place j'irais en parler au maire d'abord.

Louis est assez violent de nature.

— Avec cette pluie je n'aurais pas la lumière pour une photographie parfaite.

Et l'éclair du magnésium en faisait ciller plus d'un quand ils ne sursautaient pas ou ne criaient d'effroi. Une vieille du temps de Jean avait fui, jurant que la photographie était une œuvre du démon. La plupart des épreuves ainsi faites représentaient un visage de personne morte avec les yeux fermés. De plus elle n'était pas aussi habile que Jean avec cette poudre qui lui faisait peur.

Grâce aux indications de Mme Bérot elle trouva la maison de ce Louis Rivière. Un petit groupe discutait en face. Elle pouvait voir la tache claire du bois mis à nu par le rabot. Elle fit demi-tour, revint à sa roulotte, pensa que ce ciel bas et pluvieux ne s'améliorerait pas tout de suite.

Le maire frappa à la porte du balcon un peu avant midi et accepta d'entrer, non sans avoir marqué une hésitation. Ce gros homme balourd ne savait comment avancer dans cet espace restreint, s'assit avec une grande prudence dans le fauteuil qu'elle lui désignait. Il regardait autour de lui, se demandant si cette partie de la roulotte était un salon ou une chambre à coucher, ne cessait de fixer le divan sur lequel Zélie assise attendait qu'il parle.

— Quelqu'un d'Auriac m'a dit que vous photographiiez les anciens mobiles. Sur ordre de la gendarmerie ? Ici à Soulatgé nous n'avons que Louis Rivière. Il y avait Antoine Rival mais il a été tué à la guerre. Sa femme et ses deux garçons sont repartis à Tuchan dans la famille. Rivière est dans une grande colère. Si vous lui annoncez que vous allez le prendre en... avec votre appareil il deviendra fou furieux, je le connais.

— Tant que le temps reste bouché je ne peux rien faire. J'ai besoin de lumière, pas forcément de soleil car mes grands miroirs renvoient le grand jour sur le sujet.

Le maire était déjà venu se faire photographier avec toute sa famille, même son père qu'il avait fallu porter à bras d'homme pour l'installer dans un fauteuil au premier rang, mais ce jour-là les panneaux du toit étaient ouverts, les miroirs éblouissants de soleil. En ce moment ils étaient collés au plafond de cette roulotte et lui rappelaient ceux d'une maison close de Narbonne où l'on pouvait y suivre le reflet de ses propres ébats amoureux. Ce qui le gêna au point qu'il se leva brusquement, heurta la poutre transversale.

— J'aurais dû vous prévenir, s'excusa Zélie. Vous voulez un peu de teinture d'arnica ? Je la prépare moi-même.

Il refusa, se précipita presque vers la sortie, respira plus librement sur le balcon. Cette jeune femme dans cet endroit clos, parfumé, aussi coquet qu'un boudoir de demi-mon-daine l'avait troublé. Il descendit

les quelques marches, se retourna.

— Si vous persistez et si le temps se dégage je serai chez moi. Il faudra bien que Louis se laisse faire s'il ne veut pas avoir des ennuis.

— C'est-à-dire que la gendarmerie de Mouthoumet le convoquerait. Toute une journée de perdue pour lui.

— Après Soulatgé vous irez où ?

— Rouffiac, mais je repasserai ici pour me rendre à Cubières. Je sais bien que ce n'est plus le canton, anticipa-t-elle sur l'étonnement du maire, mais j'ai sur ma liste les mobiles de Cubières et Rouffiac hors canton de Mouthoumet.

Elle alla régler la pension de Roumi, le tira par la bride pour l'atteler à la roulotte. Il détestait la pluie et le lui faisait savoir. Elle jeta une couverture sur son dos mais il continua de boudier.

Juste à cet instant arriva, l'air courroucé, un homme de taille moyenne qui jurait tout en essayant de nouer une cravate autour du col empesé de sa chemise blanche.

— Autant qu'on en finisse, cria-t-il à Zélie. Vous voulez ma bobine pour ces fainéants de gendarmes ? La voilà.

Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré Louis Rivière ni de l'avoir photographié du vivant de Jean. Elle ne savait que faire et Roumi s'impatiait, essayait de tirer la roulotte malgré la mécanique déjà serrée.

— La lumière n'est pas suffisante, dit-elle. Et je ne peux sortir mes miroirs à cause de la pluie.

Restait le magnésium mais elle en frissonnait à l'avance. Elle le dosait mal, ne savait pas quelle longueur de mèche utiliser, se laissait surprendre par l'éclair lorsqu'elle se trouvait sous le lourd voile noir en train de viser son sujet.

— C'est pour aujourd'hui ou jamais, déclara Rivière. Et je n'irai pas à Mouthoumet. Je n'ai rien à me reprocher. Rien, vous m'entendez ?

— Je pars pour Rouffiac mais je repasserai demain après-midi. Nous pourrions si le temps le permet...

— Je peux poser une heure s'il le faut mais là, tout de suite.

Juste à cet instant, même si la pluie persista, le ciel parut se délayer. Mais ouvrir les panneaux aux miroirs, c'était faire entrer l'eau à l'intérieur de la roulotte.

— Venez.

Elle regarda autour d'elle. Il lui aurait fallu un aide pour le magnésium, mais tous les gens d'ici auraient refusé. Ce n'était pas dangereux mais surprenant. Mystérieux. Lorsqu'il la vit se hisser sur un escabeau pour ouvrir les panneaux il haussa les épaules mais vint l'aider. Le résultat fut assez décevant mais elle garda l'espoir d'une meilleure lumière le temps qu'elle prépare son appareil. Louis Rivière s'assit, le buste droit, le regard fixe. Son immobilité impressionna Zélie

mais elle savait qu'une inquiétude indignée ravageait cet homme. Peu à peu les miroirs reflétèrent un meilleur jour.

— Je crois que nous allons pouvoir faire quelque chose.

— Madame, articula-t-il alors d'une voix pathétique, je n'ai jamais coupé de doigt aux cadavres des camarades morts au combat. Je ne suis pas un détrousseur, un pillard. On essaye de me nuire en dessinant cette main gauche amputée de l'annulaire. J'ai été un bon soldat même si par la suite comme les autres ne sachant plus ce qu'il fallait faire, abandonnés de tous, y compris des chefs, j'ai choisi de revenir chez moi. Mais à Narbonne, j'ai déposé mon chassepot, d'ailleurs il ne marchait plus, laissé mon uniforme. Ils n'en voulaient pas à l'habillement mais je l'ai jeté sur leur table, y compris le képi.

La gorge serrée elle restait derrière l'appareil caché sous le voile épais, l'écoutait les yeux baissés.

— Je sais que votre mari, le Photographe de Lézignan comme on l'appelait depuis toujours, est mort du côté d'Orléans, dans cette Maison du Colonel. Tout comme un autre de Salza.

Avec Jean ils n'allaient jamais jusqu'à Salza, le chemin étant souvent impraticable. Les habitants de ce village perdu descendaient plutôt à Mouthoumet les jours de foire.

— Il s'appelait Émile Grizal de Salza. Un brave garçon. J'ai voyagé avec lui deux jours dans un wagon à bestiaux. J'ai même parlé à votre mari d'une chose qui me préoccupait parce qu'il était du pays. Pour Grizal, vous saviez ?

Elle secoua la tête en silence. Elle n'avait pas cherché à savoir. Redoutant les détails, les témoignages rendant la mort de Jean irrévocable. Elle préférait vivre dans le doute, n'avait même pas fait le voyage vers ce cimetière militaire où on l'avait enterré. Il vivait en elle, dans ses souvenirs, image si fragile, voilée, qu'elle rejetait les précisions. Mais celles-ci venaient à elle sans avoir été sollicitées. Cette Maison du Colonel par exemple. Par deux fois on l'évoquait devant elle. Et pour que ces survivants s'en souviennent c'est qu'elle avait marqué les esprits.

— Je n'ai rien à me reprocher, j'ai respecté nos morts, et je respecte les vivants même s'ils ne le méritent pas, dit-il encore, avant de se taire définitivement.

Elle put le photographeur grâce à une longue pose et il s'en alla sans un mot. Elle le regarda s'enfoncer dans une ruelle du village les larmes aux yeux.

Alors qu'il n'avait pas bronché d'un cil lorsqu'elle était à l'intérieur avec Louis Rivière, Roumi manifesta dès lors son impatience. Elle lui retira la couverture humide, mit de l'ordre dans la roulotte et une heure plus tard ils marchaient côte à côte vers Rouffiac.

Les ruines du château de Peyrepertuse noyées dans des nuages bas

n'en apparaissaient que plus hors du monde, flottaient fantomatiques. Cette gigantesque construction, roches et murs à jamais confondus, veillait, hérissée en crêtes animales sur la longueur d'un éperon abrupt. Vaisseau fantastique, avait-elle toujours pensé, proche du ciel, comme préméditant d'y naviguer un jour vers l'infini. Chaque fois, surprise de le découvrir toujours aussi farouche à près de huit cents mètres, citadelle vertigineuse, proue d'une falaise revêche courant sur des dizaines de kilomètres, à peine froissée par quelques cols timides. Jean aurait voulu y grimper mais elle en retardait le jour, trop respectueuse de cette vision pour y affronter les ombres médiévales qui y séjournaient. Après une visite, essoufflée par les raidillons, elle redoutait de n'avoir les autres fois qu'un regard distrait pour cette apparition au détour d'un chemin bien banal.

À Rouffiac, les Terrasson disposaient de longue date d'un accueil dans une campagne proche du village. Un couple de gardiens âgés les avaient toujours reçus. Ils surveillaient un ensemble de maisons et bâtiments délabrés sans même savoir qui en étaient les propriétaires. Un notaire payait leurs gages sans donner d'explications. Le vieux Maurice empila du fourrage dans le râtelier pourri et Roubi, comme s'il voulait en épargner le vermoulu, tirait chaque brin du bout des dents. La roulotte aurait pu s'abriter, par mauvais temps, sous ce toit aux tuiles cassées. Mais avec le soleil qui dorait les façades en cette fin de journée d'hiver, Zélie préférait la laisser dehors.

— Charles Rescaré ? s'offusqua la vieille Adélaïde. Vous voulez mettre en image ce bon à rien, ce bandit ? Ce mécréant qui plus jeune sonnait le glas alors que personne n'était mort. Les bergers qui l'entendaient rentraient vite avec leurs troupeaux, et ceux dans les vignes et les champs en faisaient autant. Pour rien, pour faire rire ce maudit *drôle*.

Le méchant *drôle* mystérieusement prévenu arriva alors que la lumière était encore bonne, dévala des collines avec son vieux fusil et une gibecière bien ventrue, proposa des grives à Zélie qui refusa. C'était un joli garçon qui portait son képi de mobile penché avec insolence sur ses cheveux presque roux. De ce blond-roux andalou, lui avait expliqué Jean, souvenir de l'occupation espagnole et andalouse.

— Qui vous a dit que je venais vous photographier ?

— Moun aousel, mon petit oiseau, fit-il goguenard, faisant référence à une chanson grivoise.

Elle rougit. Adélaïde surgit avec une poignée de sarments de l'année, encore pleins de sève, en menaça Rescaré :

— Gare à toi si tu offenses la dame. Je t'en ficherais un coup.

Et son mari suivait, une fourche dans ses mains tremblantes de la maladie de Parkinson.

— Si tu te conduis mal je te pique les fesses malappris.

— Ils sont gentils le papé et la mamée, s'esclaffa-t-il. C'est là-dedans qu'on se fait tirer le portrait ? On y sera rien que tous les deux, vous et moi ?

Sans attendre il grimpa les marches, pénétra dans la roulotte et lorsqu'elle le rejoignit il était assis sur l'estrade et faisait d'horribles grimaces.

— Essayez d'apparaître moins dépenaillé, dit-elle. Vous savez pourquoi la gendarmerie veut la photographie de chaque mobile revenu au pays ?

— Pour foutre en prison ceux qui ont coupé les doigts des cadavres et pris les alliances, les bagues, et aussi volé les porte-monnaie. Les envoyer qui sait, à la guillotine ?

Elle lui tendit un petit miroir :

— Essayez d'avoir un air convenable, ôtez ce sale képi.

— Moi je l'aime bien. Je ne peux pas le garder ?

— Ça vous rend encore plus suspect, dit-elle.

— C'est quoi un suspect ?

— Un individu soupçonné de vol, de crimes.

— Vous avez photographié Louis Rivière de Soulatgé ? C'est vrai qu'il a cassé sa porte où l'on avait écrit des choses dessus ? Non, on avait dessiné quelque chose ?

— Les nouvelles vont vite.

— Et Julien Molinier, vous allez aussi lui tirer le portrait.

Elle répondit d'un signe, occupée à régler ses miroirs.

— Je vous crois pas. Ce sont les plus gros propriétaires du pays. Huit chevaux, deux mules et trois arabes pour les charrettes. Quatre ramonets. Mme Molinier la mère passe tout janvier à Toulouse. Et Julien était sous-lieutenant.

— Il est sur ma liste, répliqua-t-elle sèchement.

— Je voudrais voir ça. Ils n'accepteront jamais de venir ici dans votre roulotte. Je pensais pas que c'était aussi chouette dedans. C'est là-bas que vous dormez, sur le divan ?

— Si vous n'arrêtez pas, j'appelle Adélaïde ou Maurice.

— Ils tiennent à peine debout. Quand vous repasserez l'an prochain ils seront morts, vous verrez. Votre mari aussi est mort dans cette Maison du Colonel. J'ai même failli aller avec eux. Moi j'aurais bien voulu me battre pour les aider à s'en sortir. Quand j'ai pu c'était trop tard pour les dix.

Elle lui arracha le petit miroir des mains, fit sauter son képi au loin. Impressionné, il se raidit sur sa chaise, essaya de maîtriser les épis de ses cheveux.

— Notre colonne devait marcher sur cette foutue maison, mais au dernier moment contrordre. Les Prussiens menaçaient. Plus tard on est allé voir, ces sales cochons partis, pour récupérer les fusils. Tout ce qui

appartenait à l'armée ou presque avait disparu.

— Taisez-vous, ordonna-t-elle. Et ne bougez plus. Vous allez garder la pose tant que je serai sous ce voile, compris ?

— Oui ma sœur, fit-il, et elle faillit pouffer nerveusement.

Dans son image inversée elle le vit perdre son air de garçon crâneur, rajeunir, devenir presque enfantin, touchant. Elle le fit poser plus que nécessaire pour lui faire payer ses paroles trop précises, s'offrant en secret sa beauté. Il mentait très certainement. Comme tous ceux des Corbières frappés par ces dix morts de la Maison du Colonel qui avaient résisté jusqu'au bout, il inventait ces histoires, essayait d'accaparer un peu de la gloire de ces braves. Jean était mort avec les neuf autres parce qu'il était incapable de fuir le danger, d'abandonner ses camarades. Tous ceux qui essayaient de leur voler leur destin n'en devenaient que plus méprisables.

— C'est fini, dit-elle.

— Je pourrai en avoir une pour moi ?

— C'est quinze francs.

Il haussa les épaules, ramassa son képi.

— Je peux payer autrement, dire comment ils ont été coincés dans cette Maison du Colonel. Comment ils sont morts.

— Quinze francs, dit-elle menaçante.

Le vieux Maurice avait insisté pour garnir et allumer son petit poêle en fonte. Il avait scié du bois à la dimension de ce foyer étroit, en avait empilé les bûches à côté.

— Il fait froid la nuit ici. Le Cers nous frappe en plein avant de contourner Peyreperouse. C'est du bois d'*aouazine* vieux de trois ans. Il y a aussi un peu d'olivier, de ceux que j'ai élagués l'an passé.

L'*aouazine*, c'était du chêne-vert huileux qui flambait bien. Zélie se résigna devant tant de bonne volonté, dut reconnaître qu'il ne faisait pas chaud dans le fourgon, mais elle n'avait jamais aimé qu'ils allument ce poêle et que la cheminée extérieure fume. Du coup les gens les assimilaient à des caraques enfouis dans leur verdine et les gosses venaient le leur crier à la tombée de la nuit.

— Qu'as-tu contre les gitans, se moquait Jean, pourquoi tant de fierté dédaigneuse ? Tu n'as pas de poules à voler.

— Je n'ai pas été élevée dans une roulotte, protestait-elle furieuse. Et encore moins dans une verdine.

À cette époque-là, elle ne prononçait jamais ce mot de roulotte, lui préférerait celui de fourgon, mais avec la disparition de Jean elle l'utilisait parce que lui aimait ce qu'évoquait ce mot. Lorsqu'ils préparaient à Lézignan l'une des deux tournées annuelles il ne tenait plus en place, la bousculait, ne cessait d'apporter des améliorations à leur maison sur roues, aurait emporté trop d'affaires. Roumi appréciait ces voyages que Jean appelait expéditions, en souvenir de ses lectures d'enfant. Le cheval supportait tous les temps, excepté le vent, le Cers aiguisé comme un rasoir. Alors Zélie lui attachait une couverture sur le dos pour qu'elle ne glisse pas, cachait ses oreilles sous un bonnet. Quand il faisait très froid Jean faisait du vin chaud épicé et ne manquait pas d'en apporter à leur cheval. Ce dernier aimait aussi le sucre trempé dans sa tasse de café à elle, refusait celui de Jean.

Avant de se coucher, le vieux Maurice vint voir si tout allait bien. Elle venait de terminer le développement du cliché de Chartes Rescaré et il apprécia :

— Vous en avez presque fait un monsieur distingué de ce sale voyou. N'empêche que je ne serais pas surpris qu'il soit retenu à la gendarmerie malgré ce portrait flatteur. Ce bon à rien joue de l'argent dans tous les cafés de la région. D'où sort-il les sous ? Il est parti les poches retournées à la guerre et maintenant il bombe le torse.

Une nouvelle fois, il regretta qu'elle ne couche pas chez eux après

avoir passé la veillée à boire de la tisane. C'était la deuxième fois depuis la mort de Jean qu'elle venait là et ils se faisaient beaucoup de souci pour elle. Elle était sûre que par la suite ils parlaient souvent de sa visite, la suivaient en pensée à chaque étape de sa tournée.

Elle essaya de lire un ouvrage que Jean appréciait, *Madame Bovary*, mais l'abandonna. Ce livre sans l'effaroucher la mettait mal à l'aise. Jean lui avait dit que l'héroïne trompait son mari, finirait dans le crime et le suicide. Pourquoi restait-elle avec lui dans ce cas et ne s'enfuyait-elle pas ?

Elle verrouilla sa porte, se coucha, souffla la mèche de sa lampe. Elle avait marché tout le long du chemin depuis Soulatgé et déjà la veille en avait fait de même depuis Auriac. Elle éloigna la lampe à cause de l'odeur du pétrole.

S'étant endormie avec ce relent dans la gorge elle crut que c'était ce qui l'empêchait de respirer. Il y avait aussi un claquement régulier sur sa gauche. Elle ouvrit les yeux, se leva pour se précipiter vers la petite fenêtre latérale, tira si fortement les vitres que toute la roulotte trembla. Les volets repoussés, elle se pencha pour respirer l'air glacé de la nuit. Elle sentit venir la nausée, se pencha et vomit le pain et le fromage de son souper.

Lorsqu'elle se redressa, au passage l'odeur de fumée la caressa et elle comprit que toute la roulotte en était pleine. Elle alla ouvrir l'autre fenêtre pour faire courant d'air, finit par trouver les allumettes et donner de la lumière. Son petit poêle pouffait en bouffées noires qui soulevaient son rond de fonte et le laissaient retomber avec un clac régulier. La fumée ne s'évacuait plus. La cheminée avait été ramonée, comme les tuyaux à la fin de l'hiver dernier. Elle pensa que la mitre qui dépassait du toit voûté du fourgon s'était détachée. Peut-être que mal assujettie elle avait fini par s'arracher avec les cahots supportés sur ces mauvais chemins.

Avec le tisonnier elle souleva le rond de fonte, le déposa sur le plancher, libéra la fumée. Mais les flammes étouffées jusque-là jaillirent du cylindre et l'effrayèrent. Elle courut prendre un cruchon rempli par Maurice et arrosa les braises, provoquant une vapeur âcre mêlée à cette fumée étouffante. Elle pleurait de rage, voyant tourbillonner des confettis de suie. Il lui faudrait des heures de nettoyage avant que ce Julien Molinier, ex-sous-lieutenant des mobiles ne vienne se faire photographier.

À 3 heures du matin elle avait tout récuré et il lui restait à peine assez d'eau pour se laver. Elle la fit chauffer sur le réchaud à alcool, mais quand l'eau se mit à bouillir elle ne songeait plus qu'à se coucher.

Ce fut le hennissement de Roumi qui la sortit de son profond sommeil. Elle croyait avoir rêvé la nuit qu'elle venait de passer mais

les serpillières qui séchaient au-dessus de l'évier lui rappelèrent qu'elle avait failli mourir, asphyxiée par son poêle. Elle s'habilla, courut sous le préau. Le matin Roumi buvait beaucoup avant de plonger la tête dans son sac d'avoine. Tandis qu'il aspirait, avec un sifflement qui paraissait l'amuser, l'eau d'une comporte de vendanges, elle regardait le soleil couler sur le côté de sa roulotte. Jamais elle ne dormait aussi tard, mais Maurice et Adélaïde n'avaient pas encore ouvert leurs volets. Ce fut en revenant qu'elle constata que la cheminée en zinc avait doublé de volume. Elle s'approcha, se demanda ce que faisait cette toile de sac enroulée autour de la mitre. Celle-ci dépassait le toit de cinquante centimètres, réglée en hauteur par Jean après plusieurs essais de tirage. Sur la demande de Zélie il pouvait démonter la partie extérieure, mettre un cache pour obturer le trou rond. Ainsi l'été, lors de leur tournée, ils avaient moins l'air de bohémiens, pensait-elle.

Sous le préau, elle trouva une échelle à cerises en forme de sifflet et l'emporta en toute hâte, suivie par le regard de Roumi qui mâchonnait son avoine. Elle voulait tout enlever avant que le vieux couple ne paraisse, ne désirait pas qu'ils découvrent qu'on avait bouché sa cheminée avec une sorte de sac en jute rempli de sable humide. Comment avait-on pu accomplir ce sale travail sans faire de bruit ? Elle s'était profondément endormie dans la première partie de la nuit mais aurait dû surprendre l'inconnu. Le toit bombé craquait lorsqu'on marchait dessus.

Elle était en train de trancher la corde qui liait ce sac, en réalité une sorte de boa enroulé autour de la cheminée lorsque Maurice ou Adélaïde fit claquer les volets. Elle perçut une exclamation étouffée et peu après la vieille dame accourait en jupons, avec juste un grand châle sur les épaules. Derrière venait son mari enfilant ses bretelles. Le boa de sable glissa du toit, tomba aux pieds du couple ahuri.

— Les barreaux de cette échelle sont pourris, cria Maurice.

— C'est un polochon pour le courant d'air, dit Adélaïde. Voyant que la jeune femme ne comprenait pas, elle expliqua :

— On met ça en bas des portes pour couper l'air. Mais d'habitude on le fabrique en cretonne et on le remplit de sciure. Les plus riches utilisent de beaux tissus. Ce jute-là sent la misère. Il a beau être d'un tissage serré le sable s'en échappe quand même. Et il vous avait entortillé ça autour de votre cheminée ?

— C'est ce voyou de Rescaré, affirma Maurice, il ne recule devant rien. Vous auriez pu mourir asphyxiée.

— Et chez nous, se lamenta Adélaïde dans un cri du cœur qui ternit aussitôt l'affection que Zélie lui portait. Mais la vieille dame rectifiait habilement ce que son réflexe avait d'égoïste :

— Nous n'avons pas suffisamment insisté pour que vous couchiez chez nous. Je ne me le serais pas pardonné.

Maurice malgré ses douleurs s'accroupit pour examiner le polochon jeté à terre.

— Il faut prévenir Monsieur le Maire qui appellera les gendarmes. C'est pour ainsi dire une tentative d'assassinat.

— Non, je veux réfléchir, dit Zélie avec une fermeté qu'ils ne lui connaissaient pas.

Si le bruit se répandait que les gendarmes enquêtaient sur une tentative d'assassinat à son encontre, elle ferait mieux de rentrer directement à Lézignan tant la curiosité serait insupportable dans les villages. Curiosité accompagnée d'un malaise, d'un doute et enfin de suspicion. Elle en suivait en pensée la gradation. On finirait par chuchoter qu'en fait, elle avait voulu se suicider pour rejoindre son mari. Dans le coin peu de gens supporteraient l'idée qu'un assassin en puissance fût issu de leur communauté. Mieux valait rechercher du côté de l'étrangère qui venait de Lézignan, ville mythique où les trois quarts des gens n'étaient jamais allés. Déjà se rendre à Mouthoumet relevait de l'aventure. On ne savait pas trop ce qui se trafiquait à Lézignan avec ce chemin de fer, comment les gens pouvaient s'y comporter alors qu'on était sûr et certain qu'il n'y avait pas d'assassins chez soi, pas plus que de détrousseurs de cadavres. Zélie se sentit contrainte d'en arriver à cette conclusion. On n'appréciait pas qu'elle vienne photographier des hommes du pays sur ordre de la gendarmerie. Car c'était quoi les gendarmes, des étrangers avec même un brigadier au nom à coucher dehors. Wasquehale, avait-on jamais entendu un patronyme aussi bizarre ?

— Vous avez raison, approuva Adélaïde soulagée. Ça ne servirait à rien. Nous on n'en parlera pas.

— Je vous dis que ça empeste le Rescaré cette histoire, s'obstinait Maurice dans un entêtement sénile.

Sa haine du garçon avait des racines profondes et bien mystérieuses car sa femme pinçant ses lèvres de colère le fit taire.

— Je voudrais faire chauffer de l'eau, dit Zélie, pour en finir avec ce malaise qui les figeait les trois. Pour me laver. Puis j'irai demander à Julien Molinier de venir jusqu'ici.

— Rescaré a dû le prévenir. Ils sont comme les deux doigts de la main. Le fils Molinier accompagne ce voyou un peu partout, à la chasse comme dans l'arrière-salle des cafés où l'on joue gros. Il finira par bouffer la propriété de ses parents. Déjà ils ont vendu des vignes à Quintillan qui leur venaient d'un parent.

— Je vais faire chauffer mon plein chaudron à confiture, annonça Adélaïde. Ne reste pas là toi à dire n'importe quoi et à gêner madame Terrasson.

Ils s'en allaient, l'un mécontent l'autre satisfaite de la décision prise. Même un Charles Rescaré à ses yeux possédait des qualités

qu'une de Lézignan ne pourrait jamais avoir. Son mari qui avait voyagé pensait différemment mais se pliait à cette loi du silence de bon voisinage, se résignait. On ne le leur aurait jamais pardonné leur témoignage et leur vieillesse n'aurait plus connu la sérénité. Des jeunes gens de Rouffiac auraient pris le parti de Rescaré et leur harcèlement nocturne se serait prolongé des mois, voire des années.

Une vieille bonne reçut Zélie sur le pas de la porte, hargneuse, dit que monsieur Julien n'était pas là et qu'elle lui ferait la commission.

— Je pars à 11 heures, dit Zélie sèchement. Ensuite ce sera à la gendarmerie que les photographies seront faites. Celle de Mouthoumet, ou bien Lézignan ou Carcassonne.

— Votre invention du diable ne va pas venir embêter monsieur Julien tout de même. Il ferait beau voir.

— À 11 heures je ne serai plus à Rouffiac.

Lorsqu'elle pénétra dans l'immense cour de la campagne, elle n'y trouva plus le charme habituel. Imperceptiblement l'endroit se feutrait d'hostilité sourde et de silence. Déjà lorsqu'elle était allée puiser deux cruchons d'eau chaude dans le chaudron suspendu à sa crémaillère, Adélaïde s'était révélée mielleuse, voire obséquieuse pour marquer une distance nouvelle entre elles.

— Maurice est allé relever ses pièges, il rentrera tard. Vous serez partie ?

Maintenant la seule fenêtre ouverte, celle de la cuisine avait les vitres plombées par le soleil, atteintes de la cataracte qui rend aveugle pensa Zélie. Le silence était si profond que Roumi n'eut pas son hennissement de bienvenue lorsqu'elle vint lui tapoter la croupe. Lui aussi se découvrait intrus dans cet endroit où ils avaient séjourné le plus souvent avec bonheur.

— Patience nous partons dans une heure, lui chuchota-t-elle à l'oreille en lui donnant un biscuit.

Un tilbury tiré par un anglo-arabe, alezan fringant, pénétra dans la cour, accomplit un demi-cercle pour s'arrêter en face de la roulotte. Un jeune homme très élégant, avec un chapeau rappelant ceux des peintres parisiens, sauta à terre et salua Zélie en l'ôtant d'un geste large, s'inclinant si bas que cette coiffe souleva un peu de poussière au sol.

— Julien Molinier, sous-lieutenant de mobiles. Je n'ai pas détroussé les pauvres morts pour la France, voici mon portrait. Mère ne voulait pas mais s'il fait l'affaire je m'en moque.

Il lui tendit un cadre enveloppé de papier de soie. Elle sourit en secouant la tête. Malgré son côté dandy elle ne pouvait s'empêcher de le trouver sympathique.

— Je dois faire moi-même votre portrait. Je ne doute pas que celui-ci soit une réussite mais hélas, la gendarmerie se moque de l'art

et veut du banal.

— Hé bien allons-y. Mais vous devriez regarder celui-ci. Je suis sûr qu'il vous passionnerait. À plus d'un titre.

À ce moment-là Adélaïde se précipitait, suffoquée de tant d'honneur.

— Monsieur Julien, quel bonheur de vous voir ici... Pouvons-nous vous offrir quelque chose ? Un peu de muscat ou de Maury même, du très vieux.

— Merci ma brave Adélaïde, mais je dois d'abord satisfaire madame...

Il leva les yeux vers l'inscription en arc de cercle sur le flanc de la roulotte : Zélie et Jean : Photographes.

— Madame Zélie Terrasson. Quel joli prénom.

Cette dernière n'appréciait guère le verbe satisfaire employé auparavant et, tandis qu'elle le précédait dans le petit escalier elle sentit son regard sur ses reins. L'intérieur empestait toujours la fumée malgré ses efforts nocturnes et elle en serrait les dents de dépit. Jusque-là la roulotte sentait si bon, et le petit salon qui d'ordinaire séduisait les hommes, faisait tiquer les femmes, ne lui paraissait plus aussi charmant mais souillé.

Elle manœuvra les panneaux sans qu'il quitte sa chaise. Il paraissait apprécier ses efforts qui plaquaient sa robe à son corps avec un peu trop d'indiscrétion. Elle aurait dû en choisir une plus ample, mettre un corset.

— Je ne verrai donc pas ce portrait-là, fit-il un peu trop marri pour qu'il le fût.

— Je dois rouler vers Cubières et je ne développerai l'épreuve que là-bas dans la soirée.

— Ma mère aurait souhaité vous avoir à déjeuner. C'est même uniquement pour que je vous ramène qu'elle m'a prêté son tilbury, ce qu'elle ne fait jamais.

Ce mot de déjeuner plus snob que dîner la faisait sourire.

— Vous la remercieriez profondément mais je dois partir. D'ailleurs mon cheval me le rappelle.

En réalité Roumi cherchait à impressionner l'arabe qui en frissonnait de peur. Les mille deux cents livres de Roumi réjouissaient parfois Zélie quand ils croisaient quelque cheval de selle ou de trait léger, un peu trop flambard et qui soudain préférait s'éloigner de cette montagne de muscles.

Adélaïde guettait le jeune gandin pour réitérer son invitation mais le tilbury s'éloignait déjà dans un nuage de poussière.

— Je pars, lui annonça Zélie, quand elle eut fini d'agiter la main vers la route déserte. Je ne sais quand je reviendrai.

— Nous deux au printemps on ne sera peut-être plus, geignit

Adélaïde, on se fait vieux et on finira par nous chasser d'ici.

— Je comprends parfaitement, dit Zélie. D'ailleurs je vais réduire mes tournées. Je ferai surtout les foires des chefs-lieux de canton.

Le regard de Zélie tomba sur le boa de sable et elle le désigna à la vieille femme :

— Voulez-vous que je vous en débarrasse ?

— Nous le ferons, se hâta de dire Adélaïde, nous le ferons.

— Embrassez Maurice pour moi, dit Zélie qui oublia de poser ses lèvres sur la joue couperosée...

Voilà elle ne serait plus, par la pensée, admise dans les chuchotis ensommeillés des veillées de ces deux-là. Maurice peut-être, avant de s'enfoncer dans l'âge, la regretterait, mais pour Adélaïde elle resterait la veuve qui avait failli amener le scandale pour un peu de fumée.

En vue de Soulatgé elle se répétait encore qu'elle reprendrait la direction de Mouthoumet, irait jeter sur le bureau du brigadier Wasquehale les photographies déjà faites et lui déclarerait qu'elle renonçait. Sans expliquer pourquoi. Elle ne raconterait pas qu'elle avait failli mourir asphyxiée et que depuis qu'elle avait quitté Rouffiac ses jambes ne la soutenaient plus. À la grande déception de Roumi, elle avait dû cesser de marcher à ses côtés, grimper sur le siège de la voiture, mais le chemin descendait vers Soulatgé. Elle tremblait de froid, avait pris une couverture pour s'en envelopper.

Et puis les premières maisons approchèrent ainsi que la route vers Mouthoumet mais l'attelage continua, sortit de Soulatgé, Zélie s'efforçant de regarder droit devant elle dans le petit vent suret. On avait fumé quelques vignes avec du moût résiduel de distillation et les tas aigrissaient en attendant d'être étalés. Elle gara l'attelage plus loin, pénétra dans la roulotte et se jeta sur son divan pour sangloter son content. Jusqu'à ce qu'elle quitte Rouffiac elle avait su faire bonne figure, avait même salué quelques sarmenteuses en bord de chemin, mais la terreur était venue avec cette route déserte, sa solitude jamais autant sinistre. En même temps que l'envie de faire demi-tour, de retrouver Charles Rescaré et de lui troquer sa photographie contre ses souvenirs, certainement un tas de mensonges fétides. Mais lui aussi avait parlé de la Maison du Colonel. Il avait, disait-il, failli s'y faire tuer. Une vantardise avec peut-être un rien de vérité, un filet, une goutte. Elle n'en avait pas voulu. Clément Garbès, le premier, lui avait cité la Maison du Colonel et le petit vaurien même chose. C'était comme un leitmotiv pour ces anciens mobiles. Elle s'assit au bord du divan, essuya ses larmes. La roulotte tangua un peu, Roumi hennit, mais elle resta les yeux dans le vide. Au retour de Cubières elle repasserait par Rouffiac, retrouverait ce garçon insupportable. Qu'y avait-il derrière cette obsession qui les encomrait tous ?

Le deuxième hennissement de Roumi fut un avertissement, et elle alla prendre dans le tiroir du placard un vieux pistolet à un coup que Jean emportait toujours, à tout hasard. Il n'était même pas chargé, datait de l'Empire, le premier.

Elle passa sur le balcon, se pencha et vit la charrette anglaise luisante de vernis arrêtée un peu plus loin, sur cet élargissement du chemin. Un cheval rouge y était attelé. Un cheval de selle plus que de trait léger.

Quelqu'un chuchotait de l'autre côté de Roumi d'une voix apaisante mais son cheval détestait qu'on lui fasse des mamours, ne les acceptant que de Jean et de Zélie.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? cria-t-elle en plaquant son pistolet contre son estomac pour l'exhiber, sans qu'il fût directement menaçant.

L'inconnu contourna imprudemment Roumi pour se présenter, sans prendre ses distances, aurait pu recevoir un coup de dents, cela était arrivé.

— Hé, fit joyeusement l'homme, bonjour ! Il est chargé votre pistolet modèle 1806 amélioré 1812 ?

Elle rougit, rentra pour déposer l'arme dans la roulotte, revint sur le balcon, peu disposée à descendre. Entre-temps l'homme s'était approché. Hâlé comme un vieux loup de mer, le visage lourd de mauvaise fatigue, peut-être avec un peu de ce gras de patricien romain, heureusement éclairé par deux flaqes de couleur claire indéfinissable.

— Je vous cherchais, dit-il en levant le visage vers elle.

Il avait des cheveux blancs. Elle les avait crus blonds mais ils étaient blancs et curieusement la rassuraient. Sa redingote longue était démodée, même par ici, et une cravate en soie noire s'enroulait plusieurs fois autour de son cou. Il n'était pas élégant mais austère. Ou bien pénétré de son importance.

— Je suis arrivé trop tard à Rouffiac. Non, nous ne pouvions nous croiser, ajouta-t-il, devinant sa pensée, je venais de Duilhac.

Sans gêne il grimpa sur le balcon, l'obligeant à reculer jusqu'à la balustrade côté fossé. Il resta sur le seuil de la roulotte, regardant l'intérieur.

— Ça sent encore la fumée. Le vieux Maurice de la Campagne de la Caille m'a tout raconté, m'a raccompagné loin de sa maison, loin de sa femme à la bouche cousue. D'elle je n'aurais rien tiré. Elle protège non seulement le coupable mais tout Rouffiac, le canton, les Corbières. L'Aude je ne pense pas, fit-il avec un rire espiègle. Je ne crois pas qu'on voulait votre mort. On aurait cloué la porte et les fenêtres. C'est une blague, une sale blague, un avertissement peut-être. C'était à prévoir. Il ne fallait pas vous fourrer dans cette affaire.

— De quoi vous mêlez-vous ? cria-t-elle, furieuse.

Il fit un pas en arrière, se tourna vers elle :

— Capitaine de réserve Jonas Savane encore mobilisé, chargé d'enquête sur les activités criminelles d'un groupe de mobiles suspectés d'avoir détroussé des cadavres de morts pour la France, d'avoir pillé un certain nombre d'habitations abandonnées et d'avoir malmené plusieurs filles et femmes. J'ai pris contact avec le brigadier Wasquehale de Mouthoumet, mais lorsque j'ai appris que le

photographe requis était une femme j'ai décidé de vous rejoindre pour vous dire que votre mission était terminée. Je ferai venir un photographe homme. Personne n'essayera de l'intimider. Le brigadier n'aurait pas dû commettre pareille erreur.

— Il m'a requise car je connais ce pays mieux que quiconque, certainement mieux que celui que vous ferez venir de la ville, dit-elle, se demandant pourquoi elle cherchait à défendre le choix de Wasquehale. Protestation de dépit ? Autant en finir et rentrer à Lézignan pour l'hiver. Laisser Jean son mari à sa mort héroïque, une mort dépouillée de toutes réticences.

— Vous avez déjà plusieurs photos ? Vous aviez donné votre itinéraire au brigadier.

Autour d'elle peu ou prou on disait daguerréotype, mais si on se voulait moderne, on disait photographie. Ce Jonas Savane abrégait encore le mot à la façon des Parisiens, et il avait un accent d'ailleurs.

Elle alla prendre les épreuves, les lui présenta. Il les examina rapidement, repéra Rescaré.

— C'est peut-être celui-là qui aura bouché votre cheminée ? Charles Rescaré, lut-il au dos de l'image. Le vieux Maurice l'a accusé.

— Je ne sais pas. Pourquoi pas quelqu'un venu d'ailleurs ? Ce garçon a mauvaise réputation mais crâne surtout. Le vieux Maurice le déteste.

Il sortit un papier de sa poche, le double de la liste des mobiles que lui avait remise Wasquehale. Au dos des épreuves elle avait marqué le nom du sujet et celui de son village. Il fixait une autre photographie.

— Louis Rivière. J'ai déjà vu cette tête d'honnête homme quelque part. Trop honnête à mon goût.

Clément Garbès l'avait laissé indifférent, mais Rivière de Soulatgé l'intéressait. Elle ne jugea pas utile de raconter l'histoire de la main sans annulaire dessinée au charbon de bois sur la porte des Rivière, il l'apprendrait bien assez tôt. Rumi, qui en avait assez de la proximité du cheval rouge s'ébrouait en faisant osciller la roulotte.

— Je dois remettre ces photographies à la gendarmerie de Mouthoumet, dit-elle en tendant la main. Elles ne m'appartiennent pas.

— Les gendarmes n'étaient qu'un relais entre vous et moi, ces photos me sont destinées.

— Gardez-les, moi je rentre à Lézignan, fit-elle furieuse, sans définir pourquoi.

L'autorité suffisante de ce capitaine, son renvoi, comme si elle n'était qu'une bonniche qu'on congédie ou bien le regret de passer à côté d'un mystère, celui de la Maison du Colonel où son mari avait trouvé la mort ? Ce capitaine détenait peut-être une explication, mais pour rien au monde elle ne se serait abaissée à la quêmander. Et

pourtant Jean méritait qu'elle subisse toutes les humiliations du monde.

— Je voudrais, avant que nous ne nous séparions, que vous consentiez à photographier les suspects de Cubières. Ensuite vous serez libre.

— Les suspects c'est pour vous, moi je photographie des hommes, anciens mobiles certes, mais aussi dignes et honnêtes que vous et moi. Jusqu'à preuve du contraire.

Il souriait, carnassier avec ses deux canines supérieures un peu saillantes qui soulevaient la lèvre.

— Vous ne voulez plus de moi, je rentre pour revenir plus tard si vous ne m'avez pas ruinée de réputation, me faisant complice de vos soupçons injustifiés. On dirait tout le canton coupable à vos yeux.

Il sauta à terre, se retourna pour la regarder, furieux :

— Quand les gens refusent de parler ils sont forcément coupables. Une de leurs victimes, une femme, arrivera à Mouthoumet, examinera les photographies et désignera les hommes qui l'ont violée. Je la ferai photographier elle-même pour voir la réaction des anciens mobiles face à son image.

Ce mot violée agressa Zélie. Une courte seconde elle sentit un sexe dur la déchirer. Lorsqu'il avait dit que des filles et des femmes avaient été malmenées, elle n'avait pas tout de suite évoqué dans sa chair ce qu'il sous-entendait. Elle se sentit pâlir et ses jambes faiblirent.

— Désolé, dit-il, mais c'est ce qui s'est réellement passé. Et l'on estime que ces bandits ont volé en tout plus d'un million de francs. Oh, pas seulement en alliances d'or et argent trouvées sur les cadavres. Arrachées avec des violences horribles, des actes de barbarie.

— Mais comment affirmer avec autant d'assurance que ce sont des requis de ce pays ?

— Mon témoin les a entendus, lorsque après avoir tous abusé d'elle, ils faisaient ripaille et se sont saoulés pillant sa maison. Ils ont parlé de Mouthoumet à plusieurs reprises, d'un bijoutier ambulant passant tous les trois mois et achetant les alliances de défunts, les bijoux. Au début elle entendait « mouton », pensait qu'ils étaient tous des bergers à l'accent rocailleux. Plus tard les gendarmes militaires l'induisirent un peu plus en erreur, tout en approchant de la vérité. L'un d'eux originaire du Midi pensa que ces bandits prononçaient moutous, c'est-à-dire moutons en patois, mais cette histoire de bijoutier forain les tracassait... Je ne vois pas pourquoi je vous fournis ces détails. Venez à Cubières.

Elle ne voulait plus de sa compagnie, or si elle acceptait il roulerait en même temps qu'elle.

— Avec mon attelage léger j'y serai avant vous, je verrai le maire

et lorsque vous arriverez peut-être qu'il y aura déjà un client pour vous.

Sans attendre son accord, il s'installa dans sa charrette anglaise et claqua le dos de son cheval avec les rênes. Roumi, qui détestait ce bruit des longes de cuir sur la chair, même celle d'un autre animal, eut un hennissement d'indignation. Furieuse de l'attitude de ce capitaine, Zélie voulut lui faire accomplir un demi-tour. Elle n'irait pas à Cubières, n'était pas au service de ce malotru qui lui préférait un photographe homme.

Curieusement Roumi renâcla au moment de reculer pour agrandir son espace. Il avait envie de poursuivre ce cheval rouge et de le mordre à tous les coups. Elle le connaissait assez pour lire dans ses pensées simplistes. Le conducteur lui déplaisait et il reporterait sur l'élégant coursier sa rancune.

— Nous rentrons chez nous à Lézignan, tu vas retrouver ta petite écurie toute boisée, bien chaude l'hiver. Tu iras ronger les barrières du pré derrière chez nous pour te faire les dents.

Une femme violée, molestée, puis volée par quatre ignobles, pensa-t-elle soudain. Une femme qui allait venir à Mouthoumet, serait conduite dans une chambre de l'auberge, cloîtrée, n'oserait plus en sortir dès que dans le chef-lieu de canton et dans tout le pays on saurait ce qu'elle avait subi et ce qu'elle venait faire. Il n'y aurait personne pour la plaindre, le viol par ici n'existait que parce qu'il y avait des femmes consentantes.

— Et il veut la photographier, exiger qu'elle expose à nu son visage qu'elle cache certainement sous un voile épais ? Comment peut-il envisager pareille épreuve, pareille offense ?

Elle cessa de tirer de toutes ses forces sur la bride de Roumi, renonça à son demi-tour.

— Tu as raison, on va à Cubières et non seulement tu mordras ce cheval rouge mais aussi son maître, je t'y autorise.

Trois quarts d'heure plus tard elle immobilisait son attelage à l'emplacement habituel et détela Roumi. Il passerait la nuit dans l'écurie du curé qui ne possédait pas de cheval. C'était un prêtre peu argenté qui lui offrait généreusement cet endroit, mais elle donnait toujours deux francs à Pamphile, sa vieille servante qui affichait des airs de bonne sœur acariâtre. Pour l'instant, elle le conduisit à la fontaine pour qu'il plonge son mufler dans l'abreuvoir. Elle voyait des rideaux de dentelle frissonner derrière les petits carreaux. Les habitants savaient ce qu'elle venait faire et cette fois ne s'approcheraient pas de la roulotte pour bavarder de tout et de rien. Elle apportait des nouvelles des autres villages les autres fois. Cette mission qui allait s'achever là, sur ordre de ce capitaine Jonas Savane, lui serait à jamais néfaste. Elle devrait rayer de ses tournées tous ces

villages où elle avait, sur ordre, photographié ces anciens mobiles.

Jérémy Barthès se présenta peu après, alors qu'elle ramenait le cheval pour l'attacher au balcon de la roulotte. Il regarda Roumi sans le toucher.

— J'en avais un de ce poids, Pierrot. Il a dû finir dans une casserole du côté de Sedan.

C'était un homme à l'amertume douce, plus nostalgique d'ailleurs que rancunier. Il s'était préparé pour la photographie mais simplement, sans habit de dimanche comme qui, n'ayant rien à se reprocher, n'a pas besoin de s'apprêter pour marquer bien. Juste l'apparence correcte mais pas plus.

— J'en avais entendu parler de ce capitaine Savane, mais je ne me souviens plus pourquoi. Il devait commander dans un autre secteur.

Comme il quittait l'estrade un autre homme plus petit, plus chafouin, passa la tête par l'entrouverture de la porte.

— Je suis Alfred Gaillac. Le capitaine Savane m'envoie.

Il empestait l'absinthe, avait dû être coincé par Savane dans le café. Barthès demanda s'il devait quelque chose, ce qui fit rire l'autre :

— Manquerait plus qu'on paye. Ils veulent notre gueule on la leur donne gratuit.

Alors qu'elle était en train d'installer Roumi dans l'écurie du presbytère, le curé Reynaud la rejoignit. Il avait enfilé une douillette et même en été il paraissait toujours avoir froid, disait qu'il avait pris les fièvres en Algérie.

— Restez à souper avec nous. Pamphile a fait du pot-au-feu à la catalane avec plusieurs viandes. Elle en fait toujours trop.

Pourtant il savait bien qu'elle et Jean étaient des mécréants, qu'ils fréquentaient même chez les rouges. Partout ailleurs dans les villages du canton les curés leur jetaient des regards noirs. Celui-là était différent.

— J'ai aussi invité le capitaine Savane, ajouta-t-il. Il connaît l'Algérie où j'étais aumônier.

Elle voulait refuser, mais la pensée de se retrouver seule ce soir-là dans sa roulotte lui était insupportable. Ce n'était pas cet enquêteur malpoli qui allait lui gâcher son souper.

Étaient-ce le lieu et la présence de l'abbé Reynaud ? Il se montra sous un autre jour, expliqua qu'il avait une chambre chez l'habitant, ne parut pas s'inquiéter cependant de savoir où elle-même dormirait.

Eugène Bourgeau aperçut dans la nuit les taches claires des vaches autour de la vieille borde à moutons. Machinalement il les compta de crainte que son frère Léon n'en ait perdu une, mais elles étaient toutes là et les autres attendaient à une demi-heure de marche en bas des falaises du Pech de Périllou, gardées par ses deux neveux.

Léon l'entendait venir depuis un moment et le guettait le fusil à la main, un chassepot en bon état. Il pensait à ce Cavalier-squelette dont lui avait parlé sa belle-sœur en lui apportant le gros pain, du vin et un plein faitout de ragoût...

Il alluma le fanal, pour guider Eugène jusqu'à la bergerie qui empestait toujours le mouton et ne cesserait de puer encore longtemps, même si on l'aménageait pour les vaches.

— Tu les as ?

— Vingt-deux, des belles. J'ai avancé mille francs.

— Merde, c'est dangereux. Pour la pâture d'hiver on ne paye jamais.

— Ça ira, ici, c'est bon ?

— Il y a la photographie de Lézignan qui te cherche. C'est ça qui empoisonne ta femme.

— J'ai rien à foutre de cette veuve, que va chercher Cécile ?

— La veuve photographie les anciens mobiles pour les gendarmes. Tous ceux du canton.

Eugène alla prendre un cruchon en terre vernissée dans une cavité du mur en pierres sèches, le déboucha et le porta à sa bouche.

— Paraît que ça va aller mal. Je ne sais pas ce qu'ils veulent faire de ces photographies, mais les anciens de tout le canton se méfient. Autre chose, il y a un type qui se balade sur un cheval et fout la peur. Paraît qu'il ressemble à un squelette.

— Il faut qu'on aille chercher les bêtes. Tes fils doivent s'impatisser. Faut franchir le col avant le jour. Les vaches sont fatiguées, se traînent. Là où j'ai mis une demi-heure il leur faudra deux heures, peut-être trois. Il ne faudrait pas que le voiturier de Soulatgé nous surprenne, c'est son jour.

Les chiens attendaient dehors et sur les trois Eugène en choisit deux. Les plus silencieux. Ceux-là préféraient mordre au jarret. Sinon l'écho de leurs aboiements se serait répercuté vers la forêt de l'Orme mort où travaillaient une équipe de forestiers pour les gardes domaniaux.

— Une vache boîte, peut-être qu'il faudra l'abattre. Faudra voir si on peut vendre la bidoche. Après tout ce sont des bêtes en hivernage chez nous, pas plus. Qui saura que nous les avons achetées ?

— Tu n'aurais pas dû verser ces mille francs, lui reprocha son frère.

— Clément Garbès ? Il a été photographié ?

— Tu le connais, toujours pressé d'obéir. La veuve est ensuite descendue vers Soulatgé, mais elle remontera à Auriac pour toi. Ou il te faudra aller à Mouthoumet à la gendarmerie.

— Ça veut rien dire. Et cette veuve qui court les chemins c'est une pute ou quoi ?

Lorsqu'ils eurent traversé la route de Soulatgé, Léon reparla de ce cavalier qui avait fait son apparition à Cubières et à Soulatgé.

— C'est lui qui a dessiné cette main sans l'annulaire sur la porte de Louis Rivière.

Ce qui eut le don de faire ricaner Eugène. Son frère cadet estima qu'il prenait toutes ces nouvelles à la légère, la photographe, les gendarmes de Mouthoumet, le Cavalier-squelette. Il ne pensait qu'à ces vaches qui allaient doubler son troupeau. Jamais il n'aurait dû aller en chercher d'autres, il aurait dû attendre l'automne suivant. L'argent le gâtait.

— Pourquoi Louis Rivière, il était à l'état-major vers Orléans. Il est mal renseigné ton cavalier fantôme.

Il serait temps de reparler de tout ça lorsque les vaches seraient autour de la bergerie et qu'ils mangeraient un morceau vers la fin de la nuit.

Les deux fils d'Eugène montaient la garde. Les vaches étaient regroupées dans un repli de roche. Léon accrocha le fanal à la corne de l'une d'elles et les deux chiens muets la harcelèrent pour qu'elle reprenne la piste forestière. Les autres suivraient. Derrière le troupeau, Eugène s'éclairant d'un second fanal fermait la marche, mais repérait les bouses que laissaient les animaux et les faisait disparaître dans l'herbe voisine. Les forestiers n'empruntaient pas cette piste, travaillaient au sud avec les gardes, mais ils auraient pu s'étonner que des vaches se soient trouvées dans la lisière de la forêt domaniale... Sous les sabots des animaux roulaient les pierres dans un claquement annonçant le gel matinal. Ses deux neveux flanquaient les bêtes. Ils avaient fait du bon travail, surtout dans les chemins de contrebande, avec le froid et la neige, plus tard la pluie et les vaches affamées. Eugène avait failli regretter cette hâte de posséder encore plus d'animaux, mais se réjouissait, ce soir-là.

La traversée de la route demandait de la prudence. Le voiturier passerait plus tard, mais n'importe qui pouvait marcher dans un sens ou l'autre, surtout vers Auriac et Mouthoumet. Il pouvait aussi passer

des carques, les marchands forains qui voyageaient la nuit d'un village à l'autre.

Ils entravèrent les cornes de chaque vache avec une corde pour la tirer en courant, la faisant talonner par les chiens. Jusqu'à ce que le troupeau soit de l'autre côté et remonte vers le Pech de l'Estelhe et la borde.

Dans la bergerie Léon ranima la cheminée, plaça un faitout noir de suie dans les braises :

— Des fèves à la *cansalade* et de la saucisse. Ta femme en avait apporté le plein faitout hier déjà, croyant que vous étiez arrivés.

Le gros morceau de lard gras et maigre fut découpé en parts égales. La dame-jeanne de vin fut tenue à deux mains par le fils aîné pour remplir les verres.

— Voilà ce qu'il faut dire, que c'est une veuve d'Andorre qui m'a supplié dans une lettre de venir chercher ses bêtes, son mari venant de mourir et elle n'avait pas de quoi acheter du fourrage. D'ailleurs aucune charrette de foin n'aurait pu venir d'Espagne ou de France. Il y aura toujours quelques chasseurs pour s'apercevoir que le troupeau a doublé.

— J'ai vu la photographe qui passait le col de Redoulade. D'ici on voit tout et elle a allumé ses fanaux par là-bas. La nuit venait déjà. Elle ne craint rien, celle-là. J'ai vu qu'elle regardait de l'autre côté de la route, mais elle devait chercher le troupeau plus bas. Il te faudra y passer, je veux dire avec la photographe ou alors c'est la gendarmerie. Moi à ta place j'irais à sa rencontre. Elle devait faire Soulatgé, Rouffiac et revenir sur Cubières. Elle y passera cette nuit puis remontera pour faire Lanet, Montjoi, Vignevieille et la suite.

— Pour le moment on va aller tous dormir. Demain je verrai ce que je dois faire.

Pamphile les avait servis jusqu'au fromage, puis à la façon dont elle l'avait regardée, Zélie avait compris qu'elle devait assurer la suite, la vieille servante regagnant sa maison.

— Depuis qu'elle a atteint l'âge canonique, elle sert les curés du village, expliqua l'abbé Reynaud. C'est une brave femme mais la véritable écotière du pays. Elle pourrait alimenter chaque jour une page de journal.

Le capitaine Jonas Savane n'avait guère parlé au cours du repas, mais il avait mangé avec appétit, dévoré, estimait la jeune femme le soupçonnant de goinfrerie. Il laissait remplir son verre autant de fois qu'il le vidait d'un trait. Il la choquait à cause du curé aux gestes délicats et d'une sobriété sereine.

— Je me suis permis de vous inviter, car avant que vous n'arriviez l'un et l'autre j'étais prévenu qu'un officier en charrette anglaise venait parler avec Barthès et Gaillac, et que la photographie de Lézignan suivait.

Il alla chercher du vin de Maury et des confitures de figues et de pastèque. Ses paroissiennes le gâtaient, dit-il.

— Non, dit Zélie, je rentre à Lézignan. Monsieur le capitaine me renvoie à mes tricotages, estimant que ce n'est pas le rôle d'une femme que de photographier d'anciens mobiles.

Reynaud remplissait les verres de ce vin qu'il comparait à du porto. Savane y plongeait ses lèvres, but sans paraître en apprécier la chaleur parfumée.

— Madame veuve Terrasson ne vous dit pas que cette nuit elle a failli mourir asphyxiée dans sa maison sur roues. Quelqu'un avait bouché la cheminée du poêle.

— Je suis ici bien vivante, répliqua-t-elle, agacée par le madame veuve.

Le capitaine rouvrait sa plaie profonde en lui rappelant que Jean était mort en usant d'une désignation lourdement ironique.

— N'empêche que vous gênez.

— Un homme ne sera pas mieux garanti.

— Je ne veux pas prendre le risque.

Il se servait de confiture ayant retourné son assiette à la façon des paysans. Zélie aperçut les assiettes à dessert, s'excusa et les distribua avec les petites cuillères préparées par Pamphile.

— Depuis la mort de mon mari, fit-elle en s'efforçant de garder son

calme, que m'importe le danger d'une telle mission. Si le brigadier Wasquehale m'a choisie c'est qu'il a estimé que je ferais du bon travail sans offenser ceux que je dois photographier. Je suis certaine que tous ces mobiles du canton préfèrent avoir affaire à une femme.

— Votre mari est mort ? fit l'abbé avec douceur.

— Il s'est engagé comme mobile quand il y eut la grande levée en masse. À quarante ans, il aurait pu rester auprès de moi, mais a choisi de partir. Il a été tué du côté de la Loire.

Elle fixa le capitaine qui raclait son fond d'assiette avec sa cuillère.

— Dans le siège de la Maison du Colonel. Jusqu'à avant-hier j'ignorais même l'endroit où il avait trouvé la mort. C'est à Auriac, puis à Rouffiac que l'on m'a parlé de cette Maison du Colonel. J'ignore pourquoi on l'appelle ainsi. Ils étaient dix mobiles avec un sergent et devaient défendre cet endroit. S'agissait-il de protéger le bien d'un colonel ou bien ce nom est-il beaucoup plus ancien ?

La petite cuillère ne raclait plus l'assiette et le capitaine la regardait, les yeux plissés de curiosité. Soudain la porte du couloir s'ouvrit et Pamphile entra, une main crispée sur le nœud de sa coiffe catalane :

— Monsieur le Curé j'y ai pensé une fois chez moi. J'ai une chambre pour la dame. Elle ne va pas coucher dans cette voiture de caraque ? Que vont dire les gens sinon ?

Reynaud d'un geste amusé ouvrit ses deux mains pour laisser le libre choix à Zélie. Elle remercia la vieille bonne, mais dit qu'elle avait l'habitude de coucher dans son fourgon. Avant de dormir, elle commencerait de développer les clichés des deux mobiles du village. Pamphile s'en alla en claquant la porte.

— Ça ne lui plaît pas du tout, commenta le curé. Elle est très attachée aux convenances.

Zélie prit la cafetière enfoncée dans les cendres chaudes et l'abbé sortit des liqueurs et de l'eau-de-vie.

— Votre mari était dans la Maison du Colonel ? Je l'ignorais, fit Savane.

— Vous en avez entendu parler ?

— J'y ai même couché une nuit avec le colonel de la Pérosse. Il n'y a aucun lien avec celui de la maison en question. Nous commençons notre enquête sur les actes criminels de quelques-uns. Nous pensions alors qu'il s'agissait de déserteurs échappés de Sedan ou de Pont-Noyelles dans le Nord. Une victoire indécise avec des hommes désorientés. Cette maison figure sur les cartes d'état-major sous cette appellation. N'allez donc pas imaginer que votre époux a été tué dans la défense du patrimoine d'un officier supérieur.

— Je n'imagine rien.

L'abbé, consterné de cette agressivité commune aux deux invités,

n'osait intervenir, regrettait sa question sur la mort du mari.

— Nous y avons couché quelques jours avant ce siège, la quittant car on signalait une patrouille de uhlands mais ce n'était qu'un faux bruit. Par la suite, dans la reconquête de la ville d'Orléans, cette maison fut choisie pour abriter une ambulance. Mais si je me souviens bien, celle-ci ne fut jamais installée et la maison devint un point d'appui en cas de contre-attaque. Ces gens se sont vaillamment défendus, se faisant tuer sur place, mais je ne crois pas qu'ils aient eu le choix, sans vouloir diminuer leur valeur. Une nuée de Prussiens s'est répandue alors dans le pays.

— Vous, vous étiez à l'abri à traquer quelques pauvres bougres éperdus vivant sur le pays ?

— Pillant, violent, assassinant, dit-il tranquillement, attirant le regard du curé.

» Oui Monsieur le Curé, ce sont des monstres que je traque et une femme va arriver incessamment à Mouthoumet pour reconnaître ses tourmenteurs, grâce à ces photographies.

— Il en manque une quinzaine, précisa Zélie, qui étouffait de rage contenue et de déception, confondue de voir que Reynaud avait détourné la conversation de la Maison du Colonel.

Elle était dans un tel état que durant quelques minutes, elle fut rejetée hors du dialogue de ces deux hommes. Lorsqu'elle voulut s'y raccrocher, Jonas Savane expliquait qu'il n'était qu'un capitaine de réserve.

— En réalité je suis un acteur, un comédien. Mais plus jeune j'étais fantasque et j'ai fait la guerre de Crimée comme sous-lieutenant, puis l'Italie et l'Algérie sans jamais renoncer à mon désir de faire du théâtre. La déclaration de guerre en juillet 1870 m'a surpris en pleines répétitions, mais je suis parti avec le grade de capitaine. Sur la demande du colonel de la Pérosse j'ai accepté de poursuivre ces salopards qui ont commis de nombreux crimes et se sont enrichis. Il suffit qu'on en déniche un pour que tous les autres soient enfin pris.

Bien sûr un acteur, un saltimbanque, pas Mounet-Sully. Comme s'il accompagnait sa pensée dédaigneuse, il précisa, avec un sourire provocant :

— Je répétais un mélodrame, mais j'aurais aimé jouer des pièces plus relevées. Notre théâtre n'avait pas de grandes ambitions. J'y étais tout de même heureux.

— Mais capitaine, s'inquiéta le curé, pour effectuer ces recherches il vaudrait mieux que vous soyez secondé par un habitant du pays. Les gendarmes viennent d'ailleurs, vous le savez et le brigadier Wasquehale, au demeurant brave homme, nous arrive du Nord. Pour pénétrer non seulement dans le pays aux accès difficiles, voyez l'état de nos chemins quand il ne s'agit pas de sentiers, mais pour

convaincre les habitants de la légitimité de votre action, il faudrait un natif. Certains ne vous répondront même pas en français, deux sur trois affirmeront qu'ils ne connaissent que le patois. Ce que les intellectuels de notre région appellent l'occitan. Dans nos Corbières ils oublieront leur sens de la justice même si celui-ci est profond dans la majorité, ils protégeront la canaille non par sympathie mais en vertu des vieux ressentiments historiques, dont certains ont pris naissance avec la croisade de Simon de Montfort et l'œuvre sévère de saint Dominique. Il y a dans ce peuple dur à la tâche et courageux un fond de résistance mal connu. Il peut applaudir l'Empire et le lendemain la République, ce n'est que le signe d'une faculté d'adaptation pour préserver l'essentiel, leur foncière méfiance.

— Belle plaidoirie, se moqua Jonas Savane. Mais que je vous rassure. C'est moi qui le premier ai compris que ces canailles, après avoir violé une jeune femme, pillé sa demeure, parlant entre eux ne s'entretenaient pas d'éventuels moutons qu'ils pourraient acquérir avec l'argent volé, mais d'un village qui n'était autre que Mouthoumet. J'ai vécu enfant à Mouthoumet, j'ai parlé patois avec les *pilharts* du pays, les enfants de mon âge. Je possède même une maison en mauvais état dans le village. Je vais m'y installer d'ailleurs pour le temps de cette enquête. Je suis plus à même de comprendre cette région que Mme Terrasson. Venant de Lézignan elle est plus citadine et vit entre deux mondes différents que sont les Corbières au sud et le Minervois au nord.

Elle se moquait de son ironie, découvrait dans son profil légèrement empâté les stigmates d'une vie de comédien frustré, las des insuccès, d'homme hésitant entre le métier des armes et celui des planches.

— Vous devriez jouer Napoléon, lui dit-elle soudain, sans volonté de sarcasme, le Napoléon de la fin, celui que les revers commencent d'accabler. Ne trouvez-vous pas, Monsieur le Curé ?

— Je n'ai aucune connaissance du théâtre, protesta Reynaud. Je n'y suis jamais allé de ma vie. En Algérie, il y avait de pauvres troupes qui venaient jouer des farces grossières devant nos soldats, les meilleures se réservant les grandes villes. Je comprends que ce nom de Mouthoumet vous ait soudain frappé. Mais ces mobiles coupables de crimes n'appartiennent pas forcément au canton, mon Capitaine.

— J'ai déjà mené une enquête préliminaire et j'ai quelques certitudes. Il est possible que je sois amené à poursuivre des pistes dans les autres cantons, mais le meneur principal se trouve par ici.

— Si vous le permettez, Monsieur le Curé, dit Zélie, je vais rejoindre ma roulotte comme disent certains. Je vais développer mes clichés et demain, Monsieur le capitaine aura à sa disposition deux autres portraits.

Consciente qu'elle fuyait une plus précise révélation sur le siège de cette Maison du Colonel elle se leva, pâle et hésitante.

— Je vous raccompagne, dit Jonas Savane. J'ai roulé toute la journée pour passer à Duilhac et Rouffiac. La voiture me fatigue plus que la selle.

Cette nuit-là, vers 2 heures, le curé Reynaud remit du bois dans sa cheminée à son habitude, ouvrit sa fenêtre pour se pencher au-dehors et regarder la roulotte arrêtée plus loin. Une lampe y veillait.

Au petit matin, la vieille Pamphile vint dire à Zélie que le capitaine souhaitait qu'elle se rende à Lanet pour photographier le seul mobile du village.

— Le capitaine Savane est donc passé de bonne heure au presbytère ? demanda Zélie mal réveillée.

— Il est venu pour servir la messe et Paulet l'enfant de chœur ne sera pas content. Pensez, il sert depuis bientôt trente ans. Faut que j'aille sonner la dernière volée.

La jeune femme moulut son café en réfléchissant. Ce capitaine lui envoyait ses ordres alors qu'il l'avait renvoyée la veille ? Pour qui se prenait-il ? Entre le sabre et le goupillon il jouait les grands seigneurs. Elle avait été surprise par les coups de Pamphile à sa porte, aurait pu la charger de répondre à Jonas Savane qu'elle rentrait directement à Lézignan en lui confiant les deux dernières photographies prises ici à Cubières. Elle avait manqué de présence d'esprit, mais il n'était pas trop tard.

Lorsqu'elle alla chercher Roumi à l'écurie du presbytère, elle chercha vainement la vieille servante pour lui remettre les portraits des deux anciens mobiles du village. Elle assistait certainement à la messe. Elle entraîna Roumi jusqu'au fourgon. Elle remettrait les épreuves à Wasquehale, ce qui ennuerait certainement le capitaine. Elle se hâta, ne voulant pas qu'il aperçoive l'attelage quand il sortirait de l'église.

Deux heures plus tard, alors qu'elle marchait à côté de Roumi dans la montée vers Redoulade, elle vit venir deux gendarmes, reconnut le brigadier Wasquehale. Sa mission allait se terminer bien plus vite qu'elle ne le pensait et elle en ressentait une grande tristesse, et comme une trahison envers Jean.

Tandis que le gendarme tenait leurs chevaux par la bride, le brigadier l'écouta en silence faire le récit de sa rencontre avec le capitaine Savane et de la décision de ce dernier de la remplacer par un photographe masculin. Wasquehale secoua la tête :

— Nous n'en trouverons aucun sur-le-champ, il faudra plus d'une semaine avant que l'un d'eux accepte. Jusqu'à ce jour, vous et votre mari étiez les seuls qui parcouriez les Cor-bières. Personnellement j'ai reçu l'ordre de me mettre au service du capitaine Savane, mais j'ai aussi des instructions de mes supérieurs qui veulent que j'effectue une contre-enquête. Ou plutôt une enquête complémentaire. Vous devez

me fournir des photographies supplémentaires en ce sens, dont j'enverrai une partie à Carcassonne. Le capitaine effectue ses recherches au nom de l'armée, nous, nous agissons sur plaintes déposées par des civils, ce qui n'est pas du tout la même chose. Je vous demande donc de poursuivre cette mission quoi qu'en pense le capitaine Savane. S'il veut faire venir un autre photographe, à son aise.

Ils marchaient sur la route et ils firent demi-tour pour revenir vers la roulotte. Zélie ne cessait de se retourner pour surveiller Roumi. Les deux autres chevaux risquaient de le rendre nerveux.

— Vous avez photographié Louis Rivière de Soulatgé ?

— J'ai remis l'épreuve au capitaine.

— Avez-vous appris ce qui lui était arrivé ?

— Le dessin d'une main sans annulaire sur sa porte ? Oui, je me trouvais à Soulatgé, cette nuit-là. Mais je n'ai connu cette histoire que le lendemain matin.

— Vous n'avez rien remarqué, ce soir-là ? fit le brigadier d'un air trop indifférent pour qu'il soit le reflet de son manque d'intérêt. Vous n'avez rencontré personne en cours de route ?

Faisait-il allusion à ce cavalier mystérieux qui l'avait dépassée dans le col et qui aurait été aperçu dans Soulatgé par un ivrogne, mais aussi par une femme du village.

— Je suis arrivée à 8 heures du soir. J'ai conduit mon cheval à son écurie habituelle et je suis rentrée dans ma voiture pour dormir. Non, je n'ai rien remarqué.

— Avez-vous pu photographier Eugène Bourgeau d'Auriac sans difficulté ?

— Sa femme m'a répondu qu'il serait absent pour plusieurs jours. Il serait allé chercher des vaches en Andorre.

— En plein hiver ? Depuis longtemps les Andorrans confient leurs troupeaux à des éleveurs des régions d'altitude moyenne, où l'hiver est le plus souvent moins rigoureux que chez eux qui vivent à près de deux mille mètres, mais les animaux arrivent à l'automne, repartent au printemps. Il n'y a pas de transhumance en plein hiver.

Roumi l'accueillit d'un ricanement qui signifiait qu'une minute de plus et il s'en prenait aux deux autres chevaux qui faisaient mine de ne pas le voir.

— Je reste requise alors ? demanda-t-elle. Et désormais je ne dépendrai que de vous ?

— Je vous le confirme. Qu'alliez-vous faire ?

— Bien que renvoyée, je devais sur ordre du capitaine me rendre à Lanet pour une dernière photographie, et je pensais vous remettre l'ensemble de mon travail avant mon départ.

— Allez à Lanet et revenez ensuite à la gendarmerie. Mais je

voudrais vous faire part de quelque chose en particulier. Cela ne me plaît guère, mais une brigade ne fait que son devoir, en évitant que la population ne se sente blessée dans ses coutumes. Ce qui est accepté dans une grande ville est ici cause de scandale, et qui dit scandale sous-entend trouble public.

Tout d'abord elle estima que ces mises en garde concernaient une autre personne, mais le regard du brigadier fixé sur elle la ramena à une réalité plus consternante.

— Est-ce moi qui trouble l'ordre public ?

— On se plaint que vous ne portiez plus le deuil de votre mari mort pour la France. Je vous le dis brutalement, résumant les réflexions des gens dans les villages que vous venez de traverser. Certaines épouses d'anciens mobiles sont choquées que vous soyez en cheveux lorsque vous photographiez leurs maris. En réalité c'est tout votre comportement qui scandalise certaines. Elles vous reprochent en général d'avoir eu l'impudence de poursuivre ce travail forain, que vous viviez et surtout couchiez dans ce fourgon aménagé comme une carriole de bohémien. Ce que moi j'appelle témérité, peut-être imprudence, voire provocation. Je ne suis ni juge ni partie, je ne fais que vous rapporter ce que nous avons enregistré depuis ces derniers jours. Il n'y a pas de délit, juste un mécontentement.

— Dois-je porter le grand voile de veuve pour faire taire ces harpies, gronda-t-elle, avec la crainte d'une trop forte nausée tant son estomac se contractait.

— Vous êtes libre de faire ce que vous voulez, mais je me devais simplement de vous informer de cet état d'esprit. Derrière cette façon de vous blâmer se cachent en réalité une grande anxiété et un désarroi de toute la population. Je ne suis pas aveugle ni sourd et vous servez de bouc émissaire, car c'est la gendarmerie qui est ainsi attaquée. Je comprends que cette enquête qui n'en est qu'à ses débuts les bouleverse les uns et les autres. Elle ne concerne que les mobiles revenus de la guerre, mais voyez-vous, l'opinion estime qu'il y a une grande différence entre un garçon qui a tiré le mauvais numéro de la conscription et qui est devenu un soldat, et un mobile. Les premiers ont été désignés par le destin, les autres ont été appelés sans possibilité de refuser ou d'acheter un remplaçant. Dans l'esprit des habitants de cette contrée, ce sont des héros. Les soldats ont perdu batailles sur batailles, ont reculé jusqu'à la Loire ou en Suisse alors que les mobiles ont failli chasser le Prussien. Il s'en est fallu de peu et si...

Il préféra ne pas poursuivre. Il aurait dû mettre en cause de grands chefs militaires, des hommes politiques, mais ce que pensait l'opinion publique était plein de bon sens. Les mobiles étaient partis avec un grand enthousiasme lors de la levée en masse. Tous affirmaient qu'ils

allaient montrer à ces envahisseurs teutons ce qu'ils savaient faire et les ridiculiser.

— Pour en finir, je dirai que cette enquête est mal perçue, même si l'on commence à murmurer dans les villages qu'un tel s'est soudainement enrichi, qu'un autre se trouve à l'aise alors qu'il n'avait pas un sou en quittant sa famille. Et puis il y a ces plaintes enregistrées par les juges d'Orléans principalement.

Zélie suffoquait de rage à la pensée que l'absence d'un voile noir et d'un chapeau la désignait comme veuve indigne, pourquoi pas joyeuse et menant une vie licencieuse. Wasquehale se rendit compte qu'il avait montré un peu trop de franchise brutale malgré sa volonté d'être modéré.

— Ne le prenez pas trop à cœur, murmura-t-il. La plupart des gens se souviennent que vous formiez avec votre mari un couple uni et estiment que vous portez avec une grande dignité votre chagrin. Je voulais seulement vous mettre en garde contre toute manifestation un peu trop intempestive. Allez donc à Lanet, photographiez ce Gilbert Ponson, un brave vigneron qui a excellente réputation, mais qui va subir le sort commun des autres mobiles en étant photographié.

— Le capitaine Savane...

Elle respira profondément avant de poursuivre :

— Le capitaine m'a parlé d'un témoin, une femme qui devrait arriver incessamment à Mouthoumet.

— Ce capitaine que je n'ai pas encore eu l'honneur de rencontrer me paraît un peu trop bavard. Il n'aurait pas dû. Nous voulons garder secrète cette venue et protéger cette personne. Non seulement d'un danger quelconque, mais des accusations douteuses. Si quelqu'un, ou plusieurs se sont rendus coupables d'exactions je ne veux pas qu'ils aient le temps de préparer leur défense. Nous étudierons les réactions de chacun en présence de cette victime.

— Je sais aussi que le nom de Mouthoumet fut prononcé à plusieurs reprises par ces canailles qui déshonorent le canton. Et s'il y avait erreur justement sur ce nom ? Je ne peux accepter l'idée que ces braves gens que je photographie puissent être d'horribles criminels. Chaque fois que l'un d'eux pose devant moi, je ne vois que des hommes simples, honnêtes et je n'éprouve aucune crainte, même pas la plus petite appréhension. Il me semble que dans le cas contraire j'aurais un pressentiment, que des sentiments de répulsion, de terreur se manifesteraient.

Le brigadier ne dit rien, porta la main à son bicorne, commença de s'éloigner puis revint sur ses pas :

— Ne le prenez pas mal, mais permettez ce conseil : lorsque vous ferez entrer un de ces anciens mobiles dans votre voiture laissez la porte ouverte, que chacun au-dehors puisse voir ce qui se passe à

l'intérieur. On n'a pas l'habitude par ici qu'une jeune et... jolie femme s'enferme avec un homme. D'autant plus que si la lumière vous fait défaut le temps de pose s'en allonge d'autant.

Elle accepta cette dernière suggestion avec plus de sérénité que le reproche au sujet de son voile de veuve.

— Les panneaux portant les miroirs que j'ouvre pour éclairer le sujet sont délicats à orienter et la porte ouverte provoquerait un contre-jour néfaste qui risquerait de voiler le cliché. Je ne m'en rendrais compte qu'au développement qui dans certains cas intervient des heures plus tard. De plus, un courant d'air désagréable risque de circuler entre ces deux ouvertures.

— Exigez qu'une personne, femme, ou voisin accompagne l'ex-mobile. Vous savez, Lanet c'est vraiment un petit village à l'écart. Les habitants sont paisibles, mais un rien peut les effaroucher.

— Je ne sais si je rejoindrai Mouthoumet ce soir. J'ai encore trois heures de route jusqu'à Lanet et je devrai parlementer un bon moment avec cet ex-mobile, comme j'y fus contrainte avec tous les autres déjà, pour qu'il accepte d'être photographié. D'ailleurs je comprends très bien leur surprise et leur réticence.

— Ma pauvre dame, tout le canton est en ébullition depuis le début, depuis que Clément Garbès fut votre premier modèle. Soyez sûre que Gilbert Ponson vous attend. Et il n'est pas homme à inventer de mauvais prétextes pour échapper à cette contrainte. Ce n'est pas avec lui que vous aurez des ennuis.

Le col franchi, elle grimpa sur son siège et laissa Roumi aller à son pas. Dans le hameau de Savignan, elle aperçut la voiture d'un épicier forain et s'arrêta pour faire quelques achats. Les trois femmes en noir qui la précédaient se retournèrent pour la regarder avec mépris, et pour la première fois depuis un an elle estima que son chagrin était entaché par cette attitude de rejet. Elle faillit renoncer à se faire servir mais l'épicier la connaissait et garda sa bonhomie Par esprit de corps. Comme lui elle faisait de la route.

Elle atteignit Lanet en début d'après-midi et presque aussitôt un grand gaillard en costume de velours se présenta, l'air grave :

— C'est pour moi que vous venez à Lanet, dit-il avec gentillesse. Je suis Gilbert Ponson, l'ex-mobile. Je vous guettais. Depuis chez moi je vois jusqu'au Pont d'Orbieu. Il est costaud votre cheval. Vous ne venez pas souvent ici.

— Les gens de Lanet descendent volontiers à Mouthoumet pour se faire photographier. Merci de m'éviter de vous chercher dans le village, mais pouvez-vous demander à votre femme de vous accompagner ?

— Ma femme ? Mais elle est au moulin pour prendre de la *repassé* pour ses poules. Elle ne veut pas se faire photographier.

— Monsieur Ponson, je préfère que quelqu'un vous accompagne. Ne croyez pas que je me méfie de vous, mais j'ai eu connaissance de certaines rumeurs me reprochant de m'enfermer avec des hommes pour les photographier. Comme je ne peux laisser la porte ouverte, ce qui gâcherait le cliché, je vous demande de trouver quelqu'un qui vous accompagnera à l'intérieur de la voiture.

— Il y a ma mère, mais elle va faire des manières, vouloir se changer. Et cette chose l'inquiète.

— J'attendrai.

Par chance, la femme de Ponson arriva poussant sa brouette chargée d'un sac de *repasse*, du son acheté au moulin sur l'Orbieu. Interloquée, elle entra timidement dans la roulotte, s'assit sur le divan craignant, dit-elle, de salir.

— Ce n'est pas la peine de descendre jusqu'à l'Orbieu pour rejoindre Mouthoumet, lui dit Gilbert Ponson avant de la quitter, prenez le vieux chemin des Plas, il est bien roulant vous verrez. Et comme il n'y a pas eu de grosses pluies vous n'aurez pas de boue. Ça vous raccourcit la distance d'une demi-lieue.

— Je voulais vous demander une précision, monsieur Ponson. Vous étiez aussi sur la Loire pendant la guerre ?

— Comme pas mal de mobiles de par ici.

— Est-ce que ce nom de Maison du Colonel vous dit quelque chose ?

— C'est là où votre pauvre mari s'est fait tuer avec tous les autres, y compris celui de Salza, Émile Grizal. Je ne l'ai su qu'après, bien après.

Sa femme avait quitté le divan, paraissait regarder autour d'elle avec surprise :

— C'est joliment arrangé, finit-elle par dire, vous avez même un évier, un poêle ! Moi je comprends qu'on voyage ainsi. Gilbert tu m'avais dit quelque chose au sujet de cet Émile Grizal ?

Son mari parut surpris :

— J'ai dit quelque chose, moi, sur ce pauvre garçon ? Il n'y a rien à dire sur lui.

— Rien de méchant au contraire. Lorsque tu es revenu, une fois démobilisé, tu m'as dit que ce Grizal était mort pour rien.

C'était un instant suspendu, d'une atroce fragilité, une bulle de savon qui pouvait éclater, disparaître, l'écho d'une parole déjà ancienne et floue. Gilbert Ponson fronçait les sourcils, paraissait fouiller dans ses souvenirs :

— Je n'avais rien à dire sur ce pauvre Grizal, répétait-il, inquiet qu'on puisse l'accuser d'avoir dit du mal d'un mort. Je l'ai peut-être aperçu à Mouthoumet une fois ou deux. Quand on montait à Salza on ne le rencontrait jamais puisqu'il était berger à la Coumo Ferregut.

— Je le sais bien, mais pourquoi disais-tu qu'il n'aurait pas dû mourir.

Zélie faillit se jeter à ses genoux, le supplier de chercher encore au plus profond de lui. Et puis l'appréhension d'une révélation insupportable la retint.

— Il n'aurait pas dû se rendre à la Maison du Colonel, voilà ce qui s'est dit. Non ce n'est pas tout à fait ça. Il devait porter un message. C'était une estafette. Voilà, il avait été choisi au hasard pour porter un message à l'officier qui se trouvait dans la Maison du Colonel.

— C'était un sergent, murmura Zélie.

— Oui c'est vrai un sergent. Grizal leur apportait l'ordre de se replier, mais il est tombé dans un traquenard, paraît-il, les Prussiens étaient tout autour de la maison. Ils l'ont laissé passer, les canailles, mais jamais il n'a pu en ressortir.

Décue, Zélie hochait la tête avec un sourire qui devait être d'une pauvreté offensante pour la bonne volonté de ces gens.

— Je ne sais pas si c'est tout à fait ça, dit sa femme entêtée.

— Marguerite, on retarde Madame la photographe. Il lui faut le jour pour suivre le chemin des Plas. Il faut qu'elle parte maintenant pour arriver à Mouthoumet au crépuscule.

— Excusez-moi, dit cette femme, moi aussi je dois préparer le *farnat* pour les poules et le cochon, un porcelet parce que nous avons déjà tué l'autre.

— Parle français, bougonnait son mari.

— Je suis du pays, protesta Zélie, essayant de surmonter sa déception, et je sais que le *farnat* c'est une soupe avec du son, des épiluchures, un peu de farine, des restes de pain pour le cochon et la volaille. Ma mère élève toujours son cochon, là-bas à Ferrais.

Alors qu'ils s'éloignaient, Zélie entendit nettement Marguerite Ponson réaffirmer à son mari qu'il avait dit autre chose au sujet de la mort d'Émile Grizal. Elle les regarda disparaître dans une rue du village, lourds l'un et l'autre de non-dits involontaires, resta immobile jusqu'à ce que Roumi s'agite.

Le chemin des Plas la conduisit rapidement jusqu'à Mouthoumet, mais elle fut forcée de marcher à cause de quelques fondrières.

Elle était en train de panser Roumi dans l'écurie de l'auberge lorsque la patronne Marceline la rejoignit :

— Vous voilà déjà ? Vous n'aviez pas d'autres villages à visiter.

Elle paraissait contrariée et Zélie pensa qu'elle manquait de chambre, voulait bien coucher dans son fourgon.

— Non. D'ailleurs il vaut mieux pas. Il y en a quelques-uns qui n'étaient même pas mobiles, encore moins soldats, qui boivent trop d'absinthes en disant n'importe quoi. Ce sont les cousins des Bourgeau qui mènent ce sale train. Et ils sont écoutés par les plus stupides.

— À mon sujet ?

Marceline lui tourna le dos pour soulever le couvercle du coffre aux caroubes, le claqua :

— Des abrutis dont je me passerais bien la plupart du temps. On vous servira dans votre chambre. Je ne veux pas qu'ils viennent foutre la pagaille chez moi.

— Mais oui Marceline, murmura Zélie, trop fatiguée pour protester. Pour ce soir j'accepte de me cloîtrer dans ma chambre, mais demain je repartirai pour quelques jours.

— Je vais vous faire monter un broc d'eau chaude.

Elle fit sa toilette, s'allongea sur le lit en essayant de ne penser à rien. Lorsqu'on frappa elle pensa qu'on apportait son souper, mais la petite servante lui dit que le capitaine Savane l'invitait à sa table. Et qu'il était superbe dans son uniforme de chasseur d'Afrique.

— Qu'il aille au diable ! commença-t-elle par répondre.

Puis elle se mit à rire :

— Je descends dans dix minutes.

Elle prit son temps, se changea et le fit attendre au-delà d'une demi-heure.

En bas de l'escalier, Marceline l'attendait impatiemment pour dire qu'elle les servirait à part. Mais Zélie refusa :

— Je n'ai rien à cacher, je souperai dans la salle. Ce n'est pas un rendez-vous d'amour.

— C'est un officier, fit Marceline haletante. Un bel officier et il y a les cousins Bourgeau qui boivent de l'absinthe.

— Qu'importe.

Jonas Savane l'attendait en grande tenue d'officier de cavalerie, assis à l'une des tables réservées aux dîneurs. Il se leva dès qu'elle apparut. En coin de l'œil Zélie vit deux hommes, assis face à face qui dès qu'elle parut rapprochèrent leurs visages d'alcooliques. Son hôte lui tint la chaise comme s'il s'agissait d'un siège luxueux au lieu de paille et de bois ordinaire. Les regards s'ébahissaient, la serveuse s'immobilisait, un faitout fumant dans ses mains, trouvant soudain que flottait dans l'auberge un air précieux de grand restaurant de ville.

— Je vous remercie, dit Savane, je craignais un refus.

Marceline guettait derrière son rideau de perles en bois qui séparait sa cuisine, un tunnel sombre de la salle. Zélie retenait un fou rire devant ce décorum aussi inattendu que ridicule. Les joueurs de cartes n'osaient plus jurer ni cracher, même les deux cousins Bourgeau paraissaient tétanisés et derrière les vitres de la double porte d'entrée s'effrayaient des visages blancs d'enfants. Sans les lourdes odeurs de cuisine, vieilles odeurs imprégnant les murs, sans la fumée âcre des pipes, la sciure sur les carreaux rouges et en fermant les yeux on aurait peut-être pu se laisser leurrer.

Marceline attendait qu'ils aient échangé au moins deux répliques chacun pour intervenir. Sur les grilles d'un des quatre *potagers* remplis de braises pour garder les plats au chaud attendait son bouillon de viande habituel. Elle l'avait corsé celui-là, avec un jus de rôti, coloré d'un oignon rissolé, parfumé et endiablé d'un peu de vieille fine flambée.

— Vous allez faire des jaloux, lui prédit la serveuse.

— C'est un capitaine, pas n'importe qui. Tu en vois souvent des capitaines par ici, de la cavalerie avec ses brandebourgs et le képi avec le plumet en plus ?

— C'est pas un plumet, fit la serveuse têtue. Ça relève d'un côté c'est tout.

Du petit chapeau discret que portait Zélie sur ses cheveux noirs,

difficilement coiffés en chignon car ils frisaient en multitude de tire-bouchons, se déroulait un léger ruban noir, concession de dernière minute aux avertissements du brigadier de gendarmerie.

— J'allais manger seule dans ma chambre, répondait-elle, un brin insolente, et votre invitation me sauve de la solitude.

— Wasquehale vous garde donc ? Je l'ai rencontré.

— Et j'en suis heureuse, je déteste abandonner sur ordre ce que j'ai entrepris.

Son regard pétillait d'autant plus que l'une après l'autre ses frisettes désertaient son chignon, libéraient leurs ressorts.

— Aussi rebelle que vos cheveux, constata-t-il.

Et cette réflexion la fit rougir. Là-dessus Marceline intervint avec la soupière. Derrière suivait la serveuse avec des croûtons frits, et luxe inconnu jusque-là des profondes Cor-bières une coupelle de fromage râpé. La patronne de l'auberge découvrit penaudement l'absence de la casse, faillit trébucher sur la jambe de bois du vieux Célestin, arriva à leur table penchée en avant dans un dernier sursaut d'équilibre :

— Je vais chercher la casse, chuchota-t-elle en confidence, comme si elle promettait une faveur interdite.

— La louche, précisa Zélie.

— Je suis resté suffisamment longtemps par ici pour m'en souvenir, répliqua le capitaine qui détestait visiblement être pris pour un Parisien égaré dans le pays.

— Vous serviez la messe déjà ?

— Ah, nous y voilà, Pamphile a rapporté ?

Marceline arrivait avec la casse, bien décidée à servir le couple, mais gentiment, le capitaine la lui prit des mains, disant qu'ils se débrouilleraient.

— Vous ne devriez mettre les croûtons qu'au dernier moment, sinon ils ramollissent, la prévint-il.

— Peut-être, mais j'aime la panade.

— Ne prenez-vous pas de gruyère ?

— Il sent le rance. Marceline devait en garder un morceau depuis des mois.

Là-bas les deux cousins avalaient les vertes d'un coup et elle pensa qu'ils essayaient de se donner du courage. Elle les enrageait, mais le capitaine les terrorisait. Elle pensait qu'ils finiraient par une tentative désespérée. À tout hasard, elle décida de garder son verre plein de vin pour le leur lancer. Juste comme son vis-à-vis renversait une partie du sien dans son bouillon.

— Ça ne prouve pas que vous êtes de par ici, et ce n'est pas d'un grand raffinement pour un officier de cavalerie que toute la salle, paralysée de respect, surveille dans ses moindres gestes. De plus la couleur est désagréable, mais il paraît que le goût n'en est que

meilleur.

— Justement je me dépouille de mes bonnes manières, je deviens aussi ordinaire que n'importe quel paysan avalant sa soupe à grandes cuillerées et grand bruit.

— Facilités de comédien qui se plie au rôle selon les circonstances ? Enfant de chœur attardé auprès du brave curé Reynaud de Cubières, Javert, le policier des « Misérables » à l'occasion, soupeur affamé et sans distinction ?

— Vous avez lu les « Misérables » ?

— Dès leur parution, je venais de me marier.

— Je rêve d'en faire une pièce. Dès que j'aurai quitté l'armée j'achète un théâtre et jouerai ce qui me plaira. Voulez-vous goûter de mon bouillon au vin ? Je ne sais si on dit aussi faire chabrot par ici.

Défiant en riant les deux cousins Bourgeau elle plongea sa cuillère dans l'assiette du capitaine et en porta le contenu à ses lèvres, fermant les yeux à cause de la teinte.

— Pas mal, mais vous perdez des arômes en ajoutant du vin.

Là-bas les deux gorgés d'absinthe s'agitaient et elle espérait qu'ils interviendraient, souhaitait qu'ils bousculent le capitaine, voire lui arrachent les brandebourgs de son uniforme d'officier d'opérette. Elle l'avait trouvé plus austère, plus secret, plus captivant en somme en vêtements civils.

— Encore un peu de bouillon.

Marceline guettait à son rideau. La serveuse proposa de retirer les perdreaux du *potager* avant qu'ils n'attachent.

— Les hors-d'œuvre, fit-elle, se réservant le service du gibier qu'il n'aurait peut-être pas fallu fourrer au pain aillé.

— Vous avez vos habitudes ici ? demandait Savane en reposant sa cuillère dans l'assiette.

— Je peux ? demanda la serveuse en saisissant la soupière.

— Mon mari et moi nous offrons la chambre ici, plusieurs nuits. Nous faisons publier, dans les villages où nous n'avions pas envie d'aller, que nous séjournions à Mouthoumet. Ensuite c'était Couiza où nous abandonnions notre roulotte pour l'hôtel.

La serveuse apportait un grand plat de charcuteries diverses.

— Bon appétit, dit-elle.

— Vous nous laissez les assiettes creuses ? s'étonna le capitaine.

— Faut les changer ? Ah bon !

Il y eut un beau remue-ménage derrière le rideau en perles de bois, Marceline n'y ayant pas elle-même pensé.

— Puisque vous voilà à nouveau dans l'affaire, disait Jonas Savane, pourquoi n'iriez-vous pas demain jusqu'à Ville-rouge ? Là-bas aussi vous trouverez un hôtel. Deux même, je crois.

— Demain je prends ma journée, dit-elle.

— Wasquehale a signé une vingt-quatre heures ? ironisa-t-il.

Marceline apporta les assiettes plates et d'autres couverts, confuse d'avoir oublié. Savane désigna des petits morceaux de viande un peu gris dans un petit pot. Zélie répondit à la place de l'aubergiste :

— Vous n'en avez jamais mangé enfant lors de vos séjours ici ? Il s'agit de foie de porc frit dans l'huile, puis conservé dans le vinaigre qu'on a ajouté au dernier moment dans la poêle, et servi en salade une fois coupé en tout petits dés. C'est délicieux et Marceline le réussit très bien.

Il ne marquait aucune humeur alors qu'elle ne cessait de le taquiner. Elle le trouvait agaçant, se demandait quel acteur il pouvait bien être. En ce moment dans ses brandebourgs il ne semblait pas très à l'aise en définitive. S'il avait voulu l'éblouir ou l'impressionner, c'était peine perdue.

— Je crois que deux anciens garnements de mon époque ne cessent de regarder vers nous. Comme autrefois, je suppose qu'ils cherchent l'affrontement, la bagarre si vous préférez.

— Vous les reconnaissez ? fit-elle soudain très excitée par la perspective de le voir donner et prendre des coups.

Il reviendrait en saignant du nez ou l'œil poché, ces deux-là étant de belles brutes.

Là-bas dans son trou noir, Marceline ne surveillait plus les Bourgeau, mais trépignait pour ses perdreaux. Ils seraient trop cuits si ces deux-là ne cessaient pas de bavarder pour en finir avec sa charcuterie.

— Rajoutez à peine d'eau, conseilla la serveuse.

— Ça durcira la viande, allongera la sauce.

Puis elle aperçut le capitaine qui se levait et se dirigeait tranquillement vers la table des cousins Bourgeau.

— Mon Dieu, mes perdreaux vont devoir attendre et ils vont tout casser.

— Les perdreaux vont tout casser ? s'affola la serveuse.

Tenant à peine sur leurs jambes, les deux Bourgeau se levèrent, l'un d'eux esquissa un vague salut militaire et ils se dirigèrent vers la sortie, trébuchant contre les chaises des soupeurs attablés. Un silence surpris les accompagna et ne libéra les langues que lorsque le capitaine eut rejoint sa table.

— Vous avez l'air déçue, constata-t-il.

— En bon comédien inquiet de son art, vous savez flairer les états d'âme de vos spectateurs, reconnut-elle. Effectivement j'attendais une belle bagarre, des chaises qui volent, des verres qui se cassent et Marceline dans tous ses états. En toute franchise, je souhaitais qu'ils vous arrachent au moins ces brandebourgs qui me déplaisent, à défaut de vous faire éclater le nez ou de vous pocher l'œil.

La serveuse vint reprendre la charcuterie à peine touchée, fit la moue devant tant de bonnes choses dédaignées.

— Je dois changer les assiettes ? demanda-t-elle inquiète.

— Inutile cette fois, dit Zélie.

— Vous auriez aimé voir couler le sang ? demanda Savane, pas le moins du monde choqué.

— Le vôtre. Je me demande si vous en avez qui vous réchauffe le cœur ou le corps. Faut-il être animal à sang froid pour faire l'acteur ?

— Vous me détestez, n'est-ce pas ?

Elle réfléchit et ses narines palpitérent un court instant :

— Vous m'agacez. Voilà, vous m'agacez. Vous jouez un mauvais rôle et vous devriez rendre vos galons et retourner dans votre théâtre. Vous êtes fait pour la comédie, le monde artificiel des sentiments exaspérés du mélodrame ou tout simplement stupides des vaudevilles.

— Vous préférez *Hernani*, *Ruy Blas* ?

— Je me méfie du romantisme et si j'ai cité *Les Misérables* je ne raffole pas du théâtre d'Hugo.

Marceline arrivait avec ses perdreaux, suivie de la serveuse avec des pommes sautées. Les derniers soupeurs avaient des regards songeurs devant ce service empressé, ces plats des grands jours. Ils s'attardaient sans trop savoir pourquoi, pour un fumet inhabituel, parce que ce couple intriguait, parce qu'une veuve qui acceptait un souper avec un capitaine un peu trop chamarré, c'était insolite et un tantinet croustillant.

— Je les ai fourrés de pain aillé. Il aurait peut-être pas fallu, disait Marceline, sur les nerfs.

Elle avait redouté le pire mais la défaite, la retraite honteuse des cousins Bourgeau ne la rassuraient pas pour autant. Ils reviendraient rétablir leur réputation, capables de tout fracasser avant que les gendarmes n'accourent.

— J'adore, disait Zélie, j'adore m'empeser l'haleine de l'ail du pain ainsi gorgé des sucs du perdreau.

Cette fois, Jonas Savane parut en désaccord.

— Si vous jouiez chaque soir avec des partenaires empestant ainsi l'atmosphère, peut-être changeriez-vous d'avis.

— Je croyais que vous soupiez après la représentation dans des endroits illuminés au gaz de ville, aux miroirs étincelants et aux garçons de restaurant empesés comme des pingouins.

— Certains et certaines dévorent avant pour se réconforter, mais aussi pour décontenancer leurs camarades. Nous vivons une petite guerre civile durant le temps de chaque représentation. Pour des rancunes stupides. Ces restaurants luxueux où vous nous imaginez, nous n'y accédons qu'avec une salle bien remplie qui nous laisse quelques louis.

Elle arrachait son aile de perdreau, la dégustait avec ses gants de chantilly noire. Ses doigts d'une grande finesse révélant leur élégance délicate dans les manques de la dentelle le troublaient.

— Vous prenez cette journée pour développer vos clichés ? demanda-t-il.

— Je le ferai avant de monter à Salza.

— Le seul mobile de ce petit village s'est fait tuer sur la Loire.

— Je sais, à la Maison du Colonel et aux côtés de mon époux. Et c'est la raison qui m'y fait aller.

— Voir qui ? La famille, la veuve, les orphelins ?

— Vous voilà bien cynique et au-delà de votre flegme habituel.

Elle arracha une cuisse avec un grand morceau de blanc, dévora à belles dents cette chair ruisselante.

— À quoi bon ressasser ce qui n'est plus, murmura-t-il. J'oublie mes fours, autrement dit mes échecs d'acteur, et j'essaye de ne pas trop magnifier mes succès.

— Vous ne m'avez pas expliqué la raison qui vous a poussé à servir la messe ce matin. Avec vos vêtements civils, vous aviez tout d'un clergyman de la religion réformée, pas du tout d'un catholique.

— Je voulais approcher de près ces instants mystérieux de la messe, essayer de me mettre dans les habits liturgiques. Déjà ceux de Paulet, le vieil enfant de chœur de Cubières, bien qu'étriqués sur moi m'ont basculé dans un monde d'encens, de chuchotements, de craintes aussi.

— Quelles craintes ? Métaphysiques ?

Il sursauta :

— Bigre, quelle culture vous a légué de si grands mots ?

— Mon grand-père m'a fait passer le baccalauréat. Il était proviseur de lycée et je me suis retrouvée embrigadée dans les études. Il fut mon seul examinateur, bien sûr. Puisque nous les femmes n'avons pas le droit à cet examen.

Il la regardait avec méfiance :

— Tout ça pour verser dans la photographie foraine ?

— Tout ça par amour d'un poète qui en dehors des portraits de famille et des bébés en robe d'organdi traquait, guettait plutôt les moments éphémères de la vie. Un nuage insolite, un oiseau, une fleur égarée dans un champ d'épines ou un flot de coquelicots dans la garrigue.

— Insolite.

— Oui et je l'ai dit éphémère. Le lendemain, ces miracles avaient disparu, mais vivront toujours sur la photographie.

— En noir et blanc malheureusement.

— Photochromies, procédé Louis Ducos du Hauron. Procédé qui n'a eu aucun succès mais qui, en dehors des personnages, nous enchantait comme des tableaux d'une folle audace.

— Style salon des Refusés par exemple ? fit-il dédaigneux, alors qu'elle attaquait le dos de son perdreau avec la même voracité.

— Pourquoi pas ?

Elle commençait de le suffoquer, pensa-t-elle et décida d'arrêter ce jeu désespéré. Elle se grisait de piques ironiques parce que cet homme la fascinait en dépit de tout ce qu'elle soupçonnait de sa personnalité. Il jouait le capitaine de cavalerie comme il avait joué le clergyman sur la route, à leur première rencontre et l'enfant de chœur dans l'église de Cubières. Elle le croyait mauvais acteur une fois sur scène, face à un public et défendant de mauvais mélodrames ou des pochades stupides. Pourquoi ce masque romain où s'étalait une cire modelable, mauvaise graisse ou maladie secrète ? Elle le vit nu l'espace de deux secondes, s'en effara, essaya de se justifier auprès de Jean mais n'y parvint pas, honteuse de son alibi : ils avaient fait du nu artistique dans leur atelier de Lézignan, mais avec de grandes précautions à cause de la clientèle vite effarouchée par des rumeurs de débauche. Ils fréquentaient des ateliers de peintres à Toulouse et à Montpellier. Certains artistes leur achetaient leurs portraits pour s'en inspirer, ne trouvant pas de modèles lorsqu'ils vivaient retirés en campagne parmi une population bien sage.

— Quand reprendrez-vous votre mission ? Après tout je me range à l'avis du brigadier qui estime que nous ne trouverons aucun photographe de l'autre sexe, et que vous possédez un joli talent pour saisir les expressions les plus inattendues des gens.

— À votre disposition ! proposa-t-elle.

— Je n'ai pas envie de découvrir ce que vous aurez fait apparaître de mon visage, murmura-t-il, en repoussant son perdreau à peine entamé.

La veille chez le curé Reynaud il avait littéralement bâfré.

— Vous avez un profil de médaille antique, fit-elle sans nuance d'ironie, et c'est ainsi que j'aimerais vous saisir, de trois quarts exactement, ce qui bien sûr n'est pas habituel. Mais arrêtons sur mon talent et dites-moi si réellement vous avez couché une nuit dans cette maison ou mon mari a trouvé la mort.

— Me croyez-vous assez vil pour vous mentir sur un fait relié à votre deuil ? J'ai couché dans cette maison en compagnie du Colonel de la Pérosse et de quelques hommes. Nous voulions savoir si elle avait été également pillée par la bande que nous traquions mais elle avait été épargnée, peut-être à cause de sa situation. Je crois qu'il y a un très mauvais chemin pour Salza, du moins lorsque j'étais enfant c'est ce qu'on disait.

— Je louerai une charrette légère et un cheval trotteur. Roumi a bien mérité une journée en écurie.

— Prenez le mien. Demain, je n'en aurai pas besoin. À l'heure qu'il vous plaira, il sera attelé devant l'auberge.

Elle n'osait lui demander où il logeait. Cela ne se faisait pas sans risquer l'équivoque d'une coquetterie précise.

— La maison de famille me suffit malgré son état lamentable. Elle est en indivision et j'ai dû prendre la clé chez le notaire. Nous sommes une famille qui vit à couteaux tirés et personne ne veut que l'autre touche une partie de l'argent d'une vente pourtant urgente. J'y dors comme un soldat roulé dans ma capote. Après tout, je suis toujours en service et le serai tant que je n'aurai pas trouvé cette bande de criminels.

Elle estima raisonnable d'en rester là, refusa le dessert, le café et peut-être les liqueurs, préféra rejoindre sa chambre. Marceline, éblouie par l'honneur que lui faisait le capitaine avait bassiné son lit avec le moine, ce traîneau avec cassolette de braise rendant les draps brûlants. Dans une intention d'entremetteuse ?

Comme promis, la charrette anglaise attelée au cheval rouge attendait devant l'auberge, la bride attachée à l'un des anneaux de la façade.

— Le capitaine vous fait ses compliments et vous reverra plus tard, lui dit Marceline en lui servant son petit déjeuner. C'est tout de même un bel officier, mais je ne me souviens pas de l'avoir vu enfant dans les rues de Mouthoumet. Pourtant je suis plus âgée que lui.

— Il possède une maison en indivis, m'a-t-il dit.

— Oui la maison au cadran solaire, mais ici on dit la maison des Arqueçon, une vieille famille qui n'habite plus Mouthoumet depuis plus de cinquante ans, en tout cas moi je ne les ai jamais connus. Je me souviens que l'été venaient des femmes, jamais d'hommes. Maintenant la Maison du Cadran est en mauvais état, le toit s'est effondré en partie. Mais c'est un bel endroit, le jardin derrière est immense, c'était un parc dans le temps, paraît-il. Tous les enfants vont y jouer. Petite j'y allais et je sais qu'on aperçoit les roches de Courbatières, c'est dire si la vue est belle.

Le rouge était un cheval fougueux qu'elle eut du mal à maîtriser au départ, mais qui se calma quand il eut son saoul de lacets. Il finit même par rechigner et elle dut faire claquer le fouet pour le relancer. Elle pensait que l'animal préférait la selle au trait même léger.

Un peu avant Salza, elle croisa une vieille femme qui ramassait de l'herbe sur le bord du chemin et la regarda arriver, une main en visière sur le front.

— Bonjour, pouvez-vous m'indiquer la maison de Mme Grizal ?

— Séverine ? Ça fait une paye qu'elle est morte, vous savez. Nous avions à peu près le même âge.

— Je veux parler de la femme d'Émile Grizal, mort à la guerre !

— Ah, l'Espagnole. La Carmen ? Depuis qu'Émile n'est plus elle travaille à la mine à trier les cailloux, mais pas tous les jours. Peut-être qu'elle est chez elle... Façon de parler, car elle habite une *capitelle* juste avant le village, dans la vigne de Périchot qui la lui prête contre le sarmentage et quelques travaux.

— Elle n'a pas de maison ?

— Son mari parti, elle ne pouvait plus rester. Mon gendre ne pouvait pas lui laisser sa bergerie. L'Émile était notre berger.

— À la borde de la coumo Ferregut, ajouta Zélie.

— Vous le saviez ? Mais je vous reconnais, vous êtes la dame du photographe de Lézignan et votre mari... Oh, le pauvre qui est mort à

la guerre comme notre pastre. C'est la veuve comme vous que vous venez voir ?

Soudain embarrassée, elle se lança dans un long discours pour justifier qu'ils aient chassé l'Espagnole pour installer un nouveau berger, la veuve n'étant pas capable de s'occuper de cent dix-neuf bêtes dont la moitié en chèvres, et les chèvres faut savoir.

La capitelle se trouvait tout au fond d'un chemin de vignes où la charrette anglaise ne pouvait s'engager. Zélie attacha le rouge à une vieille croix rouillée, en espérant ne choquer personne et remonta entre les murettes de pierres sèches jusqu'à ce qu'elle aperçoive une fumée.

Un animal détala sur sa gauche dans un massif de genêts et elle pensa à un chien sauvage ou à un jeune sanglier. Mais plus loin, elle reconnut un enfant à demi nu qui courait sur le haut d'un mur de vigne, sautait de l'autre côté, disparaissait.

Une autre créature se présenta soudain en plein chemin, un *escaousel*, une houe tenue à deux mains.

— C'est défendu. Monsieur Peruchot veut pas.

Cela avec un fort accent espagnol. Zélie sourit :

— Vous êtes Carmen Grizal, la veuve d'Émile, mort à la guerre ? Avec mon mari le photographe de Lézignan.

Cette femme cessa de brandir son outil et Zélie approcha lentement. Sans le blanc des yeux légèrement bleuté, il aurait été impossible de distinguer le visage de l'espèce de sarrau tombant jusqu'à ses pieds nus que portait Carmen. Le tout était brun, comme les mains et les pieds. Alors, elle se souvint que Carmen triait des cailloux de plomb argentifère et que cette teinte, difficile à effacer venait de l'action de la sueur sur le minerai. Elle avait déjà vu d'autres femmes et d'autres hommes ainsi marqués.

— Je voulais vous parler. Je ne sais pas grand-chose sur la fin de mon mari et j'ai pensé que vous aviez appris comment ils sont morts.

— La Casa del Coronel, dit la veuve en secouant la tête d'un air dur. Todos muertes... Tous morts avec le sargento...

Elle s'appuya sur l'*escaousel*, la tête baissée comme si la tombe de son mari se trouvait soudain à ses pieds exigeant une prière. Puis elle regarda Zélie, lui fit signe de la suivre. Elles pénétrèrent dans la grande vigne et la photographe aperçut, dans un groupe de buis en bordure, deux yeux qui les surveillaient.

— Pedro, Pierre, mon fils... Petit sauvage... Toujours par ci, par là... Jamais maison... La nuit aussi.

Elle ricana :

— Maison, caverne oui, cueva, madriguera... comme des bêtes.

Elle désignait la capitelle aménagée dans l'épaisseur du mur du fond. Celle-là possédait une porte, mais apparemment les pauvres

meubles de la veuve n'avaient put tenir à l'intérieur. Une table, un coffre, une commode restaient au-dehors et un foyer en pierres réchauffait une grosse marmite d'où s'échappait en flocons de vapeur une odeur un peu acide que Zélie aurait reconnue entre toutes et qui la réjouissait lorsqu'elle embaumait sa maison de senteurs sauvages. Mais ici, dans ce cadre devenu honteux parce qu'y vivaient deux misérables sans toit, ce parfum de garrigue prenait une autre signification, n'était que le relent d'une détresse noire.

— Ce sont des *talendels* qui cuisent, fit-elle à voix douce, des poireaux sauvages ? C'est l'époque !

Et même un peu trop tard car ils commençaient de sentir l'ail. Carmen alla chercher deux chaises, mais dans les buis touffus les deux yeux avaient disparu.

— Pas café... garbanzos... pois chique...

— Chiche, je veux bien.

Elle en fit réchauffer une décoction dans les braises. Zélie avait la gorge nouée et quand la femme lui montra ses mains en expliquant, dans son mélange de français et d'espagnol, la raison de sa saleté, elle les lui prit entre les siennes et lui sourit :

— Vous êtes courageuse.

Quand elle aurait un peu d'argent elle partirait en Espagne, retournerait dans sa famille auprès de ses parents.

— Avez-vous reçu les objets personnels de votre mari ? Moi je n'ai rien pu obtenir.

Elle ne pouvait pas avouer à cette femme démunie qu'elle s'y était refusée, de crainte de devoir enterrer Jean de façon définitive si elle avait reçu le contenu de ses poches. Carmen se leva, certainement pour prendre des verres pour le café de pois chiches, mais elle revint avec une petite boîte en carton fort qu'elle ouvrit avec des gestes très précautionneux. Elle la présenta à Zélie. Celle-ci décompta une alliance, une chaîne et une médaille de baptême le tout en or, une gourmette en argent, une pièce de cinq francs, une carotte de tabac à chiquer.

— Colis.

— C'est l'armée qui vous a renvoyé ces objets ?

Visiblement, Carmen ne s'était pas posé la question. Zélie lui demanda à quelle époque elle avait reçu ce petit paquet et la jeune femme estima que c'était en mai ou juin, juste à l'été peut-être. Elle ne savait plus. Dès que l'armistice avait été signé, on lui avait ordonné de quitter la bergerie et elle ne trouva aucune maison à louer, même pas une cave jusqu'à ce que monsieur Périchot lui prête la capitelle, en échange de quelques travaux, le sarmentage et le soufrage. Bien sûr le soufrage que personne n'aimait vraiment faire. Tout à la souffrette, cep après cep. On en prenait plein la gorge et les poumons, si le vent se

levait. On travaillait bien avant le jour.

— Vous couchez la-dedans, mais comment ferez-vous avec l'hiver qui commence ?

Carmen expliqua qu'un ami de son mari devait venir lui faire une cheminée. Monsieur Périchot était d'accord, à condition de n'avoir rien à payer. Elle invita Zélie à venir voir où ils vivaient.

C'était la grotte, l'ancre. Quelques citadins en mal de pittoresque se seraient exclamés d'enthousiasme devant les murs en pierres sèches d'une beauté parfaite, mais il fallait vivre là-dedans, coucher sur deux paillasses. Zélie désigna le toit en grandes lauzes mais Carmen l'assura qu'il n'y avait pas d'infiltrations. Les pluies avaient été rares ces derniers mois, mais au printemps elles risquaient de pénétrer dans la capiteille.

Ce fut au moment de sortir que Zélie aperçut sur le sol le grand carré de papier marron, celui servant à emballer. Carmen expliqua qu'elle s'en servait comme descente de lit car il était très épais. C'était du papier de l'armée.

— De l'armée ? demanda Zélie, sceptique.

— Si señora, le colis avec l'alliance, la médaille...

Zélie ne put s'empêcher de s'accroupir pour le prendre, le retourner. Elle vit les timbres, les coups de tampon, releva le nom de la poste de Saint-Paul-de-Fenouillet, dans les Pyrénées Orientales, à vingt kilomètres à vol d'oiseau de Salza.

— Regardez, on l'a expédié de Saint-Paul, à la limite de l'Aude, pas loin d'ici.

Carmen resta debout, détournant les yeux et Zélie comprit qu'elle ne savait pas lire. De plus les tampons en abondance, comme si l'employé avait voulu à sa façon enjoliver le paquet, officialisaient l'envoi à ses yeux.

Zélie s'efforça de ne pas grimacer en buvant l'extrait de pois chiches non sucré alors que les talendels égouttaient sur un vieux gril rouillé. Carmen préparait des escargots. Elle les grattait, les débarrassant de leur bave séchée, dit qu'elle les jetait directement dans le feu pour les cuire. Parfois son fils Pedro capturait un lapin ou même un perdreau, des petits oiseaux, mais les chasseurs du pays le surveillaient, l'accusaient de leur prendre leur gibier.

Ne sachant comment faire pour lui laisser un peu d'argent, Zélie l'écoutait distraitement, et puis soudain elle fut certaine d'avoir négligé quelque chose en amont de ce monologue.

— Vous avez eu une visite ?

— Oui, ce cavalier, fit Carmen les sourcils froncés, je vous l'ai dit. Un beau cavalier arrivé à travers les vignes. Si monsieur Périchot l'avait vu il n'aurait pas été content. Celui-là il ne prend certainement jamais les routes et les chemins.

— Un cavalier ? Pas un homme en charrette bien sûr, pas à travers les vignes.

Pourtant elle demanda le signalement, mais Carmen ne savait comment décrire ce personnage, faisait beaucoup de gestes, brouillait par la nervosité de ses mains ses quelques paroles plus précises.

— Le cheval, quelle couleur ? s'impatienta Zélie.

Soudain intimidée par ce ton plus sec, Carmen adoptait à nouveau sa défroque d'humble créature insignifiante, baissa les yeux, bafouilla en espagnol, faisant regretter à Zélie son impatience. Elle avait en partie conquis la confiance de cette pauvre femme et d'un coup la pulvérisait.

— Pardonnez-moi, dit-elle avec le plus de sincérité possible, mais c'est très important, Carmen. Vous avez reçu l'alliance, la chaîne et la médaille de baptême, la gourmette, la carotte de tabac, les cinq francs dans un paquet qui n'a jamais été envoyé par les services de l'armée, mais par quelqu'un qui a fouillé votre mari, le cadavre d'Émile Grizal. Et qui a peut-être aussi fouillé celui de mon mari, vous comprenez ?

Carmen enfonçait son menton maigre dans le haut de son sarrau, voilait son regard de ses paupières blanches, la seule partie de son corps épargnée par la salissure du minerai plombifère.

— Celui qui vous a renvoyé tout ça est certainement un voleur, un pillard. Certains coupent les doigts des cadavres pour prendre les alliances, les bagues. Les gendarmes les recherchent et pensent que plusieurs de ces canailles sont dans le coin. Vous me comprenez ? Pourquoi ce cavalier est-il venu jusqu'ici, dans cette vigne où vous logez, dans une capitelle bien cachée. Moi j'ai dû demander comment vous trouver et lui est arrivé tout droit ici ?

— Ce n'est pas un voleur, répliqua Carmen, les paupières toujours baissées. Il m'a donné un louis d'or. Je l'ai là dans la poche, si vous ne me croyez pas. Il était gentil.

— Si, je vous crois, mais écoutez-moi, la pensée qu'on a pu détrousser...

Ce verbe lui parut trop difficile à comprendre et elle rectifia :

— Voler le cadavre de mon mari, lui couper le doigt, celui qu'on appelle l'annulaire, celui-ci...

Elle ôta son gant et pointa le sien dénudé vers Carmen qui instinctivement recula, mais vit les tavelures qui le tachaient.

— La mine ?

— Non, murmura Zélie, touchée par le ton compatissant, les produits pour les photographies, les acides... C'est pourquoi je mets des gants...

Gênée, elle n'alla pas plus loin. Carmen, elle, ne pouvait dissimuler ses mains qui étaient loin d'être élégantes, déformées par les gros travaux.

— Je suis trop nerveuse. Depuis la mort de mon mari je ne sais plus ce que je dois faire. J'essaye de croire qu'il n'est pas mort, qu'il va revenir et si j'avais reçu moi aussi ces objets personnels, je serais bien obligée de me résigner... Je veux dire croire qu'il est bien mort là-bas, dans la Maison du Colonel.

— Le cavalier voulait que je lui parle de la Casa del Coronel... Moi je sais rien. J'ai montré l'alliance, la médaille, tout et il a demandé comment c'était venu à moi et lui aussi a regardé le papier avec les timbres.

— Son cheval était de quelle couleur ?

De son gros orteil Carmen désigna une motte de terre et Zélie estima que sa teinte se rapprochait de l'ocre ou peut-être même de la terre de Sienne.

— Merci Carmen... Vous m'avez rendu un grand service.

— Vous croyez qu'un bandit habite le pays et qu'il a pu voler les corps ? Tout ? Les habits aussi ? Les fusils ?

— Je ne sais pas...

Puis une idée la frappa alors qu'elle s'apprêtait à s'en aller.

— Votre mari avait des amis ? Je sais que vous viviez dans la bergerie de la Coumo Ferregut loin de tout, mais dans sa jeunesse peut-être que votre Émile connaissait des garçons du pays ?

— On habitait loin dans la montagne avec les moutons, les chèvres. On ne pouvait jamais quitter la borde. Moi je descendais à Salza pour acheter le pain, le sel. Le patron nous apportait le reste. Émile n'avait pas d'ami, personne. Et puis il m'a mariée, une Espagnole, ici c'est pas bon.

Elle crut entendre hennir le rouge de Jonas Savane toujours attaché à sa croix. Pourvu qu'il ne l'arrache pas du socle. Il lui avait paru de mauvais caractère.

— Carmen, je veux vous faire un cadeau, pour votre fils...

La jeune femme regarda le billet de cent francs qu'elle lui tendait. Elle secouait la tête.

— Si, prenez-le et si un jour nous nous trouvons toutes les deux en même temps à la foire de Mouthoumet, je vous ferai une photographie avec un joli cadre, et également une de votre garçon.

— Avec les belles dames aux cheveux blancs ?

Plus que le billet, cette promesse émerveillait la jeune veuve. Elle prit la main de Zélie et l'embrassa, mais celle-ci la saisit aux épaules et posa ses lèvres sur les joues ternies par le minéral. On lui avait dit qu'au bout de quelques années les gens mouraient à cause du plomb qui imprégnait trop leur organisme, mais que pouvait-elle dire à Carmen pour la mettre en garde ? Que lui proposerait-elle en échange de ce travail dangereux ?

Le rouge l'entendit venir et lorsqu'elle voulut grimper dans la

charrette anglaise il recula brusquement, essayant de la faire basculer alors qu'elle avait un pied sur le marchepied. Furieuse, elle arracha le fouet de son tube porteur, le leva, mais au dernier moment se contenta d'en faire claquer la mèche au niveau des oreilles dressées de cet animal déplaisant. C'était son oncle qui lui avait appris à se servir d'un fouet, à couper net et en deux parties une feuille de papier tendue entre deux montants. Le rouge se le tint pour dit et reprit le chemin de Mouthoumet.

Ce qui la touchait le plus chez Carmen, c'était que malgré son dénuement, cette femme conservait pieusement avec l'alliance, la médaille, la chaîne, la gourmette, la carotte à chiquer de son mari, cette pièce de cinq francs qui lui aurait permis d'acheter un peu de nourriture et du vrai café.

Cette nuit-là, Cécile Bourgeau décida de rejoindre son mari et son beau-frère à la borde proche du Pech de l'Estelhe. Après ce qu'elle avait entendu et vu, elle ne pouvait plus rester dans leur maison du village. Elle se prépara sans allumer la lampe à cause des voisins, entassa des provisions dans un sac, du pain surtout, les hommes en mangeaient des montagnes. Là-bas dans la bergerie, ils ne se doutaient pas qu'elle venait de vivre un cauchemar. Peut-être que les voisins n'avaient rien vu, les nuits d'hiver on ne se levait pas facilement dans le froid pour regarder à travers les fentes de ses volets, mais elle, depuis l'après-midi, gardait un pressentiment qui l'empêchait de dormir. Elle avait sarmenté toute la journée dans leur vigne du ruisseau de Laurio, une qui donnait beaucoup à cause de la proximité de l'eau, mais un vin invendable de petit degré. Celui que l'on buvait à la régalade comme de l'eau. Il y en avait tout un tonneau à la borde de l'Estelhe. Tandis qu'elle assemblait ses *boufanelles*, ses fagots de sarments de vigne encore souples, elle avait entendu hennir un cheval. Et pas n'importe quel cheval. Et puis il n'y avait aucune raison pour qu'un cheval se trouvât dans ce coin. La taille ne nécessitait pas beaucoup de matériel. Un homme emportait ses cisailles dans leur étui en cuir avec la pierre à aiguiser, son dîner et venait à pied. D'autre part, toutes les vignes autour avaient été taillées et pour labourer, il fallait attendre que les sarments soient ramassés. Cécile croyait pouvoir reconnaître tous les hennissements des chevaux et des mulets d'Auriac. Il n'y en avait pas des quantités. À part les mulets hargneux, les percherons et autres boulonnais étaient du genre silencieux et s'ils hennissaient c'était bref, bonasse.

Celui qui se manifesta de l'autre côté du ruisseau était un animal méchant qui devait montrer ses dents. Un cheval de selle, de race, capable de disparaître en coup de vent. Elle le situait à mi-hauteur du mont Peyrous en surplomb de la vieille route.

Pour faire un gros fagot, une *boufanelle*, il fallait tresser des poignées de sarments, en faire un *gabel*. En un tour de main, elle ligotait cette douzaine de tiges puis assemblait sa *boufanelle* avec six à huit de ces petits fagots. On prenait un *gabel* pour une grillade, une *boufanelle* pour une cuisson plus longue. Elle travailla jusqu'à 3 heures, après la nuit venait et il n'y avait personne dans les vignes. Le cheval invisible hennit trois fois et elle se signa, car pour elle c'était un chiffre maléfique.

Elle empila ses gros fagots. Eugène viendrait les chercher quand il pourrait, peut-être jamais car il dédaignait ce travail de femme, ne voulait plus que du bon bois de chêne qui dure dans sa cheminée. Il envisageait même de faire du feu dans la cheminée de leur chambre. Il jouait les riches, son mari, et elle se méfiait de cette ostentation qui faisait bavarder dans le village. Lorsqu'elle apparaissait au fourgon de l'épicier, les conversations depuis quelque temps s'éteignaient. Eugène avait résisté quelques mois mais n'en pouvait plus. Il éclatait de rires silencieux fréquents lorsqu'ils avaient refermé leur porte. Il lui tapait sur les fesses, ricanant des « crois-tu », qui ne voulaient rien dire pour les autres, mais que lui comprenait. Elle se méfiait de cette joie contenue qui un jour déborderait.

— Quoi, disait Eugène, je rentre une charrette de bois et puis ?

— Tu ne l'as pas coupé toi-même, tu l'achètes. Ici personne ne fait venir le marchand de bois d'Albières. Ici ce n'est pas Mouthoumet ou Saint-Paul-de-Fenouillet. Ici les hommes après les vendanges vont faire leur bois.

— Ceux-là, ils n'ont pas de vaches. Bientôt la cinquantaine de têtes là-bas autour de la borde du Pech de l'Estelhe à brouter la bonne herbe, il faut s'en occuper.

— Bientôt tu achèteras ton vin. Il a fallu que tu payes Francinet pour te tailler la vigne de Laurio.

Il haussait les épaules. Il lui faisait peur avec ses entêtements. Elle avait cru que Léon, son frère, le calmerait, mais celui-là, avec ses deux garçons profitait de la folie d'Eugène. Lui disait que Léon l'avait bien mérité. Léon, réformé pour la vue, faisait des allées et venues durant la guerre entre la Loire et le village, disait que son frère crevait de faim et qu'il lui apportait de quoi manger. Elle ne savait pas situer la Loire, avait appris depuis peu qu'il s'agissait d'un fleuve et qu'il se trouvait à au moins deux cents lieues. Hé bien Léon s'y rendait régulièrement, un peu avant que les Prussiens ne gagnent cette cochonnerie de guerre. On leur avait pris leur Cocagne, un cheval de douze ans magnifique, travailleur et Eugène n'avait pas accepté cette réquisition. Jusqu'à ce qu'il soit appelé il enrageait, mais dès lors, il répétait qu'ils le lui payeraient Cocagne, dix fois, cent fois. Au fur et à mesure que sa colère gonflait il augmentait le chiffre. Il était donc parti comme mobile, flambard et rancunier au moment de la levée en masse, et le soir même il entra en longs conciliabules avec son frère.

En rentrant de la vigne, elle se nettoyait un peu lorsqu'on l'appela dans le couloir du bas, la vieille Marinette sa voisine :

— Cécile tu es rentrée ? Je me faisais du souci pour toi. On l'a vu du côté de ta vigne, et pas qu'une fois tu sais.

À mi-escalier, Cécile avait failli s'asseoir sur les marches de pierres, ses jambes ne la soutenant plus.

— On a vu quoi ?

— Tu sais, comme les autres fois, comme à Cubières, Soulatgé, Albières.

La vieille Marinette n'avait pas accepté qu'ils achètent un fatras de bois haut comme l'étage de sa maison, elle qui devait traîner du bois mort depuis le château. Il lui fallait la demi-journée pour trois brindilles, de quoi réchauffer ses engelures et garnir de braise la cassole du moine. Marinette cherchait à lui faire peur, flairait le mystère de leur apparente et nouvelle aisance.

— Moi j'ai rien vu, murmura Cécile, qui essayait de se ressaisir mais appréhendait d'avancer son pied vers la marche suivante, de crainte de basculer en avant.

— Il paraît que son cheval crie comme un démon, que ce n'est même plus un hennissement. L'Alberte du Jérôme sarmentait avec la fille des Garin vers les Courbatiers, et elles l'auraient vu droit sur son cheval dans le soleil couchant, même que son ombre manquait les atteindre et qu'elles reculaient au fur et à mesure qu'elle grandissait. Sûr que si elles en avaient été recouvertes on ne les aurait plus revues. Elles ont tout abandonné pour revenir au village. Même que dans chaque maison, on voulait leur faire prendre un petit verre et qu'elles seraient rentrées pompettes.

— Marinette, fit Cécile exténuée par cette avalanche de mots terrifiants, Marinette, j'y pense. Prenez quelques morceaux de bois dans la cuisine. Ça fait longtemps que je voulais vous le dire, mais avec ce travail...

— Eugène n'est pas revenu d'Andorre ?

— Je pense que si.

— Il est allé chercher des vaches pour l'hiver ? C'est qu'ils ont de la neige au-dessus du toit paraît. Ils auraient pu y penser à l'automne et ne pas faire venir Eugène en plein hiver. Il aura fait vite tout de même.

— Une veuve qui ne sait plus qu'en faire avec son mari mort soudain.

— Je prends mes bûches alors ? Merci Cécile, tu es gentille. Moi je vais fermer à clé cette nuit, tirer tous les volets. D'habitude, je n'aime pas fermer ceux de ma chambre, mais je vais le faire. Et cette nuit, il n'y aura pas grand monde pour aller veiller chez l'un ou l'autre.

Cécile, toujours debout dans l'escalier, l'entendait qui se chargeait les bras à ne plus pouvoir supporter le poids.

— Il paraît qu'il a une face de carême toute blanche, haletait la vieille, succombant sous trop de bois. Il faut que j'aille chercher de l'eau avant de m'enfermer. Tu n'en as pas beaucoup dans ton cruchon, Cécile, tu devrais y aller. La lanterne s'éteindra bientôt car ce fainéant de Bricou dit qu'il n'a pas acheté de pétrole, il a manqué le passage de

l'épicier.

Trébuchant, se cognant, elle finit par sortir de la maison et Cécile put s'asseoir sur sa marche d'escalier. Elle y resta jusqu'à ce que l'humidité bue par cette pierre tendre depuis des générations lui mouille les fesses. Dans la cuisine, elle n'en crut pas ses yeux lorsqu'elle alluma la lampe. Marinette avait emporté presque tout son bois en réserve à côté de la cheminée. À quatre-vingts ans, au moins trente livres de chêne vert sur ses bras décharnés ne l'avaient pas découragée.

Elle fit réchauffer sa soupe dans un désordre de pensées noires. Marinette avait voulu l'épouvanter et elle l'acceptait comme une pénitence envisagée déjà depuis longtemps. Toutes ces femmes qui avaient entendu le cheval inconnu, vu le cavalier dans le soleil couchant étaient dignes de confiance. Si elles disaient l'avoir vu, elles ne mentaient pas.

Son feu était éteint et elle n'allait pas le rallumer à l'approche du coucher. Peut-être qu'Eugène rentrerait dans la nuit, mais avec cinquante vaches à surveiller, à garder, il ne pouvait abandonner son frère et ses neveux. Elle savait qu'il avait rejoint la bergerie. Le boucher le lui avait dit le matin même. Il venait de Soulatgé et avait aperçu des bouses de vaches du côté de Redoulade. Lorsqu'elle l'avait quitté il l'avait rejointe, pour lui dire à voix basse que si Eugène avait un jour quelque vache à vendre il pense à lui, qu'il payait net.

— Elles ne sont pas à nous, elles hivernent dans nos pâtures trop grasses pour des moutons.

Le boucher l'avait regardée bizarrement, puis à sa grande indignation, lui avait fait un clin d'œil :

— Allons Cécile, pas à moi s'il vous plaît. On va pas chercher des vaches en plein hiver pour juste les prendre en pension à quatre mois du printemps. Du jamais vu !

C'était un nouveau temps auquel elle devait essayer de s'habituer, un temps équivoque où propositions complices et vagues menaces gâcheraient la vie. Son père l'avait terrifiée petite fille, faisant de la malhonnêteté une hantise quotidienne. D'un regard il lui faisait regretter un rien, pour lui une miette oubliée sur la table d'après dîner c'était la révélation d'un vice caché. Elle grelotta longtemps dans son lit glacé sans trouver le sommeil et commit la bêtise de se lever pour essayer de voir si la lanterne avait épuisé son pétrole, comme annoncé par Marinette. Pour coller son œil à une fente du volet elle dut ouvrir les vitres et reçut une giclée de froid de cette même fissure du bois. Au risque d'un orgelet elle regarda et vit le cavalier dans la ruelle des *Rougnès*, ainsi nommée pour receler tout ce que le village rejetait comme ordures. Peu de chose en réalité puisque tout servait un jour ou l'autre, mais ce peu, à longueur de décennies s'accumulait là,

abandonné volontairement ou poussé par le torrent d'air glacé qui y coulait. Comme s'il avait tranché au cœur des maisons cette coupure, une plaie puante...

Ce froid qui agressait son œil, la faisant pleurer, l'obligea à rejeter sa tête en arrière et à s'essuyer. Elle n'était pas certaine d'avoir réellement vu un cavalier immobile dans les *Rougnes*. La ruelle était si étroite que les étriers auraient raclé les façades dans un bruit de ferraille. Elle pensa que ses larmes lui avaient déformé une vision d'ombres. La lanterne vacillait en veilleuse pâle, faisait danser de fausses apparences. Elle trouva assez de courage pour regarder à nouveau, crut le voir une seconde fois. À environ deux mètres du sol, il y avait surtout une blancheur. Ce visage de carême qu'avait annoncé la Marinette. Ailleurs, on parlait de crâne squelettique.

Revenue dans son lit, elle décida de partir pour la borde. Eugène hurlerait mais elle ne reviendrait pas seule dans cette maison. Et puis une idée folle la fit gémir sous ses couvertures et l'édredon où elle avait même enfoui sa tête. Et si le cavalier avait dessiné une main sans annulaire sur leur porte ? Les marquant comme du bétail, les désignant ainsi à la suspicion du village, suspicion qui déjà fermentait dans les esprits depuis quelque temps.

Rhabillée en claquant des dents, descendue dans le noir, elle posa son bougeoir sur une petite table à l'entrée de la maison, ne l'allumerait que brièvement une fois le battant de la porte ouvert vers l'intérieur de la maison. Même si un voisin veillait à sa fenêtre, il n'apercevrait qu'une vague lueur sans en comprendre la raison. Elle ne savait comment elle ferait disparaître le dessin d'une main mutilée. Un de Soulatgé aurait raboté sa porte, disait-on.

Cette porte, qu'elle cirait amoureusement tant elle la trouvait belle, luisait et elle dut approcher la flamme pour vérifier qu'il n'y avait aucun dessin accusateur.

Au moment de se recoucher, elle prit la décision de préparer ses affaires pour rejoindre la borde. Un peu de linge de rechange et quelques provisions.

Cinq heures sonnèrent au clocher de l'église lorsqu'elle referma la porte derrière elle. Dans quelques heures, ce serait la grande effervescence dans la rue lorsque ses volets resteraient fermés. Mais il y aurait toujours quelqu'un pour rassurer les voisines. Il y avait toujours quelqu'un. Serait-elle sortie à 2 heures en passant par l'arrière de sa maison qu'on aurait surpris son départ.

Elle emprunta un sentier raide qui rejoignait le ruisseau de Laurio en direction de l'Auradiou, suivit un temps la route de Soulatgé, mais voyant venir une voiture, elle se jeta dans la bordure. C'était une grosse charrette de sept attelée à trois chevaux qui remontaient des barriques de vin vers Mouthoumet sûrement. L'odeur forte de la

transpiration des chevaux la chavira de dégoût. Désormais, elle se méfiait de ces animaux dont certains pouvaient pousser des cris terrifiants.

Elle s'arrêta au jour, la borde n'était pas vraiment très loin, mais il fallait sans cesse grimper des *sarrats*, des collines abruptes, ou les contourner. Elle mangea une rondelle de saucisson avec un quignon. Elle humait l'air à la recherche de l'odeur des vaches pour s'orienter. Lorsqu'elle atteignait une hauteur, elle perdait du temps à essayer de repérer le mystérieux cavalier, certaine qu'il errait tout autour d'elle. Elle mangeait en regardant le jour essayer de se lever derrière le Milobre de Massac, le point le plus haut de cette escalade de plateaux. Le soleil peinait à cause d'une barre de brumes.

Là-bas, à la limite de la Bouisse, un pan de terre bougeait imperceptiblement à flanc de coteau. Un gros troupeau de moutons. Elle se dit que si Eugène avait acheté des moutons il aurait moins fait de jaloux, mais avec les vaches il provoquait le vieux désir jamais satisfait des gens de la terre. Ici on était à la limite, les garrigues venues du bord de mer s'épuisaient, se laissaient pénétrer de pâtures timides bonnes pour les vaches. Et puis un animal de plusieurs centaines de kilos donnait des rêves d'opulence dorée à chacun. Cette abondance de chairs plus douces que celles plus corsées des moutons, enchantait les esprits.

Cécile soupira, craignant la folie des hommes, surtout celle d'Eugène avec son troupeau de cinquante bêtes. Avait-on jamais vu pareilles richesses dans toutes les Corbières ?

— Nous serons des paysans cossus, lui avait-il murmuré un soir qu'il la chevauchait, et sa jouissance giclait plus de son orgueil que de son corps.

Elle recherchait la peau de sa tranche de saucisson pour l'enterrer avec les miettes de son pain. Que nul ne relève les traces de son passage. Elle ne savait exactement la raison de ces précautions, mais depuis le départ elle essayait de masquer sa destination. Quelque part dans son corps, là où l'angoisse fleurissait, s'obstinait l'idée que ces vaches soi-disant venues de ce pays minuscule coincé dans ses neiges une bonne partie de l'année, devaient rester des animaux imaginaires, clandestins que le cavalier inconnu ne parviendrait pas à retrouver pour confirmer ses soupçons. Si Eugène crevait d'envie de les exhiber, elle les cachait, les effaçait de sa vie de tous les jours, de ses réflexions, se refusait de les compter dans leur patrimoine.

Comme leur pauvreté d'avant la guerre lui paraissait paisible, innocente. La misère à cause d'un vin trop léger et souvent un souper de gueux, juste un peu de pain aillé frit dans le saindoux, rance si possible. Elle en salivait encore avec le regret de la sérénité perdue.

Lorsqu'elle aperçut les falaises dans le creux desquelles se

blottissait la borde, elle ralentit le pas, incertaine maintenant d'avoir bien fait de venir là. Eugène serait furieux, mais ce n'était pas ce qui lui faisait appréhender leur rencontre. Les quatre hommes, les neveux, déjà des garçons râblés seraient surpris par son arrivée en pleine jubilation de possédants. Depuis le retour d'Eugène, ils vivaient sûrement dans l'ivresse de se découvrir nantis. Et voilà qu'elle surgirait avec son visage déjà habituellement triste annonçant des soucis, des craintes dont ils ne pourraient pas toujours se moquer. Elle désespérait de leur faire entendre raison, resterait seule avec ce fardeau dont elle ne voulait pas.

Une fois de plus elle s'arrêta, s'accroupit dans un recoin de roche tapissé de mousse rouillée. Comme si elle allait vomir.

Avant de retourner à l'auberge pour le repas de midi, elle s'arrêta à la gendarmerie, mais Wasquehale n'était pas encore rentré d'une tournée d'inspection à Villerouge. Il ne serait là que dans l'après-midi.

Dans sa chambre elle se rafraîchit avant d'aborder les dîneurs de la salle commune. Les cousins Bourgeau étaient bien là, mais ils ne la regardèrent même pas. Marceline l'installa à sa petite table en retrait, mais n'avait pas le temps de bavarder, avec tout ce monde à servir.

Elle en était au café lorsque Wasquehale entra semant quelque émotion. Les cousins Bourgeau se hâtèrent de vider leur verre et de filer, certains commis voyageurs en firent autant et ne restèrent que les pensionnaires habituels.

— Un café, brigadier ? proposa-t-elle.

Il parut choqué qu'une femme l'invite, mais, finalement, s'assit en face d'elle, déposa son bicorne sur la chaise voisine.

— Je suis hors service jusqu'à 3 heures, se justifia-t-il, et je peux donc consommer dans un lieu public. Mme Terrasson, vous m'avez caché qu'on a voulu vous assassiner par asphyxie.

— Une farce un peu trop dangereuse, fit-elle. Je n'ai pas voulu en faire un drame.

— Je l'ai appris hier et j'ai demandé à mes collègues de Tuchan d'enquêter à Rouffiac qui est de leur ressort. Autre chose, cette personne qui doit témoigner arrivera demain. Elle descendra ici, dans l'auberge, et sera en quelque sorte cloîtrée dans sa chambre. Je vous demanderai quand le temps vous en sera laissé de lui tenir compagnie, car ce sera pour elle une position peu agréable d'être ainsi isolée. Je voudrais aussi que vous puissiez me procurer les tirages de toutes les photographies prises. Le capitaine Savane effectue une enquête pour l'armée, moi pour la justice.

— Vous appartenez à l'armée cependant, fit-elle.

— Je suis au service du bien public et des personnes.

— Cet après-midi, je ferai de nouveaux tirages.

— Ces photographies n'ont aucune valeur légale en justice, mais elles nous économiseront du temps, des démarches inutiles et des erreurs judiciaires. Cette personne qui sera là demain pourra les examiner à loisir.

Il parut réfléchir, regarda autour de lui avant de murmurer :

— Nous avons mis en arrestation Anselme Turquaz, le bijoutier itinérant. Il est interrogé à la gendarmerie et sera peut-être transféré à

Lézignan. Nous avons relevé quelques anomalies dans sa comptabilité. Il est pour l'instant soupçonné de recel, mais je vous demande de garder cette information pour vous.

Il attendit que la serveuse dépose les tasses de café avant de poursuivre :

— Je vous fais confiance et j'admire votre tranquille courage. Puis-je vous demander ce que vous êtes allée faire à Salza ? Ne me dites pas que vous aviez des photographies à faire. Votre fourgon laboratoire est resté sur la place toute la matinée.

— Simple visite de solidarité auprès de la veuve d'Émile Grizal tué avec mon mari, dans une certaine Maison du Colonel dans la Loire, non loin d'Orléans. C'est une pauvre jeune veuve qui use sa santé à trier des pierres de plomb argentifère dans la mine de Lanet. Elle effectue chaque jour le trajet pour trois fois rien.

— La mine va bientôt fermer. Il n'y a plus que trois mineurs, quelques femmes au triage. Émile Grizal était pastre, comme on dit ici pour désigner les bergers de moutons.

Après avoir bu une gorgée de café, Zélie décida d'en dire plus et lentement parla de cet étrange colis reçu par la veuve et qui contenait quelques affaires de son mari. Il fronça les sourcils et contrairement à ce qu'elle pouvait espérer de cette confidence, il ne cachait pas son agacement.

— Je croyais vous rendre service, fit-elle fâchée.

— Je crains que vous risquiez de relier les deux affaires, la mort de votre mari à la guerre et les crimes des détrousseurs de cadavres. Qui sait ? Peut-être irez-vous jusqu'à prétendre que ces bandits ont massacré la petite garnison de la Maison du Colonel pour détrousser leurs corps ? L'imagination ne fait pas partie de nos enquêtes. Ni les conclusions trop téméraires.

— Vous vous servez tout de même d'intuition, lança-t-elle.

Elle regretta d'avoir haussé le ton car les derniers clients les regardaient, s'étonnant qu'un brigadier de gendarmerie, réputé austère et peu liant, s'attarde auprès d'une jeune et jolie veuve. La veille c'était un fringant capitaine de cavalerie, ce jour un gendarme chef de brigade.

— Vous devriez récupérer ce papier d'emballage portant le cachet de la poste de Saint-Paul-de-Fenouillet. Ce lieu est aussi une indication pour qui veut faire un envoi discret.

Remuant sa cuillère dans son reste de café, ce qu'il n'avait cessé de faire, Wasquehale resta silencieux.

— Je m'occuperai de vos photographies et de votre témoin, monsieur le brigadier, fit-elle avec gentillesse, et j'oublierai que le bijoutier forain est dans votre prison. Je ne conclus rien vous savez. Il est possible qu'un soldat tout à fait honnête ait jugé bon de prendre le

contenu des poches d'Émile Grizal pour le faire parvenir à sa femme. Un homme de par ici que la mort d'un pays attristait. Ces mobiles revenus de la guerre ne sont pas tous des canailles, voyons.

— Je voudrais avoir vos certitudes, murmura-t-il. Il faudra bien que vous me photographiez cet Eugène Bourgeau tout de même. On le dit en Andorre pour en ramener des vaches alors qu'il en a plus de vingt en pension depuis octobre. Il lui en faut plus ? Là-haut à près de deux mille mètres il y a déjà beaucoup de neige. S'il ramène un autre troupeau c'est que ça va lui rapporter gros, croyez-moi. Il me faut sa photographie avant que notre unique témoin se présente à Mouthoumet. Je regrette qu'on n'ait pas trouvé d'autres personnes, surtout des femmes pour raconter ce qu'elles ont subi dans leur personne et dans leurs biens.

— C'est compréhensible qu'une femme ne tienne pas à exposer publiquement qu'on a abusé d'elle avec violence.

Il rougit comme si elle avait tenu des paroles inconvenantes. Il devait estimer qu'une bouche féminine ne pouvait prononcer des mots comme abuser. Dans le sens de violer.

— J'irai demain matin très tôt, mais s'il n'est pas revenu d'Andorre que pourrai-je faire ?

— Il serait revenu et s'occuperait de son troupeau dans sa bergerie du Pech de l'Estelhe. Je pense que vous pourriez vous y rendre avec votre fourgon en empruntant l'ancien chemin qui conduit à la tour de Guet du Milobre de Massac. Il suffira que vous le quittiez lorsque vous apercevrez sur votre gauche des falaises rocheuses. La bergerie se tapit dans un creux. Elle est facile à reconnaître car le bâtiment central est flanqué de deux autres plus bas et possède un étage. Vous cahoterez un peu pour la rejoindre, mais votre cheval est de taille à escalader le Canigou.

Il se leva, saisit son bicorné :

— Mme Terrasson, avez-vous reçu les affaires de feu votre mari ?

Elle secoua la tête en rougissant. Pour rien au monde jusqu'à ce jour, elle n'aurait souhaité qu'on les lui renvoie. La vue de ces pauvres objets récupérés sur le cadavre de Jean lui aurait été intolérable.

— Il ne portait rien de précieux ? Une montre en or, de l'argent ?

Elle sourit d'un air rêveur :

— Oui, il avait une chose précieuse, un appareil de prise de vues démontable qui tenait dans un sac ainsi que son trépied et utilisait des plaques et du papier au charbon. Je ne sais si on l'a retrouvé auprès de... de lui, ainsi que les clichés. Il m'écrivait qu'il en avait une certaine quantité, mais que ne pouvant toutes les développer, ces photographies risquaient de se dégrader. D'autre part, il craignait d'être pris pour un espion avec un appareil utilisant des lentilles fabriquées en Allemagne, à Iéna. Les meilleures au monde, quoi qu'on

en pense. Il m'écrivait qu'il avait photographié discrètement des camarades, des paysages, des sujets insolites. Mon mari mettait beaucoup de poésie dans son travail. En artiste.

— Un appareil démontable, portatif ? Il devait peser lourd dans son paquetage réglementaire.

— Pour le construire, il avait choisi des planchettes peu épaisses, y avait collé un tissu noir. Le plus difficile à obtenir était l'étanchéité totale à la lumière et il y était parvenu, grâce à un mastic qui ne séchait pas rapidement et pouvait servir plusieurs semaines. Je peux vous montrer des images obtenues par cet appareil, elles sont excellentes.

— Vous me fournirez tous les renseignements sur son unité, son numéro matricule pour vous faire restituer tout cela.

Il remit son bicorne, la salua cérémonieusement et s'en alla. Elle resta un instant songeuse, regrettant d'avoir parlé de cet appareil photographique construit par Jean. Il envisageait, juste au moment de la guerre d'en lancer la fabrication s'il trouvait un industriel assez audacieux pour le suivre dans ce projet.

— Ma petite, vous les attirez comme le sucre les abeilles. Le beau capitaine Savane et puis le brigadier Wasquehale qui ne parle presque jamais aux gens. Il est resté là trois quarts d'heure à bavarder avec vous.

Dans ces paroles quelque peu acides, Zélie découvrit une réprobation. Veuve depuis longtemps, Marceline ne passait pas pour un prix de vertu, mais elle pouvait clamer haut et fort que son mari n'était pas mort à la guerre, que c'était un fainéant, ivrogne et coureur de jupons et qu'elle ne faisait pas injure à sa mémoire.

— Vous aurez dès demain, paraît-il, une cliente un peu particulière, lui dit Zélie soucieuse d'en finir avec ces sous-entendus aigres, peut-être inspirés par une forme de jalousie ?

— Ah, vous savez ? Hé bien le brigadier vous aime bien qu'il vous fasse des confidences pareilles, alors qu'il m'a menacée d'un procès-verbal si j'en parlais, soupira la patronne de l'auberge. Je n'en suis pas plus fière pour autant. Je serai payée par je ne sais qui et cette bonne femme va faire jaser. Ici rien ne passe inaperçu et tout se sait. Elle ne sera pas dans sa chambre que tout le village et les environs parleront de cette dame venue de je ne sais où pour je ne sais trop quoi.

— Allons Marceline, fit Zélie conciliante, vous le savez très bien. Vous vous doutez que si je cours le pays en plein mois de décembre c'est qu'on m'y oblige en quelque sorte, et que mes photographies ne concernent que quelques personnes même si je dois en prendre une vingtaine. Et vous savez très bien qu'elles sont destinées à être montrées à cette voyageuse qui sera claquemurée dans une de vos chambres.

Marceline prit les tasses à café, alla les porter dans son évier, mais revint pour essuyer la table alors que Zélie se levait pour se rendre dans son fourgon. Elle devait aussi une petite visite à Roumi qui risquait de trouver le temps bien long dans son écurie.

— Le capitaine est venu chercher la charrette anglaise et son cheval sans entrer, dit Marceline. Peut-être a-t-il voulu éviter le brigadier. Et puis la place était prise.

— Je dois développer des photographies, s'excusa Zélie.

— Le brigadier vous a-t-il touché un mot d'Anselme ? Que lui reproche-t-il ?

Tout d'abord Zélie ne réalisa pas à qui elle faisait allusion, se souvint :

— Le bijoutier forain ?

— Un client et puis je suis en affaires avec lui. Certains qui n'ont plus un sou vaillant me laissent leur montre, une bague, un bijou et au bout d'un an Anselme me rachète tout ça. Bien sûr, il traficote dans tous les villages, n'est pas regardant sur l'origine de certains articles. S'il fallait se mêler des questions d'héritages qui empoisonnent la vie des gens, où irions-nous ? On vend et on s'explique ensuite. Et Anselme Turquaz achète ferme, pas très cher, mais il paye comptant et ensuite bouche cousue, *m'as couillonat can t'ei bist*. Tu m'as couillonné quand je t'ai vu.

Elle accompagna Zélie sur le seuil de la salle :

— Ce qui m'ennuie, ce sont les registres qu'Anselme était forcé de tenir pour chaque achat et chaque vente à cause de... je ne sais plus moi, vous savez les marchandises volées ?

— Le recel ?

— Oui. Moi je dois y figurer. Ce que je fais est quand même très honnête. Je revends au bout d'un an, pas plus tôt, ce que les clients m'ont laissé en gage. Certains reviennent reprendre leur bien en me réglant leurs dettes, mais ils ne sont pas nombreux. Les autres préfèrent en rester là. Vous croyez que les gendarmes peuvent m'embêter avec ça ?

En échange de bons procédés, Zélie fut tentée de lui laisser quelque inquiétude après ses allusions déplaisantes sur son attitude de veuve de guerre, mais elle n'en avait pas le désir.

— Ne vous faites pas de souci.

— Puisqu'il paraît vous avoir à la bonne... Il vous dévorait du regard vous savez, vous pourriez lui en toucher deux mots.

— Marceline, je ne le ferai pas et je ne suis pas la petite amie du brigadier. Ni du capitaine Savane, quoi que vous essayiez d'en penser.

Un peu énervée, elle se calma une fois la lampe rouge de son laboratoire allumée. Rit nerveusement car Jean comparait leur fourgon à une maison close à cause de cette lumière. Le fourgon

sentait encore la fumée et elle aurait dû laisser portes et fenêtres ouvertes avant de monter à Salza. Dans ces villages, personne n'aurait songé à entrer pour la voler. Il fallait que deux ou trois misérables se soient comportés comme des vautours sur le champ de bataille pour semer la suspicion sur tous les autres. Elle n'aimait pas trop l'attitude du brigadier Wasquehale en ce sens. C'était peut-être dans sa nature de gendarme de considérer chacun comme un coupable en puissance, mais c'était déplaisant à entendre. Et Zélie se demandait comment Wasquehale pouvait ensuite se comporter normalement avec sa famille, sans être jaloux de sa femme ou avoir quelques doutes sur l'honnêteté de ses enfants.

Elle acheva ses tirages, ayant refait toutes les photographies effectuées. Sept en tout sur la vingtaine exigée.

Son premier souci fut d'ouvrir les fenêtres pour faire du courant d'air, puis les portes et lorsqu'elle tira celle du balcon arrière, elle découvrit un homme appuyé sur la balustrade, portant un képi de mobile. Il se redressa avant de se retourner, retira le fin cigare de sa bouche, sourit. Il avait de jolies dents éclatantes de joie de vivre : Julien Molinier.

— Bonjour. Je vous savais en train de développer vos épreuves et ne voulais pas gâcher votre travail, j'ai attendu.

— Bien sûr. Les gens vont croire que je tiens un drôle d'endroit sous prétexte de photographie, fit-elle furieuse. Les allusions de Marceline avaient laissé quelques fissures en elle.

— J'en suis désolé, murmura-t-il. Je ne voulais pas vous offenser. Puis-je vous offrir quelque chose en face ? Je ne sais si on y trouve du thé, mais des liqueurs sûrement.

— Ni l'un ni l'autre, dit-elle, peu disposée à perdre son temps avec ce dandy un peu trop à son avantage.

— Désolé, fit-il navré.

Elle aperçut le cheval alezan du garçon, mais cette fois il n'était pas attelé à un tilbury.

— Votre mère n'a pas voulu vous prêter sa voiture ? fit-elle avec une pointe de méchanceté moqueuse.

— Aujourd'hui, j'avais besoin de la selle. Désolé de vous avoir importunée, je n'insisterai pas.

Il s'inclina, sauta les marches et se dirigea vers son cheval. Il était élégant dans son négligé apparent. C'était l'art suprême de s'habiller avec un soin calculé pour ne pas avoir l'allure d'une gravure de mode. Seul le képi de mobile lui donnait un air canaille.

Une fois en selle, il s'approcha du fourgon.

— Si un jour vous acceptez de bavarder, vous savez où me trouver, dit-il, avec une tranquillité qu'elle jugea assez impudente. Ma mère serait ravie. Il est possible, voyez-vous, que j'aie quelques souvenirs à

vous faire partager sur les réalités de la guerre du côté de la Loire. Mais peut-être n'avez-vous guère envie de les découvrir. Entre le capitaine Jonas Savane et le brigadier Wasquehale qu'importe ce que je peux vous confier ? Mais si par hasard vous m'accordiez quelque crédit, je serais heureux de vous montrer une photographie que j'ai rapportée de là-bas. Je ne savais comment vous en parler à Auriac, j'ai été maladroit. Je vous l'avais apportée en laissant entendre qu'elle avait été réalisée par le célèbre Keller. Mais en réalité, si elle avait été signée, elle aurait porté le nom de Jean Terrasson.

Il lança son cheval avant qu'elle ne lui eût crié, suppliante, de revenir.

Jamais elle n'aurait trouvé l'audace de se présenter tout à trac à la borde, les surprenant les quatre en train de préparer leur repas du matin avec force jurons, plaisanteries d'hommes seuls, au risque de leur gâcher ce moment du lever. Alors Cécile Bourgeau escalada la face nord abrupte de ces falaises dont elle n'avait jamais su le nom, mais en regardant sur la droite, elle apercevait la route descendant de Redoulade à moins de cinq cents mètres. Ces falaises dominaient la région sans cependant atteindre la hauteur de la Tour de Guet.

Elle arriva en nage et sans souffle au sommet, mais le rebond des roches lui cachait encore la bergerie et les vaches. Celles-ci devaient paître dans tous les coins, pouvaient s'en donner à cœur joie même loin de la borde. Les chiens se chargeraient au soir de les ramener promptement. Eugène avait acheté de bons chiens outre celui qu'ils avaient depuis longtemps. L'achat de ces bouviers faisait parler, pas seulement dans leur village. Des chiens pour vaches, pas à moutons. Trop hauts sur pattes pour ceux-ci.

Elle aperçut sa première vache allongée dans un creux herbu, bordé de buis ou de genêts, elle ne voyait pas bien. Celle-là s'était couchée pour dormir et elle ignorait que ces animaux se comportaient ainsi. Elle savait que les chevaux restaient toujours debout, à quelques rares exceptions qui alors faisaient craindre la maladie.

Elle approcha d'un surplomb, s'assit, sortit une topette de vin coupé d'eau et but à la régolade, pinçant le liquide pour obtenir un jet qui râpait le fond de la gorge. Depuis toujours on savait qu'ainsi la peau de la soif s'en allait plus vite.

Peut-être entendrait-elle l'heure sonner au clocher si elle restait tranquille et si le vent de Cers voulait bien lui apporter les coups. Certainement sept. Les chiens auraient dû se précipiter pour faire lever cette paresseuse vautrée dans un fond d'herbe. Non ce n'était pas de l'herbe mais une mare, une *basse* fangeuse où poussaient des joncs et des roseaux. Ce n'était pas une nourriture ça.

Les moutons c'était autre chose, plus facile peut-être. Ils pouvaient s'écarter mais au moindre appel, bruit, aboiement ils se regroupaient en une seule masse frémissante. Apparemment les vaches étaient plus indépendantes. Elle croyait apercevoir le pis gonflé. Il allait bien falloir les traire. Eugène avait acheté d'occasion, à Quillan, tout un matériel de laiterie. Il avait appris à traire dans sa jeunesse quand ses parents, deux grippe-sous sans affection, l'avaient placé à huit ans

dans une ferme de la montagne d'Escouloubre. Il n'en était revenu qu'à dix-huit. Ses gages étaient versés chaque trimestre aux deux vieux rapaces. C'était depuis qu'il méprisait les moutons, craignait leur odeur et rêvait de belles vaches rousses pyrénéennes.

Seulement celle-là en bas ne bougeait pas et Cécile était de plus en plus inquiète. Il lui fallait descendre au plus vite pour prévenir Eugène, Léon et les neveux qu'une bête s'était blessée dans ce fond de vase au milieu des joncs.

Quelle sottise idée de monter jusque-là et de ne plus savoir comment en redescendre par l'avant ! Elle crut trouver un passage, recula devant l'à-pic qui soudain s'ouvrait sous ses espadrilles catalanes. Rien à faire, il fallait suivre l'arête vers l'ouest pour trouver comment s'en échapper, et encore en se cramponnant des deux mains et en s'écorchant les chevilles. Elle descendait le ventre contre la roche.

Lorsqu'elle eut l'idée de se retourner pour évaluer ce qui lui restait encore de descente, elle vit d'autres vaches. Au moins six. Et l'une, les pattes en l'air, raides.

— Mais qu'est-ce qu'elle peut bien foutre... C'est comme ça les vaches ? Ça se roule comme un chien qui veut faire le malin et qui tend ses pattes au ciel.

Bougonnant contre ces grosses bêtes qu'elle connaissait si mai, elle continua de se cramponner comme elle pouvait, s'entaillant une main, reniflant sans savoir si elle pleurait ou si elle transpirait. Maintenant elle la voyait cette vache, pattes en l'air, et lui trouvait un drôle d'air avec cette zébrure rouge en travers du cou.

— Des loups, ce sont des loups qui ont fait ça. Eugène et Léon et les deux garçons se sont barricadés dans la borde.

Puis elle pensa qu'il n'y avait pas eu de loups signalés depuis la guerre. Sinon vers Bugarach, mais là-bas c'était haut et les montanhols, habitués à les voir arriver quand trop de neige et de froid les chassait des Pyrénées.

— Des chiens sauvages. Ça, avec la guerre, ça manque pas.

Tous ces jeunes chasseurs partis au combat abandonnaient des meutes à sangliers que les femmes ne pouvaient nourrir et finissaient par relâcher. À l'automne, il avait fallu organiser des battues pour les abattre avant qu'ils n'aient décimé les troupeaux de moutons.

— Des moutons peut-être, se disait Cécile, mais des vaches, surtout aussi grosses que celles-là ?

Elle se plaqua contre une paroi, regarda au-delà de ces six-là et découvrit les autres qui formaient un demi-cercle dont le centre ne pouvait être que la borde qu'elle ne voyait pas encore. Il lui faudrait atteindre les pâtures en pente douce pour contourner les dernières élévations de falaises courtes et se trouver en face de la maison à un étage, flanquée de deux bergeries. Les deux vieux grigous avaient fini

par pouvoir se l'offrir quand le fils vacher était revenu. Ça avec la maison d'Auriac en part d'une vieille tante.

Plus bas, éperdue, assise elle regardait ailleurs surtout pas les vaches mortes, celles qui lançaient dans une ruade pétrifiée leurs pattes vers le ciel. Elle se doutait que toutes les autres avaient aussi été tuées et que peut-être même...

Elle vida sa topette, la rangea dans son baluchon avec toutes les provisions qu'elle apportait à ses quatre hommes. Rejoindre la route, arrêter quelqu'un. Il n'y avait pas dix attelages par jour quelquefois, surtout l'hiver mais tout de même... Elle demanderait de l'aide et tout le village accourrait, les plus jeunes et puis le reste échelonné jusqu'aux vieux. Des vaches mortes, cinquante, ça c'était quelque chose qu'on voudrait voir avant de mourir et la Marinette elle-même était bien capable de se traîner jusque-là.

— Mais ces vaches, comment les avez-vous eues ? En pâture ? Il faut prévenir les propriétaires, les gendarmes, un huissier qui constatera la perte.

Les vaches du diable oui, en bas, en demi-couronne l'empêchant d'approcher de la borde, d'appeler son Eugène ou Léon ou les deux neveux, Sébastien et Alcide. Non, elle ne passerait jamais près d'elles, d'ailleurs elles s'étaient serrées. Il fallait les toucher obligatoirement.

Tout à l'heure, plus tard, elle irait à la route, à peine à deux kilomètres, même pas. Il passerait la voiture de la poste vers 9 heures, ou l'étameur ou le montreur d'ours, quelqu'un. Elle restait assise avec son gros baluchon sur les genoux enfonçant son menton duveteux dans le jute rêche. Plus tard elle entendit, venant de la route des cris et des jurons et sans même relever la tête sut qu'il s'agissait de grosses charrettes de sept, tirées par plusieurs chevaux qui grimpaient vers le col. Les conducteurs faisaient claquer leurs fouets en lançant des gros mots pour encourager les bêtes. Ces fardiens transportaient jusqu'à sept demi-muids remplis de vin, d'un poids considérable. Puis ce fut une volée de cloches qui la sortirent de son sommeil, peut-être de sa torpeur car elle avait gardé les yeux ouverts, cherchant à reconnaître la nature d'un objet qu'elle apercevait planté en dessous d'elle. Une sorte de bâton enflé à un bout, comme un fuseau de jadis pour filer la laine. Elle n'avait jamais vu rien de tel et ignorait à quoi ça pouvait bien servir. Elle se demanda d'où venaient ces coups de cloche, pensa que c'était de Dernacueillette ou de Massac et que le vent avait donc changé. Au soleil qui parfois apparaissait entre deux nuages, elle estima qu'il serait bientôt le milieu du jour.

Dans l'après-midi, elle s'enfonça un peu plus dans son creux de rocher, prit sa topette pour constater qu'elle l'avait vidée. Elle arracha un bout de pain à l'une des miches, essaya de trouver le saucisson, mais y renonça.

Avec l'approche de la nuit il tomba une averse, mais elle ne parut pas s'en apercevoir. Elle avait froid, mais pour rien au monde n'aurait quitté cet endroit. Personne ne viendrait et elle n'aurait jamais la force de rejoindre le village. Et puis d'ailleurs comment expliquer qu'eux, les Bourgeau besogneux s'il en fut, possédaient cinquante vaches qui venaient toutes d'être tuées. La première chose que penseraient les gens serait de les croire mortes de maladie. De la fièvre aphteuse. Immédiatement ils la chasseraient, de crainte qu'elle n'apporte les germes avec elle. Ils ne songeraient qu'à leurs moutons, leurs chevaux et se soucieraient peu de venir jusqu'ici, à la borde, découvrir ce qui s'était réellement passé. Or, elle estimait que c'était à eux de venir et non le contraire.

Dans la nuit crue, elle rêvassa qu'elle trempait ses mains dans le sang d'une des vaches pour les montrer aux gens de là-haut en leur disant : « Vous voyez bien qu'on les a tuées, que ce n'est pas la maladie. Il y a un boucher qui est venu abattre toutes les bêtes. »

Cette idée d'un boucher mystérieux et invisible la poursuivit toute la nuit. Elle en rêvait quand elle s'endormait, le voyait dès qu'elle ouvrait l'œil, allant d'un animal à l'autre, plongeant un énorme couteau dans leur gorge. Elle s'énerva croyant qu'on lui contestait l'existence de cet affreux bonhomme et se mit à hurler : « Puisque je vous dis qu'il les a toutes saignées. Vous n'avez qu'à les examiner. Vous croyez peut-être que c'est moi qui l'ai fait ? »

Elle crut entendre sonner 3 heures, peut-être à Soulatgé ou à Rouffiac car le vent maintenant soufflait du sud avec une odeur de boudin. Il lui fallut du temps pour comprendre l'insolite de cette odeur, elle se revit en train de plonger ses mains dans le seau rempli du sang du cochon dernièrement tué. Elle écrasait les caillots, mélangeait le vinaigre. Son mari était alors entré dans la remise à l'arrière de la maison et s'était exclamé :

— Ça empeste comme sur le champ de bataille là-haut sur la Loire. Je peux pas oublier cette odeur.

Il avait expliqué aux autres personnes présentes qu'elle restait dans sa gorge comme une croûte qui ne voulait pas passer. Pourtant, ça faisait un an maintenant qu'il l'avait respirée tout son saoul.

Un instant, la pensée qu'il y avait tout un bocal de grains de café dans la borde l'excita. Elle se leva, comme décidée à se rendre dans la bergerie mais un grognement la rejeta dans son trou. Un grognement de chien, de plusieurs chiens en train de se disputer quelque chose et elle savait quoi. La vache la plus proche avec sa gorge béante. Des chiens perdus ou non. La nuit, chacun fermait sa porte sans se soucier d'appeler les siens. Seuls quelques chasseurs soucieux de leurs animaux si utiles les sifflaient longuement avant d'aller se coucher.

Cécile espéra que certains venaient d'Auriac, affamés, attirés par ce

vent à l'odeur du sang et que dans le matin, ils rejoindraient leurs maisons. Alors leurs maîtres auraient peut-être la curiosité de savoir où ils s'étaient ainsi souillés. Mais serait-ce suffisant pour leur amener en tête que c'était du côté de la borde d'Eugène Bourgeau ? En dessous d'elle le carnage faisait rage entre au moins une douzaine de chiens, peut-être plus. Au début ils se battaient car la plaie de la gorge ne pouvait recevoir plus d'une gueule de crocs, mais une fois élargie il y avait de la place pour toutes, et elle imaginait sans peine que la vache était ouverte vers le ventre, que les côtes commençaient de saillir et la partie tendre proche des pis de crever. Là ces sauvages s'en donneraient à cœur joie et gaspilleraient des litres de bon lait.

Eugène serait fou furieux et bien capable de sortir de la borde pour tirer sur ces sales bêtes. Elle secoua la tête dans un éclair de lucidité. S'il avait pu le faire il n'y aurait pas eu de vaches abattues, pas de chiens. On ne lui en avait pas laissé le loisir.

Très faible, une horloge piqua les 4 heures du matin et elle pensa à nouveau à une bonne tasse de café. Mais un peu d'eau lui aurait tout aussi bien fait plaisir. Il existait de petites sources qui coulaient jusqu'à la fin du printemps non loin de là. Mais elle ne voulait pas quitter son abri.

Lorsque Zélie sortit de ce sale chemin en déblai elle aperçut les lacets conduisant au col de Redoulade. Wasquehale aurait pu tout de même lui dire que cette route passait à moins d'une demi-lieue de la borde. Elle aurait pu y laisser son fourgon, venir chercher Eugène Bourgeau pour qu'il se laisse photographier. Au lieu de quoi au départ de Mouthoumet elle avait suivi une sorte de piste effroyable, avant d'attraper ce chemin montant vers la Tour de Guet.

Elle s'était levée à la nuit dès qu'elle avait entendu Marceline trafiquer dans sa cuisine et que l'odeur de café avait envahi la cage d'escalier. Elle avait pris un petit déjeuner rapide, sous l'œil songeur de la patronne de l'auberge que ce départ avant le jour pour un coin plutôt désert inquiétait.

— Et puis les Bourgeau c'est pas de la dentelle. Vous avez vu les cousins ? Imaginez qu'ils soient par là-bas hein ?

La veille au soir, ils s'étaient quelque peu enhardis en voyant que le capitaine Savane ne partageait pas sa table. Ils lançaient des insinuations qui faisaient rire quelques placiers et commis voyageurs, mais déplaisaient aux gens du pays. Cependant pas un pour leur ordonner de se taire.

Tout d'abord soulagée que le capitaine fût absent elle en vint à le regretter. Lui seul aurait pu les effrayer. Elle sortit pour vérifier si le fourgon-laboratoire était bien verrouillé, saluer Roumi qui mâchonnait son fourrage l'œil mélancolique. Elle lui annonça un départ matinal pour une balade difficile.

Elle n'aurait jamais dû écouter le brigadier de gendarmerie et faire son itinéraire elle-même. Elle possédait des agrandissements photographiques faits par Jean à partir de plans cadastraux. Il y en avait toute une liasse dans un des tiroirs aménagés jusqu'au toit de la roulotte.

La route descendant du col était bien visible mais inaccessible, sinon par un sentier étroit. Une fois ses photographies faites elle devrait retourner à Mouthoumet par le même chemin. Une journée de fichue alors qu'il lui restait pas mal de villages à visiter.

Le vent soufflait de l'ouest lui semblait-il, avec une odeur qui devenait détestable. Il paraissait racler au passage tous les miasmes d'un cloaque d'ordures pour les lui jeter au visage. Roumi commença de manifester son mécontentement et elle lui parla affectueusement à l'oreille pour l'encourager à poursuivre.

Depuis son recoin de roche, Cécile Bourgeau ouvrit les yeux. Au lever du jour elle s'était réveillée soudain et son regard s'était malgré elle posé sur la vache à demi dévorée. Les chiens avaient déroulé les intestins sur une centaine de mètres ainsi que le foie et les poches des estomacs. Mais le vent étant passé au couchant elle ne reniflait plus cette méchante odeur de sang et de tripailles.

Elle aperçut cette masse verte qui sortait du chemin en déblai de la tour de Guet, distingua la tête du cheval et marchant à côté la silhouette d'une femme qui portait une jupe cavalière.

— La photographe de Lézignan, ricana-t-elle, toujours furieuse contre cette jeune femme qui voulait faire le portrait de son mari à tout prix.

Elle arrivait bien celle-là. Elle en serait pour ses frais. Tout à sa satisfaction rancunière elle n'évalua pas l'indécence de sa pensée tout de suite, mais lorsque ce fut, elle plongea son visage dans ses mains et sanglota.

Roumi hennit et s'arrêta net une première fois, alors que la puanteur devenait encore plus forte. Zélie se souvenait de ces photographies étranges que son mari avait voulu prendre de l'abattoir de Lézignan, à la grande incompréhension des bouchers et des tueurs. Il avait utilisé le gros appareil portatif, l'avait calé pour prendre des clichés des carcasses déjà suspendues à leurs crochets. Elle-même n'entrevoyait pas exactement quelle beauté secrète pouvait se dégager de ces gros tas de chairs sanglantes. Il avait pris du blanc et noir mais avait aussi usé du procédé Duco du Hauron, la photochromie pour des images hautes en couleur bien que floues, le procédé ayant des lacunes.

— Je déteste ça, disait Zélie, lorsqu'il accrochait l'une d'elles aux murs de leur laboratoire de Lézignan.

Et là, elle ressentit la même nausée au souvenir de la puanteur qui régnait dans les sentines de l'abattoir recevant tous les déchets inutilisables de l'animal. Jean avait voulu également prendre des clichés de cet endroit. Ici c'était la même pestilence.

Roumi s'arc-bouta sur ses pattes et elle comprit qu'il n'irait pas plus loin.

— Très bien, dit-elle furieuse, je vais vous laisser là monsieur le cabochard, et tant pis si vous restez seul un bon moment. Je vais chercher monsieur Bourgeau pour le photographe.

Elle remarqua alors le regard fixe de son cheval et, tournant la tête aperçut ce qu'elle prit pour une table renversée les quatre pieds en l'air avant de découvrir les sabots.

— Une vache ? fit-elle incrédule.

Et puis elle en aperçut une deuxième allongée sur le flanc. Et une bouffée de charogne en décomposition la suffoqua, fit reculer Roumi.

Elle abandonna sa bride, avança le cœur fou, n'osa franchir l'espace entre les deux animaux, se déportant vers les rochers voisins. Il y avait un troisième cadavre de vache. Et cette fois elle découvrit la plaie béante de sa gorge.

En hâte elle retourna auprès de son cheval, grimpa sur son siège de conducteur pour être plus haute et n'en crut pas ses yeux. Elle en compta dix à proximité mais en soupçonnait bien d'autres au-delà. Elle distinguait le toit jaune de mousses desséchées de la borde enfouie dans son cirque de falaises. Le brigadier lui avait donné une description précise de cette construction, mais elle n'apercevait même pas les ouvertures du premier étage.

Elle songea à un demi-tour, à un retour rapide jusqu'à Mouthoumet. Se vit devant Wasquehale en train de lui crier, haletante qu'il y avait des vaches mortes à la borde des Bourgeau de l'Estelhe.

— Vous avez vu les Bourgeau, Eugène et Léon ?

Avouer qu'elle n'avait pu aller plus loin, qu'elle n'était qu'une femme timorée comme toutes les autres, alors qu'il disait admirer son courage ? Son courage tranquille, avait-il précisé. Si elle refusait d'aller jusqu'à la borde, de sa vie elle n'oserait plus partir sur les routes des Corbières avec sa roulotte et son cheval.

— J'y vais, dit-elle à Roubi.

Mais elle restait plantée sur son siège, fascinée par le spectacle de ces animaux morts, égorgés. Plusieurs, comme le premier vu, tendaient vers le ciel leurs pattes raidies.

— J'y vais.

Elle finit par descendre de son perchoir, alla chercher le vieux pistolet et sauta à terre.

— C'était assez compliqué le chemin indiqué par Wasquehale. Si je te détache tu pourras rejoindre la route mais la roulotte, elle, ne passera pas. Il y a un fossé impossible à franchir en bordure de la chaussée. Tout paraît silencieux, un peu trop mais tant pis, il faut que je sache.

Elle marcha droit sur le repli où se trouvait la bergerie et lorsqu'elle passa près des premières élévations de falaise une voix écorchée lui tomba dessus, tel un hurlement de chat effrayé, toutes griffes dehors. Elle brandit son pistolet en hurlant qu'elle allait tirer. Cécile Bourgeau ne s'était pas rendu compte qu'elle avait lancé des paroles grinçantes, menaçantes.

— Je suis la femme Bourgeau, continuait-elle sur le même ton, incapable d'exprimer son immense épouvante autrement qu'en mots agressifs.

D'un bond Zélie s'était écartée de la paroi et braquait son arme inutile vers le tas informe, enfoncé dans une fissure si étroite qu'il était exclu qu'un être humain y ait trouvé refuge. Mais cet être parlait,

du moins crachotait désagréablement.

— On s'est vu à Auriac.

— Madame Bourgeau ? fit Zélie incrédule, jusqu'à ce que le visage de cette femme apparaisse en surexposition sur le noir des hardes.

Non, elle ne reconnaissait pas le visage nouveau de celle qui lui avait dit que son mari se trouvait en Andorre. Il y avait confusion, tentative d'usurpation d'identité.

— Si vous êtes madame Bourgeau, montrez-vous un peu, mieux et descendez de là.

— Je suis coincée, confessa l'autre, à cause des chiens qui sont venus dévorer la vache cette nuit.

Une odeur de bouse de vache et de sang environnait Zélie qui n'avait pas encore découvert le cadavre à moitié déchiqueté, éventré de l'animal. Elle recula fortement, vint cogner contre la roche. À ce moment-là, dans un effort désespéré Cécile se dégageait de sa fissure et ses vêtements, gorgés de la pluie du début de nuit, s'essorèrent sur Zélie qui protesta en recevant cette eau.

— Mais vous êtes trempée ? dit-elle.

Elle essuyait son visage avec ses mains, suivait la lente extraction de cette femme sans vraiment la reconnaître.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— C'est quoi aujourd'hui ?

— Samedi.

Pourquoi se moquait-elle ainsi, s'offusquait Cécile. On ne pouvait pas être samedi puisque le jeudi elle était allée sarmenter, était rentrée chez elle, s'était levée très tôt pour apporter des provisions à Eugène.

— Je suis arrivée vendredi vers 7 heures, confessa-t-elle, avec le besoin soudain d'avoir une oreille attentive.

Depuis que son mari était revenu de la guerre elle n'avait plus osé se confesser auprès du curé du village, et elle découvrait qu'elle n'en pouvait plus de garder certaines choses.

— Vous êtes là depuis vingt-quatre heures, murmura Zélie prise de pitié, la voix tendre, si tendre que Cécile laissa enfin échapper les gros sanglots qui l'étouffaient.

La jeune femme la prit dans ses bras et la berça, fermant les yeux pour ne pas voir la vache à moitié ouverte avec ses intestins déroulés comme des cordes. Elle ne pouvait aussi se boucher le nez.

Cécile n'eut pas besoin d'une longue compassion, se dégagea de leur étreinte avec brusquerie et quelque honte.

— J'ai pas pu aller au bout.

Le bout c'était la borde dans son repli de roche.

— Allons-y ensemble, proposa bravement Zélie.

— Non. Il faut monter à la route et prévenir. Il viendra bien quelqu'un. Je croyais qu'il viendrait des chasseurs, les cousins de mon

mari qui habitent Mouthoumet. Parfois ils donnent la main.

Les cousins... Ah ceux-là ! Mais pourquoi ne seraient-ils pas venus ? La nuit précédente, pensait soudain Zélie, celle de jeudi à vendredi, lorsque le capitaine Savane les avait priés de sortir de l'auberge. Ils avaient bien des têtes d'assassins !

— Ça, là, ce bâton comme un fuseau à filer la laine c'est quoi ?

Zélie se pencha :

— Une torche de résine.

— Comme pour la procession du Vendredi Saint ?

— Je ne sais pas. C'est la coutume à Auriac ?

— Mais non, je ne sais pas où, en Espagne.

La conversation devenait incongrue se disait Zélie, penchée sur la torche qui aurait encore pu brûler des heures. Quelqu'un s'était servi de cette forte lumière au cours de la nuit pour tuer les vaches.

— Venez avec moi à la borde, exigea Zélie.

— Ah ça non, jamais.

— C'est votre mari.

Ce n'était plus son mari, ni son beau-frère, ni ses neveux par alliance qui attendaient là-bas derrière la porte de la bergerie. On ne reste pas enfermé tandis qu'on tue ses vaches sans être devenu autre chose qu'un homme, une créature indifférente qui ne peut plus entendre, voir, sentir. Un être horrible qu'elle ne pouvait approcher. Le mot de cadavre ne lui venait pas à l'esprit. Celui de mort-vivant si !

— Accompagnez-moi et je terminerai seule jusqu'à la borde.

Cette fois Zélie la suivit à trois mètres, prête à s'enfuir.

— Hé bien voilà, fit la jeune femme, en découvrant d'abord les vaches mortes en demi-cercle devant le cirque rocheux avec la borde dans le fond. Son ton presque guilleret, destiné à rassurer se coïncia entre ses lèvres tremblantes. Si seulement Roumi avait bien voulu l'accompagner.

— La porte est ouverte, murmura-t-elle pour elle-même. Mais Cécile dans son dos refusa d'y croire :

— Pas possible.

— À moins qu'ils ne soient sortis, fit Zélie sans même y penser, réalisant aussitôt l'inconvenance montée à ses lèvres.

Elle repéra un passage étroit entre deux vaches, le plus ouvert pour accéder à la borde, aperçut ensuite deux chiens morts. Ils n'avaient pas été égorgés lui sembla-t-il. Elle vit aussi les quatre torches plantées en ligne.

Deux marches en pierres bleutées, usées, la déconcertèrent, les escalader c'était franchir la frontière interdite entre vie et mort. Banalité et irréal.

— Monsieur Bourgeau ?

Cécile se méfiait d'une telle politesse. Eugène n'avait jamais été un

monsieur et s'en glorifiait.

— Madame Bourgeau, m'autorisez-vous à entrer ?

Mais oui, mais oui, que de façons ! Cécile eut un geste de la main assez choquant, de ceux qu'on utilise pour sous-entendre : « Oui débarrassez-moi de cette corvée. »

En haut des deux marches elle vit la pièce principale du bas, avec une table couverte d'assiettes et de couverts, d'une dame-jeanne de vin aux trois quarts vide. La vieille huche rustique construite sur place était fermée et sur son couvercle se trouvait encore un gros pain entamé à demi.

L'endroit n'avait rien de tragique, était tel que des hommes fatigués laissaient en l'état, pressés de se coucher.

Mais dans la pièce à côté, une chambre, enfin une pièce avec deux grabats et sur chacun gisait un corps. L'odeur de sang poissait l'air. Zélie découvrit l'échelle de meunier dans le fond de la salle. Sans rampe, déjà ancienne. Les deux corps voisins l'autorisaient déjà à annoncer à la femme Bourgeau que les quatre hommes étaient morts. Mais par honnêteté elle décida de grimper à l'étage.

Lorsque sa tête affleura le plancher elle n'eut pas à aller au-delà. Les deux frères étaient tout près de la trappe ouverte, l'un sur l'autre avec, pour l'un, un trou noir net entre les deux yeux. Elle ne pourrait pas affirmer qu'il s'agissait des quatre Bourgeau, seulement que quatre cadavres se trouvaient dans la borde. Que d'autres demandent à la veuve de les identifier, elle avait fait son devoir.

En redescendant cet escalier dangereux ses jambes faillirent la lâcher. C'était son point faible ses jambes. Elles se dérobaient au moindre malaise, à la moindre émotion. Serrant les dents elle alla jusqu'au bas, sortit de la maison, inclina la tête. Cécile n'eut pas besoin de longues explications et s'éloigna. Ne pouvant la rattraper Zélie lui cria de l'attendre, mais l'autre filait vers son encoignure de roche où elle avait failli rester coincée.

— Madame Bourgeau, haletait Zélie, je détache mon cheval, je le monte à cru et je me rends au village donner l'alerte. En attendant installez-vous dans le fourgon pour vous reposer. Vous y trouverez de quoi boire, manger. Vous pourrez faire du café. J'ai de la liqueur d'Arquebuse comme cordial.

Mais l'autre n'entendait rien, hâtait le pas, s'éloignait au plus vite. Rejoindre la route eût été plus logique mais elle abdiquait toute responsabilité, laisserait faire celle-là, si délurée. Zélie renouvela son invitation, lui offrant le fourgon.

— Me prenez-vous pour une caraque ? s'emporta l'autre, offensée.

Montant Roumi comme un homme grâce à sa jupe cavalière, son arrivée dans Auriac ameuta tout le village qui bientôt se massa devant la maison du maire avec lequel Zélie s'entretenait. Elle constata que cet homme avait du mal à mesurer l'ampleur de la tragédie qui s'était déroulée dans la borde des Bourgeau. Tout d'abord il ne se souciait que de la mort des cinquante vaches, s'en indignait, demandait ce qu'elles pouvaient bien faire dans une bergerie de moutons. Enfin muet d'horreur, décomposé il réalisa que quatre hommes avaient été assassinés dans cette campagne de l'Estelhe. Il appela son fils de dix-huit ans, lui ordonna d'aller prévenir la gendarmerie. Il disposait d'un cheval de trait léger que le garçon montait souvent.

— Par les raccourcis il ne mettra pas une heure. Nous, nous montons au Pech de l'Estelhe. Venez dans ma charrette.

— Je préfère mon cheval. Je pars devant.

Lorsqu'elle franchit la foule elle dédaigna les regards indignés des femmes, les grimaces des hommes et Roumi galopa ensuite avec entrain. Le maire lui avait indiqué un sentier à partir de l'Auradiou qui lui fit gagner du temps. Elle espérait qu'oubliant ses préjugés la veuve Bourgeau se serait réfugiée dans le fourgon, mais ce dernier était vide. Roumi s'était mis à brouter tranquillement l'herbe encore épaisse lorsqu'il hennit pour signaler une présence, celle de Cécile Bourgeau qui se tenait à bonne distance.

— Venez boire le café, lui cria Zélie.

Mais elle ne paraissait pas entendre. La jeune femme en avait préparé une pleine cafetière et finalement l'autre se rapprocha, dégusta sa tasse au pied du petit balcon ou elle refusa de monter. Elle en reprit deux autres.

Lorsque le maire ayant abandonné sa charrette sur la route apparut, Cécile Bourgeau faillit courir vers lui mais la vue de tout le village qui arrivait à sa suite l'affola et elle se réfugia derrière le fourgon. Zélie depuis son balcon observait la réaction du maire et des habitants qui allaient d'une vache à l'autre, consternés, en silence, ne paraissaient pas pour l'instant songer aux quatre victimes dans la borde. Un tel massacre d'animaux, de si beaux animaux, dépassait l'entendement et chacun essayait de se mettre en tête la réalité de cette tuerie. La mort, même violente d'un homme, d'un habitant du même village pour aussi dramatique qu'elle fût ne bouleversait pas autant les règles d'une vie terrienne ancestrale. On ne se souvenait

que d'un seul cas où dans un moment de folie un certain Garquès avait abattu quelques moutons de son voisin, pour une raison obscure. Sinon les animaux vivaient en dehors des passions humaines, surtout ceux ayant une valeur marchande. Il n'en était pas de même des chats et des chiens. Les ruches, pourtant exposées dans les endroits les plus sauvages avaient toujours été respectées dans le pays.

Enfin le maire livide, le pas quelque peu hésitant après ce parcours à travers les cadavres de vaches, se dirigea vers la borde, prenant son temps dans l'espoir de voir apparaître les bicornes des gendarmes. Les gens du village ne se pressaient pas non plus de se regrouper devant la bergerie. Les Bourgeau étaient loin de soulever l'émotion alors que cinquante bovins gisaient dans leur sang et que plusieurs avaient été attaqués par des chiens errants, ensuite des renards, des sangliers, des blaireaux et toute la petite sauvagine, une fois les autres repus.

Le maire s'attarda aux torches, devant la bergerie, il en éprouvait même l'implantation en les secouant doucement. Il finit par escalader les deux marches, par disparaître à l'intérieur.

Zélie alla retrouver Cécile à l'arrière du fourgon. Elle s'était assise sur les brancards de trait et regardait vers la tour de Guet, tournant le dos à tout son village en train d'aller et venir entre les vaches. Le même cheminement qu'au moment de la Toussaint ou l'on visitait toutes les tombes du cimetière, se rappelant un tel, une telle.

— Madame Bourgeau, venez prendre un peu plus de café, manger quelque chose. Ne croyez-vous pas que vous devriez rejoindre vos amis, le maire ?

— Ce ne sont pas mes amis. Moi je suis de Cubières, pas d'Auriac.

— Vous savez, dans de pareilles circonstances les gens savent se montrer compréhensifs, gentils. Vous aurez besoin d'eux tôt ou tard.

Le visage de cette femme s'était recomposé dans la matinée et ses nodosités éclataient en masses rougeoyantes.

— Ils vont me parler des vaches et moi les vaches j'en sais rien. Je ne les ai jamais vues, je restais au village, je venais juste porter le pain, le ragoût, et je repartais m'occuper des vignes. Que voulez-vous que je leur raconte ?

Là-bas des femmes commençaient de nouer de grands mouchoirs à carreaux sur le bas de leur visage, emprisonnant nez et bouche comme pour une mascarade mal venue. Bientôt les hommes en feraient autant et tous ressembleraient à une bande de voleurs de comédie. Qu'avaient-ils à rester au milieu de la puanteur des cadavres ? Ils ne pouvaient se résigner à les abandonner, supputaient la quantité de livres de viande ainsi gâchée et le chiffre total leur faisait tourner la tête, exorbitait leurs yeux. Quarante mille, cinquante mille livres ? Et pas un boucher qui n'en voudrait, seulement les équarrisseurs. Il faudrait en faire venir de partout. Des milliers de francs perdus.

Roumi hennit un peu trop tard, occupé qu'il était à se remplir la panse, et le capitaine Jonas Savane fut auprès d'elles sur son rouge luisant de transpiration.

— Ces gens-là piétinent les traces, dit-il avant de les saluer, il faut les écarter au plus vite. Le maire n'est pas venu ?

— Vous le trouverez dans la borde.

— En discussion avec les frères Bourgeau ?

— En tête à tête avec quatre morts, assassinés, capitaine, fit Zélie.

Comment penser que les Bourgeau auraient pu réchapper à une telle tuerie. On n'abat pas cinquante vaches sans préméditer d'en faire autant des propriétaires ou des vachers.

— Vous devancez les gendarmes ? demanda-t-elle.

— J'ai rencontré un garçon sur ma route qui m'a crié qu'on avait abattu cinquante vaches de ce côté. Il ne m'a pas parlé des Bourgeau.

— Ce garçon est le fils du maire, si impressionné par ce massacre d'animaux qu'il en a oublié les victimes humaines. D'ailleurs tous ceux qui pataugent là-bas dans le sang et les intestins, les bouses des vaches, n'ont pour l'instant regrets que pour ce troupeau détruit et désormais sans valeur.

— Vous voilà bien sévère pour nos paysans des Corbières, remarqua-t-il.

Il s'éloigna à grands pas pour rejoindre les villageois et peu à peu ces derniers acceptèrent de reculer, se regroupèrent en une longue haie au-delà des vaches mortes. Le maire réapparaissait sur la dernière marche de la borde et hochait la tête sans arrêt. Cécile Bourgeau s'inquiétait.

— C'est qui celui-là qui a laissé son cheval rouge, là ?

Roumi commençait de retrousser ses babines en s'approchant du rouge qui mine de rien reculait en crabe. D'un mot, Zélie força son cheval à oublier l'intrus.

— Le capitaine Jonas Savane.

— Je l'avais jamais vu. C'est lui qui cherche des déserteurs ?

— Pas exactement, fit Zélie, qui n'avait pas le courage de lui expliquer le rôle exact du capitaine des chasseurs d'Afrique.

— Les photographies c'était bien pour lui ?

— Et aussi la gendarmerie.

La veuve tordit son cou et recula :

— Voici le défonceur. Qu'est-ce qu'il me veut ?

C'était Clément Garbès, le premier ancien mobile photographié à Auriac.

— Il vient pour moi, je lui ai promis une photographie.

Cécile Bourgeau s'écarta, leur tourna le dos. Le grand gaillard toujours aussi serein eut un hochement de tête compréhensif pour la veuve, ôta son bonnet de laine :

— En voilà une histoire, fit-il. Vous veniez photographier Eugène je suppose ? Ils sont tous morts ?

— Les deux frères et les deux neveux, oui.

— Je venais dire à Cécile que je pouvais la ramener chez elle, lui épargner tous ces gens qui vont l'accabler de condoléances et de questions en même temps. Ma femme est là aussi et nous avons la charrette. Je comprends qu'après une telle émotion elle soit un peu drôle et je ne veux pas l'ennuyer.

Zélie rejoignit la veuve, lui fit part de la proposition de Garbès.

— J'en veux pas de leur pitié aux Garbès. Ils se prennent pour qui maintenant qu'il a une grosse défonceuse et des chevaux comme des montagnes. Ils font la grimace qu'Eugène aussi se soit débrouillé. Leur argent vaut pas mieux que le nôtre.

Puis elle se rendit compte qu'elle en disait trop, colla sa main à sa bouche ombrée d'une fine moustache, faillit pleurer.

— J'ai rien dit, rien dit mais je n'irai pas avec les Garbès.

— Je comprends, murmura Zélie avec un brin de perfidie, surtout que les gendarmes voudront vous interroger, tout comme moi d'ailleurs.

— Les gendarmes m'interroger ? Mais je ne sais rien moi, ces vaches elles sont là en pâture pour l'hiver et on est venu nous les massacrer. On est jaloux de nous quoi ! Peut-être croient-ils qu'elles sont vraiment à nous.

— Et c'est faux ? fit Zélie sur le même ton.

Cécile se tut. Elle n'avait pas encore pensé aux gendarmes tant les gens du village l'effrayaient, représentaient le danger.

— Rentrez chez vous, madame Bourgeau, vous reposer. Les gendarmes vont rester pas mal de temps ici et vous aurez tout le temps de remettre vos pensées en ordre.

— J'ai rien à mettre en ordre, je sais rien, rien du tout. Je suis arrivée et j'ai vu une puis plusieurs vaches mortes, c'est tout. Et j'ai eu peur des loups ou des chiens qui rôdaient et je ne suis pas allée jusqu'à la borde. Pardi que je ne me serais pas risquée là-bas pour me faire dévorer.

— Des loups, des chiens en plein jour ? s'étonna Zélie. Vous les avez vraiment vus en plein jour.

Immobile, ayant pour lui tout le temps à venir, Clément Garbès attendait qu'elle réussisse à convaincre Cécile de rentrer au village, mais la petite femme refusait tout, ne savait en fait ce qu'elle désirait sinon un retour à la vie de l'avant-veille, quand elle venait rejoindre quatre hommes bien vivants avec ses provisions.

— Je les entendais sans les voir, murmura madame Bourgeau.

Roumi hennit fortement et Zélie vit les quatre bicornes s'élever dans le chemin en déblai.

— Voilà le brigadier Wasquehale et ses hommes, annonça-t-elle à la veuve.

Celle-ci, sans un regard pour les gendarmes, se précipita vers Garbès :

— Je veux bien revenir au village, cria-t-elle, tout de suite.

Sans hésiter Garbès lui prit le bras et l'entraîna vers la route. Zélie admira sa sérénité alors que les gendarmes risquaient de lui reprocher, plus tard, d'avoir soustrait la veuve à leurs questions.

Elle décida au bout de deux heures d'attente d'effectuer quelques travaux dans son fourgon, accrocha la pancarte priant les visiteurs de patienter et s'enferma. En réalité elle ne put s'intéresser à ce qu'elle envisageait et s'allongea sur son divan, n'y trouva ni le sommeil ni la tranquillité d'esprit, les quatre cadavres flottant comme des noyés dans ses rêveries nauséuses. Elle ouvrit à nouveau sa porte, ôta la pancarte, saluée par Roumi qui passa naseaux et babines entre deux balustres. Elle lui donna un sucre et des biscuits.

La foule restait compacte au-delà des cadavres de vaches qui fumaient sous le soleil assez chaud pour un mois de décembre. La pluie de la veille, le sang, les humeurs s'élevaient en vapeurs répugnantes.

Un gendarme notait sur son carnet l'emplacement de chaque bête morte, un autre fouillant au-delà avait ramassé la première torche aperçue par Cécile Bourgeau mais en tenait une autre à la main. Six torches. Les assassins avaient trouvé six torches à faire brûler pour s'éclairer. Du temps de Jean, le couple en achetait à Lézignan chez un quincaillier qui les faisait venir pour eux. Son mari aimait prendre certaines photographies de groupe la nuit venue, surtout des tablées de mariages célébrés en été lorsqu'on pouvait manger au-dehors. Il était passé maître dans les instantanés et elle aurait aimé posséder son talent. Elle pensait que si les gendarmes situaient l'origine de ces torches, peut-être identifieraient-ils les assassins. Dans son esprit il s'agissait d'une bande criminelle et non d'un seul homme. Il avait fallu égorger cinquante vaches, abattre les chiens puis les quatre hommes. Un travail considérable dans son horreur.

Jonas Savane revint seul, visiblement éprouvé par ce qu'il avait vu dans la borde car il marchait la tête baissée, comme un homme qui remue de sombres pensées.

— Vous n'auriez pas un peu de café ? Je suis parti tôt de chez moi au matin.

— J'ai quitté l'auberge juste au jour, dit-elle, montrant ainsi qu'ils auraient pu se rencontrer.

— Je suis allé à Montjoi et je revenais vers Auriac lorsque j'ai rencontré le fils du maire.

Elle avait maintenu le café au chaud dans un bain-marie et lui en servit une tasse, lui proposa une eau-de-vie mais il refusa.

— Les quatre hommes ont été abattus soit avec un chasse-pot soit

avec un revolver à barillet, de fabrication récente. Mais pour les deux du calibre 11. Les chiens également, certaines vaches aussi mais après l'assassinat des hommes. Des bêtes égarées revenant voir vers la borde ce qui se passait. Les vaches sont des animaux très curieux. Très sensibles à certaines circonstances.

— Il y aurait eu six torches, fit-elle, c'est considérable. Avec mon mari nous en utilisions deux selon les circonstances et aussi le magnésium.

— Les autres plantées devant la borde étaient destinées à attirer les animaux. C'est pourquoi les vaches sont tombées en demi-cercle.

— Avec un chassepot combien peut-on tirer de cartouches en un temps donné ? Je suppose qu'il ne fallait pas que les victimes aient le temps de se rebiffer ?

— Un bon soldat peut tirer jusqu'à neuf cartouches à capsule de fulminate en une minute, mais la moyenne est de six à sept. Il faut un bon entraînement pour atteindre le chiffre de neuf. Mais les détonations auraient dû alerter soit les deux frères qui dormaient à l'étage, soit les neveux en bas. Donc il y a au moins deux assassins.

Il lui rendit la tasse, en refusa une autre :

— Je veux des photographies des quatre victimes. Avant que nous les regroupions au rez-de-chaussée. Comment pourrions-nous faire pour les viser avec votre lentille ?

— Je dispose d'un appareil portatif qui n'a rien à voir avec celui que mon mari avait emporté lors de son engagement.

— Un appareil portatif ? Votre mari ? Que me racontez-vous là ?

Elle avait confondu. C'était au brigadier Wasquehale qu'elle avait fait cette confidence, pas au capitaine Savane. Il paraissait réprobateur, le confirma lorsqu'il déclara que son mari avait pris de gros risques ce faisant.

— Il était photographe dans l'âme, répliqua-t-elle, et rien n'aurait pu l'en empêcher. Moi-même je m'en suis inquiétée, mais il prétendait que l'étui qui contenait son matériel ne pouvait en aucune façon trahir son contenu, et c'était la vérité. Nul ne se serait douté qu'il emportait un tel appareil. Il aurait voulu le fabriquer comme celui de Charles-Louis Chevalier qui avait mis au point une chambre pliante, mais n'y parvenait pas.

— Vous a-t-il fait parvenir des plaques ? Dans ce cas, vous devez les déclarer, car photographe sans permis en temps de conflit est passible du Conseil de guerre. On pourrait vous accuser d'espionnage ou de tentative de démoralisation des armées, selon la nature du sujet.

— Je n'ai jamais rien reçu de tel, fit-elle furieuse, et vous m'embêtez avec vos façons de juge militaire. Vous vous dites comédien, mais ces gens-là sont plus tolérants que vous. Vous me paraissez figé dans un règlement absurde. Je ne pense pas que vous

réussissiez au théâtre malgré vos prétentions ; vous devriez rester dans l'armée et même dans la gendarmerie militaire pour laquelle vous semblez être destiné.

Elle remonta dans son fourgon, claqua la porte. Peu après il frappa mais elle ne lui ouvrit pas. Elle attendit de le voir s'éloigner pour sortir à nouveau. Elle en avait plus qu'assez d'attendre et elle commença d'atteler Roumi à son fourgon, bien décidée à remonter vers Mouthoumet.

Un des gendarmes surprit ses préparatifs et courut vers elle en tenant d'une main son bicorne sur son crâne, ce qu'elle trouva ridicule.

— Le brigadier veut que vous attendiez là.

— J'ai faim et je serai à l'auberge de Mouthoumet.

— Vous êtes un témoin capital puisque la femme Bourgeau ne nous a pas attendus.

— Elle était épuisée, n'avait pas osé pénétrer dans la bergerie, avait passé vingt-quatre heures dehors dans la pluie et le froid. Il fallait qu'elle se repose.

Juste à cet instant le brigadier et un de ses hommes apparurent, venant vers eux et Zélie ne se sentait pas d'humeur à prêter son concours. Avant de s'adresser à elle il demanda au gendarme de rejoindre son collègue pour maintenir les gens à distance :

— Des loustics essayent d'accéder à la bergerie, dit-il.

Il désigna le fourgon :

— Pouvons-nous entrer et nous asseoir ?

Elle les installa autour de la petite table aux pieds vissés dans le plancher, expliqua que son mari comparait ce fourgon à un bateau et avait tout assujetti à cause des cahots des mauvaises routes.

— Du café ?

Le gendarme avait sorti un carnet de sa sacoche réglementaire, un encrier, un buvard et plusieurs plumes.

— J'ai vu le capitaine Savane revenir furieux. Vous êtes-vous disputés ?

Elle lui en expliqua la raison. Il ne parut pas surpris, alors que son gendarme trahissait son ébahissement à l'annonce qu'un simple mobile ait pu photographier un champ de bataille par exemple, ignorant que les mouvements de foule étaient très difficiles à fixer, même si Jean était le roi de l'instantané.

— Racontez ce que vous avez vu à votre arrivée sur ce plateau. Lentement, que le gendarme Ferrais puisse tout noter. Il faudra que nous revenions sur certains points mais je veux d'abord un récit général.

Elle raconta ce qu'elle savait jusqu'à son départ pour le village à dos de Roumi.

— Cécile Bourgeau vous a-t-elle paru sincère lorsqu'elle vous a révélé avoir passé vingt-quatre heures en plein air sans oser bouger ni se rendre dans la borde ?

— Elle était dans un état de confusion totale. J'ai même cru un moment qu'elle était devenue folle. Dans la nuit qui a suivi son arrivée, elle a entendu des chiens se disputer un des cadavres de vache et en a été durement bouleversée.

— Quelles furent vos premières réactions ?

— Je voulais qu'elle m'accompagne mais elle s'est arrêtée face aux vaches incapable de me suivre. La porte était ouverte.

— Vous avez relevé des traces ?

— À vrai dire je n'y ai pas songé.

Pendant une heure elle dut fournir des précisions jusqu'à ce que Wasquehale lui parle de ces photographies à prendre des victimes et des lieux.

— Ça n'a aucune valeur juridique et le juge qui ne va pas tarder à arriver, du moins je l'espère, n'en tiendra aucun compte. Le juge de paix de Mouthoumet était à Villeroche mais nous rejoindra le premier. Le juge d'instruction de Lézignan, lui, plus sûrement demain. Avec le Parquet.

— C'est pour vous et Savane ces épreuves ?

— Je crois beaucoup en leur valeur de témoignage. Elles figent à jamais les êtres et les choses et avant la fin du siècle je suis certain qu'elles seront admises dans le cours d'une enquête.

Le sentant passionné par cette technique, elle n'eut pas envie de refroidir son enthousiasme en lui révélant que les contrefaçons devenaient de plus en plus faciles à réaliser. Jean s'amusait d'ailleurs à composer des scènes avec des personnages qui ne s'étaient jamais rencontrés. Dans le milieu des photographes un mot nouveau avait fait son apparition pour désigner ces faux, le truquage.

— J'ai un appareil transportable à condition qu'on m'aide, mais comment ensuite le suspendre, l'objectif vers le bas surplombant les victimes ?

— Nous trouverons de quoi élever une sorte d'échafaudage. Ce sera plus difficile à l'étage. Il y a maintenant trente heures au moins que ces gens ont été assassinés et nous ne pourrons attendre indéfiniment que le juge d'instruction les voit tels qu'ils se trouvaient à votre arrivée. Le juge de paix rédigera un constat dès qu'il sera là et ensuite nous enverrons les corps à Lézignan pour l'autopsie, à moins qu'un médecin légiste, voire même deux nous soient envoyés. L'odeur de décomposition des vaches devient insupportable et j'ai demandé à monsieur le maire d'Auriac de contacter tous les équarrisseurs de la région. Il n'est pas question que des animaux en cet état soient remis à des bouchers. Je sais que plusieurs personnes d'ici s'y intéressent mais

je m'oppose à leur vente. Le juge de paix pourra peut-être prendre une décision en attendant son confrère.

Le gendarme et le brigadier commencèrent d'emporter l'appareil très lourd qui pouvait être utilisé pour ce travail. Zélie regroupa les plaques les plus sensibles et aussi de la poudre de magnésium avec son système de mise à feu. Dans le cas qui se présentait, un des gendarmes pourrait déclencher l'éclair en même temps qu'elle retirerait l'obturateur.

— Ensuite vous photographierez la borde et si possible ces vaches en demi-cercle devant.

— Vous ne pourrez jamais me faire indemniser, répondit-elle à Wasquehale. Je vais dépenser une petite fortune.

— Hé bien je vous paierai de ma poche.

Ayant refusé de s'asseoir sur le banc à côté de Mathilde Garbès, Cécile Bourgeau se tassait au fond de la charrette légère, essayant de ne pas laisser dépasser le haut de sa tête, se courbant sur son baluchon qu'elle n'avait pas lâché depuis des heures.

Mathilde Garbès n'était pas aussi conciliante que son mari et passait pour avoir le caractère vif.

— Vous me faites honte, Cécile, de vous enfoncer comme ça dans le fond de la charrette comme si je ne vous acceptais pas à mes côtés. Que vont dire les gens ?

Ça elle s'en moquait, pourvu qu'on ne la voie pas. Les retardataires qui se précipitaient vers le lieu du drame, apercevant la voiture, se mettaient au travers de la route pour crier :

— C'est vrai qu'ils sont tous morts, vaches et Bourgeau compris ?

Mathilde ralentissait son cheval pour faire dépit à sa passagère, répondait un peu trop longuement. Les gens découvraient la forme tassée dans le fond, levaient des sourcils interrogateurs à quoi la femme Garbès répondait par un haussement d'épaules, un claquement de la langue. Vers le village, se préparant à grimper la côte venaient les plus âgés qui se demandaient si vraiment ça valait la peine d'aller au bout. Même la Marinette était parmi eux, Cécile reconnut sa voix flûtée.

— Les gendarmes empêchent d'approcher, répondait Mathilde.

— C'est bien quatre-vingts vaches qu'on a tuées ?

— Mais non, cinquante et c'est déjà beaucoup.

— Ça oui c'est beaucoup, surtout pour des gens comme eux.

Là-dessus la conductrice d'un coup de tête à gauche indiquait qu'elle n'était pas seule, et se haussant sur la pointe des pieds un vieux découvrit Cécile pelotonnée, le visage dans son baluchon, recula gêné.

Devant sa maison ce tas informe, humide, inerte bondit au sol avant que Mathilde ait même arrêté son cheval. Elle n'eut que le temps de voir disparaître Cécile avec son baluchon dans son entrée, entendit la porte claquer.

— Portez secours aux gens, maugréa-t-elle. Clément mérite bien son nom vaï, il est trop gentil avec n'importe qui.

Cécile, collée à sa porte rabattue reprenait son souffle enfin soulagée, seule, protégée. Qu'ils aillent tous au diable. Ici c'était comme avant, avec l'odeur de fumée, la puanteur de l'évier qui dégorgeait dans un puits perdu de la cave, le silence glacé. Ici le

cauchemar restait au-dehors et les bonnes et mauvaises paroles avec. Toute cette écharpe de méchancetés entendues le long de ce retour, elle s'en moquait tandis qu'elle se versait un peu d'eau-de-vie dans une tasse, la suçait et la buvait. Puis elle défit son baluchon, en sortit son faitout de haricots aux *constellous*, des hauts de côtes de porc, le fit réchauffer sur un réchaud bricolé par Émile avec une boîte de cirage, un trépied. On y faisait flamber du trois-six.

Elle défit sa coiffe catalane, versa de l'eau dans sa tasse, la vida et recommença. Elle mangerait sa faim et irait se coucher. Qu'ils viennent frapper, les gendarmes et compagnie, les pleureuses, les curieux, le maire, elle ne répondrait pas. Elle dormirait dans la chambre arrière pour ne pas entendre les coups.

Elle commençait de se tailler une tranche du saucisson retrouvé dans son baluchon, sous le faitout, lorsqu'elle arrêta son couteau et même en releva la lame d'un air inquiet. Le silence était trop rude, non marqué par le balancier de la vieille horloge, la sienne apportée en dot depuis Cubières avec d'autres meubles. Les Garbès père et mère étaient si avares qu'ils n'avaient que des planches suspendues à des cordes comme étagères. Ni coffre, ni buffet, rien. Son horloge avait montré que chez elle on ne se privait pas, qu'on avait de quoi et les deux vieux n'en revenaient pas.

Le principal de sa dot avait cessé de battre. Le couteau pointé vers le balancier immobile figé comme une lune cuivrée gravée au visage de la Vierge Marie, Cécile serrait ses dernières dents sur un claquement irrésistible. Arrêtée à 3 heures du matin, à l'heure où peut-être des fous tuaient les cinquante vaches autour de la borde. Et aussi Émile, Léon et les deux garçons.

À travers la vitre de la porte basse elle apercevait les deux poids à bonne hauteur. Ils auraient dû poursuivre leur descente encore quelques jours, puisqu'elle les remontait une fois par semaine. C'était à prévoir que les morts ne la laisseraient pas en paix. Elle avait cru trouver la tranquillité de retour dans cette maison, mais eux l'avaient précédée à l'heure même où ils mouraient. Mais à ce moment-là, elle était déjà sur la route de la borde avec son baluchon. On le disait assez que les victimes de mort violente ne pouvaient se résigner à n'être plus qu'un corps sans âme. Ils n'avaient qu'une mauvaise pensée, effrayer les vivants les plus proches pour leur rappeler qu'ils pouvaient rôder des jours et des jours sans trouver le repos.

Non seulement ils avaient arrêté la pendule, ça c'était un tour de son beau-frère Léon, mais ils avaient ouvert la petite porte du bas pour bloquer les poids. Il lui avait déjà fait cette farce sachant combien elle était attachée à son horloge. Elle voyait bien qu'ils n'avaient même pas pris la peine de la refermer. Et ce ne serait pas tout. Au fur et à mesure, elle découvrirait d'autres marques de leur passage.

Elle recula jusqu'à la table qui elle aussi venait de Cubières, s'assit à l'envers pour contempler sa pendule. Elle ne pensait plus à son manque de sommeil, à son premier désir d'aller se coucher dans la chambre de derrière.

On essaya d'ouvrir puis on frappa et la voix de Marinette lui parvint :

— Cécile, c'est moi. J'ai fait de la soupe à midi, de la soupe aux châtaignons, je sais que tu l'aimes. Veux-tu que je t'en apporte une casserole ?

Si seulement celle-là avait été une leveuse de sort mais non, elle ne servait à rien la Marinette, à rien du tout sinon à ratisser les bois pour se chauffer, pour les champignons, les asperges, les escargots surtout. Même pas de mari, rien. La seule leveuse de sort habitait Bouisse et demanderait cher pour venir désensorceler la maison. Il y avait bien le curé mais celui-là, Cécile s'en méfiait depuis qu'elle n'allait plus à confesse. Il avait une façon de la regarder quand elle se terrait au fond de l'église pour l'office du dimanche qui finissait par la chasser avant la fin, de crainte qu'il ne lui parle à la sortie. Cet homme sévère se plantait au seuil et ne se gênait pas pour interpellier ses fidèles.

Marinette se fatigua de frapper, surtout, ricana Cécile, avec ses engelures qui saignaient d'un hiver sur l'autre. Elle perdit son sourire en retrouvant l'immobilité de son horloge. Se pouvait-il qu'en la remettant en marche le bruit régulier purifie la maison de toute présence suspecte ? Elle traduisit cet espoir en murmurant : c'est peut-être toi la leveuse de sort, ma toute belle.

Lentement avec des gestes doux, affectueux, elle écarta la porte et c'est sur la planche du fond très poussiéreuse, depuis des mois elle ne l'avait pas essuyée avec ce chambardement apporté par Émile et sa folie des vaches, qu'elle aperçut l'empreinte. Celle d'une main sans annulaire, d'une netteté parfaite. Voulue. On n'avait pas seulement posé ses doigts par hasard, on les avait fortement appuyés, si fortement même qu'en se détachant de la planche ils avaient emporté la poussière qu'ils écrasaient. Peut-être même qu'on les avait légèrement mouillés. En les léchant ?

— C'est pas les Bourgeau qu'ont fait ça.

Et puis elle se souvint qu'Émile avait coincé, entre la planche du fond et les réglettes qui la soutenaient, quatre louis. Un à chaque coin. « Pour les jours difficiles », avait-il dit. Elle avait failli oublier. Avec son couteau qu'elle n'avait plus lâché elle souleva la planche qui n'avait jamais été clouée, ne vit pas les quatre pièces. Pour les empêcher de tomber Émile les avait collées avec un peu de suif à barrique.

— C'est pas les morts qui viennent voler les pauvres gens, dit-elle ensuite. Celui-là avec son doigt en moins veut récupérer ce qu'on lui a

pris. Et ce qu'on lui a pris à lui comme aux autres, c'est le prix de cinquante vaches. Celles-là il ne pouvait pas les emporter alors il les a massacrées. Pas tout seul, ça c'est certain, pas tout seul.

Malgré ses terreurs, elle agita les poids et lança le balancier. Celui-ci reprit son va-et-vient commencé au début du siècle si l'on en croyait la date du cadran émaillé.

Elle referma la porte vitrée du bas sans effacer l'empreinte. Elle finirait par se combler de poussière avec le temps...

Restait le haut, leur chambre, l'armoire dernièrement achetée à Mouthoumet, riche de bois neuf, de bonnes odeurs et aussi d'un joli collier en or que son mari avait confié à son frère Léon lors d'un de ses voyages vers la guerre. Celui-là il valait plus que ces quatre louis et devait, selon Émile, les aider une fois vieux.

Elle se hissa, marche après marche s'attendant à tout sauf à ce brigandage, ce saccage. Elle ouvrit la porte puis la referma comme si les pilliers étaient toujours là, ne retenant que l'image de l'armoire ouverte, cassée avec le linge éparpillé, le tiroir fracassé à la volée contre le mur, les papiers tapissant les « *rajoles* », les carreaux rouges du sol.

Au bout d'un temps elle appuya sur la poignée, poussa le battant de la pointe de son couteau. En voyant la laine du matelas dégorger en gros intestins blanchâtres elle pensa aux vaches éventrées par les chiens. Ils avaient fendu en croix la toile à rayures, plongé leurs mains dans ce bouillonnement encore gras de suint.

Les derniers joueurs de cartes avaient quitté l'auberge vers 11 heures et Marceline avait fermé derrière eux. Un passant attardé aurait pu remarquer qu'elle n'accrochait pas ses volets de bois.

Les deux femmes s'installèrent dans la cuisine où la patronne de l'auberge alluma une bougie et non une lampe, par économie. Mais elle servit du café et proposa des liqueurs.

— Le brigadier a dit minuit mais je crains du retard, fit Marceline. C'est que moi je me lève à 5 heures chaque matin. J'ai besoin de mon sommeil et comme je le dis souvent c'est mon bien le plus précieux que de dormir six heures, avec une sieste d'une heure en milieu d'après-midi quand tout ce monde me fiche enfin la paix.

Elles restèrent un peu silencieuses puis Marceline parla du bijoutier Anselme Turquaz relâché par la gendarmerie.

— Ils n'ont rien trouvé dans ses registres. Pas si bêtes ceux qui ont détroussé les cadavres là-haut dans les batailles. Ils ont dû vendre les bijoux avant de revenir les poches pleines.

Tout de même au bout d'un moment elle s'agita, mal à l'aise, et en conclut que c'était d'attendre ainsi à la seule lueur d'une bougie.

— On croirait veiller un mort.

— En quelque sorte, fit Zélie encore sous le choc, appréciant de reculer l'heure de son coucher, de se retrouver seule dans son lit. Quatre morts.

— Bah, ceux-là je ne vais pas les pleurer, décréta Marceline, surtout les neveux. Le plus brave, le plus farceur c'était peut-être Léon mais il était le valet de son frère. Tout de même cinquante vaches... C'est pas croyable qu'on puisse égorger ces braves bêtes. Moi si un jour j'en finis avec l'auberge je me paye deux trois vaches, rien que pour le plaisir de les traire, de faire du beurre et du fromage. Ça doit rassurer d'avoir quelques-uns de ces animaux dans son étable, on peut affronter un hiver rude, le manque d'argent. Il y en a un ici avec de belles laitières qui ne sortent jamais de l'étable. Moi j'aurais un pré tout de même.

Puis sans transition elle se demanda si l'inconnue aurait soupé quelque part.

— Elle arrivait à Lézignan vers 7 heures. Avec une voiture légère il faut bien trois à quatre heures pour parvenir ici. Peut-être qu'ils ont prévu un croustet... Enfin quelque chose. Nous on dit croustet, mais pour une dame du Nord c'est quoi ?

— Un en-cas, précisa Zélie en souriant.

— C'est vrai que le juge de paix a failli s'évanouir ?

— Il lui a fallu traverser toutes les vaches mortes et pour finir examiner les Bourgeau morts, deux en bas et deux en haut de la borde.

— Monsieur Nicolas est un brave homme qui ne ferait pas de mal à une mouche. Lorsqu'il doit juger quelqu'un c'est toute une affaire pour lui. Demain nous aurons le Parquet, à tout hasard on m'a commandé un repas mais sans m'assurer que ces messieurs viendraient le prendre. J'ai des lapins sauvages que je mettrai en civet. S'ils ne dînent pas chez moi j'aurai des amateurs quand même.

Elle se leva pour plonger un doigt dans l'eau du chaudron suspendu au-dessus des braises.

— Elle aura de l'eau chaude si elle en veut. Et du souper. J'ai de quoi. On mange quoi dans le Nord ?

— Exactement elle vient des pays de Loire, pas du Nord. La Loire dit-on fait la séparation entre le Nord et le Midi.

— C'est quand même au diable vauvert.

Elle versa de la carthagène maison dans les petits verres. Zélie décida de ne plus toucher au sien, puis pensa qu'au contraire, elle trouverait plus facilement le soleil. Mais entre deux silences dans la conversation ses pensées dérivèrent vers la bergerie tragique. Elle avait réussi à prendre ses photographies grâce à un palan trouvé sur place et qui servait dans le temps à soulever les bottes de paille. Juchée sur une échelle retenue par deux gendarmes elle avait photographié les corps des neveux tels qu'ils étaient, chacun sur son grabat et puis ceux des deux frères à l'étage. M. Nicolas, le juge de paix, l'avait surprise ainsi perchée et s'était enthousiasmé pour la bonne idée du brigadier, même si ces preuves ne manqueraient pas d'être rejetées par le Parquet.

— Vous m'en ferez quelques-unes, je vous les paierai bien entendu, c'est pour mes souvenirs.

Comme quoi même un brave homme, selon l'opinion de Marceline, pouvait avoir quelque attirance pour des images insoutenables. En haut de l'échelle, sous le voile noir en train de voir les corps dans son objectif, même à l'envers elle n'en éprouva pas moins un grand bouleversement, se hâta d'en finir, songeant qu'elle devrait ensuite développer ses plaques, revoir ces scènes insupportables.

Lorsqu'elle en eut terminé le capitaine Savane insista pour la raccompagner à son fourgon :

— Je vais même vous escorter jusqu'à Mouthoumet. Drôle d'idée d'être venue là avec ce gros véhicule.

Elle n'accusa pas le brigadier, se doutant qu'il en tirerait un certain plaisir.

— Je peux rentrer seule.

— La nuit va venir. Je dois moi-même retourner là-bas.

— Votre enquête est terminée ?

— Émile Bourgeau mort ne m'intéresse plus. Bien sûr je me pose des questions sur ces cinquante vaches. Sont-elles siennes ou réellement en pâture louée. Les communications avec Andorre sont difficiles et je ne sais même pas si on peut y envoyer une dépêche pour en savoir plus. Si les propriétaires véritables sont là-bas, ils se manifesteront un jour ou l'autre.

À Mouthoumet il l'avait saluée et avait disparu tandis qu'elle rejoignait l'auberge.

— Que vont-ils faire des cadavres de vaches ? demanda Marceline.

— Des équarisseurs ont été prévenus.

— On va retrouver la viande dans tous les cantons voisins sur les marchés. Je les connais les équarisseurs. Pour avoir de la bonne viande je ne veux que le boucher d'ici. Un de ces bandits m'avait proposé du bœuf à un prix ridicule et même du veau. Du veau à un franc. Lorsque j'en veux, je dois le commander deux semaines à l'avance et je le paye cinq fois plus cher.

À ce moment-là, on frappa à la porte vitrée et Marceline se hâta d'aller ouvrir. Wasquehale s'effaça pour laisser passer une personne portant un grand voile de deuil posé directement sur ses cheveux, et s'immobilisa au milieu de la salle tandis qu'un gendarme déposait ses bagages.

— Venez madame, murmura Marceline. Il fait meilleur dans la cuisine. Voulez-vous boire quelque chose, avez-vous soupé ?

Wasquehale prenait congé des gendarmes de Lézignan qui refusaient son invitation à boire quelque chose et disaient qu'ils devaient rejoindre leur brigade cette nuit même.

Dans la cuisine, cette inconnue ôta son voile avec une certaine précipitation comme si elle l'arrachait.

— On me l'a imposé dès que je suis descendue du train. Un gendarme est même allé l'acheter et j'ai dû le payer. Je n'aime pas ça du tout de me déguiser en veuve éplorée. Et pour souper, j'ai juste eu un verre de limonade et des biscuits trop secs. Je voudrais bien quelque chose de plus consistant ainsi que du vin si vous voulez bien. On dit qu'ici il est excellent.

Sentant le regard de Marceline qui cherchait le sien Zélie l'évita. Si la patronne n'en revenait pas de tant de désinvolture, elle-même appréciait beaucoup cette indépendance d'esprit qu'annonçait la nouvelle venue.

— Je suis Sonia Derek, et vous je suppose que vous êtes la photographe de Lézignan, madame Terrasson. Les gendarmes ne m'ont pas donné votre prénom. Vous ont présentée comme une femme

avenante.

— Zélie.

— Et madame l'aubergiste ?

Marceline grommela son prénom sans guère d'amabilité. Elle faisait réchauffer une fricassée de poulet sur un de ses potagers, mais disposait déjà sur la table de la charcuterie.

— Brigadier, si le cœur vous en dit, proposa-t-elle à Wasquehale.

— J'ai dîné... soupé, rectifia Wasquehale. Je suis rentré tard de la bergerie...

Il n'en dit pas plus de crainte d'effrayer la nouvelle venue, mais Zélie jugeait celle-là capable d'affronter n'importe quel récit et même n'importe quelle situation difficile. Elle estimait que si cette femme avait subi les derniers outrages, ses bourreaux avaient dû se mettre en nombre pour la maîtriser. Sans être du genre femme à poigne, Sonia Derek paraissait d'une santé éclatante. Fort jolie, charnue et un sourire enjôleur. Un soupçon de vulgarité lui donnait un charme canaille. Avant d'entrer dans la cuisine, le brigadier fit signe à Zélie de le rejoindre dans la salle mi-obscur. Il avait convoqué pour le lendemain après-midi les anciens mobiles de plusieurs villages.

— Pour vous épargner un pénible voyage entre ces villages difficiles d'accès et éloignés, comme Palairac, Davejean, Mas-sac. Et puis...

— Et puis vous voulez me garder à proximité si le juge d'instruction veut m'interroger ? fit-elle goguenarde. Mais il y a tout de même un départ de bonnes intentions là-dessous.

Il rougit un peu, puis sourit.

— Vous êtes fine mouche.

Wasquehale accepta un café et une liqueur. Déjà la visiteuse dévorait une belle tranche de jambon du pays, en goûtait sans réticence une autre plus mince, moins grasse à la chair marron, que Marceline lui présentait comme venant d'un cuissot de sanglier salé comme du cochon.

Wasquehale, ayant tiré sa montre, indiqua qu'il désirait rentrer chez lui et sans attendre aborda dans le détail les consignes qu'il souhaitait voir respectées par la nouvelle venue. Il essaya de lui expliquer qu'elle arrivait dans une région différente des pays de Loire, et que pour l'instant sa présence serait tenue secrète.

— On saura qu'une jeune femme loue une chambre ici mais on dira que c'est pour des raisons particulières. Cela intriguera, donnera des rumeurs naturellement mais nous ne voulons pas que les éventuels suspects se doutent de votre présence, tant que toutes les photographies des anciens mobiles ne seront pas rassemblées et examinées par vous. Je veux créer un effet de surprise, comprenez-vous ?

— Je vois surtout que me voilà transformée en carmélite cloîtrée dans sa cellule. Aurai-je le droit de parler à la servante qui m'apportera ma nourriture ? demanda-t-elle gaiement.

— Seule Marceline franchira le seuil de votre chambre, précisa encore Wasquehale. Je ne voudrais pas vous effrayer, mais si vos tourmenteurs habitent réellement cette région, je ne vous cacherai pas plus longtemps qu'ils deviendraient dangereux à la moindre fuite signalant votre arrivée. Ce ne sont pas des enfants de chœur, certains sont même assez frustes. On les utilisait dans ces corps-francs chargés de harceler l'ennemi et d'obtenir des renseignements, mais en réalité ces groupes indépendants en profitaient pour ravager le pays, rançonner les paysans, piller les demeures vides. Leur impunité venait de ce qu'ils étaient tout de même utiles aux yeux du commandement, mais pour ma part j'estime qu'ils furent plus nuisibles qu'efficaces.

— Vous voulez-dire, que je serais, à la moindre indiscretion, en danger de mort ?

Zélie l'admira car cette Sonia Derek ne trahissait aucune crainte, gardait un sourire peut-être plus grave depuis la mise en garde de Wasquehale.

— Dans le coin on a le coup de fusil facile, précisa le brigadier. Tous les hommes chassent et depuis la guerre certains ont troqué leurs peiroires contre des chassepots plus précis jamais restitués à l'armée.

Marceline s'agitait devant cette accusation et éclata :

— En avez-vous beaucoup de criminels à arrêter, brigadier ?

Wasquehale fut contraint d'admettre qu'ils étaient rares, avant la guerre. Que depuis certains s'étant brusquement enrichis n'accepteraient pas qu'on les soupçonne.

— Croyez-vous que les frères Bourgeau étaient des gens innocents ? On aurait pu les tuer avec les neveux pour les dépouiller, mais en tuant aussi leurs vaches on voulait démontrer à tout le pays qu'elles avaient été acquises de curieuse façon, avec un argent qui n'était pas tombé du ciel. Mais Marceline, vous offrez de ce délicieux jambon de sanglier à notre voyageuse. À vue d'œil c'est le cuissot d'un marcassin qui fut certainement abattu hors des périodes de chasse d'une balle, certainement de chassepot, dans la forêt domaniale de l'Orme Mort ou dans celle de Termes. Ainsi l'animal ne fut pas déchiqueté par la chevrotine habituelle.

Marceline lui tourna le dos, fit semblant de ranger de la vaisselle. Wasquehale se rendait compte, confus, qu'il venait de dévoiler le quadruple meurtre à la nouvelle venue. Sonia Derek ne paraissait pas avoir entendu cette allusion aux Bourgeau. Elle s'était servi une généreuse portion de fricassée de poulet, avait déjà vidé un grand verre de vin. Elle surprit le regard de Zélie :

— C'est un plaisir de manger et de boire d'aussi bonnes choses. Je

voyage depuis deux jours. C'est que pour arriver par ici, c'est pire que d'aller à l'étranger. J'ai encore de la famille en Autriche-Hongrie et je mettrais moins de temps pour aller la voir. Maintenant, monsieur le brigadier il faut que je vous demande une chose.

Wasquehale s'était levé pour partir et il inclina la tête montrant qu'il l'écoutait.

— Le capitaine Savane n'est pas venu m'accueillir. C'est tout de même lui qui m'a fait venir ? Où est-il donc ? Ce n'est pas très courtois de sa part.

Durant toute la matinée du lendemain Zélie vécut dans l'horreur, le dégoût et finalement la compassion. Elle développait les clichés pris la veille et redécouvrait les victimes. Ainsi photographiées de haut leur mort n'en paraissait que plus tragique, plus intolérable. Wasquehale et une partie de la population accourue sur les lieux du drame ne paraissaient pas regretter les Bourgeau, mais dans leur mort pathétique ils se paraient d'un halo d'innocence. Comme ils lui semblaient simples, désarmés, surpris dans leur sommeil, encore au creux des rêves, avec notamment pour l'un des neveux une expression de grand étonnement sur le visage fixé de profil. C'était un joli garçon avec des cils de fille, une joue encore ronde d'enfance, une bouche délicate de nourrisson. Il n'avait rien des brutes dont la sévérité de Wasquehale envers cette famille dressait un portrait peu ressemblant. Même Bourgeau, renversé en travers de la poitrine de son frère, une figure de brave homme. Ne l'ayant jamais vu, c'était en le photographiant qu'elle avait appris de la bouche du brigadier que c'était Eugène et l'autre dessous, le visage écrasé sur sa pailleasse, Léon. Aucun ne portait de vêtements de nuit, ou n'était en partie dénudé. Le constatant, Zélie prenait conscience de la vie que menaient ces quatre hommes isolés dans cette bergerie, une vie provisoire en dehors de celle plus rituelle du village avec des repas à heures fixes, des temps de travail, des temps de rencontres et de sommeil. Ces quatre-là comme des robinsons se dégageaient des contraintes, retrouvaient une liberté grisante, une certaine sauvagerie, une vitalité primitive.

La vue de la table du bas avec ses reliefs, sa dame-jeanne bien entamée ainsi que la grosse miche, affichait un laisser-aller heureux. Une femme présente aurait tout soigneusement rangé, enveloppé, lavé. Eux passaient sans transition d'une bâfrée énorme avec beuverie conjointe, au sommeil lourd, se jetant tout habillés sur les grabats, oubliant les cinquante vaches dont les chiens assumeraient la garde. Ils dormaient sans remords et sans crainte lorsque les assassins avaient surgi.

Non sans étonnement Zélie se surprit à plaindre le sort de ces quatre victimes, allait les regarder sur les épreuves en train de sécher accrochées à un fil, s'attendrissait devant l'un des neveux, d'après ce que lui avait dit le brigadier c'était Alcide qui portait encore ses bottes, des bottes de chasse bien fatiguées, éculées, encollées d'herbe.

L'autre, Sébastien, avait quitté ses galoches mais gardé ses chaussettes.

Eugène Bourgeau portait également des bottes plus récentes, peut-être celles d'un officier mort dépouillé. Wasquehale ainsi que le capitaine Jonas Savane avaient dû les remarquer. Elles aussi étaient frottées d'herbe grasse comme si l'oncle et le neveu avaient pataugé dans un lieu particulier. Le plateau devant la bergerie offrait plutôt une herbe rase d'hiver.

Il y avait aussi des vues des vaches en demi-couronne devant la bergerie. Pour les photographier elle avait longtemps cherché le meilleur angle alors que la lumière menaçait de baisser. Sur l'une d'elles, on voyait même une partie de la foule, surtout des habitants d'Auriac que les gendarmes avaient contraints à l'immobilité totale, le temps de la pose.

Des voituriers, des marchands forains apercevant ces charrettes abandonnées sur la route et tous ces gens sur le plateau étaient venus aux nouvelles et enflèrent le nombre des badauds. Il y eut même un boucher pour s'approcher des premières vaches avant que les gendarmes ne le repoussent. Il secouait la tête d'un air à la fois navré et furieux qu'une aussi grande quantité de viande fût en train de pourrir. Lorsque le gendarme lui ordonna de s'éloigner, il cria que c'était une honte, qu'il y avait là de quoi nourrir toutes les Corbières durant une semaine. Il se moquait bien du Parquet qui devait voir ce spectacle. Il sembla que l'accusation de gâchis eut des échos indignés chez les curieux. La viande fraîche restait une rareté fort chère.

Le petit juge de Paix avait rédigé un rapport qui s'ajouterait à celui de Wasquehale. Le capitaine Savane et un autre gendarme fouillaient la bergerie, découvraient qu'au-dessus du premier étage il y avait un grenier accessible par une trappe longue à repérer.

Lorsqu'elle sortit sur son balcon, plusieurs voitures arrêtées sur la place lui firent comprendre que les magistrats de Lézignan venaient d'arriver. Peut-être même y en avait-il de Carcassonne, chef-lieu du département et de l'arrondissement dont dépendait le canton. Elle aperçut la charrette anglaise de Savane devant l'auberge et en même temps le vit qui en sortait et se dirigeait vers le fourgon-laboratoire. Elle se retira à l'intérieur mais laissa la porte ouverte. Dès qu'il entra il fit un bonjour de la tête, s'approcha vivement des épreuves en train de sécher.

— Beau travail, dit-il, vous êtes vraiment qualifiée.

— C'est le Parquet qui vient d'arriver ?

— Et ce n'est pas tout. C'est l'armée qui va se charger des vaches. L'intendance arrive avec des bouchers. Comme on ne peut accéder directement au plateau de la bergerie, les bêtes seront dépecées en quartiers, lesquels seront transportés à la route sur des brancards. On les renversera dans des tombereaux qu'on recouvrira de chaux-vive. Le

préfet a ordonné que tous les tombereaux des villages voisins de la bergerie soient réquisitionnés. On doit creuser une grande fosse, je ne sais encore où.

— Ne peut-on enterrer ces malheureuses vaches sur place ?

Il parut surpris par le bon sens de sa question.

— Ce n'est pas moi qui décide.

— Madame Derek regrettait votre absence cette nuit quand elle est arrivée.

— Je ne pouvais être au four et au moulin, répliqua-t-il sèchement. Je viens de lui rendre visite. Elle sait combien son incognito est précieux. Le brigadier a donc convoqué certains anciens mobiles ici pour vous épargner un long trajet. Il vous bichonne ce brave gendarme. Méfiez-vous, lui et ses collègues se croient souvent irrésistibles.

Elle se raidit.

— Me jugez-vous volage ?

— J'ai une expérience malheureuse des femmes et je crois qu'aucune ne résiste longtemps à l'intérêt ardent qu'elles suscitent.

— Vous pouvez donc être odieux, dit-elle, et vous me blessez.

— Le veuvage est-il votre parangon de vertu ?

— Vous m'obligeriez en sortant. Vous trouverez ces photographies à la gendarmerie quand elles seront sèches, mais je ne veux plus vous revoir ici chez moi.

Il sourit avec une certaine mélancolie inexplicable et s'en alla. Elle se demanda si elle était vraiment aussi furieuse qu'elle en avait donné l'apparence.

Avant de monter dans sa chambre, elle prévint Marceline qu'elle partagerait le dîner de Sonia Derek.

— Je lui tiendrai compagnie avant de retourner à ma voiture où j'attends une fournée d'anciens mobiles.

— Vous serez seule avec eux ? se formalisa Marceline. Voulez-vous que je vous envoie la petite une fois son service fini ?

— Bah, je m'en débrouillerai.

Marceline s'en alla en disant que les jeunes femmes actuelles ne se comportaient pas comme celles de son temps. Outre la photographie, celle qui devait témoigner lui paraissait tout aussi désinvolte pour ne pas dire délurée.

Sonia Derek parut ravie qu'elle vienne prendre son repas en sa compagnie, lui demanda si elle connaissait le menu. Ce souci de nourriture effarait Zélie mais sa compagne lui expliqua qu'elle avait souvent connu la faim dans ses voyages.

— Vous voyagez donc beaucoup ?

— Assez pour m'en dégoûter quelquefois. Je voudrais bien me fixer quelque part mais surtout à Paris.

— Vous avez un état ?

— Vous voulez dire un métier ? Non mais je ferai n'importe quoi.

Elle questionna ensuite Zélie sur son travail de photographe, et lorsqu'elle apprit que quelques anciens mobiles devaient venir jusqu'à Mouthoumet elle parut égayée.

— Il doit y avoir de jolis garçons dans le tas ?

C'était une réflexion étonnante de la part d'une femme qui avait connu les pires excès masculins.

— Je ne vois en eux que des sujets à photographier le mieux possible et puis ces garçons-là sont souvent en possession de femme et d'enfants. Enfin depuis la mort de mon mari je n'éprouve pas ce genre de souci.

— Que vous dites pour l'heure mais plus tard qui sait ?

Marceline apporta elle-même le panier du repas et déjà se plaignait de l'escalier à monter, du temps perdu.

— Et j'ai oublié le vin, le pain.

— J'irai chercher tout ça, lui proposa Zélie. Mais je passerai par l'écurie pour éviter d'attirer l'attention. Déposez le panier au pied de l'escalier.

— Je n'ai plus de toile cirée, faut que je sorte une belle nappe en tissu.

Lorsqu'elles furent seules, Sonia ne put s'empêcher de remarquer que ça commençait plutôt mal.

— Si je dois rester huit jours dans cette chambre je sens que nous en viendrons aux mains si elle continue de gémir de la sorte.

Cette éventualité scandalisait Zélie. Même avec un caractère aussi trempé que celui de cette jeune femme comment envisager de se battre réellement ?

Elle retira de ce repas un vague malaise. Elle devait même chasser quelques doutes pernicieux qui essayaient de lui souffler que Sonia Derek ne correspondait pas exactement à ce qu'elle attendait d'une femme violentée et spoliée par des canailles en uniforme.

Tout en préparant son matériel pour les photographies à venir elle s'arrêtait souvent devant celles qui séchaient. Eugène et son neveu Alcide étaient sortis de la bergerie à un moment donné pour aller voir les vaches. Il ne pleuvait pas alors, ce serait pour plus tard. Ou bien alors les deux hommes étaient allés au-dehors en cours de nuit sous une averse. Mais pour quelles raisons ?

— Ils ont entendu des bruits suspects, murmura-t-elle.

Peut-être bien mais pourquoi les deux autres ne les avaient pas accompagnés, étaient restés sur leur grabat ? En y regardant de près, elle pensa qu'Eugène avait réagi lorsque les assassins avaient escaladé l'échelle de meunier puisqu'il s'était abattu, une fois mort, sur la poitrine de son frère Léon qui lui était allongé sur son grabat. À plat

ventre mais c'était une façon de dormir. Léon n'avait pas éprouvé le besoin de sortir comme son frère et son fils. Lui et Sébastien devaient dormir profondément pour la bonne raison qu'ils étaient saouls. Les deux autres supportaient mieux le vin ou même en buvaient très peu. Elle conseillera à Wasquehale, pas question d'en parler à Savane, de vérifier les fonds de verre restés sur la table. Cet examen pouvait établir son raisonnement. Sur l'épreuve on ne pouvait vraiment voir.

Les deux étaient sortis, s'étaient rendus avec leurs bottes à un certain endroit. Là où une herbe différente gorgée d'eau poussait et alors elle se souvint de la première vache aperçue, juste en dessous de la fissure dans laquelle Cécile Bourgeau se dissimulait depuis vingt-quatre heures. La vache gisait dans un trou très humide, ni source ni mare, mais une fange avec des joncs et des roseaux.

— La torche, s'écria-t-elle, juste à côté.

— Pardon madame, je suis Célestin Laval et je viens pour la photographie. J'arrive de Davejan où j'étais le seul mobile requis.

Elle avait sursauté, surprise dans ses supputations et elle s'efforça de sourire à ce garçon intimidé, casquette en main.

— Excusez-moi, et prenez place sur cette chaise, oui là sur l'estrade. Je vais ouvrir les panneaux. C'est une belle journée pour mon travail.

Lorsque les miroirs renvoyèrent le soleil dans son visage il cligna des yeux, ébloui.

— Il faudra que vous les gardiez bien ouverts quelques secondes, lui dit-elle, quand je vous photographierai.

— Je voulais vous demander, ma mère m'a dit qu'elle aimerait en avoir une car ça fait du temps que votre mari m'a fait mon portrait en communiant.

— Effectivement, dit-elle soudain émue, se souvenant de toutes ces communions qu'ils faisaient au printemps, des repas auxquels parfois on les conviait, du bonheur de ces années-là, des fous rires et de l'amour sur le divan de la roulotte. Mon Dieu comme elle était impudique, provocante, hardie, estomaquant même Jean dans ses initiatives.

Mal à l'aise le jeune homme se demandait ce que lui voulait cette jolie femme en le fixant ainsi les yeux humides.

— Excusez-moi, murmura-t-elle.

Ils vinrent tous, ceux que la gendarmerie avait convoqués sauf celui de Massac qui avait trouvé à s'embaucher dans les chemins de fer. Il devrait se faire photographe à Toulouse. Lorsqu'elle fut seule, elle retarda le moment de prendre les photographies pour les apporter à la gendarmerie. Elle aurait dû en tirer plusieurs mais y songerait dès qu'elle aurait le temps. Elle croyait reconstituer une partie du drame, élucider pourquoi l'une des six torches se trouvait aussi loin de la

borde et à côté de ce trou humide où gisait une vache égorgée, les pattes en l'air. La torche flambait dans la nuit et Eugène et Alcide, qui n'avaient pas bu à se saouler, l'avaient découverte au moment de fermer la porte de la bergerie. Ils étaient venus voir, avaient trempé leurs bottes dans la fange où baignait la vache et les assassins les avaient tués juste là. Elle se doutait de ce que Wasquehale lui répondrait :

— On les a ensuite transportés chacun dans sa chambre ? Pourquoi tant de fatigue ? C'était inutile. Pourquoi seraient-ils sortis sans prendre une arme ?

Elle avait la réponse quelque part en elle, mais ne parvenait pas à se la donner.

Parfois il aurait maudit Pamphile de sonner la cloche si longtemps avant le début de l'office. Elle le forçait à se lever tout frissonnant, à s'habiller dans sa chambre qui refroidissait car cette nuit-là il ne s'était pas réveillé pour rajouter une bûche à ses braises. Il essaya de se convaincre que sa barbe attendrait bien l'après déjeuner pour être rasée, enfila sa douillette, soupirant à la pensée qu'il devrait la laisser dans la sacristie et au froid humide de l'église.

Il gelait fort et un vent s'étant frotté aux neiges du Buga-rach soufflait. L'abbé Reynaud glissait sur ses bottines fourrées. Et à l'intérieur de l'église, il n'eut même pas la sensation d'une meilleure température. Il jeta un coup d'œil résigné aux quelques formes incertaines des dévotes habituelles dispersées un peu partout. Jamais elles ne se regroupaient aux premiers rangs, par souci de se cramponner à leur banc dûment payé et pour éviter une telle qu'une rancune ancestrale rendait infréquentable. Il eut vaguement l'impression qu'une de ces silhouettes tassées par l'âge et le surplus de vêtements se cachait près du bénitier d'entrée.

Paulet, déjà virevoltant dans ses dentelles, à se demander s'il ne couchait pas dans la sacristie, se précipita pour lui ôter sa douillette à laquelle instinctivement Reynaud se raccrocha une seconde avant de s'en laisser dépouiller. Il essaya de maîtriser ses frissons, ses dents tandis que le vieil enfant de chœur, qu'ailleurs on aurait appelé desservant, commentait la maigre assistance. Le semi-innocent psalmodiait les prénoms de chacune des grenouilles de bénitier présentes et c'était toujours la même litanie. Jusqu'à ce qu'un prénom nouveau jaillisse comme un œuf frais pondu de la bouche de Paulet en pleine jubilation. Comme l'abbé n'y prêtait pas attention le garçon insista :

— Cécile Ladonne qui a épousé un d'Auriac. Je peux même vous donner son nom, son prénom, son âge.

— Tu as pensé aux burettes ?

— Oui Monsieur le Curé. Cécile Ladonne, épouse Bourgeau.

— Je suppose que le vin est glacé. Crois-tu que le seigneur verrait un inconvénient à ce que l'hiver on prépare du vin chaud pour le divin sacrifice ?

Paulet en oublia sa Cécile Ladonne pour regarder Reynaud comme s'il avait prononcé un blasphème.

— Je plaisante mon bon Paulet, je plaisante.

Visiblement le vieil enfant de chœur ne comprenait pas qu'on s'amuse avec les principes du Bon Dieu. Reynaud se prépara et put enfin rejoindre l'autel. Décidément la sacristie lui apparaissait plus fréquentable avec sa tiédeur et il s'en excusa auprès du ciel. Juste comme il commençait sa messe, le nom de Cécile Bourgeau le frappa et il se retourna vivement alors que vingt et un yeux se braquaient sur son dos comme de coutume. Vingt et un car Zéphirine la doyenne avait perdu un œil à cause d'une étincelle de sa cheminée.

Cette Cécile qu'il avait mariée, il s'en souvenait maintenant, c'était dans sa première année de retour d'Algérie, était-ce ce tas compact qui se cachait au fond, alors que les Ladonne possédaient un banc ?

Paulet fut si perturbé par le geste de son curé qu'il se permit un tss tss réprobateur. Reynaud reprit le cours de sa messe. Mais lorsqu'il donna la communion aux mêmes bouches édentées, à l'haleine parfois rude de chaque matin, il darda son regard sur la forme prostrée dont il n'apercevait même pas le visage.

De retour dans la sacristie Paulet sanctionna ses attitudes dérangeantes d'un moindre empressement.

— Tu es sûr qu'il s'agit de Cécile Ladonne ? Épouse Bourgeau ?

Dans sa vie, Paulet usait son intelligence quelque peu murée depuis l'âge de six ans à collectionner les prénoms, les noms, les dates de naissance, de mariage de toute la population de Cubières et même d'une partie de celle de Soulatgé. Mettre en doute sa mémoire rabâcheuse c'était le blesser à cœur. Il hissa sa petite tête d'oiseau en haut d'un cou à la pomme d'Adam aiguë pour laisser tomber, ainsi grandi de quelques centimètres :

— Je ne me trompe jamais. Même le maire vient parfois me demander des dates pour un tel ou une telle.

Du coup Reynaud enfila seul sa douillette mais comme il allait sortir de la sacristie une silhouette lui barra le passage. Paulet crut nécessaire de balayer l'intruse, sachant que son curé avait grand besoin de chaleur et de bon café, mais Reynaud le retint et fit entrer Cécile Bourgeau dans la petite pièce bien encombrée. Il signifia à Paulet d'aller mais celui-ci comptait bien s'attarder, prêt à souffler de travers sur les cierges et à manipuler maladroitement l'éteignoir. Non sans mal venait de s'extirper de la partie la moins organisée de son cerveau cette abominable histoire venue d'Auriac. Il eut beau coller l'oreille à la porte de la sacristie il n'entendit pas Cécile demander à Reynaud s'il la reconnaissait.

— Bien sûr, bien sûr et dès que j'ai appris l'horrible malheur qui vous frappe j'ai prié pour vous et pour ces malheureuses victimes.

Tout à cette idée qui lui avait fait parcourir d'une traite, durant cette nuit glaciale à travers la forêt domaniale de l'Orme Mort plus de dix kilomètres, Cécile se laissa aller à dire :

— Si seulement c'était tout, mais y a le reste et j'ai pensé à vous, Monsieur le Curé, qui m'avez mariée. Que même vous étiez de la noce et avez repris deux fois de l'oie farcie.

Effaré, toujours frissonnant malgré sa douillette, le curé se demandait bien ce qui pouvait être pire que la mort de quatre hommes dont son propre mari. Les cinquante vaches peut-être ? Mais Cécile écartait tout ça d'un haussement d'épaules :

— Ils sont dans notre maison, Monsieur le Curé, et il faut les en chasser. L'abbé Curiel d'Auriac ne me plaît pas. Il n'y a que vous qui puissiez venir jeter de l'eau bénite dans toutes les pièces, y compris la cave, l'écurie, le grenier. Surtout le grenier car je me demande si ce n'est pas là-haut qu'ils me guettent. Vous comprenez, ma belle pendule que j'ai emportée comme partie de ma dot s'est arrêtée à 3 heures du matin le jour où Eugène, Léon, Alcide et Sébastien sont morts. Sûrement à la même heure. Et il y avait une trace dans le plancher de la pendule et puis une autre dans notre chambre, dans la chambre de *darnier*, je veux dire de derrière. Et j'ai pas osé monter au grenier où Eugène garait ses affaires. Surtout celles qu'il avait ramenées de là-haut.

— De la bergerie ? demanda Reynaud, que le mot là-haut amenait jusqu'à cette borde située à plus de huit cents mètres d'altitude.

— Non ! s'énerva Cécile qui tout aussitôt chuchota avec des regards inquisiteurs autour d'elle :

— La guerre.

Soudain réveillé, arraché à sa somnolence frileuse, l'abbé Reynaud s' alarma et prit un ton et un visage sévères, du moins il essaya en toute honnêteté.

— Attention Cécile, ou vous vous taisez ou je vous entends en confession. Je vous préviens que tout ce que vous pourrez dire en dehors de ce sacrement de pénitence s'adressera à l'homme que je suis, c'est-à-dire au citoyen qui ne peut devenir complice d'une quelconque affaire douteuse. Si vous vous confessez, ce que vous direz restera couvert par le secret de la confession. Personne n'en saura rien.

— C'est pas de la confession, Monsieur le Curé, je veux que vous chassiez ceux qui fouillent la maison d'Auriac et laissent des traces de main.

Elle essaya par deux fois de préciser, n'y parvint qu'à travers un souffle rauque d'animal aux abois :

— Une main sans annulaire, Monsieur le Curé. Et vous savez bien ce que ça signifie, depuis que la guerre est finie et qu'on raconte un peu n'importe quoi sur ces braves gens qui sont partis défendre les Parisiens.

C'était l'antienne depuis la levée en masse : les braves garçons de ce canton étaient partis défendre les Parisiens qui n'avaient pas su se

débrouiller avec les Prussiens, et avaient ensuite mis le feu à Paris et fusillé son archevêque. Ce détournement hargneux de l'histoire mettait Reynaud en colère, mais ses explications argumentées ne convainquaient personne. Du moins à Cubières. Là-dessus, comme certains mobiles ayant appartenu à des corps-francs paraissaient plus riches à leur retour qu'à leur départ, la légende des mains amputées d'un doigt avait couru. Galopé plutôt.

— Ma pauvre Cécile, un jaloux est en train de vous faire peur avec ces empreintes laissées volontairement un peu partout. Il faut que vous en parliez aux gendarmes. Vous avez dû les rencontrer après cette horrible tragédie qui vous prive d'un mari et de toute une famille.

— Le Léon et les neveux je m'en passerai mais l'Eugène me manquera c'est sûr. Les gendarmes je ne veux pas les voir. Ils vont me poser des questions qui m'embrouilleront la cervelle si bien qu'ils croiront que c'est moi qui ai fait le coup.

— Ça m'étonnerait, fit Reynaud, qui songeait à la chaleur de la cuisine où Pamphile, qui sortait de l'église avant la fin de la messe, allumait un grand feu pour le réchauffer.

— C'est qu'il y a les vaches et que je sais rien d'elles, Monsieur le Curé. Eugène menait ses affaires sans m'en parler. Il disait plus à Léon qu'à moi. Mais ça allait bien comme ça après tout. Moi je veux que la maison soit bénie car si je dois revenir ici à Cubières faudra bien que j'y rentre pour préparer mes biens. C'est sûr qu'elle va revenir à la famille d'Eugène et comme ce sont des mange ce que vous savez, j'aurai pas la loi.

— Si vous croyez qu'une bénédiction suffira à libérer votre maison de je ne sais trop quoi, faites venir l'abbé Curiel.

— Ça jamais, il me prendrait en confession et je devrais tout lui dire. Et surtout il veut toujours savoir comment ça se fait que l'Eugène et moi nous n'ayons pas d'enfants. Chaque fois que je me confesse, il y revient et je vais pas lui dire comment on s'y prenait Eugène et moi, il ne me donnerait pas l'absolution. Non c'est vous qui devez venir, Monsieur le Curé. Je vous payerai ce qu'il faut, la location de la charrette et tout, un bon repas, et ce que vous voudrez mais sans vous je ne rentrerai plus jamais dans cette maison pleine de démons.

— Alors ma pauvre Cécile il vous faut un exorciseur et il n'y en a qu'un seul par diocèse. Pour nous c'est celui de Carcassonne qu'il faudrait faire venir.

Malgré ses bottines fourrées, les pieds de Reynaud se mortifiaient et le froid mordait ses chevilles osseuses, grimpait pour lui dévorer le ventre et lui donner la colique comme toujours. Il avait besoin d'un bon feu, de café bouillant, de repos de l'esprit. Cette femme au visage nouveau, il n'osait regarder ses excroissances flamboyantes, le

bouleversait, lui donnait les remords de se montrer aussi peu charitable, de répéter que l'abbé Curiel seul pouvait se charger d'asperger d'eau bénite la maison endiablée.

— Venez avec moi, décida-t-il soudain, vous avez besoin d'un bon feu et de café. Ma servante nous attend.

Façon de dire car Pamphile ne supporterait pas l'intrusion de cette malheureuse et le lui ferait payer durant plusieurs jours. Ne serait-ce qu'en sonnant la première volée de cloche encore plus tôt que d'habitude.

Paulet faillit recevoir la porte de la sacristie en plein nez et lâcha l'éteignoir de surprise. Effaré, il regarda son curé s'en aller avec cette femme qui n'aurait pas dû à son sens être là, mais à veiller le cadavre de son mari. Mais déjà avant son mariage on en disait des choses sur elle, et lui Paulet ne l'aurait jamais épousée après que d'autres l'avaient fréquentée du côté de la Roquegude.

Comme prévu, Pamphile ne se priva pas de commentaires entre dents une fois la surprise première avalée mais non digérée.

— Maintenant, nous recevons les femmes des assassinés, des faux vachers, des n'importe qui. Qu'est-ce qui va encore nous franchir le pas de la porte, vous pouvez me le dire ?

Finalement Reynaud l'envoya faire sa chambre, ajouta qu'ensuite elle devrait se rendre à l'église voir si Paulet n'avait pas oublié quelques cierges. Pamphile y vit une occasion d'économiser sur le budget de ces lumières, trop élevé à son sens et qui empêchait son abbé de manger plus souvent de la viande.

S'il avait espéré que la bonne chaleur, le café, la tartine de pâté et le saucisson auraient amolli l'opiniâtreté de cette femme il s'était profondément trompé. Elle persistait, le harcelait, disait que s'il refusait elle irait prier dans l'église, y resterait la journée, la nuit s'il le fallait mais n'en démordrait pas.

— Il y avait d'autres fidèles ce matin pour la messe et déjà tout Cubières sait que vous êtes ici au lieu d'attendre à Auriac la restitution du corps de votre mari.

Elle se moquait des ragots, des regards mauvais, des commentaires acides. Elle voulait qu'il monte jusqu'à sa maison et en chasse ceux qui en troublaient la sérénité.

— Ils ont ouvert les matelas à coups de couteau, cassé les meubles. Un homme ne peut avoir une force pareille je vous dis qu'ils étaient plusieurs démons. Si ce ne sont pas les Bourgeau qui d'autre ? Ceux qui n'ont que quatre doigts ? Vous en connaissez beaucoup vous dans le pays qui n'auraient que quatre doigts à la main gauche ?

Quelqu'un entra dans le couloir et demanda poliment Monsieur le Curé. C'était le maire du village, un fidèle que Reynaud trouvait trop bigot, se souvenant de ses spahis souvent bouffeurs de curés mais plus

sincères. Il essaya de sortir de la cuisine avant que le nouveau venu n'y entre, mais c'était trop tard.

— On m'avait bien dit que Cécile Ladonne devenue Bourgeau était là. On te cherche à Auriac, Cécile, les gendarmes ont frappé déjà hier à ta porte et là-bas on craignait que tu n'aies fait une bêtise ou que les assassins de ton mari ne s'en soient pris à toi.

Alors Cécile, avec une présence d'esprit remarquable se tourna vers Reynaud et déclara :

— Justement, Monsieur le Curé a décidé de me ramener là-bas sans plus tarder.

Dans la charrette anglaise attelée au rouge que conduisait le capitaine Savane, Zélie restait assise bien droite, lointaine, répondant par monosyllabes à ce que disait son compagnon. Il finit par s'excuser pour les paroles de leur dernière rencontre. Elle accepta sa contrition sans manifester la moindre sympathie.

Il venait la chercher car le Parquet voulait l'entendre sur les lieux mêmes du crime faute d'avoir trouvé Cécile Bourgeau chez elle. Grâce à la clé cachée dans une encoche du mur on avait pu pénétrer dans sa maison, mais celle-ci était vide. Les gendarmes n'ayant pas d'ordre de perquisition avaient demandé à la voisine, Marinette, de regarder partout si la veuve n'avait pas besoin de secours. La vieille femme ayant escaladé avec peine l'escalier poussa de tels cris que Wasquehale et ses gendarmes se précipitèrent, découvrirent le saccage dans les chambres. Dans la cuisine, un faitout de ragoût avait en partie brûlé et un saucisson oublié sur la table paraissait avoir été attaqué par les rats.

Le rouge galopait tranquillement, parcourait vite des distances qui prenaient des heures à Roumi. En un peu plus d'une heure ils découvrirent les tombereaux alignés dans la montée de Redoulade. Au moins vingt attelages par deux chevaux à la fois et déjà les dépeçages avaient commencé. On apportait sur des brancards les découpes environnées de nuages de mouches, chose étonnante par le froid, mais du bout des lèvres Zélie expliqua à Savane que les bergeries servaient d'abris d'hivernage aux mouches.

— Vous en aurez toujours autour des moutons quelle que soit la saison. Attirées par l'odeur du sang elles sont sorties de la borde pour voler autour des viandes.

En même temps elle tirait un fin mouchoir de sa manche et s'en tamponnait le nez. L'odeur, malgré ce vent glacé, était désormais irrespirable et depuis la route ils apercevaient ces messieurs du Parquet en chapeau haut de forme qui visiblement auraient préféré être ailleurs.

Un fourgon-ambulance attendait également, il devait emporter les corps pour l'autopsie. Mais Wasquehale qui vint au-devant d'eux leur annonça que les légistes opéreraient à Mouthoumet dans une salle de la gendarmerie. Ce qui n'enchantait pas les épouses de ces militaires.

Tout ce monde, nouveau pour Zélie, s'empressa autour d'elle, le juge d'instruction, le procureur, les greffiers, un représentant de la

préfecture et le maire de Mouthoumet. Elle expliqua comment elle était venue là avec son fourgon-laboratoire. Elle utilisait ce mot à dessein pour donner à sa présence dans ces lieux un caractère de sérieux. Mais parfois, le mot roulotte venait naturellement à sa bouche. Elle indiqua la fissure de la falaise en surplomb où Cécile Bourgeau aurait passé vingt-quatre heures dans la terreur...

— Dès qu'elle aperçut la première vache égorgée dans cette cuvette fangeuse où poussent des joncs, elle m'a dit avoir pressenti un grand malheur et de cette hauteur où elle se tenait elle découvrit toutes les autres bêtes.

Elle ne confia pas à ces gens-là qu'à son sentiment, la vue des vaches mortes avait bouleversé Cécile plus que la crainte que son mari et les siens fussent morts également.

Le juge d'instruction qui n'avait pas trente ans monta adroitement jusqu'à cette corniche étroite, s'inséra dans la fissure pour regarder autour de lui et précisa ce qu'il distinguait. Zélie comprit qu'il doutait que la femme Bourgeau ait pu rester là vingt-quatre heures dans la pluie et le vent sans bouger.

Zélie indiqua comment elle s'était rapprochée de la maison.

— Vous n'avez vu que deux chiens ?

— Deux chiens morts, oui.

— Il paraît qu'ils en avaient trois.

— Peut-être a-t-il rejoint les meutes errantes.

Des soldats de l'intendance emportaient des quartiers de vaches sur des brancards improvisés, les bouchers travaillaient du couteau, de la scie pour découper les animaux.

Et lorsqu'ils éventraient l'un d'eux l'odeur faisait fuir tout le monde, les bouchers eux-mêmes protégeaient leur visage de masques d'étoffe. Leurs blouses blanches étaient souillées de sang et de bouse. Zélie avait hâte de quitter cet endroit qui s'apparentait à une scène d'enfer.

À sa suite ils entrèrent tous dans la pièce avec sa table encore mise, la dame-jeanne, la miche de pain et elle essaya de voir les fonds de verre. Elle s'approcha de la table comme si, effrayée lors de sa première visite, elle avait fait de même et son cœur battit plus vite. Sur les quatre verres l'un n'avait aucun dépôt de vin rouge et un autre gardait un fond à peine rosé comme si le buveur avait rajouté de l'eau. Gagnée d'impatience elle essaya d'attirer l'attention de Wasquehale sur ces verres mais le brigadier chuchotait avec le procureur, et le petit juge nerveux lui demanda de poursuivre la reconstitution. Elle pénétra dans la petite chambre voisine :

— Ils étaient tels que je les ai photographiés.

— Ça ne compte pas, répliqua le magistrat dédaigneux, ça n'a servi à rien ces photographies et je ne comprends pas pourquoi on vous a

demandé de les faire. Vous ne serez pas indemnisée d'ailleurs.

— Ce n'est pas mon souci, mentit-elle furieuse.

Elle expliqua cependant la position des corps que l'on avait enlevés. D'ailleurs les grabats se trouvaient souillés. Lorsqu'elle fut montée au premier et eut fait son récit, elle se hâta de redescendre et de sortir. La puanteur extrême la révolta. Le juge la rejoignit, voulut savoir comment elle avait annoncé à la femme Bourgeau ce qu'elle venait de découvrir et quelle avait été sa première réaction.

— Je crois que sur-le-champ, elle n'a pas réalisé ce que je lui disais avec d'infinies précautions. Je me suis rendu compte que je n'étais pas compréhensible pour elle en usant de mots qu'elle ne devait jamais utiliser. J'avais hâte de partir, de rejoindre la route et le village. Je suis donc montée à cru sur mon cheval qui n'est pas fait pour la selle.

— Quel sang-froid ! se moqua le jeune juge, ce qui irrita Wasquehale qui arrivait derrière eux :

— J'ai déjà apprécié le comportement de madame Terrasson, dit-il sèchement. Vous n'ignorez pas que j'ai été chargé d'une enquête sur tous les mobiles de ce canton pouvant avoir été mêlés à des affaires de pillage et autres. Votre collègue qui m'a chargé de cette mission tenait lui à ce que chaque suspect ou non soit photographié, et madame Terrasson a accompli une tâche excellente qui ne peut que lui attirer les félicitations de ce magistrat.

D'abord désarçonné le juge d'instruction préféra s'éloigner vers la cuvette fangeuse et, malgré ses préventions contre ce garçon malpoli, elle y alla aussi.

— On a trouvé là une torche ayant brûlé, dit-elle. Madame Bourgeau ignorait de quoi il s'agissait et m'a demandé des explications. Vous pouvez d'ailleurs voir le trou où on l'avait fichée.

En même temps elle regardait le brigadier et ce dernier réalisant qu'elle essayait de lui faire comprendre quelque chose fronça les sourcils, alla examiner ce trou. Le juge furetait déjà plus loin et, ne pouvant plus garder pour elle ses suppositions, Zélie lui parla des fonds de verre sur la table.

— Deux sont presque noirs, un plus clair comme si on avait coupé son vin d'eau, le dernier tout à fait limpide. Je me demande si Eugène Bourgeau buvait beaucoup, ajouta-t-elle.

Alors qu'elle n'y croyait plus elle vit le visage de Wasquehale s'éclairer, puis le brigadier la remercia d'un sourire et se dirigea à pas rapides vers la borde. Le procureur et les greffiers, eux, arrivaient une fois de plus.

Il y eut quelques secondes de silence au cours desquelles Zélie surprit le grincement de toutes ces scies de boucher tranchant dans les cadavres de vaches, et elle fut heureuse que le procureur lui pose une question :

— Personnellement j'aimerais avoir ces photographies, dit-il, je suis de l'avis du brigadier, elles sont intéressantes. Nous ne pourrions en faire état mais pour ma propre gouverne elles peuvent m'être utiles.

— Je peux vous en faire un tirage, monsieur le procureur.

— Je vous le payerai bien entendu. Comment avez-vous pu les prendre ?

Elle raconta comment et il parut satisfait que le brigadier et elle aient eu la bonne idée de photographier les corps de haut. Plus tard on lui dit qu'elle pouvait disposer de son temps, mais Jonas Savane ne paraissait pas prêt à la raccompagner à Mouthoumet. Elle rejoignit la route dans l'espoir de trouver une voiture en s'éloignant des tombereaux qui empestaient. Les conducteurs de ceux déjà remplis de quartiers ne savaient encore où ils devaient se rendre. C'étaient tous des habitants du canton réquisitionnés par le préfet et qui rageaient de perdre leur journée, sans parler de ce sang et de ces saletés qui gâtaient leur voiture. Il faudrait les brosser à grande eau pour les nettoyer et en chasser l'odeur. L'un d'eux disait qu'il pousserait le sien dans un *gour* du ruisseau le Sou, l'immergerait pendant un jour entier avant de l'en retirer.

Elle pensait demander à Savane de lui prêter sa charrette, lui pouvant rentrer avec le Parquet, lorsqu'elle vit un char à banc qui descendait du col de Redoulade. Le conducteur en était un curé qui retenait d'une main son grand chapeau et essayait de l'autre de freiner sa mule qui s'emballait dans la pente. Lorsqu'elle reconnut l'abbé Reynaud de Cubières elle lui fit signe, mais voyant qu'il ne parvenait pas à maîtriser son animal elle courut le long du char lui criant de serrer la mécanique. Lorsque les sabots de bois bloquèrent les roues, la mule fut bien forcée de s'arrêter mais furieuse donna des ruades contre la planche protégeant le siège de conduite.

— Ah, celle-là m'en fait-elle voir depuis Cubières ! Bonjour madame Terrasson. Vous êtes encore sur les lieux de cette abomination ?

Elle découvrait tapie, assise à même le plancher, Cécile Bourgeau qui le doigt sur la bouche la suppliait de ne pas trahir sa présence. Et l'abbé bien ennuyé par cette volonté de se dissimuler soupira :

— Madame Bourgeau ne veut pas que les gendarmes la voient. Nous allons jusqu'à Auriac. Pouvons-nous vous emmener quelque part ?

— Ce serait Mouthoumet bien au-delà de votre route.

— Montez, supplia Cécile, montez. Vous trouverez bien quelqu'un à Auriac. Je veux que vous entriez avec nous dans ma maison, que vous voyiez ce qu'ils m'ont fait.

Le curé levait les yeux au ciel, devait savoir ce que cette pauvre

femme terrorisée d'apparence, voulait dire. Zélie sans réfléchir s'installa à côté du prêtre et celui-ci essaya de faire repartir la mule, oubliant qu'il avait coincé la mécanique. Zélie tourna la manivelle mais la mule rechignait encore. Elle se pencha et lui tira vigoureusement la queue à deux mains. L'animal se décida enfin.

— Vous comprenez, gémissait Cécile, toujours cachée dans le coin de la voiture, je me suis enfuie de la maison. Il y avait des choses... des traces... Ils m'ont tout cassé. Éventré les matelas. Arrêté la pendule. C'est des démons. Parce qu'ils ont été assassinés, ils se permettent n'importe quoi, mais il y avait quelqu'un avec eux avec une main sans l'annulaire.

Dans ce fatras de paroles hachées, désordonnées, Zélie ne savait que repêcher, regardait le curé qui avait un sourire résigné. Il ne s'était pas rasé de la journée, avait dû courir Cubières pour se faire prêter cet attelage, l'un fournissant le char à banc, l'autre la mule en prévenant qu'elle n'était pas commode. Il s'en était rendu compte. Ils roulaient depuis des heures et dans Redoulade elle avait fait des siennes.

— Monsieur le Curé va bénir chaque pièce pour que je puisse enfin y préparer en paix mes affaires. Je ne resterai que quelques jours à Auriac, je rentre à Cubières.

— Mais l'enterrement ? se scandalisa Zélie, qui n'aurait peut-être jamais la consolation de suivre celui de Jean.

— Ils se débrouilleront, je laisse la maison comme je l'ai trouvée et bonsoir les Bourgeau et les vaches et tout le bazar. J'ai la maison de mes parents et je m'en contenterai comme il faut.

— Vous ne pourrez constamment fuir les gendarmes, et en ce moment il y a le Parquet, c'est-à-dire le juge et le procureur à la bergerie. Eux aussi voudront vous entendre, lui dit Zélie agacée.

L'abbé Reynaud prétendait rendre une visite de courtoisie à son confrère d'Auriac, s'excuser auprès de lui de son intervention dans sa paroisse, ne savait trop comment s'expliquer, mais Cécile Bourgeau ne l'entendait pas ainsi. Elle voulait qu'il asperge d'eau bénite toute sa maison avant de se rendre à la cure et rencontrer l'abbé Curiel.

— Vous croyez que je vais attendre devant ma porte avec tous les voisins qui me regarderont comme une bête curieuse ? Je ne rentrerai pas dans cette maison tant que vous ne l'aurez pas aspergée. Ensuite vous ferez ce que vous voudrez, madame Terrasson et moi visiterons toutes les pièces pendant votre absence.

Dans le vent qui glaçait les rues Reynaud frissonnait, malgré sa douillette et la flanelle triple qu'il portait sous sa soutane ainsi que ses caleçons longs en même tissu. Le caractère entier de l'abbé Curiel lui était connu et il redoutait de le voir arriver alors qu'il empiéterait sur ses prérogatives. Il lui faudrait bien lui avouer par la suite la petite cérémonie qu'il venait de faire, et la colère prévisible de cet homme intransigeant le glaçait bien plus que ce Cers qui soufflait.

Déjà lorsque la mule s'était arrêtée devant chez elle, Cécile avait sauté à terre, étonnant Zélie. La forme prostrée, humble, rencognée dans l'angle du char à banc faisait preuve d'une agilité peu commune. Debout devant sa porte la femme Bourgeau tenait l'aspersoir à la main, le présentait au curé dans son réceptacle contenant de l'eau lustrale. Reynaud avait eu beau lui dire qu'il bénirait l'eau une fois au village elle avait voulu qu'il emporte celle du bénitier de son église.

Zélie, descendue à son tour de la voiture, voyait autour d'elle frémir les rideaux des fenêtres sans distinguer la moindre silhouette. Lui vint l'impression que les maisons avaient des yeux propres qui renseignaient leurs occupants.

Rapidement Reynaud agita son aspersoir vers la porte, mais Cécile trouva que c'était insuffisant et il dut s'y reprendre avant qu'elle ne prenne la clé et ne la tourne dans la serrure. La porte grinça comme dans un mélodrame et dès lors le prêtre avança seul, madame Bourgeau se cachant derrière sa maigre personne. Découvrant dans la cuisine son saucisson dévoré en partie par les rats et son faitout brûlé elle poussa des gémissements.

— Ils ont mangé mon saucisson, fait brûler mon ragoût.

Puis elle ouvrit la petite porte vitrée de la pendule et Reynaud envoya quelques gouttes. Il vit la trace d'une main sans annulaire tout

comme Zélie qui la trouva presque trop parfaite. Celui qui l'avait laissée s'était bien appliqué pour signer en quelque sorte son passage.

En une procession réduite ils grimpèrent à l'étage où Cécile mesurait le nombre de coups d'aspersoir, grognait lorsque Reynaud se lassait.

Le désordre de la chambre confondit le curé et Zélie et ils restèrent sur le seuil, tandis que Cécile se ruait vers son matelas une fois celui-ci bénit. Elle prit une poignée de laine, l'examina et cria, furieuse :

— Le matelassier m'a trompée, il y a de la filasse là-dedans, au lieu de pure laine.

L'empreinte de la main aux quatre doigts était visible sur le mur chaulé. Zélie l'examina et en conclut que l'auteur avait mouillé sa main pour qu'elle retienne de la poussière. Pousière trouvée sous le lit, estima-t-elle en se penchant pour regarder sous le sommier. Lorsqu'elle se releva Cécile la foudroyait de ses yeux durs :

— Vous voulez le balai ?

Puis à l'intention de Reynaud :

— On continue, la chambre de derrière et puis le grenier.

C'est alors que la porte de la rue s'ouvrit avec son grincement habituel.

— Madame Bourgeau ?

Zélie reconnut la voix du capitaine Jonas Savane. Comment avait-il pu les retrouver aussi vite ?

— C'est qui ? murmura Cécile, les yeux grands ouverts d'anxiété.

— Ce n'est pas le brigadier, la rassura Zélie, se demandant si cet homme n'était pas plus inquiétant que Wasquehale.

Elle commençait de descendre lorsqu'il se trouva devant elle en train de monter les marches :

— Je vous ai vue grimper dans ce char à banc avec le curé Reynaud et j'ai perdu du temps à retrouver cette maison. Heureusement, tout le monde avait vu passer l'attelage et certains depuis leurs étages avaient surpris Cécile Bourgeau dans le fond. Que faites-vous ici ?

Elle le lui expliqua et il haussa les épaules avec un petit rire sceptique sur les bienfaits d'une telle cérémonie.

— Les démons à exorciser chez ces gens-là sont la cupidité et la cruauté, pas autre chose. Si Bourgeau est coupable sa femme l'est aussi.

Il parlait assez fort pour que Reynaud et surtout Cécile entendent et soudain, furieux, le curé sortit de la chambre et apostropha le capitaine :

— Je n'attendais pas de vous une telle accusation sans fondement. Je vous avais reçu au presbytère comme un homme pondéré sans idées préconçues, et je retrouve un accusateur du genre de Fouquier-

Tinville.

— N'exagérons rien, fit Savane d'un ton léger, simple tactique policière. Qui cherche le vrai peut prêcher le faux. N'oubliez pas que j'enquête sur d'horribles forfaits opérés par des canailles inhumaines. Cette femme en sait plus que vous ne le pensez. J'ai pu apprécier votre grandeur d'âme, mais votre bonté ne peut rien contre des crimes aussi odieux.

Comme elle était venue la colère de Reynaud s'en allait, le laissant épuisé, contrit de ce moment passionnel. Le capitaine pénétrait dans la chambre, y trouvait Cécile Bourgeau debout auprès d'un lit au matelas crevé :

— Qui a fait ça ?

Pour toute réponse elle désigna l'empreinte sur le mur et Savane alla y jeter un œil, haussa les épaules :

— Ne me dites pas que vous ne comprenez pas ce que ça signifie ?

Éperdue Cécile fixa Zélie qui venait d'apparaître à la porte.

— Il serait temps de nous en dire davantage, madame Bourgeau. Vous risquez d'être arrêtée comme complice, jetée en prison, accusée à la place de votre mari. La justice est très sévère pour les pillleurs, les détrousseurs en temps de guerre et leurs complices. L'ombre de l'échafaud plane déjà sur votre tête :

— Ne vous laissez pas impressionner, lança Zélie d'une voix tremblante d'indignation. Je suis personnellement certaine que si votre mari était coupable vous n'en saviez rien. Et puis une femme n'est pas forcée de dénoncer son mari.

— C'est vrai, reconnut le capitaine, mais si elle profite d'un bien mal acquis par ce dernier elle peut être sévèrement condamnée.

— Où voyez-vous un profit chez cette pauvre femme ? Regardez ses vêtements, sa maison saccagée ? Elle n'allait à la bergerie du pech de l'Estelhe que pour apporter le pain et les provisions. Tout se passait là-bas avec ces cinquante vaches surveillées par les frères Bourgeau dont on ignore qui en est le propriétaire.

Elle finit par s'arrêter car le capitaine Savane souriait comme charmé par sa véhémence.

— Quelle chaleur, si les femmes pouvaient l'être quel avocat vous feriez, ma chère !

Le curé vint à la droite de Zélie :

— Voulez-vous que je poursuive mes aspersions, Cécile ?

— Oui, dit-elle dans un murmure, la chambre de *damier* et puis il faut asperger le grenier. Quand je suis partie dans la nuit j'ai cru entendre des bruits là-haut.

Seule Zélie resta à cet étage, examinant la chambre, préoccupée par un détail fugace, une constatation, peut-être une remarque, enfin un fait dérangeant qui refusait de s'aligner dans la continuité de ces

graves moments. Était-ce l'empreinte, le matelas éventré ? Les meubles fracassés ?

Même spectacle dans la chambre de *damier* autrement dit donnant sur le derrière de la maison. Zélie comprenait cette langue ancienne même si elle ne la parlait pas. À Lézignan déjà, petite ville moderne avec le chemin de fer, quelques industries, on s'éloignait peu à peu de ce parler qu'on trouvait peu distingué, paysan.

Le même saccage avait été reproduit dans cette pièce sans qu'on puisse en comprendre la raison, sinon la volonté de se venger dans ce qui était le plus cher pour des gens comme les Bourgeau, leur pauvre patrimoine de meubles.

Là-haut dans le grenier personne ne parlait alors que jusque-là le prêtre psalmodiait, Savane commentait d'une voix sarcastique ses allées et venues, Cécile gémissait. Ils se taisaient et Zélie s'inquiéta.

Ce fut le même silence qui succédait à un éclair d'orage, lorsqu'on rentre la tête dans les épaules dans la crainte du coup de tonnerre. La bouche sèche, les jambes faibles comme toujours, Zélie s'attendait à une catastrophe.

— Monsieur le Curé, approchez. Le temps des patenôtres est fini, maintenant regardez la réalité en face. La réalité dans sa nudité scandaleuse. Ceci est un étui en zinc de pierre à aiguiser les faux. Le faucheur le porte à la ceinture rempli d'eau. C'est un récipient de peu de valeur, mais qui pour l'heure prend celle d'une corne d'abondance car si je le renverse...

Il dut joindre le geste à la parole car Reynaud poussa une exclamation de surprise, renforcée de drame par celle plus horrifiée de Cécile.

— Des alliances en grand nombre, des douzaines, des bagues, certaines avec des pierres serties, des bracelets, des colliers, des broches avec des brillants. Celle-ci doit bien valoir trois à cinq mille francs. Combien de vaches pourrait-on acquérir avec, madame Bourgeau ? Vous devez le savoir vous qui en possédiez cinquante ?

Cécile ne gémissait même plus.

— Et ce médaillon avec une miniature délicate d'enfant en bas âge et même, quelle pitié, quelques cheveux d'un ange blond. Ces bandits ne reculent devant aucun sacrilège. Ceci est une parure, madame Bourgeau, complète avec les mêmes pierres, le même or vieilli. Vous savez comment on appelle ce genre d'étui pour une pierre à aiguiser les faux, madame Bourgeau ? En votre patois je ne sais mais en bon français c'est un couffin. Un mot proche de coffre-fort n'est-ce pas ? Et ce couffin-là recèle une véritable richesse. Celui qui a eu l'idée de l'utiliser comme cachette a bien préparé son affaire. Lorsque je l'ai aperçu avec sa pierre à aiguiser qui dépassait je n'y ai pas prêté attention sur-le-champ car je supposais que la pierre plongeait

jusqu'au fond, sur environ quarante centimètres. Pour entretenir la faux une grande pierre est nécessaire étant donné la dimension de la lame. Seulement...

Il dut faire une démonstration que Zélie ne pouvait suivre mais qui fit pousser une exclamation au curé Reynaud. Cécile comme résignée ne manifestait plus rien.

— Et voilà, la pierre est cassée et ne mesure plus que cinq centimètres pour la laisser dépasser du couffin et laisser croire qu'elle l'occupe entièrement jusqu'au fond. Mais elle servait seulement de bouchon en reposant sur ce joli petit tas de bijoux.

Nouveau silence, légèrement moins profond et Zélie sut que Cécile Bourgeau haletait comme si elle suffoquait devant pareille découverte. Puis d'une voix essoufflée elle protesta sans vigueur :

— Je fauche pas, moi. C'est Eugène qui fauche.

— Première nouvelle, peut-être premier aveu, qui sait ? ricana Savane.

Mais que pouvait comprendre Cécile dans cette allusion à l'argot des malfaiteurs ?

— Et je monte jamais au grenier, parce que j'ai peur des rats, ajouta-t-elle d'une voix plus affirmée. Petite j'ai été mordue par un dans ma berce. J'ai jamais oublié.

— Évidemment, dit Savane, mais sans ricanement ni sarcasme. Vous savez qu'il y a là une véritable fortune, madame Bourgeau, de quoi acheter un millier de vaches peut-être ? On n'a pas retrouvé d'argent à la bergerie et pour cause. Votre fortune est ici.

Zélie essaya de suivre dans l'esprit particulier de Cécile le cheminement de cette supposition. Déjà bouleversée par les bêtes abattues, elle ne pourrait jamais accepter l'idée qu'un millier aurait pu entrer en leur possession.

— La pâture de Pech de l'Estelhe aurait jamais pu les nourrir, répondit-elle un peu trop vite, sans comprendre que c'était une sorte d'aveu.

— On commence avec cinquante et plus tard, bien plus tard on achète plus grand ailleurs, dans le pays de Sault par exemple où les herbages sont meilleurs, pourquoi pas le Lauragais ou le Limousin ? Mais laissons cela. Monsieur le Curé vous êtes témoin que ce couffin était pendu à ce clou et que je l'ai décroché sous vos yeux, en ai vidé le contenu. Je remets tout en place pour laisser aux gendarmes le soin de poursuivre la perquisition. Pour ma part, je n'ai qu'une délégation de la Sécurité Militaire qui ne me permet pas de pratiquer ces fouilles. Je dois m'effacer devant Wasquehale et à plus forte raison devant le Parquet. Avant de vous suivre j'ai fait prévenir le brigadier et le procureur.

— Vous saviez que madame Bourgeau était dans mon char à

banc ? s'effara le curé.

— Vous avez longé ces tombereaux qui chargent les quartiers de vaches et qui sont très hauts. Plusieurs charretiers l'ont aperçue cachée et l'ont reconnue...

Zélie s'assit sur la dernière marche, essayant de réfléchir à ce qui venait de se dérouler là-haut. Reynaud dut faire la même chose, car il demanda au capitaine Savane si d'après lui les inconnus qui avaient saccagé la maison et laissé ces empreintes de main mutilée cherchaient ce trésor.

— Certainement. Mais ils n'ont pas prêté attention à ce couffin suspendu à un clou avec sa pierre qui en dépassait. Ils ont fouillé le bas sans trop faire de dégâts, pensant que le butin se trouvait dans les chambres. Les paysans cachent toujours leurs biens les plus précieux là où ils dorment. La visite nocturne du grenier avec une chandelle n'a pas révélé ce que nous découvrons en plein jour.

— J'ai rien volé ! protesta Cécile.

— Mais pourquoi les empreintes ? Voyons, s'il s'agit d'une personne, amputée d'un doigt pour voler son alliance, venue par ici, c'est pour se venger, pas pour devenir voleur à son tour ?

— En fait il est possible que celui ou celle qui a été amputé d'un annulaire se venge en saccageant cette maison. Il ne cherchait pas de trésor, il assouvissait sa rage, punissait celui qui lui avait sectionné un doigt. Il faudra aussi chercher une cisaille dans tout ce fatras d'outils anciens et plus récents. Les pilleurs, les détrousseurs utilisaient des cisailles ou cet outil plus récent qu'on appelle sécateur. Dans des vignobles plus au nord il remplace la serpette pour les vendanges et même pour la taille.

À ce moment-là, Wasquehale appela madame Bourgeau depuis le bas.

— Monsieur le procureur, monsieur le juge sont avec moi et désirent vous entretenir. Où êtes-vous ? Nous vous cherchons depuis hier en vain.

Wasquehale, un gendarme, le juge, le procureur, les greffiers, l'envoyé de la préfecture s'entassèrent dans la cuisine qui empestait le brûlé, le rance, l'évier mal entretenu. Les voitures bouchaient les rues et les gens arrivaient en curieux. Aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur c'était un remue-ménage qui mit Cécile Bourgeau dans une colère folle. Elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, repoussa les volets et invectiva la foule avant de descendre au rez-de-chaussée pour bousculer son monde, criant qu'elle ne voulait voir personne, qu'elle était chez elle et que ça suffisait maintenant. Le juge ordonna au brigadier et aux gendarmes de la garrotter et de la bâillonner, mais Wasquehale se contenta de lui tenir le bras tandis que son gendarme en faisait autant à gauche. Cécile ainsi maîtrisée perdit toute violence et accepta de se laisser tomber sur une chaise. Y demeura comme abattue par le sort.

Savane descendit et, furieux, le juge lui demanda ce qu'il faisait dans cette maison.

— Vous n'avez aucun droit de perquisition.

— Madame Bourgeau a confié à Monsieur le Curé le soin de bénir sa maison et je n'ai fait que suivre. Mais j'ai eu le bonheur de découvrir certaines choses fort intéressantes pour l'accusation.

Lorsqu'il parla du couffin rempli de bijoux le juge, suivi du procureur et des greffiers, se rua dans l'escalier. Zélie et le prêtre qui descendaient durent s'écarter pour éviter cette charge excitée.

Dans la cuisine, voyant Cécile très pâle la photographie lui remplit un verre d'eau qu'elle but avidement.

— Je savais pas pour ces bijoux, tout comme les vaches. Moi je prends mes biens, ma pendule, mes matelas et je rentre à Cubières et si Monsieur le Curé voulait bien on peut déjà charger un peu le char à banc tout à l'heure. Au moins la pendule.

— Rien ne peut être pris dans cette maison tant que l'enquête n'est pas terminée, lui dit Wasquehale, d'une voix calme qu'apprécia Zélie.

Le juge appela Wasquehale depuis le grenier et le brigadier demanda à Cécile de rester tranquille, sinon il serait forcé de l'attacher à sa chaise et de lui passer les poucettes.

— Vous n'êtes pas prévenue, lui dit-il, seulement témoin, aussi gardez votre sang-froid.

Il laissa son gendarme et rejoignit le Parquet qui piétinait sur le plancher du grenier.

— C'est pas solide tout là-haut, murmura Cécile, et ils vont passer au travers. Mais c'est plus ma maison avec la mort de Bourgeau, et je finirai bien par me retrouver dans la mienne à Cubières. Là-bas j'ai un peu de terrain, j'aurai des chèvres, c'est bien pour le lait et les fromages. Je ferai dans le cabri plus tard. Et un peu dans le cochon puisque j'ai la place. Je m'en sortirai.

Le curé finit par dire qu'il allait se rendre chez son confrère Curiel, qu'il repasserait plus tard.

— C'est qu'il faudrait voir si on n'a pas besoin de vous en qualité de témoin, dit le gendarme resté dans la cuisine.

— Je reviendrai au plus vite.

Il s'en alla très anxieux d'affronter le terrible curé du village. Zélie s'assit à côté de Cécile :

— Vous avez intérêt à ne rien cacher, madame Bourgeau, vous faciliterez l'enquête et on vous en tiendra compte. Votre mari, son frère, ses neveux sont morts, vous n'avez pas grand-chose à vous reprocher ? Soyez sincère.

— Il y a la femme de Léon, une pas commode qui habite Laroque de Fa. Elle supporte pas que son mari, ses fils s'occupent des vaches. Elle fait de la couture et gagne sa vie et elle s'en croit. Toujours chapeauté jamais la coiffe comme tout le monde.

Le procureur les rejoignit avec son greffier et demanda à Zélie ce qu'elle avait remarqué depuis qu'elle avait pénétré dans cette maison.

— Je n'ai pas dépassé les chambres du premier étage, dit-elle. Je ne suis pas montée au grenier. Je n'ai donc pas assisté à la découverte de cet étui rempli de bijoux au lieu d'une pierre à aiguiser les faux.

— Je vais interroger madame Bourgeau et je vous demanderai de sortir.

— Si elle part je dis rien, avertit Cécile.

Zélie sortit tout de même sur le pas de la porte mais une fois passé le seuil la vue de tous ces visages soupçonneux l'intimida. Elle ne savait que faire, ni où aller. C'est alors que le gendarme vint la chercher en lui disant que la femme Bourgeau refusait d'ouvrir la bouche en son absence et que le procureur était furieux. Il la pria de revenir.

Le magistrat lui indiqua une chaise dans un coin et la pria de ne pas intervenir. Mais sa présence suffit à rassurer Cécile Bourgeau qui accepta de raconter tout ce qu'elle avait fait, depuis la nuit où elle avait décidé de rejoindre la bergerie malgré l'heure.

— J'ai voulu m'en aller parce qu'il était dans la ruelle des Rougnes, fit-elle d'une voix apeurée.

Il lui fallut préciser qu'il lui avait semblé que le cavalier-squelette se tenait là-bas en face et surveillait sa maison.

— Allons bon, s'exclama le procureur, c'est quoi encore cette

histoire de cavalier-squelette ?

Le gendarme donna quelques explications mais comme Zélie voyait revenir l'abbé Reynaud elle annonça au procureur que le curé l'avait lui-même aperçu une nuit, traversant le village de Cubières.

Reynaud à son grand soulagement n'avait trouvé au presbytère que la sœur de Curiel. Elle lui tenait lieu de servante. Le terrible prêtre était parti pour Carcassonne voir l'évêque et ne rentrerait que le surlendemain. C'était le curé de Lanet qui était venu dire la messe du dimanche.

— Oui j'ai vu ce cavalier une nuit vers les 3 heures. Je sais qu'on le surnomme ainsi mais je n'ai vu qu'un homme portant un képi de mobile cabossé, le visage blanc mais loin d'être squelettique m'a-t-il semblé. Un visage farineux. Voilà.

Il raconta comment le cavalier mystérieux s'était intéressé à des maisons habitées par d'anciens mobiles. Le gendarme ajouta pour sa part qu'on l'avait aussi aperçu à Soulatgé et à Albières, ce qu'ignorait Zélie. Pour sa part elle ne jugea pas utile de rapporter que ce cavalier étrange l'avait dépassée dans le col de Redoulade, et que c'était la nuit suivante qu'à Soulatgé on avait dessiné une main sans annulaire sur la porte de l'ancien mobile Louis Rivière.

— Je suis partie pour la bergerie, disait Cécile, pour fuir cette chose...

Elle parla de son arrivée à proximité de la borde, la découverte de la première vache morte les quatre pattes en l'air, recoupant le récit de Zélie. Le greffier écrivait au fur et à mesure, changeait de plume assez souvent, interrompait ce récit pour les nettoyer, pestant que l'encre de l'administration était de mauvaise qualité. Ce qui agaçait le procureur.

Des combles ne parvenait plus le moindre bruit mais les gens du Parquet et le brigadier parlaient entre eux, commentaient le contenu du fameux couffin. Zélie se demandait si le juge et Wasquehale avaient fait d'autres découvertes.

— Depuis quand n'étiez-vous pas allée à la bergerie, madame Bourgeau ?

— Quatre jours, pendant qu'Eugène était allé chercher ses vaches en Andorre. J'avais porté du pain et des haricots avec de la *cansalade* et de la saucisse, du linge de rechange aussi, des *cabezals* pour la laiterie. C'est qu'il en faut des propres souvent.

— Le cabezal c'est un torchon, précisa le greffier à l'adresse du procureur originaire de Savoie. La cansalade c'est du lard maigre. Autrement dit de la chair, car, salée, salade, précisa-t-il, un peu pédant mais voulant certainement en remonter à son patron.

— Merci, fit l'autre un peu pincé, continuez madame Bourgeau. Que savez-vous de ces vaches, à qui sont-elles ?

— Mais elles viennent en pâture. Depuis Andorre.

Le greffier se crut autorisé à préciser que c'était une tradition dans cette partie des Corbières proche des Pyrénées, et que l'arrivée de ces troupeaux venant hiverner était accueillie comme une fête, les gens criant en les apercevant :

Andorra arriba, Andorra arriba ce qui signifie Andorre arrive...

— Merci pour la traduction de ce folklore, s'agaça le procureur. Ça ne me dit pas si ces vaches sont encore andorranes ou françaises.

— J'en sais rien moi, fit Cécile, sur les nerfs.

— Votre mari devait quand même vous donner de l'argent voyons, beaucoup plus qu'avant de partir comme mobile ? On dit qu'avant vous étiez très pauvres.

— J'avais celui du vin de l'an passé car on n'a pas encore vendu le nouveau. Je fais aussi des journées dans les vignes des autres.

— Mais enfin le lait de ces vaches, il fallait bien le vendre ?

— C'est pas des laitières mais le peu qu'elles donnaient le laitier de Duilhac venait le chercher toutes les deux nuits à l'automne et au printemps, toutes les trois nuits l'hiver.

— Bien c'est intéressant ce passage du laitier. Quand est-il venu la dernière fois ?

— Je sais pas moi, peut-être le jeudi et il ne repassera qu'aujourd'hui mais il a pas dû venir, fit-elle en toute naïveté.

Le curé Reynaud sortit son bréviaire et se plongea dedans. Puis soudain il se pencha vers Zélie :

— J'ai laissé mon aspersoir quelque part, je vais le chercher, sûrement au grenier quand le capitaine a trouvé les bijoux.

Le procureur manifesta quelque humeur et le prêtre disparut sur la pointe des pieds. Cécile semblait désolée car elle ne faisait confiance qu'à Reynaud et à la photographe. Sans eux elle était perdue.

— Madame Terrasson, vous confirmez ce récit, du moins la partie qui débute avec votre rencontre ?

Zélie répondit que oui.

— Pourquoi avez-vous fui cette nuit ? Déjà hier le brigadier voulait vous interroger et a trouvé votre porte close.

— J'ai pas fui, je voulais que le curé de Cubières vienne asperger cette maison sinon je n'y serais plus jamais revenue.

— Il n'y a pas de curé dans ce village ? s'étonna le procureur.

— Je l'aime pas.

À ce moment-là le juge apparut couvert de poussière, frotta ses vêtements, l'air fâché que le procureur ait commencé son interrogatoire. Et lui aussi demanda à Zélie de sortir, mais son collègue lui chuchota à l'oreille que si la jeune photographe sortait le témoin ne dirait plus un mot.

— C'est ce que nous allons voir ; madame Terrasson, je vous prie

de quitter cette cuisine.

Zélie attendit dans le couloir sombre, peu soucieuse d'affronter la village entier qui guettait à l'extérieur. Reynaud la rejoignit heureux d'avoir retrouvé son aspersoir :

— Il était au grenier. Wasquehale et le secrétaire de préfecture continuent la fouille.

Le greffier vint chercher Zélie et puisque le curé était là autant qu'il vienne, car cette tête de mule ne voulait rien savoir et refusait de répondre au juge comme au procureur. Évidemment le jeune magistrat lança un regard vindicatif à Zélie, comme s'il l'accusait d'avoir incité Cécile Bourgeau à ne répondre qu'en sa présence. Cécile demanda qu'on lui donne un peu de trois-six dans de l'eau car elle se sentait faible. Elle n'avait mangé en route qu'un croustet avec le curé et commençait d'avoir faim. Elle prit le reste de saucisson laissé par les rats, fit tailler par Zélie la partie déchiquetée par les petits dents des rongeurs et trouva du pain rassis dans sa maie. Le juge exacerbé se contenait plus difficilement que le procureur au sourire éloquent.

— Nous y sommes, oui ?

Cécile parla encore quelque temps de son départ pour Cubières à travers la forêt domaniale de l'Orme Mort, son attente dans l'église. Reynaud intervint alors pour dire qu'il pouvait continuer à sa place, mais le juge le pria de se taire. Il voulait les deux récits mais ne pouvait les obtenir contradictoires si cette femme refusait de parler en dehors du curé et de Zélie :

— Toute la procédure sera entachée, chuchota-t-il, à l'oreille de son confrère qui haussa les épaules.

Au même moment, Wasquehale revint du grenier avec une sacoche rectangulaire en cuir fauve que dans un grand cri Zélie reconnut. Elle voulut se lever mais retomba sur sa chaise presque évanouie.

Une nuit glacée nappait les Corbières d'un silence tel que ni Zélie ni le capitaine n'osaient le troubler. Le cheval rouge trotait en levant haut ses pattes, tournant fréquemment la tête comme si toute une meute sauvage le harcelait. Le juge se complaisait si fort dans des interrogatoires multiples qu'il avait irrité un peu tout le monde, y compris le procureur et le brigadier. Savane finalement prit la tête de cette rébellion sourde, en annonçant qu'il rentrait à Mouthoumet et qu'il raccompagnait madame Terrasson à son auberge. Le magistrat s'y résigna mais déclara qu'il restait un peu pour obtenir d'autres précisions de madame Bourgeau, endormie sur sa chaise après deux et presque trois nuits sans sommeil réel. Mais Gérard Fontaine s'en moquait dans l'impétuosité de ses trente ans. Le procureur, économe de ses quarante proches, l'abandonna pour retourner à Mouthoumet dont le maire recevait les deux magistrats, les greffiers se partageant une chambre chez l'habitant par économie sur les frais de route.

Lorsque la charrette anglaise s'immobilisa devant la porte vitrée de la salle, le capitaine déclara qu'il allait garer son attelage et reviendrait souper avec Sonia Derek.

— Je vous soulage donc de cette corvée, ajouta-t-il narquois, comme s'il avait deviné qu'en définitive elle n'appréciait pas cette personne. Je sais que la découverte de cette sacoche vous a bouleversée et c'est pourquoi j'ai décidé de laisser le juge s'obstiner seul, pour vous raccompagner.

Un peu interdite de lui découvrir des délicatesses de sentiment elle regarda la charrette s'éloigner avant de pénétrer dans le café enfumé et bruyant. Elle remarqua l'absence des deux cousins Bourgeau. Marceline vint à sa rencontre tenant un plateau de verres et d'une bouteille d'absinthe.

— Avez-vous vu monsieur Molinier de Rouffiac ? Il désirait vous parler.

Depuis qu'on avait découvert la sacoche de cuir contenant l'appareil portatif de son mari, Zélie vivait dans un autre monde, un monde incohérent où les êtres et les choses ne parvenaient pas à lui donner l'apparence du réel. Le juge Fontaine avait ouvert cette sacoche, l'avait secouée sans précautions pour en faire tomber le contenu, et tous avaient regardé cet ensemble hétéroclite de planches recouvertes d'un tissu noir, l'obturateur, le trépied repliable, le voile noir, un petit pot de verre sans comprendre.

Le procureur prit une des planchettes au centre de laquelle était sortie une lentille et après quelques secondes de réflexion, regarda Zélie au visage blanc et aux lèvres frémissantes :

— Ceci a-t-il un rapport avec votre art, madame Terrasson ?

Elle inclina la tête et Wasquehale soudain la fixa intensément.

— Était-ce un daguerréotype, je veux dire un appareil de photographie qu'on aurait volontairement brisé ?

Le juge Fontaine ouvrit un petit pot de verre, l'approchait de son nez :

— C'est du mastic, dit-il.

Examinant les planchettes il passa son ongle dans les mortaises, souleva une pellicule de ce mastic. Et dans un silence attentif il commença de remonter l'appareil avec une habileté inattendue. Cécile Bourgeau profitant de ce désintérêt momentané pour sa personne ferma les yeux et s'endormit sur-le-champ.

— Et voilà, triompha le juge, c'est très ingénieux comme appareil. Ceci est le trépied et cela permet de faire coulisser les châssis de plaque ou bien encore cet étui qui contient du papier impressionnable je suppose... Mais qui pouvait emporter ainsi sous une forme réduite un appareil photographique ? Un voyageur amateur de clichés, un original qui ne cesse de viser tout ce qui lui paraît pittoresque ? Il y a des Anglais qui fréquentent la Cité de Carcassonne, la criblent de prises de vue.

Wasquehale fixait toujours Zélie, lui faisant comprendre par cette insistance qu'elle devait parler sinon il le ferait à sa place.

— Cet appareil est une chambre noire démontable inventée par mon mari Jean Terrasson, mort il y a un an dans la défense d'une maison dite Maison du Colonel, assiégée par les Prussiens dans les environs d'Orléans. Il avait emporté cet appareil dans cette sacoche sachant qu'il serait forcé de le dissimuler. Il espérait photographier des scènes caractéristiques.

Le procureur réagit le premier avec sévérité :

— Ce qui peut être assimilé à un acte d'espionnage.

— Monsieur, dit-elle, s'efforçant de contenir avec dignité son chagrin et son irritation, monsieur, lors de la guerre de Crimée les photographes opérèrent comme ils l'entendirent, et un fourgon photographique de messieurs Tannyon et Laongloi accompagnait les troupes au combat. Mon mari n'avait nullement l'intention de nuire à notre pays. Il s'est engagé à quarante ans dans les mobiles lors de la levée en masse et n'oubliez pas qu'il est mort en héros avec ses camarades et son sergent. Je ne sais si tous les hommes en bonne santé, du même âge, ont eu ce courage, ajouta-t-elle, non sans une petite perfidie qui fit sourire discrètement le brigadier.

— De toute façon le contenu de cette sacoche restera à la

disposition de la justice, dit Gérard Fontaine. Avez-vous une preuve quelconque de vos droits, un titre de propriété par exemple ?

— Mon mari fabriqua un prototype espérant se lancer dans une production plus importante. Je ne trouverai que des plans chez nous à Lézignan.

— Ce sera peut-être suffisant, fit le juge, mais une fois que l'affaire aura été élucidée et les coupables jugés. Et certainement guillotins, fit-il en se tournant vers Cécile Bourgeau qui ronflotait légèrement.

— N'est-ce pas madame Bourgeau, cria-t-il, suffoqué de cette audace.

Après quoi Zélie avait éprouvé une grande gratitude envers le capitaine lorsqu'il avait décidé de partir. Elle avait hâte de rejoindre sa chambre, de pleurer une fois seule. Que lui importait Julien Molinier en cet instant où revenait avec cette sacoche de cuir le souvenir de son Jean, mort loin d'elle. Tout d'abord elle n'avait pas relié l'apparition de cet appareil démontable avec le crime abominable de la bergerie, les soupçons qui pesaient sur Bourgeau et ses pillages supposés durant la guerre. Tout ce qu'elle revoyait c'était Jean travaillant dans son atelier à la construction de cette chambre noire, effectuant des essais, n'étant jamais satisfait de l'étanchéité de cette boîte démontable. Puis il avait pensé au mastic à la place du latex qu'il avait d'abord employé. Un vitrier de ses amis lui avait donné le secret d'une substance qui ne séchait que très lentement.

À mi escalier elle se souvint, s'arrêta et redescendit vivement. Dans sa cuisine Marceline préparait le repas du soir en houspillant sa servante et ne parut pas disposée à parler avec Zélie.

— Oui Julien Molinier de Rouffiac, vous le verrez puisqu'il a pris une chambre chez moi.

La jeune femme en resta muette de surprise.

— Vous pouvez vous vanter de les attirer tous, même ce capitaine Savane, le brigadier du Nord et maintenant le fils de la plus riche famille de Rouffiac et du canton de Tuchan.

La servante dévorée de curiosité demanda alors à Zélie si elle avait vu les morts et les vaches. C'était bien cinquante qu'on avait égorgées ? Elle en frémissait de fausse terreur et ses bras se cloquaient de chair de poule. Marceline oublia sa cuisine pour écouter Zélie :

— C'est vrai que le pays est tout chamboulé avec cette histoire. Pensez, cinquante vaches alors que tout le canton n'en contient peut-être pas autant et par-dessus tout les quatre Bourgeau assassinés, le Parquet, les gendarmes. Vous savez que les cousins sont à la gendarmerie et qu'on ne les a pas revus depuis ? Peut-être qu'ils sont pour quelque chose dans le crime.

— Que non, dit la servante, ils allaient souvent à la bergerie du Pech de l'Estelhe donner la main. Dans ces familles ils sont tous

comme les doigts de la main. Et depuis que le Cavalier-squelette est apparu les deux cousins passaient souvent la nuit au Pech de l'Estelhe au cas ou leur cousin aurait eu des ennuis jusqu'au retour d'Eugène. C'est Fernand le cadet qui me l'a dit.

Marceline lui jeta un regard soupçonneux, se doutant que ce type de confiance avait été faite sur l'oreiller ou sur un tas de foin dans le fenil de l'écurie.

— Je monte dans ma chambre, je ne souperai pas, dit Zélie. Juste un peu de bouillon si vous en avez.

Malgré sa hâte d'être seule elle alla caresser Roumi, se retint d'enfouir son visage dans sa crinière, lui promit qu'elle le brosserait le lendemain. Il ne paraissait pas trop énervé de séjourner dans l'écurie mais lorsqu'elle s'en alla il eut un doux hennissement qui lui fit monter les larmes aux yeux.

Elle rafraîchissait son visage, espérait avoir de l'eau chaude après le repas du soir pour prendre un tub lorsque la servante frappa. Elle n'avait pas de plateau avec son bol de soupe car, lui dit-elle, elle voulait savoir si elle descendrait manger avec le beau garçon venu de Rouffiac.

— Il vous attend si vous le voulez. Moi je crois qu'il a retenu une chambre juste pour vous voir, ajouta-t-elle avec un clin d'œil des plus insupportables pour Zélie.

À cause de ce signe de complicité graveleuse laissant supposer qu'existait entre elles un compagnonnage de débauche, elle commença à refuser avec hauteur cette invitation.

— Dites à ce monsieur qu'il m'importune...

Les yeux de la servante s'arrondirent d'incompréhension. Il y avait ce portrait de Julien Molinier soi-disant exécuté par Jean. Elle devait en savoir davantage maintenant que la sacoche avait été retrouvée dans le butin caché par Eugène Bourgeau. Était-ce payer trop cher une explication en acceptant un souper ?

— Je descendrai d'ici une demi-heure partager sa table, fit-elle sèchement.

Ce qui ne découragea pas la jeune fille :

— Vous avez bien raison tiens, c'est pas un métier que de rester veuve à se faire les yeux rouges et à porter de ces voiles noirs si épais. Moi je sais que je pourrais pas.

Zélie la poussa vers la porte, s'allongea en chemise et pantalon sur le lit pour y fermer les yeux. Puis elle se prépara, adopta une tenue sobre, presque sévère avec son petit chapeau d'où tombait un voile noir assez court pour indigner les commères du pays.

Elle le surprit avant qu'il ne tourne la tête, beau, jeune, souriant, toujours aussi élégamment négligé avec cette veste de velours que personne d'autre n'aurait osé endosser, un pantalon de nankin et une

cravate de soie mousseuse débordant de son col.

Comme toujours les derniers joueurs de cartes et les buveurs se turent, lui offrant une allée de silence perplexe à mesure qu'elle approchait de ce garçon à la famille bien connue pour ses nombreuses campagnes en vignes, en champs et possédant plusieurs troupeaux.

Il se leva avec un grand empressement, s'inclina sur sa main pour y poser ses lèvres, un frôlement à peine perceptible mais qu'elle trouva encore trop compromettant. Très raide, contrariée, elle s'assit en face de lui.

— Je suis passé au Pech de l'Estelhe. Quelle folie criminelle, dit-il, visiblement touché. On transportait les corps au fourgon en même temps que ces ignobles quartiers de viande aux tombereaux. J'étais scandalisé, mais ce petit juge impertinent a haussé les épaules quand je lui ai fait part de mon indignation. Comment avez-vous pu seule affronter une scène aussi épouvantable ?

Elle répondit qu'on disposait dans ces cas-là de ressources morales surprenantes et que la vue de cette misérable Cécile Bourgeau transie de froid, mouillée, éperdue lui avait donné tous les courages.

— Je suis heureux de dîner avec vous, dit-il à voix basse, c'est ce que je souhaitais le plus au monde depuis notre rencontre chez Maurice et Adélaïde.

— Je serai franche, monsieur Molinier, je ne suis là que pour vous entendre me parler de cette photographie que mon mari Jean aurait prise de votre personne. Ne vous faites donc aucune illusion sur mon acceptation.

La servante arriva :

— Vous le prendrez quand même votre bouillon, madame Zélie ?

Celle-ci ne comprit jamais ce qui faisait pouffer le garçon et puis sut que c'était le madame Zélie.

Furieuse de s'être laissé égarer par l'intervention de la servante et surtout son « madame Zélie » elle voulut reprendre son sérieux mais dans les yeux clairs de Julien Molinier dansait une subtile tendresse, ironique lui semblait-il. Comment pouvait-il se permettre de la regarder ainsi comme si leur familiarité, l'espace d'un fou rire, l'encourageait à espérer d'autres abandons. D'ores et déjà avec les derniers buveurs, les placiers et forains carrés sur leur chaise pour le souper, elle venait de perdre son statut de veuve et la considération attachée à celle qui a perdu un mari à la guerre. Une mort banale aurait pu faire accepter quelques frivolités, mais celle d'un héros enfermait les épouses dans un carcan d'austère comportement pour le reste de leur vie. Elle ne se souciait guère de ces rites abandonnés dans les Corbières par les Sarrasins peut-être, les Espagnols ou toutes les invasions connues et inconnues. Elle pleurait Jean parce que c'était son grand amour mais ne voulait pas sacrifier aux usages édictés par on ne savait plus qui.

— Juste du bouillon ? fit le garçon, lorsque la servante vexée eut disparu dans le boyau de la cuisine.

— Je ne suis pas là pour festoyer.

— Festoyer chez Marceline c'est exiger beaucoup. On en sort rassasié mais à part les jurons des manilleurs et les rires gras des buveurs d'absinthe, où voyez-vous festoyer ? Il y aura de la bécasse, certes, mais trop cuisinée, je sais. Peut-être trop faisandée aussi.

— Retournez à Paris sans tarder, fit-elle. Ici c'est le courant et non le luxe. Mais j'attends vos explications sur ce portrait.

Il soupira de désenchantement et commença son histoire. Sous-lieutenant il était chargé des contacts avec les francs-tireurs qui so-disant harcelaient l'ennemi en coups de main rapides et meurtriers, apportaient des renseignements sur la position des Prussiens.

— J'ai aperçu Jean Terrasson occupé à photographier un cygne égaré au milieu des canards dans la mare puante d'une ferme abandonnée. L'oiseau blanc avait dû se poser là en attendant des jours meilleurs, mais devait se défendre contre les mulards furieux. Votre mari était passionné par ce spectacle. J'ai commencé à jouer l'officier blanc-bec soupçonneux jusqu'à ce que nous finissions par bavarder en vieux amis. Et il m'a proposé une photographie, sur mon cheval d'abord et puis un portrait pour ma mère.

— Il lui était difficile de développer les clichés.

Les produits nécessaires, la cuvette, l'égouttoir, le collodion n'avaient jamais été dans la sacoche de cuir fauve mais dans un sac plus banal avec les châssis. Où était-il désormais ?

— Il avait lié connaissance avec un vieux photographe de la petite ville voisine de la Ferté-Saint-Aubin, et dès qu'il avait quartier libre il allait passer des heures dans son laboratoire. C'est ainsi que j'ai eu mon portrait encadré que j'ai pu expédier à ma famille.

Jamais son mari ne lui avait raconté cet épisode dans ses lettres ni ses séjours chez un photographe du coin.

— Vous rencontriez les francs-tireurs ? fit-elle avec réticence redoutant la réponse.

— Oui et votre mari appartenait à un corps franc commandé par le sergent Ripois.

Une fois Jean avait mentionné ce nom.

— Ces corps francs, ces groupes de francs-tireurs, mur-mura-t-elle, sont aujourd'hui accusés d'avoir ravagé les pays où ils opéraient, se livrant plus à des pillages qu'à des coups de main. Vous savez que j'ai été requise par la gendarmerie et le capitaine Savane d'autre part pour photographier d'anciens mobiles du canton et de deux villages, dont votre Rouffiac. Parmi eux certains seraient suspectés d'avoir commis des crimes odieux. L'affaire Bourgeau vient confirmer ces accusations jusque-là mal établies.

— Mais que feront-ils, les gendarmes et le capitaine Savane, de ces photographies ? Qui les examinera, qui conclura qu'un tel faisait partie de ces canailles cupides ? Existerait-il une victime là-bas décidée à témoigner ? Du côté d'Orléans ?

Sa question la rendit méfiante. Se doutait-il qu'il y avait dans une des chambres de l'auberge une inconnue qui justement devenait la principale accusatrice dans toute cette affaire. Mais ce que Zélie ne parvenait pas à élucider c'était que son Jean ait été mêlé, sûrement à son corps défendant, à ces crapuleuses histoires. Elle espérait que Julien Moulinier lui apporterait quelques indices à défaut d'éclaircissement, mais depuis cette question sur l'éventuelle existence d'un témoin la rendait circonspecte.

— Votre mari appartenait au meilleur des corps francs, celui du sergent Ripois. Un groupe exemplaire qui effectua de nombreux coups de main et ramena des renseignements importants à l'état-major de la première armée de la Loire. Nous pensions aller délivrer Paris à cette époque.

Ces louanges la laissèrent silencieuse, méfiante. Ce garçon flattait ce groupe auquel appartenait Jean en espérant l'émouvoir et conquérir sa confiance. Dès lors elle refusait de croire qu'il n'agissait que pour la séduire, le soupçonnait d'intentions plus obscures.

— Bourgeau n'appartenait pas à ce corps franc je suppose ?

Julien Molinier perdit son sourire :

— Certainement pas. Deux, trois fois j'ai entendu prononcer son nom avec horreur.

— Pourquoi êtes-vous allé à Lanet voir la veuve Grizal ?

— Je n'ai fait que mon devoir. Son mari s'est comporté en brave comme votre époux et je voulais la rencontrer pour lui remettre un peu d'argent.

Qui mentait, ce garçon ou bien Carmen la déshéritée ? Après tout, celle-ci n'avait pas à lui dire que son visiteur lui avait aussi donné de l'argent. Mais elle lui avait caché qu'il s'agissait du sous-lieutenant Molinier qui avait connu son mari sur la Loire.

— Vous vous êtes intéressé à un papier d'emballage, fit-elle en surveillant sa réaction.

— Vous savez également cela, murmura-t-il d'un air réfléchi. Elle avait reçu le maigre contenu des poches de Grizal.

Je me suis rendu à Saint-Paul-de-Fenouillet où j'ai eu la chance de savoir qui avait envoyé ce paquet. Pour l'instant je me garderai de révéler son nom.

Sur le qui-vive, toujours boudeuse, la servante apporta la soupière du bouillon et les hors-d'œuvre de Julien Molinier. Elle les observait du coin de l'œil redoutant qu'ils ne se mettent à rire d'elle. Elle parut soulagée de repartir.

— Que cherchez-vous donc, lieutenant Molinier ?

Il avait plongé la louche dans le bouillon et la servait.

— Lorsque vous m'avez photographié là-bas à Rouffiac j'ai considéré que c'était un affront. Oh ! vous n'en êtes pas l'auteur mais j'ai pensé qu'on nous soupçonnait en tas, sans distinguer ceux qui avaient été de bons soldats des canailles. Je suis allé menacer Charles Rescaré d'une raclée s'il n'avouait pas avoir tenté de vous asphyxier en bouchant votre cheminée. Il m'a juré qu'il n'y était pour rien. Là-dessus les gendarmes de Tuchan sont venus enquêter à la demande du brigadier Wasquehale. Entre nous, vous avez là un homme qui prend grand souci de vous. Le fameux boa de jute rempli de sable qui entourait votre tuyau de cheminée venait de chez ses parents. Sa mère l'avait en partie cloué à sa porte mais à l'extérieur. Quelqu'un l'a arraché pour boucher votre évacuation de fumée. Charles Rescaré doit se présenter à Tuchan mais a préféré se cacher, l'imbécile. Voilà aussi pourquoi je m'intéresse à toutes ces histoires.

— J'ignorais ce que vous me dites, fit-elle, confuse que le garnement qu'elle avait photographié soit ennuyé à cause d'elle.

— Charles est un vaurien sans méchanceté si vous voulez, mais il n'a pas appartenu à ces corps francs soupçonnés de mauvais coups. Je le sais car je le surveillais de près, là-haut sur la Loire.

À ce moment le capitaine Jonas Savane entra dans la salle, ne

parut pas les voir et se dirigea vers l'escalier des chambres dans le corridor.

— Tiens, il loge ici ?

Ne sachant trop que dire Zélie joua l'étonnement :

— Je ne sais pas.

— La servante doit bien savoir elle ?

Plongeant sa cuillère dans le bouillon Zélie évita de répondre, redoutant que le garçon ne questionne la jeune fille. Celle-ci était bien capable de parler de la dame cloîtrée dans sa chambre.

La servante, dès que Julien Molinier lui posa la question, regarda du côté de la cuisine, puis Zélie, se tortilla un peu avant de bredouiller que le capitaine allait voir quelqu'un.

— Une dame ? plaisanta le sous-lieutenant.

— Quelqu'un ! s'obstina stupidement la servante.

— Je vois, dit Molinier gentiment. Il ne peut la recevoir dans la maison de famille qui est fortement dégradée, la maison au cadran.

La servante s'éloigna très vite et Zélie se demanda si la curiosité de ce garçon un peu trop sûr de lui se trouvait apaisée.

— Vous saviez que le capitaine Savane était de la région et plus précisément avait eu des attaches à Mouthoumet ?

— Il n'en a plus, sa famille est dispersée aux quatre vents.

— Vous l'avez rencontré quelquefois lorsque vous étiez sur la Loire ?

— Je l'ai aperçu mais je déteste ces officiers plus efficaces contre les Français que contre les Prussiens. J'ai toujours estimé que le capitaine Savane n'était pas un homme fréquentable.

— Il n'est pas de votre monde, c'est ça ? lança-t-elle goguenarde.

— Il est d'une grande famille mais se complaît dans des besognes de basse police.

Lorsqu'ils eurent terminé leur dîner, il était près de 11 heures et Zélie décida d'aller se coucher sans attendre. Comme elle rejoignait sa chambre la porte de Sonia Derek s'ouvrit et le capitaine Savane lui fit signe de le rejoindre. Dès le seuil elle se sentit mal à l'aise car cette pièce la troublait de trop de parfum, de son lit comme hâtivement refait, de l'attitude gênée de Sonia alors que Savane paraissait à son habitude.

— J'ai soudain pensé que vous pouviez photographier madame Derek ce soir même. Il est tard, les rues sont désertes. Allons jusqu'au fourgon, je vous aiderai pour le magnésium.

D'un geste furtif Sonia essayait de rajuster le haut de son corsage et Zélie remarqua qu'elle avait sauté une boutonnière en s'habillant. Ou en se rhabillant.

Selon les instructions de Savane et avec la complicité sans enthousiasme de Marceline ils se retrouvèrent tous trois dans la

roulotte. Zélie arrivée la première avait déjà préparé la séance et grâce à l'implication de Savane avec le magnésium put prendre plusieurs clichés. Elle les laissa repartir avant de rejoindre elle-même l'auberge, eut l'impression que quelqu'un l'observait non loin de là.

L'abbé Reynaud rentra, grelottant de fièvre vers 11 heures du soir. Sa mule n'avait cessé de se montrer capricieuse et le plus souvent elle s'immobilisait net, au milieu de la route et toutes les objurgations du monde ne la décidaient pas à repartir. À plusieurs reprises le curé avait tendu sa main gantée vers le fouet enfoncé dans son cylindre de fer, mais au dernier moment il se sentait incapable de l'utiliser, de même il ne pouvait imiter madame Terrasson qui avait fortement tiré la queue de l'animal pour le faire avancer.

— Trotte ma belle, trotte et à la cure tu auras du sucre et un biscuit, mais je t'en supplie ne me laisse pas ainsi planté par un vent aussi froid. Je vais prendre le mal d'enfer si tu continues.

Il priait et une fois sur deux le recours au ciel se montrait favorable. Pamphile, au comble de l'angoisse et de la colère attendait le retour de l'abbé Reynaud dans la hâte de rentrer dans cette petite maison que le prédécesseur du curé actuel lui avait achetée. C'étaient les rares instants où elle profitait pleinement de ce cadeau, se sentait propriétaire. Sinon il lui fallait se lever tôt pour sonner la cloche et préparer l'église, ce vaurien de Paulet aussi matinal qu'elle s'agitait pour rien. Elle ne demandait que ces deux, trois heures entre la fin de son travail et son coucher pour jouir de son bien, et voilà que ce prêtre qui ne faisait jamais rien comme les autres la privait de ce bonheur. Qu'avait-il à courir les routes avec cette Cécile Ladonne devenue femme Bourgeau. Femme d'un assassiné avec frère et neveux, ha ! la belle famille recommandable !

Lorsque son maître arriva, saisi par le froid au point qu'il n'était qu'un glaçon dans sa douillette, sans voix, raide comme la justice, elle s'empressa, commença d'attacher la mule à l'anneau de la maison, aida Reynaud à descendre du char à banc, le soutint jusqu'à la cuisine, jeta une boufanelle entière dans l'âtre pour donner un coup de grand chaud à la cuisine, au risque d'un feu de cheminée. Les larmes aux yeux de tant d'abandon à ses seuls soins, elle œuvra avec acharnement pour l'arracher au mal qui l'enrobait lui semblait-il. Mal physique et mal de tous les démons croisés sur sa route à une heure pareille. Rien ne lui ferait croire qu'il avait impunément roulé depuis Auriac dans un pays où l'on assassinait cinquante vaches et quatre hommes.

Elle lui gonfla l'estomac de vin bouillant, lui ôta ses bottines fourrées, ses bas pour mettre ses pieds dans une bassine d'eau chaude, décidée à ne pas le quitter de la nuit s'il fallait. Au bout d'une heure

cependant il commença de murmurer et elle pensa qu'il priait pour exorciser les créatures maudites qui avaient dû le poursuivre durant ce voyage dans l'au-delà, ou peu s'en fallait. Aller ainsi sur le lieu d'un crime, même si celui-ci avait été commis loin du village d'Auriac, c'était de la folie.

Reynaud ne priait pas mais se souciait de la mule laissée dehors dans le froid. Pamphile en fut indignée mais finalement alla la libérer des brancards, la conduisit dans l'écurie du presbytère la guignant du coin de l'œil, sachant combien elle était vicieuse. Mais l'animal payait ses fantaisies en tremblements qui lui ôtaient son agressivité. Finalement la vieille femme lui prépara un peu de vin chaud coupé d'eau pour la réchauffer, en arrosant son avoine tandis que le curé basculait presque en entier dans son feu.

— Je vais bassiner votre lit avec le moine. Je ferai un grand feu aussi et je ne vous laisserai pas de la nuit.

— Si vous aviez aussi un peu de soupe.

— Et que croyez-vous que j'ai fait en passant la journée à vous attendre, alors que vous rouliez en méchante compagnie vers ces endroits où l'on assassine bêtes et gens ? Je l'ai faite votre soupe, et même aux choux avec du lard, Monsieur le Curé. Et je vais vous en servir un grand bol.

Il accepta qu'elle y verse un peu de vin et commença de taper dedans par cuillerées régulières, tout en essayant de maîtriser ce frisson intérieur qui ne devait pas sa malignité au seul froid, aux péripéties du retour, aux manières de la mule. Reynaud souffrait d'avoir côtoyé le péché, il ne savait ni ou ni quand, mais certainement en longeant ce plateau en bas du Pech d'Estelhe où l'on découpait des vaches puantes et où on envisageait d'ouvrir les corps de quatre hommes assassinés. L'épouvante de Cécile Bourgeau tout au long du parcours l'avait gagné, déposant dans son âme les éléments d'un malaise qui n'avait cessé de grandir.

— Ma bonne Pamphile, je crois que j'ai fui l'œuvre du démon en revenant ici.

La vieille en fut bouleversée car jamais Reynaud ne parlait d'enfer, de diable, n'évoquait la mort, le jugement de Dieu. Il était compatissant, disait que les malheurs des gens au cours de la vie terrestre leur servaient déjà de laissez-passer pour l'au-delà. Et voilà que ce voyage à Auriac l'avait changé, son curé. Il en revenait glacé jusqu'au cœur, à la moelle des os, mais pire que tout pétrifié dans sa bonté et prenant un ton de prophète illuminé pour lui résumer ce jour néfaste.

— Il faut vous coucher, Monsieur le Curé, et demain je sonnerai une heure plus tard.

— Et vos amies grelotteront en m'attendant ? Donnez-moi encore

de la soupe. Il faudra que je réfléchisse à ce que j'ai vu et entendu ce jour, car j'ai trop de souvenirs de ces heures pour avoir l'esprit en repos.

— Buvez de bons coups et vous dormirez.

Elle enfonça l'index dans la bassine où trempaient les pieds du prêtre, décida de les lui essuyer et de les fourrer dans ses pantoufles en peau de chèvre.

— Quand je serai dans mon lit rentrez chez vous ma bonne Pamphile, et ne vous inquiétez de rien. Demain il y aura un autre jour et tous les mauvais rêves s'effaceront.

Une fois dans son lit très chaud, la cassolette du moine avait dû roussir les draps, il essayait de se souvenir de ce qui l'avait tracassé. Mais il avait égaré pas mal de détails. Juste comme il somnait dans un sommeil à l'odeur de toile brûlée, il entendit le pas sec d'un cheval derrière lui et se dressa sur son lit, tâtonna pour allumer sa bougie. C'était sur la route d'Auriac, lorsque la mule faisait des histoires pour grimper le col de Redoulade. Il était vrai que le chemin en était ardu, la pente sévère. Cécile Bourgeau invisible dans le fond du char lui avait chuchoté :

— Si c'était lui Monsieur le Curé, le Cavalier-squelette qui nous suit ? Il ne sort jamais du tournant avant que nous n'ayons enfilé le suivant, mais les sabots de son cheval claquent d'une curieuse façon. Tapez la mule qu'on descende du col et aperçoive vite tous ces gens qui se bousculent pour voir nos vaches égorgées et Eugène étendu raide.

Il lui avait crié de se taire, qu'elle disait n'importe quoi mais n'empêche qu'il y avait derrière eux un cheval et certainement un cavalier. À moins que l'animal ne fût attelé. Mais pourquoi régler son allure sur la leur et même un peu en dessous.

Il s'endormit mais se réveilla, repris par les tremblements de ses dents s'entrechoquant. Il enfouit la tête sous l'édredon en vain, la sortit pour regarder si le feu brillait, dut se lever pour rajouter une bûche.

Malgré lui il alla à la fenêtre, gratta les fleurs de givre, épia la rue. La lumière de la lanterne crépitait en feu d'artifice comme si l'huile manquait. Il alla se recoucher mais retourna aussitôt à la fenêtre, gardant dans l'angle de l'œil une ombre. Et cette ombre était réelle, se tenait sous le porche de l'église, mi courbée.

— Mon pauvre coureur de chemins si tu crois trouver un trésor dans cet humble édifice tu te trompes. Ou peut-être cherches-tu à échapper à un hiver qui s'annonce féroce.

Malgré sa compassion il n'aurait pu trouver le courage de se rhabiller pour aller trouver l'inconnu et l'inviter chez lui. Tout ce qu'il pouvait faire c'était le héler à voix feutrée pour ne pas l'effaroucher et

le voir fuir. Il s'acharna en vain sur sa fenêtre, ne réussit pas à la décoller, passa dans le couloir de l'étage où là il réussit mieux. Mais lorsqu'il se pencha dans ce bain glacé, l'ombre avait disparu. Il ne pensait pas que l'homme ait réussi son effraction, s'en persuada pour retrouver la chaleur de son lit.

Le premier, on disait ainsi pour chaque volée de la cloche appelant à la messe, le premier, le second et le dernier encore plus impératif que les deux autres, le premier fut une heure plus tard mais il ne s'en précipita pas moins, sortant d'une léthargie qui le laissait encore angoissé.

Pamphile l'attendait auprès du bénitier pour lui chuchoter avec véhémence que quelqu'un avait forcé la serrure.

— Hier au soir à 7 heures j'ai fermé comme d'habitude et ce matin j'ai en vain essayé de faire tourner ma clé. En plus il y avait un bout de fer à l'intérieur, que Paulet a réussi à retirer avec un fil de fer. Un bout de ferraille. Regardez.

C'était une sorte de rossignol en métal mou cassé net dans la serrure, mais qui avait quand même réussi à déclencher celle-ci. Reynaud se précipita dans la sacristie voir si tout était en ordre mais la vue de Paulet se démenant dans ses dentelles le rassura. Le vieux desservant se serait de suite rendu compte, aurait couru le village pour crier au voleur.

Pamphile en lui servant son café ne croyait pas en l'histoire d'un chemineau cherchant à se protéger du froid pour dormir.

— Quelqu'un est entré et même a laissé la saleté de ses doigts sur le bénitier, de la limaille.

— Bien sûr s'il avait préparé à la lime son rossignol.

— Alors c'est un du village, qui a des outils et qui avait besoin d'entrer dans l'église. Pourquoi ? Pour offenser le Seigneur voilà tout. Il y a des mécréants dans le pays, Monsieur le Curé, des républicains qui cherchent à souiller.

— Ne vous énervez pas, Pamphile, avec des mots que vous n'utilisez jamais, disait-il songeur, essayant de comprendre l'origine de ce chancre moral qui rongea sa vie depuis la veille.

— Pamphile, que savez-vous de Cécile Ladonne, sans l'accuser d'avoir couru les genêts avec les garçons.

— Alors il n'y a pas grand-chose, car elle est vaillante on ne peut le lui enlever. Et avec Bourgeau il fallait l'être paraît-il. Un bonhomme capable de ramener des vaches d'Andorre en quelques jours seulement c'est un terrible. Vous avez déjà marché au cul d'une vache ? D'ici Soulatgé si on la laisse faire elle mettra la journée. Bourgeau paraît-il les harassait de jour et de nuit. Avec ses neveux. Il a coupé par des chemins impossibles...

— Peut-être qu'elles ne venaient pas d'Andorre en définitive,

murmura Reynaud, peut-être qu'il a trompé son monde avec des bêtes achetées pas très loin d'ici, en pays de Saulx. Même cette pauvre Cécile n'y a vu que du feu. Est-ce que plus jeune elle montrait autant de crainte pour le diable et son train ? Il a fallu que je bénisse toute sa maison avant qu'elle n'ose y entrer. Elle me suivait pas à pas et pour un peu se serait accrochée à moi comme une perdue.

Lorsque le capitaine Savane était parti avec madame Terrasson, la photographe, suivi du procureur, il avait cru de son devoir de rester, reconnaissant qu'il importunait le juge Fontaine et même l'irritait. Il avait tenu bon mais découvrant que la nuit était venue et sachant qu'il n'était pas bon cocher surtout avec une monture pareille, il avait décidé de rentrer. Cécile s'était précipitée pour l'en empêcher et il avait fallu que le brigadier et son gendarme l'arrachent à sa personne. Elle plantait ses ongles dans ses vêtements. Le juge criait d'arrêter cette comédie.

Lorsqu'il avait commencé l'ascension du col il avait aperçu des lumières du côté de la bergerie et entendu le bruit des scies de boucherie. Ne restaient que quelques tombereaux en voie de chargement, des gendarmes, des curieux qui attendaient dans cette heure déjà avancée, se privant de souper, on ne savait trop quoi. La bergerie serait certainement surveillée encore quelque temps par les gendarmes, secondés par ceux de Tuchan arrivés en fin d'après-midi. Ceux de Couiza étaient annoncés pour fouiller tout le coin et interroger les habitants de plusieurs villages environnants.

— Ce jeune juge a l'affaire de sa carrière en main, dit Reynaud, et il ne lâchera pas sa proie.

— Monsieur le Curé, ces questions sur Cécile me préoccupent. Penseriez-vous qu'elle ait pu... Non, pas une femme seule.

— Que faisait le père de Cécile ?

— Maréchal-ferrant. Il est mort, vous savez.

— Qui a repris la forge, les outils ? N'était-il pas un peu serrurier ?

— Au besoin. Personne n'a racheté, puisqu'il y avait aussi Mathieu déjà installé. Un seul maréchal suffisait bien.

— Donc la forge est fermée ?

— Cécile reviendra sûrement l'habiter, c'est assez grand et elle a du terrain.

Cette ombre qui s'escrimait sur la serrure de l'église lui avait paru tassée, était-ce celle d'un homme ? Mort de froid il n'avait pas prolongé son observation, se contentant de peu. En fait il s'était rassuré en se disant que la maison du Seigneur était là pour accueillir les gens dans le besoin de protection, d'un toit, d'un peu de tiédeur, peut-être d'absolution. Et facile à ouvrir avec un rien.

— Voyons, Monsieur le Curé, on parle de cinquante vaches égorgées, certaines abattues d'un coup de fusil. Aucune femme ne

pourrait accomplir un tel massacre.

— Un complice ? rêva-t-il tout haut.

Et cette fois Pamphile en fut saisie, décortiqua cette question à la mesure de ses souvenirs sur l'inconduite de la fille Ladonne :

— Avec sa figure qui bourgeonne comment pourrait-elle courir l'homme, voyons. Ici elle avait la beauté du diable mais depuis c'est carnaval.

Pamphile se pencha vers lui en frottant son pouce sur son index replié :

— Ou alors pour ça.

— Et cinquante vaches perdues, un couffin rempli de bijoux entre les mains du juge ? Un étui pour la pierre à aiguiser la faux, précisa-t-il devant le regard perplexe de sa servante.

— Plein, fit-elle le souffle court.

Il lui trouvait une haleine enfiévrée de chercheur d'or, préféra rompre avec ce type de conversation, monta se raser, ne cessant de regarder son église. Cet humble lieu recelait désormais un secret que peut-être le seigneur daignerait lui révéler un jour. Était-ce la veuve Bourgeau revenue une fois de plus à travers la forêt qui avait éprouvé la nécessité d'y dormir ou bien un miséreux fuyant la nuit d'hiver, s'imaginant que là-dedans c'était mieux. Parfois, et Reynaud en demandait pardon, cet endroit saint ressemblait plus à un sépulcre humide qu'à un lieu d'accueil.

Profitant de l'absence de Pamphile courant après le boucher de Rouffiac il pénétra dans l'église, se pencha sur le bénitier. Un peu de limaille flottait sur l'eau bénite. Tombé de doigts pieux ou d'un lavage de mains sacrilège ? Il alla s'asseoir au banc des Ladonne. Il y avait tant d'énergie en réserve dans le corps tordu de Cécile Bourgeau qu'il la croyait bien capable d'avoir refait l'aller-retour depuis Auriac. Juste pour trouver l'apaisement de ses terreurs ou parce qu'elle voulait confesser un horrible péché ?

Il savait que la lanterne suspendue devant la cure jetait quelques lueurs malades dans la nef. Des lueurs tout aussi inquiétantes que celles que Cécile aurait pu découvrir dans sa maison d'Auriac.

Lorsqu'il revint, outre son morceau de bœuf, Pamphile jeta en vrac les nouvelles :

— Le juge a fini par laisser Cécile en liberté mais a demandé qu'elle se présente au maire chaque matin. Sinon il l'enferme comme les cousins Bourgeau.

Quel messenger avait pu franchir, même en droite ligne les trois lieues qui les séparaient d'Auriac pour livrer ces nouvelles plus fraîches que cette tranche de viande ? Comment les événements d'un endroit aussi éloigné pouvaient-ils se trouver au petit matin dans les bouches malveillantes de toutes les colporteuses de ragots ? Jamais

personne n'éluciderait ce mystère, ni les gendarmes ni un prêtre au cours d'une confession. Ce genre d'exploit était tenu secret par ceux ou celles qui l'accomplissaient.

— On ne parle que de ça, ajouta Pamphile, c'est quelqu'un du pays tout de même. Personne ne croit qu'elle aurait pu faire tuer Eugène Bourgeau à cause des vaches. La femme d'Alfred Gaillac la connaît bien et dit que jamais Cécile ne ferait une chose pareille. Malgré tout elle y tenait à son Bourgeau et quand il avait été envoyé à la guerre elle s'est occupée des vignes comme un homme. À propos il paraît que son mari n'est pas bien. Alfred est malade à cause de toutes ces histoires accusant les mobiles. Il n'a pas aimé qu'on le photographie.

— Je le croyais plus solide, cet homme si rusé, murmura Reynaud.

Le brigadier Wasquehale lui avait laissé un message lui demandant d'aller à Villerouge photographier deux anciens mobiles. Ils étaient prévenus et l'attendraient à côté du château. Elle sortit de l'écurie un Roumi impatient de tirer le fourgon-laboratoire et qui pétaradait des quatre fers, l'entraînant dans sa hâte alors qu'elle se suspendait de tout son poids à la bride pour le ralentir. On la regardait en riant mais ensuite son cheval se laissa calmement atteler. Dès qu'elle fut sur son siège il s'élança, gavé d'avoine depuis des jours et ayant de l'énergie à revendre. À la stupéfaction des quelques personnes présentes dans Laroque de Fa il continuait de trotter, plus d'une lieue après son départ et allait certainement conserver ce rythme jusqu'au bout. Le fourgon brinquebalait fort mais tout était solidement fixé à l'intérieur. Méthode Jean Terrasson qui avait eu pour son matériel et l'aménagement de la roulotte des attentions fignolées.

Un groupe attendait devant le château, appuyé contre une muraille au soleil et dès qu'elle ouvrit la porte du balcon un garçon petit et gros se dirigea vers le fourgon en traînant la jambe. Il paraissait hargneux mais se souvint que cette femme avait perdu son mari sur la Loire et se montra dès lors plus aimable. Il se nommait Maximilien Torquero.

— Ma jambe elle guérit pas, faut que je retourne à Carcassonne et ils sont bien capables de me la couper ces majors, de vrais bouchers. J'ai pu la sauver là-haut, ils ne l'auront pas ici.

Il posa ensuite sans mot dire.

— Paul Brageron était-il avec vous ?

— Celui-là vous risquez pas de le voir et la gendarmerie ne pourra pas l'*aganter*. Depuis qu'on sait dans le canton que vous nous photographiez il a dit que lui on ne lui volerait pas son portrait, et nul ne sait où il se trouve.

— Mais les gendarmes m'ont dit qu'il serait présent à vos côtés au château.

— Ils ont envoyé un pli, c'est tout. Maintenant ils doivent avoir la réponse du maire.

— Et vous ne savez pas où il se trouve ?

— Je m'en garde bien. C'est pas de mes amis et là-haut je préférerais ne pas le rencontrer. Moi j'étais dans un corps-franc bien sûr, mais on respectait la discipline et on filait doux avec notre sergent. Les autres je veux pas savoir.

— Avez-vous rencontré mon mari ?

— Vu et reconnu puisqu'il vient ici depuis des années. Mais je ne lui ai pas parlé. Il était de repos.

— Le sous-lieutenant Molinier aussi ?

— Lui c'était notre officier de liaison. Un pays qui était toujours content de nous voir. Un peu cavaleur mais bon garçon. Il s'est fait mettre aux arrêts de rigueur mais j'en connais pas le motif.

— Connaissez-vous le capitaine Savane ?

— Hé dites, j'étais pas avec les gradés moi, simple mobile toujours à ramper dans la boue vers les lignes ennemies, à tirer sur les Prussiens isolés, surtout ceux qui s'écartaient pour poser culotte. Ceux-là on les ajustait facilement et pan, fini, dans les feuillées.

Elle frissonna, imaginant la victime déculottée basculant dans ce cloaque creusé dans la terre. Une mort ignoble.

— Après on filait loin pour recommencer. Le sergent, lui, avait la lorgnette pour surveiller ces salopards et il dictait à Jérôme le maître d'école ce qu'il voyait. Faut dire que notre sergent savait pas trop bien écrire.

Il sortit sur le balcon puis revint vers elle :

— Savane c'est pas celui qui nous cherche des poux, alors qu'on n'en a pas eu de toute la guerre ? Je le connais pas moi ce capiston de malheur. Je lui ai rien fait.

— Et Bourgeau vous connaissiez ?

Torquero enfonça sa casquette sur son crâne et descendit du balcon sans répondre. Il alla se fondre dans le groupe qui prenait le soleil matinal. Le maire de Villeroche arriva pour lui annoncer que Paul Brageron restait introuvable.

— Il a abandonné sa femme, ses enfants dès qu'il a su que vous étiez chargée de photographier les anciens mobiles. C'est un cabochard, un peu braconnier, un peu *bouscassier*. Les escargots, les asperges, les champignons, les poireaux sauvages et parfois quelques légumes dans les jardins ça le gêne pas, comme surveiller les poules qui vont pondre ailleurs que dans le nichoir. Des lacets en veux-tu en voilà pour les lapins, des pièges, mais jamais rien chez lui quand les gendarmes viennent fouiller. Ça va me faire tort s'il ne se présente pas. On me reprochera de ne pas l'avoir surveillé.

Au retour Roumi se calma dans la montée de Bedos et elle vit venir Julien Molinier sur son alezan, en fut contrariée. Elle le salua lorsqu'ils se croisèrent et il fit demi-tour pour la rejoindre :

— Vous êtes en colère contre moi ?

— Je n'ai pas besoin d'un chaperon.

Le garçon en resta coi.

— Vous auriez pu me reprocher mon assiduité, mais non, vous affichez votre désir d'indépendance là où une autre aurait joué

l'offensée. J'apprécie de plus en plus votre tournure d'esprit. Vous savez que le juge Fontaine et le procureur sont repartis à Auriac ?

— Vous-même devriez rejoindre votre chère maman à Rouffiac.

— C'est elle qui va me rejoindre. Elle vient passer quelques jours chez une parente de la Coumo Réglèbe.

— Belle campagne, les Montrieux, nous avons photographié le mariage de leur fille, avons même été invités au repas. Jean mon mari n'a pas arrêté de les photographier, surtout en instantané et au magnésium la nuit venue. Il a réalisé des images superbes.

Sentant qu'elle cédait à une nostalgie douloureuse qui ne regardait personne, et surtout pas ce charmeur un peu trop superficiel elle choisit l'ironie :

— Je comprends que votre mère s'efforce de ne pas vous quitter des yeux. Dès que vous disparaîsez elle redoute sûrement le pire. Sait-elle que vous fûtes condamné aux arrêts de rigueur durant la guerre ?

Il dut avoir un réflexe trop vif car son alezan s'emballa, se dressa sur ses pattes arrière et, lorsqu'il retomba en avant, essaya de mordre Roumi. Ce dernier, sans souci pour le fourgon et Zélie s'arrêta net et enfonça ses dents dans l'oreille du pur-sang. La jeune femme dut sauter à terre pour le maîtriser. Molinier en fit autant et ils se retrouvèrent l'un contre l'autre coincés entre les masses enfiévrées des deux chevaux. Il voulut de sa main droite repousser l'irascible Roumi qui opposait une résistance entêtée et ce faisant parut vouloir enlacer Zélie. Déjà troublée par ce rapprochement inattendu elle se dégagea en passant sous le ventre de Roumi pour fuir cette promiscuité. Plus tard elle s'interrogea avec gêne sur tant de précipitation. Avait-elle pensé un seul instant qu'elle aurait pu faiblir ?

Pour finir le sous-lieutenant réussit à écarter son alezan et le conduisit plus loin pour l'attacher à un arbre. Il revint vers Zélie qui remettait de l'ordre dans ses vêtements tout en faisant des reproches à Roumi. Elle évita de regarder franchement le garçon.

— Vous n'auriez jamais dû vous glisser sous son ventre, lui cria-t-il, visiblement effrayé par son mouvement, il ne faut jamais faire ça. Même avec l'animal le plus doux.

— Vous comptez peut-être m'empêcher d'agir à ma guise, fit-elle, avec le sentiment de se comporter comme une jeune fille naïvement provocante. Profitez-vous ainsi de toutes les occasions pour essayer de prendre les filles et les dames dans vos bras ?

— Mais pas du tout. Vous vous croyez si irrésistible qu'un homme bien élevé ne puisse garder son sang-froid ? Je voulais forcer votre entêté de gros balourd de cheval à vous libérer.

— Et pourquoi ne pas écarter votre imbécile d'alezan ?

— Parce que j'avais le dos contre et ne pouvais me retourner. Tabac n'est pas un imbécile. C'est un cheval qui a fait la guerre avec

bravoure et m'a sauvé la vie plus d'une fois.

— Il est trop nerveux pour faire une bonne monture d'officier si un rien le fait se cabrer.

Elle saisit la bride de Roumi et la tint jusqu'au-delà de l'alezan. Au passage, les deux animaux se lancèrent un défi sous forme de hennissements conjugués. Celui de Julien Molinier paraissait ricaner comme un élève cancre alors que Roumi donnait les grandes orgues en un tonnerre assourdissant.

Elle remonta sur son siège et ne se soucia plus de Julien Molinier qu'elle sentait à quelque distance derrière elle. Finalement elle en éprouvait plus d'attendrissement que d'ennui. Cette présence devenue discrète lui rappelait quelques enchantements de jeune fille, lorsque timide comme une ombre, un adolescent la suivait jusque chez ses parents. Elle savait très bien que le sous-lieutenant n'avait pas tenté de l'étreindre mais il n'était pas désagréable de jouer en coquette offensée celle qui l'en avait cru capable.

— Je voulais assister Torquero car je sais qu'il est remonté contre le monde entier avec sa jambe blessée qui suppure toujours. Je craignais qu'il n'accepte pas d'être photographié et qu'il ne vous insulte. Je le connais, c'est un brave type mais coléreux. Je suis arrivé trop tard. Avez-vous pu aussi prendre Brageron ?

Il criait à cinquante pas en arrière et elle fit de même pour lui répondre que cet ex-mobile avait disparu depuis qu'elle avait commencé ses photographies.

— Celui-là a certainement quelque chose à se reprocher. Oh, pas de crimes, je ne pense pas mais quelques braconnages, quelques rapines, précisa-t-il.

Roumi dressa ses oreilles et claironna un hennissement menaçant comme s'il allait charger. On avait même l'impression qu'il meuglait comme un taureau :

— Ne vous rapprochez pas ou mon cheval va faire des siennes. Si vous voulez passez devant je le tiens mais faites vite.

— Mais j'aime bien vous tenir compagnie. Même si je ne vous vois pas et s'il en est de même pour vous, lança-t-il gaiement. Je crois que j'irais fort loin ainsi.

— Arrêtez ce marivaudage dont je n'ai plus l'âge. Je ne veux pas arriver à Mouthoumet ainsi pour faire cancaner les gens.

— Ils penseront que je vous escorte, étant donné qu'un ou plusieurs assassins rôdent dans le pays et estimeront que je fais bien. Sinon je vais trotter en avant et j'en serai désolé.

— Vous m'ennuyez avec vos fadaises, hurla-t-elle en sautant pour saisir Roumi par la bride.

Elle appuya sa tête contre son chanfrein pour le câliner et lui faire oublier son ennemi mortel, du moins il semblait le considérer comme

tel, qui passait la tête haute et la babine dédaigneuse.

Lorsque le cavalier et son alezan se fondirent dans la brume légère que le soleil faisait monter de la végétation, elle se rendit compte que ce cheval pouvait apparaître plus sombre, voire noir dans l'obscurité. Ce qui la laissa songeuse, lui fit trouver stupide leur badinage.

Bien entendu Wasquehale assistait le Parquet à Auriac et le gendarme de faction nota que le sieur Brageron n'avait pas tenu compte de la convocation reçue par le maire.

— Le brigadier vous envoie ses salutations et vous demande si vous pouvez photographier la personne que vous savez.

Il regardait autour de lui avec circonspection de crainte que l'on surprenne ses paroles. Elle pensa qu'il ne connaissait ni le nom ni le prénom de la témoin par mesure de prudence, ignorait que la photographie était faite depuis la nuit dernière.

— Je devrais transporter mon appareil portatif à l'étage de l'auberge et je crains d'être surprise pas plusieurs personnes. D'autre part la faire venir jusqu'au fourgon sera tout aussi délicat. Je peux la photographier de nuit avec le magnésium mais les images ne sont pas toujours aussi parfaites, dit-elle simplement, pour ménager l'avenir en l'absence du brigadier.

Lorsqu'elle rangea son fourgon à la place habituelle elle crut sentir comme une désapprobation chez les personnes qui passaient ou les hommes qui discutaient à côté avant de pénétrer chez Marceline pour le coup de midi. Elle détacha Roumi, le conduisit dans l'écurie où l'alezan manquait. Elle s'arrangea cependant pour que son cheval ne se précipite pas sur lui si jamais ce dernier était conduit dans l'autre stalle.

Sonia Derek parut enchantée de la voir, demanda si les photographies étaient prêtes, lui reprocha ensuite de l'abandonner.

— Je n'ai pas encore eu le temps de les développer. Le capitaine Savane a l'air de me remplacer avantageusement auprès de vous.

— Oh, lui... Enfin ! J'ai reçu les photographies des mobiles et j'ai pu les examiner mais au jour. De nuit j'aurais eu trop peur. Mais dès qu'il a fait soleil je les ai soigneusement regardées.

— Et vous avez reconnu quelqu'un, voire plusieurs personnes ?

— Ça c'est réservé au brigadier ou au capitaine. Je suis désolée mais j'ai juré.

Zélie s'assit dans le petit fauteuil inconfortable, regarda le titre du livre posé sur le chevet.

— Le *Don Juan* de Molière ? s'étonna-t-elle. C'est le capitaine qui vous l'a prêté ?

— Oui, pourquoi ? fit la jeune femme inquiète.

— Mais parce qu'il était comédien de profession et ne s'était engagé que pour la guerre. Jadis il a aussi combattu en Algérie mais

c'est le théâtre qui lui conviendrait le mieux. Je crois qu'il envisage d'en acheter un...

— Il le louera plutôt.

— Vous êtes au courant ?

Sonia Derek secoua la tête en souriant :

— Non mais je m'intéresse à tout ce qui se passe à Paris. La littérature, le théâtre, les arts. Ça vaut très cher une salle et en général on la loue pour un temps.

Zélie ouvrait le *Don Juan* au hasard.

— Vous aimeriez jouer ?

— Moi, certainement pas, fit la jeune femme avec un geste paradoxalement théâtral démentant sa dénégation, en portant la main à son cœur, je ne crois pas que je pourrais...

— Quel rôle ? insista Zélie, certaine que cette personne en rêvait réellement et le cachait, Elvire, Charlotte, Mathurine ?

Ces deux dernières lui paraissaient trop naïves et la première trop explorée pour que cette fille solide, certainement d'origine paysanne mais ayant su retirer de la vie urbaine une personnalité de façade, puisse être crédible.

— Vous a-t-il parlé de la pièce qu'il monterait dès qu'il en aura terminé avec cette mission ?

— Pas du tout, fit Zélie.

— Je crois qu'il a la pièce d'un grand auteur et qu'il se réserve le premier rôle.

— A-t-il joué *Don Juan* ?

— Peut-être, je ne sais.

Zélie lui dit alors que Wasquehale souhaitait avoir une photographie d'elle et Sonia Derek parut soudain affolée :

— Mais ce n'est pas ce qui était prévu, ce que l'on m'a dit. On m'a parlé des ex-mobiles dont je devrais regarder les portraits mais à aucun moment il n'a été question que le mien soit distribué à d'autres que le capitaine. Savane ne la confiera à personne. Je ne veux pas. C'est hors de question. Ça n'a aucune valeur aux yeux de la justice et ça peut me porter préjudice.

Se demandant en quoi, Zélie ne disait rien, trouvait qu'elle se faisait beaucoup de comédie.

— Wasquehale veut observer la réaction de certains face à votre portrait.

— Ne suffit-il pas que moi j'aie de fidèles et douloureux souvenirs de ces crapules ? Que croit le brigadier, que je vais désigner au hasard ceux qui m'ont fait tant de mal, que je me vengerai sur n'importe quel ex-mobile ? Tenez, que je vous dise que déjà j'en ai reconnu, oh il n'y a pas de doute.

Elle ouvrit le tiroir du chevet et en sortit deux épreuves. Zélie

frémit, reconnaissant les Bourgeau morts.

— Celui-là c'est sûr.

Il s'agissait d'Eugène.

— Et aussi celui-ci.

Léon Bourgeau !

— Il n'était pas sur ma liste, s'écria Zélie. Il n'a pas été mobilisé. Je ne sais pourquoi mais il est resté au pays.

— Moi je vous dis qu'il était là-haut avec son frère mais ce n'est pas tout.

Elle en prit une troisième et Zélie eut à peine jeté un regard qu'elle la remit dans le tiroir.

— Non je ne suis pas tout à fait sûre, il faut que je l'observe un peu mieux et s'il le faut que ce type-là soit amené dans une pièce de la gendarmerie et que je puisse le regarder en vrai, en train de bouger, de parler sans que je sois vue. Je n'aurais pas dû vous montrer ces visages, vous n'avez pas eu le temps de voir le troisième, hein ?

— Vous l'avez caché aussitôt, mentit Zélie. Mais je vous le répète, Léon n'était pas mobilisé. Il a passé la guerre ici, dans la bergerie je suppose.

— Moi je sais qu'il était là-haut. Si vous croyez que j'ai oublié ce qu'ils m'ont fait, comme si j'étais une fille à soldats, et qu'ils ont pillé ma maison ?

— Je ne veux pas vous contrarier mais peut-être que Léon a rejoint son frère là-haut justement pour de sales coups.

— Ça c'est possible. Ne dites à personne ni à Wasquehale, ni au capitaine que je vous ai montré ces photographies. Sinon ils seraient furieux et Wasquehale m'a dit que si je le faisais mon témoignage serait par la suite remis en question.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai encore photographié un autre démobilisé aujourd'hui. Il devait y en avoir un second mais il a disparu. Ça ne veut pas dire qu'il soit coupable car il paraît que c'est un sauvage qui déteste qu'on s'intéresse à lui.

Elle retourna dans sa chambre, s'assit sur son lit, se demandant si elle avait bien reconnu le visage de ce troisième homme accusé par Sonia. Puis elle se souvint que l'épreuve avait une tache étoilée dans le haut. C'était donc bien la photographie de Louis Rivière de Soulatgé, le même qui avait raboté sa porte pour effacer le dessin d'une main sans annulaire tracée au charbon de bois. Peut-être par le Cavalier-squelette.

En dépit de l'approche de la nuit, Louis Rivière continuait d'empiler les *boufanelles* de sarments de vigne sur la charrette sans paraître vouloir s'arrêter. Timidement sa femme Éloïse avait essayé de lui dire que la petite allait sortir de l'école et qu'elle trouverait porte close. Bien sûr elle irait chez sa mamée, à deux pas de chez eux mais la fillette aimait bien que sa maman soit à la maison quand elle arrivait. Son mari n'avait pas répondu et le tas de fagots montait, débordait les ridelles, risquait de basculer au premier cahot.

Depuis qu'on avait dessiné sur leur porte cette main amputée de l'annulaire, Rivière se montrait d'un silence rébarbatif, se cachait derrière une agressivité farouche envers le monde entier. Nul ne pouvait plus l'aborder, lui dire quelques mots, même ses amis, sa parenté, le maire enfin. Ce dernier était venu lui dire de ne pas prendre les choses tellement à cœur, que personne ne le soupçonnait d'avoir coupé des annulaires à la cisaille ou au sécateur pour dégager les alliances de mariage des mains des morts.

— Écoute-moi, Louis, les gendarmes de Mouthoumet sont au courant. On leur a dit qu'un inconnu avait dessiné sur ta porte et tu vois bien qu'ils n'y ont pas prêté attention, qu'ils ne sont pas venus te voir, te poser des questions.

L'horrible quadruple crime du Pech de l'Estelhe l'avait encore plus enfoncé dans sa hargne. Il devenait pire que le genêt scorpion avec ses crocs, pire que le kermès redoutable. Éloïse, lorsqu'ils étaient couchés ensemble dans leur lit, recouverts d'une obscurité qui désormais manquait de sérénité, avait l'impression qu'à côté d'elle se hérissait tout un paquet d'épines.

La nuit dernière, sachant qu'il gisait les yeux ouverts, elle avait osé lui parler :

— Tu n'as jamais eu assez de sous pour t'acheter cinquante vaches et d'ailleurs nous ne saurions qu'en faire ni comment les garder, les nourrir. Nous autres c'est la terre, un peu de vignes, un peu de luzerne, un peu de blé, de tout un peu mais le plus souvent assez. Bourgeau revenu de la guerre a pu s'acheter cinquante vaches, même s'il raconte les avoir en pâture. On sait bien que son frère Léon ne cessait de monter là-haut là où il y avait des combats. Il disait qu'il apportait de la nourriture à Eugène, qu'avec son gros appétit il n'avait jamais trop à manger mais tout le monde savait qu'il trafiquait. Et tu vois maintenant il est mort Eugène, avec son frère et ses neveux, et sa

femme Cécile de Cubières est comme folle qu'on dit.

Elle avait vainement attendu une réponse. Elle n'avait pas su exprimer ce qu'elle voulait lui faire comprendre, qu'ils ne s'étaient pas enrichis eux durant la guerre, qu'il avait fait son devoir de bon Français. À Narbonne il avait rendu l'uniforme en loques, le képi, le chassepot après avoir marché des jours et des nuits pour rejoindre cette ville. N'était-ce pas la preuve de son honnêteté ?

— Louis, les boufanelles finiront par tomber, finit-elle par murmurer, alors que depuis Marquech des nuées de nuit qui rampaient dans les creux, noyaient les abords, la faisaient frissonner à la pensée d'être surprise là.

— On rentre, dit-il enfin. Grimpe en haut. Moi aussi j'y vais. Nous tasserons les fagots.

Il alla chercher une longue planche en partie pourrie, jetée sur le ruisseau au fond de la vigne et servant de passerelle quand il était en crue. Ainsi effectivement ils tassèrent les sarments de leur poids. Le mulet s'engagea lentement dans le chemin encaissé.

— Bourgeau, il n'a pas coupé de doigts, dit soudain Louis sans la regarder. Oh, que non, c'était pas un rôleur de champs de bataille, pas ça. Bourgeau il rachetait les chasse-pots que les *drôles* du pays ramassaient pour lui. Il y en avait dans tous les coins. Les nôtres, que la défaite affolait, les jetaient un peu partout, arrachaient leur uniforme de crainte que les Prussiens ne les prennent pour les envoyer en Allemagne comme prisonniers. Je crois que Bourgeau donnait cinq ou six sous par chassepot mais ce n'était pas tout. Il rachetait surtout les chevaux qui couraient partout en bandes. Ils étaient dangereux parce qu'ils se ruaient droit devant eux, piétinaient, mordaient sans se souvenir qu'ils avaient été domestiqués. Il fallait savoir les attirer, les calmer, les nourrir et Bourgeau avec ceux de son corps-franc avait organisé la chose. Et les chevaux se revendaient moitié prix mais tout de même rapportaient au moins deux cents francs, les chassepots entre vingt et trente.

N'osant pas l'interrompre, elle comprenait pourquoi Léon montait si souvent vers la Loire. Il prenait normalement le train à Lézignan ou à Narbonne et puis se débrouillait pour la suite, quand la machine n'allait pas plus loin à cause de la guerre.

— C'est pas plus compliqué mais Bourgeau n'a jamais détroussé les cadavres, ça j'en suis certain. Et les sécateurs n'étaient pas aussi nombreux qu'on veut bien le dire par là-bas. Tu en vois beaucoup par ici quand on taille ou quand on vendange ? C'est toujours la serpette et je dis qu'on la verra encore longtemps. Pour greffer c'est la serpette et ensuite on coupe son morceau de saucisse sèche avec pour le croustet. C'est ça notre outil. Des sécateurs il y en a chez les gens qui n'ont plus les mains agiles ou assez fortes. Des mains de femmes, de

vieux. Mais pas plus et surtout pas là-haut dans le paquetage des soldats et des mobiles des corps-francs. Bien sûr que dans ces petites troupes on était libres sans un chef pour nous crier dessus, sans discipline, sans corvées. On était libres. Certains en profitèrent mais pas tous, et même beaucoup restèrent de bons soldats.

On venait de découvrir le trésor des Bourgeau, ce couffin rempli d'or et de pierres précieuses disait-on. Un couffin de bonne taille pour une grosse pierre à aiguiser. Éloïse pensait à la pierre que Louis avait prélevée dans un bloc de roche. Il l'avait voulue large comme la main et longue comme son avant-bras pour qu'elle lui dure la vie.

— Eugène il a dû racheter cet or et ces bijoux à ces salopards. Il ne détroussait pas les cadavres mais il n'aurait pas refusé de racheter ces choses-là si on ne lui en demandait pas trop cher. Et son frère Léon se chargeait de les ramener ici. C'était bien vu de leur part. L'un pris par la levée en masse, l'autre dispensé et faisant de nombreux allers et retours. Là-bas Léon avait toute une bande qui conduisait les chevaux vers l'Auvergne. Dans ces pays pauvres du centre ils n'ont pas beaucoup de chevaux, même pas de mulets ni des ânes et voilà qu'on venait leur proposer des bêtes solides pour presque rien. Léon ne passait pas son temps au plus près des combats, pas si bête. Il marchait de jour et de nuit avec des compagnons dans des forêts, des *cotieux* où personne ne se montrait, avec des dizaines de bêtes. Et c'était lui qui allait se présenter dans chaque ferme isolée, interpellait ceux qui vivaient là, loin de tout pour proposer sa marchandise sur pattes. Tu penses que l'occasion d'acheter un cheval qu'on savait revendre le lendemain deux fois plus cher ça ne se laissait pas passer. En quelques jours c'était fini et Léon les poches pleines de billets s'en revenait chez nous. Ni vu ni connu.

— Il a quand même racheté ce couffin rempli de bijoux et d'alliances en or. Le Cavalier-squelette...

— Ne me parle pas de cette ânerie, s'emporta Louis qui de colère fit claquer les rênes sur le dos de son mulet, lequel peu habitué se retourna de profil pour montrer ses dents jaunes.

— Riquet l'a vu, fit timidement Éloïse.

— Un soûlaud qui raconte ce qu'il veut.

— Rosalie.

— Elle devrait porter des lunettes depuis longtemps. Fille elle croyait que Picochet qui était laid comme un pou était un beau garçon, c'est dire.

Mais alors qui aurait dessiné la main amputée sur leur porte, n'osa demander Éloïse.

Il dut crier quelque chose au mulet qui ralentissait dans le raidillon, puis sur cette lancée il ajouta :

— Depuis j'ai réfléchi et je crois savoir pourquoi on m'a fait ça. On

veut m'intimider. On fait croire aux gens que c'est pour me désigner comme détrousseur de cadavres qu'on a dessiné cette main sans doigt sur ma porte, mais en vrai c'est un avertissement.

— Un avertissement de quoi ?

Voilà un mot qu'Éloïse ne comprenait pas très bien.

— Je crois que j'ai vu quelque chose que je n'aurais jamais dû voir. Ça me reste en travers de la gorge depuis mon retour de la guerre et je n'y faisais pas attention. Mais c'était là, comme si j'avais avalé une arête de poisson qui se soit plantée dans mes amygdales. Je vivais avec ça depuis des mois, sans m'y habituer mais je n'essayais pas de l'arracher, et puis voilà qu'un inconnu me salope ma porte avec du charbon de bois. Il a dû le mouiller pour qu'il pénètre le bois qui n'a pas été ciré depuis longtemps.

Éloïse y vit un reproche, mais Louis savait bien qu'ils n'avaient pas de ruche ni personne pour leur donner de la cire, vendue cher aux caragues qui la rachetaient pour la proposer dans des pays sans abeilles.

— Peut-être même que c'est Bourgeau qui a fait ça ou son frère ou ses neveux, va-t-en savoir, mais ce que je sais c'est qu'il n'y a pas eu que des vols de chevaux de l'armée. Il y avait les chassepots et ces fusils c'est pas les Français qui les rachetaient, pas l'intendance mais j'ai compris que c'étaient les Prussiens. Ils avaient tellement peur des corps-francs qu'ils redoutaient que les paysans les trouvent et ne s'organisent en petites troupes qui les attaqueraient. Cela s'est déjà produit et les gens qui tiraient sur les arrière-gardes prussiennes étaient fusillés sur-le-champ si on les prenait.

— Tu veux dire que Bourgeau revendait ses fusils à l'ennemi ?

— Voilà.

— Et tu l'as surpris en train de le faire ?

— Pas exactement. Je crois que je vais descendre pour tirer ce fainéant de Sagan.

Sagan signifiait tapage. Le mulot ne cessait au début de son séjour chez les Rivière de ruer contre les planches de sa stalle, réveillant la maisonnée et il avait été baptisé ainsi par leur fille. À quelques mètres de l'embranchement de la route de Rouffiac, dans ce crépuscule de gros nuages noirs il renâclait et Louis dut s'arc-bouter pour le tirer vers le haut de cette petite rampe aux ornières très profondes.

Éloïse crut comprendre que l'animal avait peur de quelque chose, peut-être de ces ombres qui roulaient comme une montagne de vagues de l'autre côté de la route. Elle ne se souvenait pas qu'ils soient rentrés si tard avec ce mulot. Il laissait tomber des crottes donc n'était pas tranquille.

— Il est effrayé, dit-elle.

Louis ne répondit pas, réussit à lui faire rejoindre la route et lui

montra les quelques lumières de Soulatgé en face :

— C'est là-bas que tu vas, maintenant je te laisse.

— Il a le poil hérissé sur la croupe, lui dit sa femme.

Elle pensait à Bourgeau concluant un marché avec les Prussiens, n'osait demander à son mari de poursuivre mais Louis le fit de lui-même.

— On ne sait jamais ce qui peut arriver, murmura-t-il, il faut que tu saches tout ça. Nous étions dans des fourrés auprès d'un ruisseau où les Prussiens venaient puiser de l'eau pour leur cantonnement installé sur une hauteur d'où ils pouvaient surveiller le pays. Il y avait aussi une maison, dite la Maison du Colonel. Je t'ai parlé de Sibiade, celui qui venait de Fabrezan et n'avait pas son pareil pour se glisser dans les bois sans être entendu. Il avait l'habitude tu penses. Il passait sa vie à piéger les lapins. Au loin les Prussiens préparaient leur soupe et ça nous donnait faim. Nous n'avions de quoi manger que dans le trou où nous nous cachions à une demi-lieue en arrière, là où le sergent et les autres nous attendaient. Nous avions ordre d'observer mais pas de tirer. Le sergent selon notre rapport déciderait ce que nous ferions ensuite. J'ai vu arriver un uhlan, un cavalier avec son casque un peu bizarre. Ils sont surmontés d'une sorte d'enclume ronde qu'on appelle un cimier aplati. « Un officier me dit Sibiade, merde alors, on va manquer une belle pièce, au moins un capitaine non ? Plus que ça. »

» Un major avec son sabre sur le côté gauche. Il attacha son cheval à la grille de la maison, y pénétra sa lance à la main. Nos officiers eux n'en avaient pas.

Éloïse se redressa un peu pour regarder par-dessus les boufanelles qui gênaient sa vue sur la droite. Il lui semblait que des cailloux ricochaient en contrebas mais avec la nuit on ne voyait rien. Une odeur forte venait des touffes de thym fouettées au passage de cet animal ou de cette personne. Que ce soit l'un ou l'autre la créature les devançait.

— On aurait dû prendre un fanal, dit-elle. C'est une nuit sans lune et sans même des étoiles.

Tout à ses souvenirs qui affluaient, faisaient sauter le refus des confidences, respecté des mois durant, il ne prêtait pas attention à l'obscurité et aux bruits venant de la droite.

— Deux cavaliers sont arrivés venant de notre côté. Et j'ai vu surtout l'un d'eux. C'était Bourgeau car il ne montait pas comme un véritable cavalier de l'armée, mais comme nous le faisons ici et dans toutes les Corbières quand nous rentrons à midi pour le dîner. Nous laissons la charrette ou la charrue à la vigne et nous montons les pieds du même côté. Nous n'enfourchons jamais nos chevaux qui sont trop larges pour ça. Nos jambes seraient trop écartées sinon. Et ce type-là avait juste un képi de mobile, le reste des habits non militaires mais

c'était Bourgeau.

Elle n'osa pas lui faire remarquer qu'il n'en paraissait pas certain. Mais ce bruit de pierraille recommença brièvement, suffisamment pour l'inquiéter. Elle ne put s'empêcher de prévenir Louis.

— Un sanglier, un chien, fit-il, toujours revenu un an en arrière.

Il ne faisait rien pour que Sagan s'énervé un peu, profitant de leur solitude dans ce noir d'encre qui le cachait et cachait sa femme, pour se libérer. Une fois à la maison il se refermerait à nouveau. Il avait gardé ces souvenirs étranges des mois durant, parce que c'était un honnête homme qui ne pouvait accuser à la légère un habitant du village voisin. Quelqu'un qu'on était appelé à revoir pour les fêtes, la foire de Mouthoumet, les chasses intervillages.

— Ils ont attaché leurs chevaux à côté de celui du uhlan, l'ont rejoint dans la Maison du Colonel. Ils y sont restés une demi-heure alors que Sibiade et moi n'osions pas bouger. On les apercevait à travers les vitres d'une fenêtre. Les trois. Bourgeau surtout, qui a toujours été un gros costaud masquait l'autre plus mince que lui.

— Et l'autre montait comme un cavalier ? À califourchon ?

Son mari ne comprit pas tout de suite ce qu'elle voulait dire.

— Il était comme Bourgeau assis en travers sur le cheval ?

— Tiens c'est vrai ça, je n'y pensais pas tous ces temps. Tu fais bien de demander. Il était assis comme un véritable cavalier, les jambes de chaque côté de l'animal. Ensuite j'ai pensé qu'il s'agissait peut-être de Léon lorsque j'ai su que régulièrement il venait retrouver son frère malgré le danger.

Il paraissait soudain surpris de cette réflexion et presque satisfait.

— J'aurais quand même pu y penser plus tôt. Ce type-là était un cavalier. Peut-être... Non je préfère ne pas chercher trop loin du côté de Léon. Il y avait des officiers de cavalerie, des cuirassiers, hussards qui nous demandaient des renseignements sur les positions ennemies, ou servaient d'officiers de liaison avec l'ensemble des corps-francs. Ils essayaient aussi de regrouper tous ces gens, des paysans surtout mais quelques-uns de la ville aussi qui ramassaient des fusils pour tirer sur les Prussiens. Ces officiers leur conseillaient de prendre un uniforme sinon ils risquaient d'être fusillés. Mais je ne devrais pas parler ainsi de Bourgeau et encore moins de son frère. Ils sont morts et ne peuvent me contredire. C'est plus tard que j'en ai parlé, comme si de rien n'était, à Terrasson le photographe pour qu'il en informe son sergent qui commandait son groupe. Terrasson oui le mari de cette femme qui m'a photographié. Mine de rien je lui ai parlé de la Maison du Colonel, que peut-être son groupe aurait intérêt à y faire une visite. Mais pas plus, je n'allais pas dénoncer Bourgeau.

Puis lui aussi tourna la tête vers la droite. Il avait surpris ce bruit sur la pierraille. Plus loin ce chemin en contrebas rejoindrait la route

en la surplombant un temps et ils apercevraient enfin celui ou celle qui rentrait comme eux aussi tard.

Ce fut l'éternel Riquet, ivrogne patenté de Soulatgé qui le premier aperçut la charrette que tirait le mulet des Rivières, sans personne assis en haut des boufanelles de sarments.

— Hé, celui-là a dû échapper à Louis Rivières, cria-t-il.

Il finit par attirer l'attention avant de découvrir ce chien famélique sorti d'on ne savait où, qui ne cessait de lécher quelque chose au cul de la charrette. Riquet le chassa d'un coup de pied qui faillit le faire tomber et il aperçut une tache sombre, y frotta son doigt.

— C'est pas du vin ça, c'est quoi ?

Plus loin, Méraud le charron saisissait Sagan par la bride et arrêtait l'attelage.

— Ce mulet doit être blessé, criait Riquet, il laisse des traces de sang derrière lui.

Le maire arriva fort en colère disant qu'un chasseur avait tiré deux fois du côté de Rouffiac.

— Ça ne leur suffit pas de canarder toute la journée que parfois on se croirait encore à la guerre ? Avec une nuit pareille on n'y voit pas à deux pas, de quoi tuer quelqu'un.

Puis il regarda Riquet qui essayait de grimper sur la charrette mais n'y parvenait pas :

— Tu vas te casser la figure, ces boufanelles ne sont pas attachées et vont basculer...

Marceline frappa à sa porte à 6 heures du matin alors qu'il faisait encore grand-nuit. Haletante et mal réveillée, elle lui dit qu'un gendarme venait de la sortir elle-même de son lit :

— Le brigadier vous attend à Soulatgé dans la matinée. Je ne sais pas ce qui se passe, mais déjà le procureur, le juge et aussi notre juge de paix viennent de partir au grand galop. Je fais le café pendant que vous vous préparez.

Lorsque Zélie descendit elle trouva Marceline les mains sur ses bonnes joues d'une grande pâleur face au garde municipal.

— Ils les ont tués. Les Rivière, Louis et Éloïse de Soulatgé. Nous sommes cousins de loin. Ils venaient toujours manger pour la fête.

Zélie revoyait cet homme en colère qui avait raboté sa porte pour en faire disparaître ce dessin infamant et qui était venu se faire photographier malgré tout, disant qu'il avait été bon soldat.

— C'est arrivé hier au soir et on ne les a pas trouvés tout de suite dans les boufanelles entassées dans leur charrette. On a cru que le mulet, un capricieux, était rentré tout seul au village. Seulement il y avait des traces de sang, comme si l'animal était blessé à un sabot ou bien s'il avait la diarrhée sanglante, ça arrive. On l'a examiné mais rien. On ne comprenait pas. Il y en avait qui déjà étaient partis vers Rouffiac avec des lanternes et des fusils jusqu'à ce qu'un *pilhard* se glisse sous la charrette et voit suinter le sang. Alors ils sont montés sur la charrette pour enlever et jeter les boufanelles en vitesse. Les deux étaient sous une couche avec chacun un trou dans la nuque. Le même garçon a aussi trouvé deux empreintes de main sans annulaire, de chaque côté de la charrette sur les ridelles. Il paraît que le maire avait entendu tirer du côté de Rouffiac et s'était mis en colère.

» Les gendarmes ont été prévenus dans la nuit, ajouta Marceline, mais le juge et le procureur viennent tout juste de partir pour Soulatgé. Hier au soir ils faisaient bombance chez monsieur le Maire, conclut-elle sévère.

Roumi n'attendait que ça, tirer le fourgon-laboratoire sur une longue distance et encore sous le choc, mal réveillée également Zélie dut le retenir car il aurait volontiers galopé. Elle appréhendait de traverser Auriac, de tomber sur Cécile Bourgeau. À cette heure tous les villages avoisinants savaient qu'on avait assassiné les Rivière, mari et femme.

Zélie se demandait avec insistance si c'était bien Louis Rivière qui

figurait sur cette photographie que Sonia Derek avait mise de côté avec celles des Bourgeau, la dérobant à ses yeux. Si oui tous étaient morts désormais.

Il y avait déjà des charrettes de toute nature en route pour Soulatgé et Roumi fut bien forcé de se mettre au pas, dans l'impossibilité de les dépasser toutes sur cette route étroite. Et une fois Auriac derrière, ce fut encore pire. Elle n'avait pas aperçu Cécile Bourgeau mais les gens la regardaient sans la saluer, ne lui pardonnaient pas d'être toujours sur les lieux de ces crimes. On devait bien supporter le Parquet, les gendarmes mais qu'avait-on à faire de la photographie de Lézignan ?

À peine avait-elle arrêté son attelage à Soulatgé que deux hommes habillés comme des gens de la ville, avec des vestes courtes et des chapeaux, se précipitèrent vers elle. C'étaient des journalistes. Tous les deux voulaient acheter les photographies qu'elle avait prises des Bourgeau et des vaches égorgées. Et criaient qu'ils achèteraient aussi celles de ce couple assassiné dont ils ne retenaient pas le nom, et devaient le lire sur leur carnet.

— Vous serez bien payée. On fera des illustrations d'après vos daguerréotypes pour les journaux, et aussi pour faire un recueil qui sera vendu partout en même temps qu'une complainte qu'un joueur d'orgue de barbarie est en train d'écrire. Moi je vous donne trente francs de la photo des Bourgeau morts.

— Moi ce sera cinquante et vous m'accordez tous les droits de reproduction. Ces dessins se vendront dans toute la France quand Paris débarquera.

— Adressez-vous au brigadier Wasquehale de Mouthoumet.

Ils finirent par renoncer mais annoncèrent qu'une pleine berline de journalistes parisiens était attendue. On avait télégraphié à Paris, ils avaient pris le train de bon matin.

Wasquehale s'approcha et les deux hommes s'éclipsèrent.

— Merci d'être venue. Le juge est maintenant favorable à une série de photographies. Vous verrez qu'ils y viendront tous.

— Comment ont-ils été tués ?

— Certainement avec un chassepot, si j'en juge par le calibre de la balle qu'on a retrouvée dans la bouche d'Éloïse Rivière.

Il s'excusa en la voyant fermer les yeux. Mais elle réagit, voulut savoir pourquoi cette balle se trouvait ainsi dans la bouche de la malheureuse.

— Ce n'est pas rare lorsque la victime a reçu le coup de feu dans la nuque. Les dents forment un obstacle important au trajet du projectile. C'est le médecin de Mouthoumet qui l'a aperçue en examinant le corps. Ils rentraient très tard de la vigne avec un chargement de fagots que l'on appelle boufanelles. Il semble que le tireur est venu à leur

hauteur ou bien les guettait à un endroit précis. La pénétration des balles nous l'indique nettement. C'est un tireur habile qui a pu recharger en un temps record, même pas dix secondes. Le maire est formel là-dessus. Il a pensé qu'il y avait deux chasseurs à ce moment-là. Puis l'assassin a écarté les fagots pour que les corps tombent vers le fond, les a recouverts. Nous ne savons pas exactement pourquoi. Il a perdu du temps à faire ça. Peut-être a-t-il fouillé le corps de Louis Rivière.

Il l'aida à transporter son matériel et elle pénétra dans la maison des Rivière, non sans un regard pour la tache plus sombre de la porte. Louis Rivière avait dû utiliser du brou de noix. Ces messieurs du Parquet la remercièrent d'être venue. Ils souhaitaient plusieurs photographies des victimes. Le juge de paix, lui, se frottait les mains d'un air guilleret quelque peu inopportun.

Ce fut un travail épuisant qui la bouleversa. On avait édifié une sorte d'estrade sur laquelle elle se jucha tandis que les gendarmes soutenaient l'ensemble, et que Wasquehale et un autre déplaçaient et présentaient les corps selon la demande du juge et du procureur. Ces derniers étaient souvent en désaccord et échangeaient des paroles assez vives sans tenir compte de la présence du couple assassiné, ce qui scandalisait Zélie.

Enfin elle put retourner à son fourgon pour développer les épreuves, promettant qu'elle pourrait les livrer en moins de deux heures.

Lorsqu'elle surgit de son laboratoire et ouvrit la porte du balcon le soleil l'éblouit. Il faisait une journée superbe avec un ciel d'un bleu profond annonçant du vent pour la nuit ou le lendemain. Elle se prépara du café pour échapper à cette torpeur horrifiée qui ne la quittait pas. Elle ne photographiait plus que des cadavres et ne le supportait pas. Quelques familles de libres-penseurs le lui avaient demandé à Lézignan mais personne d'autre. La pensée de conserver l'image d'un être cher les yeux fermés paraissait une idée insupportable pour la majorité à laquelle elle adhérait.

— Bonjour madame la Photographe, lança une voix joyeuse, je suis venu vous remercier.

Elle reconnut Charles Rescaré, le gentil vaurien de Rouffiac, celui qu'on accusait de la tentative d'asphyxie sur sa personne.

— Si vous aviez porté plainte j'étais fichu. J'ai fini par aller à Tuchan voir les gendarmes et ils ne m'ont pas gardé parce que vous n'aviez pas signé de plainte. Ce n'est pas moi qui ai arraché le boudin de sable à la porte de ma mère. J'aurais jamais fait ça.

Après avoir respiré des odeurs de collodion, d'alcool et d'éther elle essayait d'épurer ses poumons en écoutant ce garçon, respirant profondément sans pouvoir lui répondre sur-le-champ.

— Vous ne me croyez pas ?

Elle fit signe que si.

— Je suis content de vous rencontrer ici. Je pensais monter vous voir a Mouthoumet. Si j'avais su je vous aurais apporté une grosse lièvre.

Wasquehale venait chercher les épreuves à peine sèches, fronçait ses sourcils blonds à la vue de ce garçon connu dans toutes les Corbières pour ses braconnages, ses insolences souriantes et ses farces douteuses.

— Tu as eu de la veine cette fois, lui dit-il, mais ça ne sera pas toujours le cas. Où pouvais-tu être hier au soir entre 6 et 7 heures ?

— Dans le lit d'une dame, monsieur le brigadier, elle aime se coucher tôt pour économiser le bois que je coupe pour elle et qu'elle me paye ainsi. Cela m'ennuierait de vous donner son nom car c'est une personne de qualité qui a des relations importantes.

Wasquehale haussa les épaules, emporta les épreuves qui risquaient de se coller entre elles s'il attendait trop de temps avant de les séparer.

— Ce n'est pas vrai pour cette dame, lui confia Charles Rescaré amusé. En fait j'étais en train de guetter une harde de petits sangliers et leur mère, pas très loin d'ici et j'ai entendu les deux coups de chassepot. Deux coups d'une très grande rapidité. J'ai cru qu'on chassait comme moi le gros mais je ne me doutais pas qu'on venait de tuer Louis et sa femme. Je le connaissais bien. J'ai même failli aller dans son corps-franc mais son sergent n'a pas voulu de moi. Il me trouvait trop arrogant qu'il a dit. Je suis resté dans mon unité et je vous l'ai dit j'ai failli me retrouver dans la fameuse Maison du Colonel pour dégager le corps-franc qui s'y était fait piéger. Mais il y a eu un contrordre et nous avons dû attendre toute la journée et la nuit avant d'être envoyés pour découvrir ce qui s'était passé. Nous devions surtout récupérer les fusils et les cartouches. Moi j'ai reconnu votre mari assez vite.

Tout autour du fourgon s'arrêtaient des charrettes venues de tous les villages voisins et Zélie se demandait comment elle pourrait dégager son attelage pour repartir. Elle essayait de ne pas poser de questions mais souhaitait que Charles continue son récit.

— Un massacre, dit-il, les Prussiens avaient tiré à la mitrailleuse Field, vingt-quatre canons, vous pensez. La porte épaisse comme ma main n'était plus que du petit bois et les matelas placés devant les fenêtres de la charpie. Deux Field avaient pris la bicoque en écharpe et je vous assure que j'ai vu les murs, pourtant de double épaisseur de briques, avec des trous par lesquels on a pu passer. Toutes les pièces étaient traversées de part en part.

Elle s'accrochait à la rambarde du balcon, sentait ses jambes

s'amollir mais ne voulait pas renoncer à écouter.

— Je vois que ça vous chagrine, dit avec douceur le garçon, je ne vais pas continuer. Tout ça c'est du passé et la guerre est finie.

— Si, je veux savoir. Je crois que je dois le savoir un jour ou l'autre, autant que ce soit maintenant et de votre bouche.

Elle ne lui dirait pas que malgré sa réputation de voyou il gardait une grande innocence qui le faisait raconter avec émotion.

— Notre lieutenant ne parvenait pas à comprendre pourquoi les Prussiens avaient utilisé deux mitrailleuses pour attaquer une simple maison où dix hommes étaient barricadés. C'est sûr qu'elle gênait mais enfin les mausers des Prussiens auraient suffi. Les mitrailleuses c'était bon à Coulmiers, même qu'elles n'ont pas empêché les Français de gagner, mais deux mitrailleuses contre cette maison, répétait-il outré. Mon lieutenant était tellement intrigué qu'il a dit qu'il ferait un rapport.

— Il l'a fait ?

— J'en sais rien, il s'est fait tuer le lendemain au cours d'une patrouille avec un corps-franc. Je l'ai regretté celui-là c'était un chic type et en échange on a reçu une peau de vache.

Là-bas au domaine gardé par ces deux vieillards, Adélaïde et Maurice, il lui avait proposé des révélations en échange d'une photographie. Devait-elle considérer que ce renseignement concernait l'étonnement de ce lieutenant au sujet des mitrailleuses Field ? On racontait qu'ailleurs les Prussiens avaient tiré au canon, également contre une maison irréductible, la « maison des dernières cartouches » ainsi que l'avait ensuite baptisée le *Figaro*.

— J'ai reconnu Grisai le premier faut dire. Il avait reçu une balle de mauser en plein cœur. Et puis j'ai vu votre mari. Lui il avait reçu deux balles.

Il devenait agaçant avec ces silences observés entre chaque description.

— Deux balles et alors ? fit-elle d'une voix exaspérée.

— Vous savez, madame, j'ai l'habitude des fusils moi, parce que je me sers de balles pour le gros gibier comme le sanglier et éventuellement les biches échappées de la forêt domaniale.

— Échappées vraiment ?

— Bah, quelle importance ! Un mauser c'est du 7 millimètres 92 alors qu'un chassepot c'est du 11 millimètres. Ça paraît la même chose mais quand on a l'œil c'est bien différent. Le onze ça fait quand même une vilaine blessure. Je ne veux pas vous chagriner mais voilà, votre mari il avait deux blessures différentes. Une, la plus petite à l'épaule. Et comme il avait ôté le haut de son uniforme, je me suis dit qu'il l'avait reçue dès le début du combat et qu'il l'avait un temps pressée avec de la charpie. Elle bloquait son bras sans être grave.

— À l'épaule ?

— Un peu en dessous mais bien au-dessus du cœur.

— Charles Rescaré, qu'essayez-vous de me raconter ? Est-ce que vous essayez de me soutirer une photographie avec vos inventions de deux balles ?

Elle le fixait dans les yeux mais il soutenait son regard et ses yeux d'ordinaire pétillants d'une perpétuelle malice se ternissaient.

— Je ne plaisante pas, madame, avec cette histoire. J'ai d'ailleurs montré les deux trous à mon lieutenant qui lui aussi a trouvé que c'était étonnant.

— Et la balle de chassepot où était-elle logée ? parvint-elle à dire d'un seul souffle.

— Là.

Il pointa son doigt entre ses deux yeux et cette fois elle apprécia qu'il marque un nouveau silence. Elle lui tourna le dos, face aux dernières charrettes qui essayaient de s'arrêter quelque part. Les chevaux hennissaient un peu partout, réclamant certainement à boire. Mais il y avait la queue à la fontaine et elle pouvait voir les gendarmes qui commençaient de s'agiter pour dégager une passe depuis la maison des Rivière. Le Parquet devait souhaiter s'en aller. Le fourgon qui devait emporter les cadavres pour l'autopsie était bloqué bien loin de là. Les convoyeurs avaient sorti les croustets.

— Les Prussiens utilisaient-ils des chassepots trouvés sur les cadavres des soldats français ?

— Ça c'était possible, car des Français se sont emparés de mausers pour tirer sur les Allemands, mais seulement quand ils étaient à bout de munitions et coincés quelque part. Autour de la Maison du Colonel les Prussiens étaient les maîtres et on les ravitaillait en fusils et en munitions si c'était nécessaire. Je ne pense pas que dans ce coin un Prussien ait tiré avec un chassepot.

Les gendarmes remontaient vers les derniers arrivants, les obligeaient à se garer le long de la route d'Auriac ou celle de Rouffiac pour que l'accès à la maison du crime soit dégagé.

— À part ces blessures, le corps de mon mari était-il intact ?

— C'était le seul qu'on avait respecté. Il avait son alliance à l'annulaire gauche. Le lieutenant a demandé qu'on récupère ses affaires pour les retourner à sa famille.

— Je n'ai rien reçu, dit-elle.

Elle pensa à Émile Grizal et posa la question.

— Tous avaient été visités par ces salopards de détrousseurs et le lieutenant pensait se lancer sur leur piste.

— Carmen Grizal a dernièrement reçu les affaires de son mari et jusqu'à sa carotte de tabac à chiquer.

— Je ne savais pas.

Elle attendit d'autres explications mais visiblement il lui avait raconté tout ce qu'il avait constaté dans la Maison du Colonel.

— Peut-on savoir si votre lieutenant avait rédigé son rapport avant de se faire tuer, et qui l'aurait reçu dans ce cas ?

— Ça suit la voie hiérarchique. Je sais qu'il avait une écritoire dans son havresac et qu'il pouvait s'en servir même à cheval.

— Vous souvenez-vous de son nom ?

— Auguste Des Hauvray. Je ne l'ai pas oublié. C'est comme Louis Rivière qui se portait garant pour moi quand je voulais entrer dans son corps-franc mais peine perdue.

Elle attendit encore un peu mais que pouvait-il dire d'autre ?

— À part votre lieutenant y a-t-il eu une autre personne pour constater que mon mari avait reçu deux balles différentes ?

— Non madame, je ne pense pas.

— Vous n'avez pas remarqué si dans son paquetage mon mari conservait une sacoche en cuir fauve de ces dimensions-là ?

— Les paquetages avaient été saccagés, répandus partout. Je n'ai rien vu de tel, madame. Le lieutenant estimait qu'entre la fin du siège et notre arrivée il s'était écoulé plusieurs heures. Quatre à cinq et les charognards en ont profité. Vous savez ces salopards travaillaient vite. Moi ce que je pense c'est que l'un d'eux s'est rendu compte que votre mari vivait encore et lui a envoyé un coup de chassepot. Le lieutenant était bien de cet avis. Ces canailles n'allaient pas laisser derrière eux quelqu'un qui les dénoncerait plus tard.

Elle lui dit qu'elle avait fait une photographie pour lui et il protesta, disant qu'il n'était pas venu lui raconter ses souvenirs pour ça.

— Mais justement je vous attendais depuis et je l'avais préparée à votre intention.

Elle l'avait même placée dans un des cadres que son mari avait fabriqués en grand nombre durant l'hiver précédant son engagement.

— Voilà les chariots de Camps ! cria Pamphile, le nez collé à la vitre. Ils sont tous entassés comme des sardines avec même des nourrissons. Finalement, Monsieur le Curé, il n'y aura plus que nous deux dans Cubières à ne pas aller à Soulatgé voir ces pauvres morts.

— C'est l'exode, murmura Reynaud.

Mais la vieille servante crut qu'il faisait des allusions bibliques et se signa.

— Je suis certaine que ceux de la campagne des Beillestats vont descendre de leur nid d'aigle. Vous voulez que je vous dise, Monsieur le Curé ? Nous resterons seuls dans cette maison, oui mais aussi les Gaillac dans la leur.

— Il est malade, il a de la fièvre.

— Et celui-là il a la fièvre ? lui lança Pamphile, en tirant sur la paupière inférieure de son œil droit. Vous savez ce qui se passe chez eux ? Vous seriez bien le seul de Cubières à l'ignorer d'ailleurs. La fièvre ? Alors qu'on l'a entendu donner des coups de marteau toute la nuit.

— Des coups de marteau, s'étonna l'abbé, pour quoi faire ?

— Pour clouer ses volets de l'étage et tous ceux du bas dont ils n'ont pas besoin. Il n'y a que la cuisine d'ouverte et paraît-il qu'il a installé une barre en travers de la porte d'entrée. Justine leur voisine a voulu leur dire que les Rivière de Soulatgé avaient été assassinés, hier au soir quand son fils Raoul a rapporté la nouvelle. Ils n'ont pas répondu. Comme s'ils savaient déjà. Et puis ce matin toujours Justine leur a crié s'ils allaient eux aussi à Soulatgé, pensant qu'un ancien mobile aurait à cœur d'aller rendre visite à un collègue. La femme Gaillac lui a répondu avec colère que ça ne les intéressait pas.

Reynaud remarqua avec étonnement que Pamphile ne disait plus Marguerite mais la femme Gaillac, comme si déjà commençait une sorte de mise à l'écart, une exclusion.

— Moi je vais vous dire, Monsieur le Curé, les prochains ce seront les Gaillac. Les deux car ceux qui font ça n'y regardent pas à un cadavre de plus ou de moins. Et je vous dirai plus, si leur fils Jacques qui fait maçon à Maury se trouve chez eux en visite, il y passera aussi tout gaillard qu'il est.

À ce moment-là, elle s'exclama qu'elle avait vu juste, ceux de Montahut passaient en deux charrettes et un tombereau remplis à ras bord.

— Y a encore de la neige sur le tablier arrière du tombereau, c'est que là-haut ça tombe dru quand ça tombe.

Ces gens-là venaient de près de mille mètres d'altitude sur des chemins impraticables pour se mêler aux foules nombreuses qui ne pourraient même pas approcher de la maison mortuaire. Les gendarmes refouleraient les curieux, on emporterait les corps pour les autopsier à Mouthoumet ou Lézignan. Il n'y aurait rien à voir sinon respirer un air de tragédie.

— Monsieur le Curé, j'ai bien envie d'aller sonner le glas.

La vieille servante en vibrait de convoitise. C'était sa plus grande satisfaction mystique et vaniteuse d'aller égrener les sons espacés de cette annonce d'une mort. À ce moment-là Pamphile se prenait sûrement pour le garde-champêtre de Dieu qui répandait dans tout le village et les campagnes la nouvelle d'un décès. Elle savait qu'en entendant ces coups de cloche tombant comme des larmes sur le pays, lourdes de sens, où qu'ils soient les gens s'immobilisaient pour une prière, une pensée, un effroi surtout. Et puis chacun se hâtait de rejoindre le village, ne supportant plus de rester seul dans sa vigne, son champ ou ses bois. Même les chasseurs renonçaient et avant le deuxième glas tous se retrouvaient autour de la fontaine ou devant l'église. Les habitants faisaient bloc comme si la mort pouvait encore frapper et reculerait devant leur nombre.

— Quelle idée stupide, s'emporta Reynaud. Même les montanhols de Montahut avaient été prévenus.

— Monsieur le Cure c'est la coutume. Quand il y a une mort qui n'est pas normale on le fait toujours.

— Ça fait dix ans que je suis ici sans entendre pareille chose.

— Hé bien tant pis, moi je vais sonner.

Furieux il ne put s'opposer à son départ, attendit frissonnant le premier coup de ce tintement solennel. Dans cette activité Pamphile démontrait tout son art de sonneur. Autant elle pouvait mettre de la joie et des promesses de bonheur dans les volées de baptêmes, de communions, de mariages autant elle soutirait de cette vieille cloche unique un son lugubre qui glaçait les corps et les âmes.

Il crut s'évanouir d'attendre le premier coup et lorsque enfin celui-ci répandit aux alentours sa tonalité sinistre il ne fut pas délivré pour autant. Avec un peu trop de perversité Pamphile prolongea le silence intermédiaire avant de tirer sur sa corde et il comprit soudain ce qu'elle cherchait. Comment ne l'avait-il pas soupçonné dès qu'elle avait parlé de glas. Il s'emporta, chercha sa douillette, dut monter la prendre dans sa chambre, l'enfila n'importe comment, retrouvant dans sa colère les jurons de ses spahis d'Algérie. Il traversa en courant jusqu'à l'église, surprit sa bonne tenant la corde à deux mains, le visage reflétant une extase suspecte.

— Arrêtez ça tout de suite et ne parlez pas de tradition. Ici c'est la maison de Dieu et j'en suis le gérant. Sortez. Sortez ou je vous fais excommunier... Non, jeter l'anathème...

Dans sa fureur il ne savait plus ce qu'il disait et Pamphile pétrifiée le fixait avec terreur. Elle lâcha la corde sur un dernier tintement et s'enfuit. Reynaud essaya d'arrêter le mouvement de va-et-vient de la corde, puis effondré par cet emportement excessif se précipita s'agenouiller à l'autel. Lorsqu'il rentra dans la cuisine la vieille servante s'effondra devant lui :

— Pardonnez-moi, Monsieur le Curé.

— Vous ne l'avez fait que pour plonger les Gaillac dans la plus abjecte terreur. Vous vouliez qu'en entendant le glas ils se disent que c'était pour eux qu'il sonnait et non pour les Rivière. Il n'y a jamais eu de tradition, Pamphile, et vous avez commis le plus grave des péchés en vous mettant à la place du Seigneur qui seul a le droit de juger les coupables, de leur insuffler la crainte de la mort. Les Gaillac ne sont que de pauvres gens innocents que vous avez voulu torturer.

Toujours à genoux Pamphile ne put accepter cette opinion trop charitable. Ne pouvant se relever sous le coup de l'indignation elle protesta à voix chevrotante :

— Qui est innocent, celui qui part pauvre à la guerre et revient pour s'acheter un cheval de labour, en commande un second, parle d'installer son fils comme maçon ici à Cubières, rachète des terres vers Fourtou pour qu'on n'en sache rien ici.

Reynaud se pencha pour l'aider à se relever, ne supportant pas de la voir ainsi même si à nouveau elle se montrait dans son habituelle malveillance.

— Nul ne doit accuser à la légère. Gaillac pourrait vous faire un procès qui mangerait jusqu'à votre maison.

Exactement ce qu'il fallait dire pour la calmer et même lui rendre quelque raison. Il ne voulait pas l'effrayer mais elle l'était tout de même.

— Je sors, dit-il, je vais essayer de réparer le mal que vous avez fait avec ce glas inutile.

— N'y allez pas, Monsieur le Curé. Il n'y a qu'eux et nous dans le village et sait-on jamais ? Je suis sûre que Gaillac est à l'affût derrière sa porte avec ses fusils tous chargés.

— Sottises... cria-t-il.

Mais lorsqu'il entendit le bruit de ses bottines résonner dans un village désert, il commença de ralentir sa marche. Bien sûr Pamphile exagérait toujours et elle n'avait jamais aimé les Gaillac, que ce soit avant ou après la guerre. Mais de là à croire qu'Alfred pouvait lui tirer dessus il ne fallait tout de même pas soutenir qu'il pouvait en arriver là.

Que dirait-il à ces gens-là pour expliquer le glas ? Impossible d'accuser Pamphile de malice, terme encore trop faible. Il approchait et la première chose qu'il vit fut le fameux tas de crottin que le cheval du cavalier-squelette avait laissé échapper devant la maison des Gaillac. Malignité de l'animal ou coïncidence, toujours est-il que nul ne l'avait ramassé. Il s'était réduit à peu de chose mais il marquait toujours le passage de cet être étrange jusqu'à n'être plus qu'une tache beige.

Une fois devant la porte il fut bien embarrassé. Il ne les connaissait pas assez, les Gaillac, pour appeler Alfred ou Marguerite, et crier monsieur ou madame lui paraissait presque injurieux. Dans les villages ça ne se faisait jamais. Il n'y avait que les gendarmes pour s'exprimer avec cette politesse qui se teintait de menaces. Même les forains, les caragues donnaient du prénom ou du nom, puis leur filiation continuait pour l'éternité, semblait-il.

— Je voudrais que Jacques vienne me voir, j'ai un petit travail à lui demander s'il veut bien, lança-t-il, devant cette porte qui lui semblait renfrognée avec sa couche ancestrale de cire craquelée.

Il commettait une folie, serait forcé de payer de sa poche le petit travail en question, et pire que tout il ignorait à quoi il emploierait le jeune maçon, cherchait en vain.

Mais il avait bien choisi son motif de visite car derrière la porte la voix de Marguerite s'éleva, aussi frêle qu'une plainte :

— C'est vous Monsieur le Curé ?

— Oui, je ne voudrais pas vous déranger...

— Fais-le rentrer, tonna Alfred depuis la cuisine.

Une chaîne... Une chaîne bloquait l'ouverture, ne laissait que dix centimètres dans lesquels le visage flou de Marguerite Gaillac s'encadra. Reynaud trouva qu'elle ressemblait à une apparition d'image sainte, lorsque l'artiste reste évasif et perplexe pour dessiner un ange par exemple.

Elle décrocha la chaîne qui cogna le dormant avec un bruit désagréable. Le couloir exhalait une odeur de renfermé comme si les Gaillac n'ouvraient plus portes et fenêtres. Dans la cuisine couvait un feu de miséreux, alors qu'ils avaient désormais les moyens d'avoir du bois. Il découvrit une vie au ralenti, un étouffement, un recours à l'humilité pour se faire oublier.

— Du café, Monsieur le Curé ? proposa la femme.

— Ou un coup de trois-six ? dit Gaillac qui plus que jamais montrait un visage chafouin, méfiant.

Refuser c'était prendre ses distances et pour se concilier l'homme il accepta la gnôle.

— Jacques vient samedi prochain. On vous l'enverra. C'est pourquoi ?

Il trouva subitement, la plaque de la cheminée se décollait de son bâti.

— C'est rien, dit Gaillac. Le fils fera ça en un tour de main.

Bien sûr qu'ils n'allaient pas évoquer le glas mais était-ce bien à lui de le faire ? Il s'étrangla bien un peu avec le trois-six, dut respirer profondément.

— Pamphile a voulu sonner pour les Rivière mais je ne voulais pas qu'on pense qu'il y avait aussi un décès dans la commune.

À ce moment-là il vit les trois fusils alignés sur une petite table dans le coin gauche de la cheminée. Dont un chasse-pot en excellent état.

Non seulement Savane mais aussi le juge de paix de Mouthoumet, Nicolas Raspaud, lui avaient demandé s'ils pouvaient rentrer avec elle, ni l'un ni l'autre ne disposant d'un attelage. Savane et lui étaient descendus avec le juge et le procureur qui s'attardaient dans la maison des Rivières, comme s'ils espéraient y trouver le mobile de leur assassinat et ne manifestaient pas le désir d'en finir vite.

— Les Rivières sont des gens de bonne réputation, affirmait le juge de paix, et je pense que leur mort est une méprise.

— Rivières était dans les corps-francs, avait répliqué le capitaine Savane, et nul ne peut se porter garant de ces hommes qui agissaient en avant-garde, sans se soumettre à la discipline et rencontraient toutes les tentations. Monsieur le juge, c'était une guerre différente de celle qu'on nous a décrite dans les journaux ou les manuels. À tout moment vous tombiez sur un cadavre de Français ou de Prussien dont les poches contenaient des pièces d'or, des billets ou des bijoux. Même le plus honnête pouvait céder à un égarement.

Lorsqu'ils eurent déposé le juge, Savane lui demanda si elle avait remis les portraits de Sonia Derek au brigadier.

— Non, et d'ailleurs il ne me les a pas réclamés. Ils ne sont pas excellents ainsi pris au magnésium.

— Que devez-vous faire demain ?

— Je voulais parcourir le nord du canton pour photographier les anciens mobiles de Termès, Vigneville, Lairières et Montjoi.

— Lairières ne compte pas d'ex-requis et vous oubliez Bouisse. C'est un gros village aussi important que Mouthoumet pourtant chef-lieu de canton. Vous allez partir tôt je suppose. Madame Derek pourrait se faufiler dans votre fourgon profitant de l'obscurité du petit matin. J'ai oublié de parler au brigadier des photos prises l'autre nuit et vous connaissez sa susceptibilité. Vous en referez d'autres pour lui.

— Il y a une lanterne en face de l'auberge qui éclaire mon véhicule. Les gens sont matinaux et un peu à l'affût derrière leurs carreaux de fenêtres depuis l'assassinat des Bourgeau.

— Je m'en charge, fit-il gaiement. De mes séjours à Mouthoumet et de mes fréquentations de vauriens j'ai appris à faire mouche avec une pierre. Je pense y parvenir même après vingt et quelques années.

— Je coucherai en route. Il m'est impossible de faire autant de kilomètres, de photographier une demi-douzaine d'ex-mobiles et de rentrer à Mouthoumet le soir. Je n'envisage pas de partager mon

divan.

Il ne parut ni surpris ni agacé de ce refus :

— Je vous rejoindrai avec ma charrette anglaise la première nuit et je m'arrangerai pour rentrer avec Madame Derek en espérant que la lanterne n'aura pas été remplacée. Autre chose, acceptez-vous de partager mon dîner ce soir, je veux dire à la mode d'ici, mon souper ?

Elle était trop affamée pour refuser et préférait la compagnie du capitaine à celle de la recluse. À midi elle n'avait pas trouvé un morceau de pain dans Soulatgé, le boulanger ayant été dévalisé par cette cohue qui déferlait de tous les villages voisins. Pour dégager le fourgon il avait fallu que les gendarmes, ceux de Tuchan venus prêter main-forte, fassent déplacer les charrettes.

— Cubières a sonné le glas, dit-elle, alors qu'elle arrêta le fourgon à sa place habituelle. J'ignorais que c'était la coutume.

— Il paraît que non, que c'était une initiative individuelle. Pouvez-vous prévenir madame Derek, je ne compte pas lui rendre visite ce soir. Je veux éviter les ragots.

Zélie obtint de l'eau chaude à condition de charrier elle-même les deux cruchons jusqu'à sa chambre, Marceline et sa bonne étant trop affairées par le repas que le Parquet offrait au maire, à son épouse et au juge de paix dans le petit salon réservé. Il ne servait même pas une fois l'an et les deux femmes avaient travaillé dur pour le vider de tous les embarras qu'on y poussait à longueur de temps. Elles avaient lavé les murs et le sol pour que l'endroit soit présentable.

— Enfin quelqu'un, s'écria Sonia Derek lorsque Zélie vint la saluer, je n'ai vu personne depuis midi et j'attends vainement mon dîner sans pouvoir aller réclamer en bas. Racontez-moi ce qui se passe.

Au nom de Louis Rivière la jeune femme exubérante perdit soudain de son allant et parut s'effondrer sur son lit, très pâle :

— On les a tués ?

— Lui et sa femme.

Zélie la surveillait du coin de l'œil craignant qu'elle ne se trouve mal. Mais la jeune femme se pencha en travers de son lit pour prendre quelque chose dans son chevet à tiroirs. Ce faisant elle découvrit ses jambes plus haut que le genou. Effarée, Zélie comprit qu'elle portait un pantalon court dont la dentelle apparaissait à mi-cuisses. Ce que Sonia prenait dans sa table de nuit n'était autre qu'une bouteille de cognac.

— Je l'ai payée de ma poche, fit-elle confuse, je ne voulais pas profiter de la situation mais j'avais besoin d'un remontant.

Il manquait les trois quarts de l'alcool dans le flacon.

— En voulez-vous ? Je n'ai qu'un verre.

Zélie refusant, elle porta carrément le goulot à sa bouche et but avidement. Elle finit par un grand soupir, reboucha la bouteille :

— J'en avais besoin. Je ne veux rien savoir de ces gens que l'on tue et je regrette de vous avoir posé cette sotte question sur ce que vous aviez fait dans la journée.

— Vous aviez bien reconnu sur les photographies outre les Bourgeau, Eugène et Léon, Louis Rivière n'est-ce pas ?

— Mais pas du tout. En voilà une accusation, non mais de quoi parlez-vous ?

— Je n'accuse pas, j'ai cru simplement reconnaître Louis Rivière sur la troisième épreuve des suspects que vous avez retenue. Vous savez, ce Rivière était resté dans mon objectif plusieurs secondes durant le temps nécessaire de la pose et je n'ai pas oublié ses traits.

— Hé bien vous vous êtes trompée.

Zélie se leva et se dirigea vers la porte, se retourna pour annoncer à cette femme ce qu'avait décidé le capitaine Savane.

— Je pourrais vous photographier tranquillement sans témoins. Les tirages au magnésium de l'autre nuit sont médiocres.

— Vous voulez dire que nous allons partir avec votre voiture ?

— C'est un fourgon-laboratoire aménagé comme une roulotte de cara... de gitan. Juste pour un couple. Le capitaine nous rejoindra avec sa charrette anglaise et vous ramènera à Mouthoumet de nuit si bien qu'en principe personne ne devrait vous surprendre, à l'aller comme au retour.

— J'ai souvent voyagé ainsi et je suis enchantée de cette promenade de demain. J'ai fait des tournées jadis. Ne m'en veuillez pas de ma brusquerie de tout à l'heure, mais cette série de crimes m'épouvante et je regrette d'être embarquée dans cette affaire.

Zélie trouvait que c'était une étrange façon de parler.

— Mais, fit-elle avec force, vous êtes une victime d'agissements effroyables et il faut à tout prix que ces criminels soient retrouvés. Vous êtes ici de votre propre volonté je suppose ?

— Puisque les Bourgeau sont morts je ne vois pas la nécessité de poursuivre, répondit Sonia Derek. Et puis que voulez-vous je suis d'une nature qui ne s'apitoie pas sur ses malheurs passés. J'en ai tellement connu et ce que j'ai enduré là-bas dans le Loiret c'est pas tout. Moi je pense à l'avenir surtout et j'aime vivre, m'amuser tant que je suis jeune.

— Vous avez un rôle d'une importance énorme. Vous devriez y songer avec gravité pour que tous ceux qui ont été les complices des Bourgeau soient arrêtés et punis. Imaginez tous ces cadavres mutilés par ces bandits. Vous ne pouvez accepter votre propre sort et celui des autres sans chercher à aider la justice.

— Vous y croyez, vous, à la justice ? Moi qui ai souvent crevé de faim je n'ai pas ce même respect.

— Je croyais que vous étiez d'une position aisée puisqu'on m'a dit

que vous aviez subi de grosses pertes dans vos biens...

— Je jouissais d'une certaine aisance depuis peu, fit Sonia avec désinvolture. Lorsque vous irez dîner, pouvez-vous dire à cette Marceline que je meurs de faim. À moins que vous ne remontiez avec un plateau pour le partager avec moi.

— Je parlerai à Marceline, promit Zélie, sans dire qu'elle était l'invitée du capitaine.

Une nouvelle fois Savane arriva sanglé dans son uniforme, et son entrée provoqua un silence rare dans cette salle commune aux gens du café comme aux dîneurs.

Elle ne put s'empêcher de lui demander si à son avis Sonia Derek ferait un témoin à charge convenable.

— Comment ça convenable ? s'étonna Savane, crispé.

— Déjà elle déclare qu'elle n'a plus rien à voir dans cette affaire avec la mort des Bourgeau et des Rivière. Elle est terrifiée.

— Elle a la langue trop longue mais c'est tout de même la seule témoin qu'on ait sous la main.

À ce moment-là Julien Molinier entra dans le restaurant et s'installa à une table. Lui faisant face, Zélie put le saluer. Savane se retourna alors brièvement puis la regarda :

— Il dîne ici celui-là ? Ce petit sous-lieutenant noceur qui fréquentait d'un peu trop près les groupes de francs-tireurs. Il n'est pas certain qu'il soit en dehors de tout ça.

Que voulait-il signifier par là ? Elle n'osa le questionner et lui continua de manger avec appétit. Là-bas Julien Molinier levait son verre à l'intention de Zélie qui souriait malgré elle.

— Il ne cesse de courir le pays et je le soupçonne de protéger quelques déserteurs qui ont quitté le champ de bataille avant l'armistice pour rentrer chez eux sans se faire démobiliser, sans rendre l'uniforme et le chassepot. Tout le monde sait qu'il y a quelques bandes dans la région, certaines originaires de l'Est ou du Nord, qui essaieraient de passer en Espagne.

— Auraient-ils pu commettre ces crimes pour voler les Bourgeau, les Rivière ? murmura-t-elle soudain, inquiète de traverser le lendemain de grandes solitudes où ces réfractaires pouvaient se cacher.

Elle chassa cette pensée, parla des Rivière, dit qu'elle ne croirait jamais que c'étaient des gens malhonnêtes.

— J'ai vu Louis Rivière après qu'il eut découvert cette main mutilée dessinée sur sa porte. Il était en même temps furieux et blessé qu'on puisse l'accuser d'avoir détroussé des camarades morts au combat. Je pense qu'il avait eu connaissance de certaines choses et qu'il représentait une menace pour une ou plusieurs personnes.

Le juge, le procureur avec leurs invités, Nicolas Raspaud, le maire

et sa femme venaient de pénétrer dans la salle et Marceline se précipitait, leur ouvrait la porte de la pièce étroite qu'elle appelait pompeusement salon. Avant qu'elle ne se referme Zélie aperçut la nappe blanche, des couverts plus brillants que les leurs, des verres à pied.

Plus tard vers la fin du repas le capitaine Savane lui annonça qu'il avait réfléchi et qu'il préférerait qu'elle n'effectue pas le trajet jusqu'à Bouisse depuis Montjoi, car le chemin était trop dangereux. Les inscrits de la liste seraient donc convoqués à Montjoi pour le deuxième jour de son itinéraire.

Tout au long de ce tête-à-tête elle se demanda si elle lui parlerait des révélations de Charles Rescaré sur son mari mort dans la Maison du Colonel, de ces deux blessures faites par balles de calibre différent. Avec son grade de capitaine il pourrait retrouver le rapport de ce lieutenant mort le lendemain. Elle décida d'attendre la fin de l'enquête actuelle, estimant que Jonas Savane avait déjà beaucoup à faire.

Lorsqu'elle remonta dans sa chambre elle sut qu'elle ne pourrait trouver le sommeil à la pensée que Jean, ayant survécu à la première blessure à l'épaule, s'était fait passer pour mort lorsque les Prussiens envahirent la maison, et que plus tard un de ces ignobles détrousseurs français l'avait achevé d'un coup de chassepot. C'était intolérable à imaginer mais le garçon de Rouffiac n'avait pu tout inventer. Il s'était exprimé avec netteté, ne faisant en somme que lui rapporter l'opinion affirmée de son lieutenant.

Au débouché de l'escalier Sonia Derek sortit de sa chambre, l'interpella à voix haute au risque d'être entendue des autres clients :

— Paraît que vous aguichez Savane ? Vous manquez pas d'audace dites donc, et c'est pas des manières de voler le béguin d'une autre avec vos airs de veuve éplorée.

Zélie comprit qu'elle était ivre. D'ailleurs elle s'appuyait au chambranle de sa porte.

— De toute façon mijaurée comme vous êtes vous serez pas capable de lui donner ce qu'il aime. Si vous voulez je vous l'expliquerai, ne serait-ce que pour voir votre minois d'enfant gâtée rougir d'horreur. Vous serez jamais une femme comme je le suis.

À ce moment-là Julien Molinier qui montait l'escalier s'immobilisa avant le palier. Lorsqu'elle l'aperçut Sonia Derek recula dans sa chambre en chancelant, claqua sa porte.

— Vous avez des ennuis, madame Terrasson ? murmura-t-il.

— Une pauvre femme qui a bu, fit Zélie, peu fière de cette réponse digne d'une bourgeoise choquée.

— Qui est-ce ? On parle d'une dame mystérieuse qui séjournerait dans cette auberge sans jamais sortir de sa chambre. Est-ce elle ? J'imaginai quelque femme fatale fuyant un amour impossible, mais

rien qu'à sentir cette odeur de mauvais cognac mon rêve s'évanouit, ironisa-t-il.

Zélie eut un petit rire et rentra chez elle. Lorsqu'elle se retourna pour fermer sa porte il était devant, comme s'il attendait un signe, un geste l'invitant à la rejoindre. Elle se demanda ensuite pourquoi elle avait mis si longtemps pour refermer le battant.

Lorsqu'elle descendit vers 6 heures pour prendre son petit déjeuner Marceline, les yeux mi-fermés, venait d'ouvrir sa porte vitrée et constatant que la lanterne était éteinte elle s'en prit à ces pilharts, qui ne faisaient que des sottises au lieu de faire leurs devoirs d'école. Elle s'était couchée tard à cause des invités du Parquet et déclara que ce n'était pas une vie qu'elle menait.

Zélie remonta pour réveiller Sonia Derek qui ronflait en travers de son lit, dut la secouer, l'aider à s'habiller malgré une certaine répugnance. Elle alla lui chercher du café.

— Surtout pas autre chose, précisa Sonia.

Après quoi elle lui fit endosser sa pelisse doublée d'une fourrure bien défraîchie, lui fit mettre son grand voile et la conduisit jusqu'au fourgon dans une obscurité parfaite. À tâtons elle la guida vers le divan, lui dit qu'elle pouvait s'y allonger. C'était une concession qui lui coûtait. Cette femme vulgaire et souillon lui paraissait indigne de se coucher là où Jean adorait dormir durant leurs longues tournées. Mais que faire d'autre avec cette créature qui cuvait encore son alcool.

— Surtout évitez de bouger, de faire du bruit. J'attends le jour pour atteler mon cheval et partir pour Termès. Profitez-en pour terminer votre nuit.

Lorsque Sonia se réveilla le fourgon avait traversé la Roque de Fa et attaquait le col de Bedos mais la route continuerait de grimper vers Termès.

— Je peux vous rejoindre pour prendre l'air ? J'étouffe dans votre laboratoire avec ces odeurs de chimie. Comment pouvez-vous vivre là-dedans ?

— Désolée mais on pourrait vous apercevoir et s'étonner que je ne sois pas seule. Restez sur le pas de la porte mais dès que je vous signalerai quelqu'un cachez-vous. Lorsque je photographierai ces personnes à Termès vous tirerez le rideau qui sépare le fourgon en deux et allongée sur le divan vous ne bougerez pas, essayerez de respirer en silence.

— J'ai le nez bouché, protesta Sonia Derek, c'est pourquoi je fais du bruit.

Zélie se trouvait profondément injuste mais tout lui déplaisait chez cette femme et ce sentiment s'était renforcé lors de cette apostrophe, la veille dans le couloir des chambres. Elle rougissait encore d'avoir été traitée de mijaurée, d'enfant gâtée dont le minois rougirait

d'horreur si elle découvrait les habitudes amoureuses du capitaine Savane. Sonia avait attenté à sa pudeur, à sa fidélité au souvenir de son mari, avait mis en doute ses capacités d'amoureuse, ne savait pas ou avait oublié qu'une femme follement éprise de son mari était capable d'inventer ce qu'une fille légère comme elle dispensait avec une facilité indifférente de professionnelle.

Elle essaya d'échapper à certaines évocations aussi fugaces qu'embrouillées où deux corps dénudés s'entrelaçaient, mais le claquement régulier des sabots de Roumi cadençaient ces rêveries qu'elle jugeait honteuses. Il suffisait que cette fille un peu trop charnelle se vautre sur le divan pour qu'elle s'encombre malgré elle de pensées déplacées. Elle finit par sauter en marche pour prendre la bride de Roumi qui hennit doucement de satisfaction. Il appuya son chanfrein contre sa joue et elle lui parla pour dissiper son malaise.

— Mais où êtes-vous donc ? Ce cheval marche tout seul ?

Sonia se risqua au-dehors et la découvrit à côté de Roumi.

— Ah, bon ! Mais pourquoi ne restez-vous pas sur votre siège de conductrice ? Il n'a pas besoin de votre aide ce canasson.

— Je le soulage, répliqua sèchement Zélie.

Sonia eut un rire canaille, déplaisant :

— Vous ne devriez pas dire ainsi.

— Comment voulez-vous que je dise ? Aujourd'hui il a un peu plus de poids à tirer.

— Dites que je suis énorme, se fâcha Sonia.

Puis elle recommença à rire en répétant « je le soulage, je le soulage ».

— Si vous saviez ce que ça signifie vous éviteriez de le dire.

— Faut-il toujours que vous trouviez un double sens détestable aux paroles les plus usuelles ? Ici personne ne cultive ce goût douteux et nul ne se choquerait que je m'exprime ainsi.

— Bon ça va, si vous voulez être ridicule à votre aise, mais je suis sûre que les bonshommes, même les bouseux de par ici doivent bien rigoler sous cape à vous entendre.

Certainement rouge sur tout le corps Zélie ne répondit pas, continua de marcher aux côtés de Roumi, qui paraissait ne pas apprécier le ton aigu de la voix étrangère l'assaillant sans qu'il en voie la propriétaire. Il n'avait pas dû aimer également d'être traité de canasson. Ce n'était pas un animal ordinaire et avec Jean et elle-même il avait mémorisé un certain nombre de mots.

— C'est la bonniche qui m'a dit que vous aviez dîné avec le capitaine ? Il vous a fait des propositions ? Méfiez-vous car lui il sait vous enrober et vous faire de belles promesses. Excusez-moi pour hier au soir, j'étais un peu partie et furieuse que Savane vous ait invitée. Qui c'est le joli garçon qui venait aussi se coucher derrière vous ? Je

ne l'ai jamais vu.

Zélie ne répondit pas.

— Bon vous faites la tête et je l'ai peut-être mérité, mais on va continuer comme ça toute la journée ? Quand allez-vous me photographier ?

— Dans un instant. Nous irons dans un endroit discret. Et j'attends que le soleil se dégage de ces brumes.

Elle se souvenait de ce que lui avait dit la jeune femme la veille en fin d'après-midi, avant qu'elle ne descende rejoindre le capitaine.

— Quelles tournées faisiez-vous autrefois ? Vous m'avez bien parlé de tournées ?

— J'ai dit ça moi ? Vous avez mal entendu.

— Pas du tout. Mon mari et moi disions ainsi, que nous faisons nos tournées de printemps et celles d'automne. Les marchands forains font aussi des tournées, les troupes de théâtre, les bateleurs, des tas de gens font des tournées y compris les ramoneurs. L'étameur de Leucate par exemple.

Ce silence dissimulait-il quelque chose de honteux, d'inavouable ? Zélie avait entendu dire que des filles légères se lançaient ainsi dans les campagnes avec des voitures aménagées pour attirer les hommes et leur argent. Mais on n'en avait jamais vu dans les Corbières.

— Je vendais des tissus, déclara la jeune femme, depuis le fourgon, avec un ami.

Zélie eut l'impression qu'elle mentait et qu'elle regrettait d'avoir parlé de tournées, ce qui la rendait encore plus soupçonneuse. Sonia Derek lui paraissait être du genre à mener une vie crapuleuse.

— Nous allons nous arrêter là-bas dans cette ancienne carrière. Préparez-vous pour la photographie.

— Pourquoi ? Vous me trouvez laide ? C'est vrai que j'ai un peu la gueule de bois comme si j'avais fait la noce toute la nuit mais c'est pas le cas.

De Termès à Vignevieille le chemin était tel que Zélie fut heureuse de marcher aux côtés de Roumi, loin de cette femme et de ses propos choquants. Lorsqu'elle avait photographié trois anciens mobiles, Sonia avait observé un silence total et elle espérait qu'aucun de ces hommes ne s'était douté de sa présence. Mais lorsqu'elles quittèrent ce village elle avoua à Zélie qu'elle n'avait pu s'empêcher de regarder à travers la jointure des rideaux, n'en avait reconnu aucun.

— Le deuxième était joli garçon. Vous n'avez rien remarqué ? fit-elle, avec une malice insupportable. C'était pourtant visible à l'œil nu, ça vous sautait au regard. Il s'était habillé en dimanche avec un pantalon d'avant-guerre trop étroit.

Zélie ne voulait plus supporter de tels propos et elle marchait. Ces gorges étaient si resserrées, le chemin si étroit qu'elle s'y reprenait à deux et même trois fois pour faire manœuvrer le fourgon dans les tournants. Lorsque Sonia Derek s'en rendit compte elle poussa des cris d'effroi et se hâta de sauter pour la rejoindre, ce que Roumi n'apprécia pas du tout. Il essaya même à plusieurs reprises de la coincer contre la paroi.

— Êtes-vous forcée de passer là, gémissait-elle, pourquoi ne pas faire venir ces garçons dans un village plus accessible ?

— Il y a bien un autre chemin en droite ligne mais pas pour une aussi lourde voiture. Un cavalier seul peut l'emprunter.

Comme si elle n'attendait que ce mot de cavalier Sonia Derek lui posa des questions sur le Cavalier-squelette. Était-ce une légende ou bien existait-il réellement ?

— C'est la petite bonne qui m'en a parlé en roulant des yeux effrayés. Elle mourait d'envie de me faire peur à mon tour.

Zélie ne jugea pas utile de répondre, de lui dire que le curé de Cubières, un homme respectable, avait aperçu cet étrange couple d'un homme au visage blanc et d'un cheval fougueux. Puis plus loin elle insista pour qu'elle se cache à nouveau dans le fourgon.

— Vous m'embêtez avec cette nécessité de me dissimuler à tout le monde, j'en ai plus qu'assez moi. Je suis une fille qui aime le grand air, les gens, le bavardage et vous voulez faire de moi une nonne vouée au silence.

— Vous vous débrouillerez avec Wasquehale et le capitaine Savane si jamais quelqu'un vous surprend.

— Bah j'en fais mon affaire, surtout avec le capitaine, j'ai la

manière.

C'était exaspérant et Zélie répliqua qu'elle ne devrait pas se glorifier d'avoir eu une aventure avec Jonas Savane, que ce dernier n'apprécierait pas ses vantardises. Ce dernier mot piqua sa compagne tel un frelon et par-dessus l'échine de Roumi, elle lui adressa un regard foudroyant.

— Vous croyez peut-être que j'invente nos relations, elles ne datent pas d'hier... Que voulez-vous, moi les beaux hommes je me pâme facilement.

— Comment voulez-vous faire croire après cette déclaration que vous fûtes réellement...

Elle ne pouvait préciser ce mot qui la révoltait, mais Sonia Derek se mit à crier et l'écho de sa voix aiguë crépita dans les gorges, avec la crainte qu'il ne se répercute jusqu'à la Coume Roubérie, une grande bergerie habitée par toute une famille de pastres.

— Je n'avais pas le choix et c'étaient des brutes saoules, des culsterreux puants et vilains comme des singes. Pas du tout le genre d'hommes que j'aime. Et puis ils étaient trop nombreux, trop robustes pour que je leur échappe. Vous n'avez pas le droit de mettre en doute cette horrible journée que j'ai vécue.

Zélie honteuse se cacha derrière la tête altière de Roumi. Lui ne se laissait pas impressionner par ces cris qui n'en finissaient pas de rouler dans cette étroite vallée. Elles marchèrent en silence jusqu'à ce que les sabots de Roumi ne claquent plus sur le chemin. Zélie découvrit que ce dernier était recouvert d'une couche de crottes de mouton et affolée demanda à Sonia de remonter se cacher dans le fourgon.

— Nous approchons d'une bergerie et peut-être même du troupeau de retour du pacage. Il compte plusieurs centaines de bêtes. Ne jouez donc pas la rebelle sinon la combinaison montée par Wasquehale et Savane échouera.

La jeune femme grommela quelque chose mais obéit et se terra au fond du fourgon. Il était temps. L'attelage pénétrait dans la nappe lourde de suint qui graissait l'air frais de la gorge, et peu après Zélie découvrait la masse terreuse des animaux regagnant la bergerie. Roumi eut un hennissement de mécontentement et les moutons se mirent à galoper, se refermant sur le berger et sa femme qui marchaient l'une au milieu, l'autre en tête. Les bêtes les dépassèrent et la femme se retournant vit le fourgon, cria en patois. Zélie préféra retenir son cheval pour laisser s'écouler le troupeau. C'était comme si le chemin lui-même se déroulait, s'éloignait. La bergerie n'était plus très loin et bientôt le passage serait libre.

Le *pastre*, un homme vigoureux d'une quarantaine d'années l'attendit au bord du chemin tandis que sa femme et les chiens accompagnaient les bêtes dans la borde :

— Ça fait longtemps, cria-t-il. On va avoir la communion de la petite l'an prochain, vous passerez ? Vous aurez au moins six enfants à photographier. Il n'y en a jamais tant eu à la fois depuis longtemps. Vous êtes invitée au repas.

Il vint tapoter la croupe de Roumi qui se résigna.

— C'est quand même pas un travail pour une femme de faire la route. Vous venez pour les anciens requis ? Mais c'est quoi ces histoires, et ces morts ? Jusqu'à Soulatgé qu'ils en ont tué deux ? Maintenant Aurélie veut qu'on dorme avec le fusil à côté du lit. Ici on n'a jamais rien eu à craindre et même quand la bande à Païrol faisait des siennes, nous on était tranquilles. C'était un pays paisible que chez nous, pourquoi faut-il qu'on y assassine ?

Ainsi aurait-il bavardé des heures mais elle devait rejoindre Vignevieille puis Montjoi, le rendez-vous avec le capitaine Savane étant prévu entre les deux villages.

Lorsque les virages eurent effacé la bergerie dans leur dos Sonia se montra en disant que ça puait vraiment.

— Dire que j'aimais les côtelettes de mouton, je ne sais pas si je pourrais encore en manger. Vous connaissez donc tout le monde dans ce sale pays ?

— Ce n'est pas un sale pays, moi je l'aime et l'odeur de mouton est aussi son odeur comme celle du thym, du romarin et de toutes les plantes d'ici.

Lorsqu'elles atteignirent l'embranchement avec la route de Lagrasse et que Sonia découvrit l'Orbieu qui se gonflait en nappes bleutées dans sa gorge, elle voulut descendre pour y tremper ses pieds.

— L'eau doit être glacée, nous sommes en décembre.

— Juste cinq minutes, je n'ai jamais vu une rivière aussi belle.

Alors qu'elle pataugeait en poussant de petits cris stupides de saisissement, l'eau étant réellement froide, une carriole attelée à un mulet hors d'âge se présenta et Zélie reconnut le *pelharot* de Lagrasse avec ses innombrables peaux de lapin qui se balançaient, accrochées à l'auvent de sa voiture déglinguée. Depuis toujours l'essieu grinçait comme pour annoncer la venue du chiffonnier, et depuis toujours Pantaquès oubliait de le graisser. Chaque fois que Jean le croisait il se faisait un devoir de le faire à sa place, et Pantaquès le remerciait en lui offrant un cigare de contrebande.

Pantaquès était de peau argentée. Nul ne s'expliquait pourquoi mais c'était naturel et le soleil accrochait à son visage des scintillements de fausses pierres précieuses.

— Ça fait une paye, cria-t-il, que je ne vous ai plus vue, depuis que ce pauvre monsieur Jean nous a quittés. Depuis personne n'a graissé mes roues et je n'ai plus offert de cigare. Je les vends et il n'y avait qu'à votre mari à qui j'en offrais. Je n'aime pas voir les temps changer

ainsi.

Il laissa son vieux mulet arracher quelques touffes qui emplumaient les fissures des rochers à gauche. Zélie s'amusait fort de savoir Sonia obligée de se cacher, peut-être les pieds en train de geler dans l'Orbieu, ne bougeant plus de crainte qu'un bruit d'eau n'alerte Pantaquès.

— Si j'étais vous madame Zélie, ou si vous étiez ma femme, je vous interdirlais de photographier ces anciens requis. Et votre mari monsieur Jean l'aurait fait. C'est trop dangereux, madame Zélie, vraiment trop dangereux. Moi je passe ma vie dans presque tout ce coin des Corbières, j'ai plusieurs cantons que je visite, mais ce qui se passe dans celui de Mouthoumet ne me plaît pas et j'ai décidé de le rayer de ma tournée jusqu'à nouvel ordre. Et puis je connaissais les Rivière de Soulatgé. Les Bourgeau je m'en passe volontiers, mais les Rivière c'étaient comme des amis. Je pouvais coller ma carriole dans leur écurie à la sortie du village sur la route de Rouffiac et il y avait toujours du foin pour mon Médor.

Le mulet s'appelait Médor parce que son cri, affirmait Pantaquès, ressemblait à un aboiement. Pantaquès faisait surtout dans les peaux de lapin pour le feutre des chapeaux de Quillan et de toute la haute vallée de l'Aude. Il achetait aussi les vieux habits, les outils usés, les ustensiles. Ses peaux suspendues à l'auvent de sa carriole attiraient toutes les mouches du pays et parfois grouillaient de vers car les ménagères, une fois la bête dépouillée la peau se présentant retournée en forme de cylindre, y introduisaient un osier formant ressort qui la tendait et permettait le séchage. Mais les mouches venaient y pondre leurs œufs et à la belle saison tout ça grouillait d'asticots que le pelharot distribuait gratuitement aux pêcheurs.

— Allez madame Zélie, que je m'en aille loin de ces crimes, mais vous devriez suivre mon exemple. Les forces mauvaises qui se déchaînent dans les alentours sont trop puissantes pour vous et pour moi. Prenez donc garde et encore une fois si vous priez, ce que je ne fais plus, dites quelque chose pour moi à monsieur Jean.

Sonia remonta grelottante et Zélie perdit du temps à l'aider à grimper dans le fourgon et à s'envelopper les pieds et les chevilles de lainage. Elle claquait des dents, ayant dû rester dans l'eau un bon quart d'heure. La mauvaise humeur de Zélie s'accrut lorsqu'elle se rendit compte qu'elle était trop en avance pour le lieu et l'heure du rendez-vous avec le capitaine Savane. Pourtant elle ne pouvait s'arrêter en pleine route au bord de l'Orbieu et y attendre des heures durant. Elle prit la décision d'aller à Vignevieille où Savane saurait tout de même la retrouver. Elle y choisit un endroit éloigné de la lanterne pour rester dans l'ombre. Le crépuscule venait et elle alla chercher du pain, discuta avec le boulanger qui lui offrit de la

fougasse aux fritons.

Réchauffée, Sonia se plaignait d'avoir faim et Zélie lui coupa du saucisson, ouvrit une terrine de pâté.

— Tous ces gens que vous connaissez pourquoi faut-il qu'ils empestent les uns le mouton, les autres la peau de lapin pourrie. Ça ne vous dérange pas ? Et ce poêle vous ne l'allumez jamais ?

— Il ne fait pas si froid, fit distraitement Zélie, encore émue des paroles de Pantaquès.

Son réveil à Vignevieille, vers 8 heures alors que le soleil brillait mais que soufflait déjà un vent de Cers, l'enchantait à la pensée qu'elle était enfin débarrassée de Sonia Derek. Elles avaient attendu toutes les deux dans la demi-obscurité du fourgon. Zélie avait développé la photographie de cette femme et celle des anciens mobiles de Termes.

— Pas mal, fit Sonia Derek lorsqu'elle contempla son image, mais les premières étaient bonnes sauf que j'ai toujours l'air d'avoir fait la bringue. Ce voyage me fatigue et surtout je ne supporte pas les odeurs. Même ici je trouve que ça ne sent pas très bon, il doit y avoir plusieurs éviers qui se déversent n'importe où. J'ai même vu tout à l'heure par les fentes du volet des poules qui grattaient ces bourbiers et en repartaient avec un ver rouge dans le bec. Ça me dégoûte.

— Moi je trouve que c'est un village charmant.

Savane arriva vers 11 heures, alors qu'il n'y avait plus un chat dans les rues, et n'eut aucun reproche à l'égard de Zélie qui avait déplacé le lieu de rendez-vous.

— Nous repartons, dit-il. J'ai un cabriolet loué au maréchal-ferrant. La capote nous abritera et cachera madame Derek si elle se blottit dans le fond. Il n'y a que deux heures de voyage au maximum.

Zélie se demandait si vraiment Sonia disait la vérité en laissant supposer des relations amoureuses entre Savane et elle. Le capitaine se montrait poli, voire distant. S'arrêteraient-ils en route malgré le froid de la nuit ? Peut-être ne descendraient-ils pas de voiture et elle préféra dissiper ces images troubles qui la relançaient à son corps défendant.

— Ces photographies sont excellentes, lui dit Savane. Vous faites du très bon travail et je vais les emporter. Nous nous reverrons donc à Mouthoumet demain dans la soirée.

— Est-ce que l'enquête progresse ?

— Les gendarmes ont trouvé dans un buisson, non loin de la bergerie du Pech de l'Estelhe un grand tablier enveloppant de boucher, taché du sang, certainement celui des vaches des frères Bourgeau.

— Un seul tablier ?

— Oui un seul tablier.

— Un seul homme aurait-il pu égorger cinquante vaches à lui tout seul ? Seul un fou aurait eu autant de sauvagerie.

Tout alla bien avec les démobilisés de Vignevieille, ceux venus de Bouisse l'attendaient à Monjoi. Vers 10 heures le fourgon quitta ce

village pour Mouthoumet par Lanet. Dans les gorges de l'Orbieu elle ne se sentit pas à son aise et lorsque ce qu'elle prenait pour un rocher se dressa en une silhouette noire elle éprouva réellement de la peur. Roumi continuait son chemin comme si cette personne en attente sur le bord de la route ne l'effrayait nullement. Zélie reconnut Carmen Grizal. Toujours aussi noire de minerais. Elle travaillait à la mine de Lanet et rejoignait ensuite Salza par un raccourci. Peut-être attendait-elle une occasion de descendre vers Mouthoumet.

— Je vous attends depuis ce matin, dit-elle avec une certaine acrimonie, comme si Zélie lui avait donné rendez-vous. Je ne suis pas allée travailler et je n'aurai pas ma journée. Mais je voulais vous parler.

Elle était devant le parapet d'un pontet où elle se rassit en attendant que Zélie la rejoigne.

— Vous vouliez me voir ?

— Vous n'auriez rien à manger ? J'ai oublié de prendre un croustet.

— Venez dans le fourgon, il y a tout ce qu'il faut.

Carmen secoua la tête :

— Non je ne rentre pas là-dedans. Je veux pas de portrait pour découvrir que je suis laide à faire peur avec ce noir d'argent et de plomb partout. Une autre fois.

— Mais je ne vous photographierai pas.

— Je préfère rester là.

— Ce vent est trop fort et froid, remarqua Zélie. Je vais prendre un vêtement.

Elle revint avec du pain, du saucisson et une cape dont elle s'était enveloppée. La veuve Grizal se mit à dévorer comme si elle jeûnait depuis des jours et Zélie, malgré son impatience de sortir de ces gorges et de se retrouver à Mouthoumet, attendit sans dire un mot.

— Ça fait du bien.

— Que me voulez-vous ?

— J'ai trouvé qui a envoyé les affaires de mon pauvre Emile, toutes ses affaires.

Pourquoi ce vent glacé la pénétra-t-il toute, en dépit de l'épaisse cape qui d'ordinaire la protégeait mieux lorsque par de sales temps elle marchait à côté de Roumi.

— Comment avez-vous trouvé ?

— À cause des papiers que j'avais et que mon garçon a réussi à lire. Il ne va pas souvent à l'école qui est à Lanet et non à Salza, et pourtant il connaît les lettres. J'avais un tas de papiers de mon défunt et je voulais voir si par hasard on n'aurait pas un bout de terrain à nous qu'on puisse vendre. Nous sommes des miséreux, madame Terrasson, et nous allons mourir de faim si ça continue. La mine va

fermer, je ne sais quand mais elle fermera.

Elle lui avait donné de l'argent et Julien Molinier en avait fait autant. Mais Zélie ne jugea pas utile de le lui rappeler.

— J'ai trouvé un nom et je crois avoir compris.

— Un nom ? De quelqu'un que vous connaissez ?

— Non mais j'en ai entendu parler il y a longtemps par Émile mais je l'avais oublié. De toute façon, j'oublie.

Ne sachant que faire Zélie attendait, ne pouvait décemment exiger qu'elle lui donne ce nom.

— Ça vous intéresse ? demanda Carmen avec inquiétude.

— Je ne sais pas. C'est vous que ça intéresse en premier lieu.

— Vous comprenez pas ? Si celui qui porte ce nom m'a renvoyé les affaires de mon défunt, peut-être qu'il conserve celles du vôtre puisque vous n'êtes pas de sa famille. Moi il me les a renvoyées parce qu'il avait peut-être du regret, peut-être qu'il aimait bien mon défunt, allez savoir. Mais vous, qu'est-ce qu'il en a à faire de vous et de votre défunt. Et puis les poches du vôtre devaient être mieux garnies que celles du mien et il préfère garder le tout.

Soupçonneuse Zélie se demanda si quelqu'un n'avait pas expliqué ce raisonnement à cette pauvre fille qu'elle jugeait incapable d'une analyse aussi subtile.

— C'est que j'y ai réfléchi des nuits et des jours et mon fils m'a aidée. C'est lui qui a démêlé tout ça comme un écheveau de laine. Alors je me suis dit, lorsque j'ai su que vous arriveriez par ici venant de Montjoi et même de Vigneville pour la même raison toujours, les mobiles, je me suis dit je vais lui demander si ça l'intéresse.

Zélie commençait de comprendre que Carmen Grizal voulait négocier ce nom, alors que rien ne prouvait que celui qui le portait avait été l'expéditeur de ce paquet posté à Saint-Paul-de-Fenouillet.

Lisant dans ses pensées Carmen dit que celui-là il n'habitait pas vraiment loin de Saint-Paul, et que même il avait des occasions d'y aller pour des motifs qu'elle n'avait pas à raconter, du moins pas tout de suite.

— Vous avez besoin d'argent, murmura avec douceur Zélie. Je vous en ai donné l'autre jour, une belle somme.

— J'ai payé les dettes.

— Le cavalier venu à travers les vignes sur un alezan vous a aussi donné quelque chose.

— Pour les dettes.

Mot maléfique qu'elle crachait sans en connaître réellement le sens. Quelqu'un avait dû lui reprocher de devoir de l'argent et elle utilisait ce mot comme pour en conjurer la signification néfaste.

— Je ne peux vous donner que cinquante francs aujourd'hui, dit Zélie.

— J'en espère cent.

— Oui mais si vous deviez raconter cette histoire aux gendarmes eux ne vous paieront pas, et si vous la leur cachez ils vous accuseront de le faire.

C'était quelque peu méchant mais elle ne pouvait continuer à donner tant d'argent. Elle ne savait quand on lui payerait ses photographies si jamais on acceptait de l'indemniser.

— Je peux aller jusqu'à soixante-dix francs. Combien gagnez-vous en une journée de mine à trier les cailloux ?

— Quinze sous.

— Soixante-dix francs ce sera comme si vous touchiez quatre-vingt-dix jours de travail à la mine environ. C'est quand même beaucoup.

— Vous pouvez me les montrer ?

Zélie sortit les billets et le louis d'or. Ce fut surtout celui-là qui fascina Carmen Grizal.

— Vous n'en avez pas d'autres ?

— Non, mentit la jeune femme, c'est tout.

Au grand effroi de Zélie cette femme se dressa soudain sur le parapet, avec le ravin en dessous d'elle pour regarder à droite et à gauche si personne ne les observait, s'assit à nouveau :

— C'est quelqu'un de Cubières.

Cubières ? Deux mobiles photographiés, Barthès et Gaillac.

— Le nom de fille de la mère d'Émile c'était Gaillac et elle venait de Cubières, placée à douze ans chez un propriétaire de Salza. Voilà pourquoi. Et mon Émile a dû rencontrer ce cousin-là, ou bien ce Gaillac, a dû se souvenir de la parenté. Je sais qu'il a un fils maçon à Saint-Paul-de-Fenouillet. Vous comprenez ?

Zélie incapable de parler fit signe que oui, jeta l'argent sur la blouse de Carmen, tendue par les genoux, et remonta sur son siège de cocher. Roumi s'ébranla aussi vite.

Les journalistes parisiens, déjà annoncés à Soulatgé par ces deux chroniqueurs régionaux, avaient envahi Mouthoumet durant l'absence de Zélie et ce fut Julien Molinier qui l'en avertit en venant à sa rencontre. Lorsqu'elle le vit sur son alezan au Pont d'Orbieu elle ne put s'empêcher de soupirer de soulagement. Même si ce garçon s'empressait un peu trop elle appréciait de le voir après la traversée des gorges et surtout la rencontre avec Carmen Grizal. Depuis ses révélations elle ne savait que faire, avait besoin de réfléchir et le sous-lieutenant l'inquiétait avec la description de la folie qui s'était emparée du chef-lieu de canton. Les nouveaux venus exigeaient des chambres, des attelages, se montraient désagréables avec la population qui ne savait que penser de ces intrus.

— Toutes les chambres de Marceline sont prises. Au début ils en voulaient chacun une mais désormais acceptent d'y coucher à trois. D'autres louent chez l'habitant.

— Mais combien sont-ils ?

— Une bonne douzaine sans parler des provinciaux. Il en est même arrivé de Bordeaux. Je suis venu à votre rencontre car la plupart cherchent à vous voir, veulent les photos que vous avez prises. Elles faciliteront l'écriture de leurs articles et surtout le travail des dessinateurs de presse. Ils sont prêts à vous les payer très cher, voire à vous les voler et votre fourgon ne pourra pas être rangé n'importe où...

— Je ne peux disposer des clichés, fit-elle, en surveillant Roumi qui n'appréciait toujours pas l'alezan, même si ce dernier restait en retrait, obligeant son cavalier à se pencher sur son encolure pour dialoguer avec elle.

— Venez chez la cousine de ma mère, vous y serez la bienvenue et le fourgon s'y trouvera en sécurité. De plus ce n'est pas très loin de Mouthoumet et vous aurez à votre disposition les attelages les plus divers. C'est une belle campagne que la Coumo qui se prolonge de la propriété des Fénals.

Julien Molinier ne désarmait pas, cherchait par tous les moyens à l'obliger.

— Je laisserai le fourgon devant la gendarmerie, répondit-elle sans se fâcher. Il y sera en sécurité.

Pendant quelques minutes il chevaucha le long du fourgon, se laissa même légèrement distancer comme s'il boudait. Mais son

naturel reprit le dessus :

— Demain matin le Parquet et les gendarmes reçoivent tous ces gens-là pour leur donner quelques précisions, sinon ils vont se répandre dans tout le pays et écrire ensuite n'importe quoi en reproduisant rumeurs et racontars. Si vous y êtes conviée accepterez-vous de m'en faire le récit ensuite ?

— Ces tragédies vous intéressent tant ? Je croyais votre vie plus encline à des préoccupations moins sinistres.

— Autrement dit vous me prenez pour un cynique et un plaisantin ? Croyez-vous que je me consacre uniquement aux plaisirs futiles ?

Elle se contenta de sourire mystérieusement et il se mit en colère :

— Bien sûr un homme comme le capitaine Savane vous paraît autrement plus sérieux, lui qui traque ces infortunés mobiles qui sont allés faire leur devoir et sont revenus sans revendiquer de gloire. Cette nuit même il courait les routes avec un cabriolet et l'on m'a dit qu'il avait été aperçu du côté de Montjoi ?

Zélie réussit à ne pas rougir mais cette insinuation la faisait bouillir intérieurement. Bien entendu peut-être inventait-il ces propos pour observer ses réactions.

— Vous surveillez le capitaine Savane jour et nuit ? se moqua-t-elle.

— Il m'agace avec ses airs de grand inquisiteur. Vous savez ce pays a connu jadis la véritable Inquisition et depuis n'aime guère ce genre de harcèlement.

— Peut-être que le capitaine Savane vous surveille lui aussi, lança-t-elle, pour regretter aussitôt de s'inspirer des propos étranges de Savane l'avant-veille, au cours de leur dîner.

— Mais j'en suis très honoré, dit-il. Ainsi je suis proche des mobiles qu'il harcèle.

À la gendarmerie elle ne trouva qu'un gendarme ne sachant plus où donner de la tête. Il comprit que les photographies que détenait la jeune femme pouvaient tenter ces inconnus à l'affût de leur contenu. Elles devaient être mises en lieu sûr, tout comme le fourgon menacé de visites nocturnes.

Elle détela Roumi pour le conduire à l'auberge et ce fut une bonne ruse que de passer de l'écurie à l'escalier de l'étage pour éviter la salle remplie de journalistes parlant haut et buvant sec, bousculant les joueurs de cartes, les habitués. Elle put atteindre sa chambre sans avoir été importunée, s'allongea sur son lit avec plaisir. Marceline avertie de son retour vint lui conseiller de ne pas paraître, car cette bande d'énergumènes la réclamait sur tous les tons. Certains, déjà énervés par l'absinthe, se comportaient comme des malotrus.

— Je ferai porter le souper chez l'autre, la témoin, dit-elle, vous

vous débrouillerez toutes les deux.

Le premier réflexe de Zélie fut de se dire qu'elle se passerait de repas pour éviter cette compagne trop vulgaire, mais la curiosité la poussa à la rejoindre. Elle croyait trouver Sonia Derek hostile, voire maussade, mais apparemment elle avait des motifs de satisfaction car elle ne cessait de chanter. Perfide, Zélie lui demanda si ce retour nocturne en compagnie du capitaine s'était déroulé sans ennui.

— C'était très bien, répondit-elle, et Zélie chercha en vain dans la sobriété inhabituelle de cette réponse un sous-entendu quelconque, n'en trouva aucun, redouta que cela ne cache un sentiment plus profond.

— Ma photographie va-t-elle se promener entre de nombreuses mains ? lança-t-elle faussement inquiète.

— Méfiez-vous de ces journalistes que l'on entend mener tapage au rez-de-chaussée. S'ils se doutent de votre importance de témoin, ils chercheront sans scrupules à se procurer votre image qu'un dessinateur reproduira afin qu'elle paraisse dans les journaux. Déjà à Soulatgé deux d'entre eux m'ont fait des offres élevées et ce n'étaient que des gens de la région. Les Parisiens disposent de plus d'argent.

Du coup Sonia cessa de fredonner comme elle le faisait depuis l'arrivée de Zélie et son teint éclatant se ternit :

— Je vous défends de vendre mon image.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, je suis tenue au secret professionnel et mon travail actuel est strictement réservé à Wasquehale et au Parquet, puisque celui-ci finit par estimer que mes épreuves peuvent l'aider dans l'enquête.

Le lendemain elle essaya de s'habiller comme n'importe quelle femme du village, oubliant sa coquetterie habituelle. Ainsi rendue anonyme elle eut l'audace d'aller trouver Wasquehale et de lui demander la permission d'assister à cette rencontre avec les journalistes.

— Vous savez très bien qu'ils vous recherchent fébrilement et je ne pense pas que le Parquet soit d'accord. Mais je comprends votre curiosité et si juge et procureur sont d'accord je vous installerai dans la petite pièce voisine. En entrouvrant la porte vous entendrez tout ce qui sera dit. Le procureur puis le juge vont exposer ce qu'ils estiment déjà bien répandu par les rumeurs, mais ne répondront pas aux questions.

Une heure avant le début de cette réunion qui devait débiter à 3 heures, elle se trouvait installée dans une sorte de débarras sans fenêtre, écoutant le brouhaha des conversations devenir de plus en plus inaudible. Puis un silence accueillit le procureur, le juge et le brigadier.

D'une voix sans nuances et d'un débit trop rapide, le procureur

Jansoin expliqua ce que l'on connaissait des meurtres des quatre Bourgeau et de la tuerie des vaches.

— Léon, le frère et un de ses fils, Alcide, se sont certainement couchés ivres, selon le rapport d'autopsie, les deux autres, Eugène et son neveu Sébastien, restèrent debout. À un moment difficile à établir ils eurent leur attention attirée par une flamme qui s'élevait du côté d'une paroi rocheuse et ont décidé d'aller voir ce que c'était. Nous pensons, sans être certains, que déjà plusieurs vaches avaient été égorgées.

Ils découvrirent leurs cadavres et fous de rage commirent des imprudences. Nous savons qu'ils possédaient des fusils de chasse et un chassepot. Ils ont couru vers cette flamme, découvert qu'une torche brûlait. Une simple torche de résine comme on en utilise pour les recherches nocturnes, les fêtes. Ces deux hommes ont été froidement abattus au chassepot. Par un tireur d'élite, car aucune des deux victimes n'a eu le temps de faire demi-tour ou de se cacher quand la première est tombée.

Ce fut le juge qui reprit le récit. D'une voix plus agréable, veloutée, en homme qui cherche à séduire. Le ou les assassins s'étaient alors dirigés vers la bergerie, avaient commencé par tuer Léon Bourgeau à l'étagé.

— Alcide son fils n'a apparemment rien entendu et a reçu une balle mortelle lui aussi. Ces deux hommes ont été tués avec un revolver à barillet de type Colt. Une arme encore rare en France, du moins en province mais bien connue des armuriers parisiens. Peut-être que l'usage d'une arme de poing pour ces deux derniers crimes suppose le geste d'un homme seul. Les autres vaches furent égorgées, voire abattues par la suite. Pressés par le temps les coupables allumèrent quatre torches devant la bergerie, pour attirer le troupeau et ainsi ils purent en finir plus rapidement.

Mal à l'aise, le procureur intervint pour dire que le seul rapport entre ce crime et ceux de Soulatgé venait du fait que Bourgeau Eugène et Louis Rivière étaient d'anciens mobiles.

Bien que les journalistes aient été interdits de questions l'un d'eux, à gouaille parisienne, demanda s'il était vrai qu'une enquête sur des détrousseurs de cadavres ayant opéré durant la guerre fût effectuée en ce moment dans le pays, et si oui n'était-ce pas l'explication de ces crimes qui ressemblaient à des règlements de comptes ? Courroucé le procureur répondit que c'était exact mais enchaîna avec la mort des Rivière, alors qu'ils rentraient chez eux dans leur charrette, juchés sur un tas de fagots. L'enquête avait prouvé qu'un cavalier surgi d'un chemin sur leur droite les avait abattus.

— Le fameux Cavalier-squelette ? lança un Toulousain reconnaissable à l'accent.

Le procureur se fâcha et annonça que la réunion était terminée. Il cria que la bonne volonté du Parquet se trouvait bafouée par des réactions aussi intempestives que déplacées à ce niveau de l'enquête.

Ce fut presque l'émeute avec des cris, des bousculades, le Parquet qui se retirait, les gendarmes qui évacuaient la pièce avec une certaine nervosité. Lorsque le silence revint Zélie abandonna son placard et sortit à l'air libre. Elle quitta la gendarmerie mais fut rejointe par le capitaine Savane qui venait d'apprendre sa présence discrète à la réunion.

— Le procureur n'aurait pas dû se fâcher, dit-il en la raccompagnant. Maintenant ces gens-là vont exploiter les ragots, les rumeurs, les inimitiés et écrire n'importe quoi. Êtes-vous bien rentrée de votre tournée, avec de belles photographies je suppose ? Celles de Sonia Derek sont parfaites.

— J'ai quelque chose à vous confier, dit-elle soudain.

Il l'accompagna à l'écurie. Tandis qu'elle brossait le poil de Roumi elle parla de Carmen Grizal, remonta à sa première rencontre, termina par la dernière.

— Les affaires de son mari envoyées depuis Saint-Paul-de-Fenouillet par ce Gaillac, du moins par son fils maçon dans cette petite ville ? fit-il d'un air songeur. Mais pourquoi avoir payé soixante-dix francs cette confidence ?

— Parce que je sais que mon mari a été également détroussé. On ne lui a pas cisailé l'annulaire mais on a pris ses affaires dont son appareil de photographie démontable, et pourquoi pas les plaques et les épreuves sur papier qu'il n'aurait pas eu le temps de développer.

Elle se trouvait de l'autre côté de son cheval et ne pouvait apercevoir que le haut de son visage. Elle lui trouva le regard presque douloureux :

— Ma chère amie vous devriez vous méfier de certain beau parleur qui depuis son retour de la guerre chevauche dans le pays pour dresser contre moi les démobilisés, sous prétexte de prendre leur défense. Il déclare partout que nul ne s'est rendu coupable d'actes de pillage, que chacun a fait son devoir avant de s'en retourner dignement chez lui. C'est oublier les Bourgeau qui sont revenus riches, avec un couffin rempli d'or et de bijoux et aussi l'appareil de votre mari. Je ne crois pas que votre mari aurait trouvé le temps de développer ses prises de vue. Il lui fallait un laboratoire et du temps, or dans ces corps-francs ils n'en avaient guère ces appelés, toujours sur la brèche.

— Mon mari utilisait le matériel et les services d'un photographe de la Ferté Saint-Aubin. Et cela dès qu'il bénéficiait d'une permission. Il avait quarante ans, capitaine, et à ce titre pouvait jouir de certains avantages auxquels les plus jeunes ne pouvaient prétendre. Il disposait de ses temps libres pour assouvir sa passion et n'en profitait pas pour

mener joyeuse vie.

— C'est vrai, murmura-t-il, comme s'il avait commis une erreur en n'en tenant pas compte. Il est tout à fait normal que vous cherchiez à en savoir un peu plus sur ce qu'était la vie de votre mari au cours de cette guerre stupide, mais est-ce toujours ce jeune godelureau qui vous inonde de renseignements si précis ? Ce sous-lieutenant caracolait dans tous les coins mais je doute qu'il ait participé à de glorieux faits d'armes.

Savane l'agaçait et ce terme de godelureau était une offense pour la jeunesse, la gaieté, l'insouciance aussi de Julien Molinier qui n'en était pas moins un joli garçon, un être charmant qui à son corps défendant la laissait parfois rêveuse. Non seulement rêveuse mais nostalgique de sa prime jeunesse, à l'époque où de timides jeunes gens faisaient la roue autour d'elle et de ses compagnes se promenant sur le mail, sous leurs ombrelles en chantilly et pouffant comme des dindes stupides.

— Avez-vous reçu des clichés développés ou non ?

— Je vous ai déjà répondu que non lors d'une de vos questions soupçonneuses. Vous me menaciez presque du tribunal militaire.

— J'en suis désolé, mais cet état militaire m'imprègne un peu trop. Il est temps que je l'abandonne et avec lui cette sévérité.

— Pour retourner à votre art de comédien et acheter votre théâtre ? dit-elle. J'ai vu un beau portrait de Julien Molinier, une véritable œuvre d'art due au talent de mon mari, monsieur le capitaine.

Savane furieux se dirigea vers le portail de l'écurie, se retourna pour lancer :

— Si vous en êtes à admirer son image vous voilà bien mal partie, ma chère.

Furieuse elle remonta dans sa chambre et quand elle ouvrit aperçut une lettre glissée sous la porte. Madame Molinier l'invitait pour le dîner chez sa parente et son fils Julien se ferait une joie de venir la chercher et de la raccompagner.

— Monsieur le Curé voilà qu'Alfred Gaillac est en train de boucher toutes ses cheminées. Lui et son fils sont sur son toit et dans la rue tout le monde se demande s'il ne devient pas fou. Comment fera sa femme pour cuire le manger ?

Reynaud balançait : se joindre aux badauds ou rester calfeutré chez lui, laissant chacun commettre les excentricités qu'il voulait.

— S'il n'avait rien à craindre, poursuivait Pamphile, irait-il se percher là-haut avec du mortier et des pierres, aurait-il fait revenir Jacques de Saint-Paul-de-Fenouillet ?

En soupirant il chaussa ses bottines fourrées, mit sa douillette, se dirigea vers la maison des Gaillac et aperçut au moins la moitié du village le nez en l'air. Les deux hommes effectivement travaillaient à gâcher du mortier et par le ciel-ouvert Marguerite Gaillac tendait un cruchon d'eau.

Le maire, voyant arriver le prêtre, se précipita. Confit en dévotion il considérait Reynaud comme son directeur de conscience mais aussi son conseiller aux affaires municipales. Les deux fonctions que cet homme lui attribuait agaçaient Reynaud au plus haut point, gênaient son goût de la solitude et de la méditation.

— Que faut-il faire Monsieur le Curé, doit-on les laisser aller au bout de leur folie ? Déjà ils ont cloué tous les volets et le portail de l'écurie en dessous qui donne sur le derrière. Et maintenant il va boucher sa cheminée de cuisine ? Les deux autres le sont déjà. Ils travaillent depuis le petit jour.

Malgré lui le curé cherchait le tas desséché de crottin de cheval abandonné devant cette maison, le découvrait aisément car les badauds s'étaient bien gardés de marcher dedans. Ce dépôt-là était loin de porter chance, se dit-il avec un sourire dissimulé.

— Mais c'est quoi ce fatras ?

— Des poteries, des tuyaux de poterie, dit le maire, tout simplement. Il va en couronner sa cheminée qui tirera aussi bien mais qu'un ramoneur ne pourra plus emprunter. Un ramoneur ou toute autre personne.

À l'entendre deux vieilles se signèrent. Ces mitres en poterie étaient d'usage peu courant, car les ramoneurs exigeaient d'effectuer leur métier à la vieille mode, en grimpant dans le conduit.

— Il faudra attendre que le mortier sèche, murmura le maire, et avec ce temps ça peut prendre deux, trois jours. Que fera Gaillac,

montera-t-il la garde dans sa cuisine devant l'âtre ? Moi à sa place j'entreprendrais un feu d'enfer nuit et jour. D'abord ça ferait sécher le ciment plus vite et empêcherait toute intrusion criminelle. Seulement le principe d'économie, si ce n'est celui d'avarice interviendra pour empêcher une dépense excessive en bois de chauffage.

Non seulement ce maire était un dévot patelin mais encore il se piquait de beau langage et parlait parfois pour ne rien dire. Déçus les gens se dispersaient puisque Gaillac ne bouchait pas sa cheminée mais la rétrécissait. Ça n'avait plus aucun intérêt car ce n'était plus un acte d'homme qui devient fou.

En revenant au presbytère il croisa sa bonne qui allait au « spectacle » et lorsqu'il lui dit ce que faisait Gaillac elle parut mécontente, mais n'en continua pas moins à poursuivre. L'autre mobile, Berthier, vint le voir dans l'après-midi pour lui parler justement de Gaillac :

— Sa frayeur me porte tort, dit-il, je n'ai rien à me reprocher, rien à craindre mais n'empêche qu'on se demande par ici ce que nous pouvions faire comme malhonnêtetés là-haut, alors que personnellement je n'ai jamais vu le moindre pillage. Bien sûr, en reconnaissance nous devons manger parce que l'armée ne nous alimentait pas régulièrement. Nous étions les oubliés de cette histoire. Aussi une poule par ci, des œufs par là, des pommes de terre déterrées, des fruits dérobés. Les paysans nous donnaient quelquefois, nous vendaient le plus souvent et nous vidaient la bourse sans remords. Dois-je m'en confesser Monsieur le Curé, dois-je aller trouver les gendarmes pour avouer ces larcins ?

— Ils vous riraient au nez. Ne vous inquiétez pas.

Jérémy Berthier accepta une liqueur que fabriquait Pamphile, et finit par dire que s'il n'avait jamais vu autour de lui des détrousseurs de cadavres il n'avait pas moins entendu des rumeurs.

— On a beau dire mais quand on vous parlait mal d'un pays qui se remplissait les poches, ça faisait quelque chose. Mais la plupart du temps les gens vous croyaient voisin d'un qui venait de Nice ou de Bayonne. Et pour ces gens du Nord ou de l'Est nous étions tous pays. Il faut aussi dire que la vie dans ces corps-francs était dure. On couchait sur la terre, on se serrait la ceinture, on guettait des heures sans bouger avec la sueur dans la chaleur de l'automne puis le froid, la boue.

— Vous connaissiez le capitaine Savane ?

— Non, lui jamais vu mais plusieurs fois le fils Molinier de Rouffiac. Un brave garçon qui avait toujours du tabac, du pain, des saucissons dans ses fontes pour nous autres. Il ne manquait pas de courage car il nous retrouvait dans des endroits exposés, sans même descendre de cheval et il riait du danger. Il visitait tous les corps-

francs et on a commencé de dire des choses pas propres sur lui. Mais des *tripots* il y en avait des pelletées. Alors...

— Et Gaillac il n'était pas avec vous ?

— Ah, ça non, jamais de la vie. Pour tout dire je le fuyais.

Les journalistes répandus dans les deux cafés du village menaient grand bruit, s'échauffaient contre le procureur, buvaient beaucoup et certains récitaient à voix haute le contenu des articles qu'ils destinaient à leurs journaux respectifs. Le procureur y était malmené et la région décrite comme *moyenâgeuse*, un repaire de brigands et de gens sournois. Ce fut surtout chez Marceline que le délire scandaleux de ces *reporters* offensa le plus les quelques clients habituels, à commencer par un placier en bonneterie qui crut pouvoir défendre les habitants du lieu et se fit agonir. Alors les tranquilles joueurs de cartes se rebellèrent également, et lorsque l'on commença à échanger des coups les voisins de l'auberge accoururent avec des fourches, si bien que la gendarmerie dut intervenir.

Zélie n'apprit ces incidents que le lendemain car à cette heure-là elle roulait vers la campagne de la Coumo Réglèbe en compagnie de Julien Molinier. Dès qu'elle l'avait rejoint dans la ruelle où attendait le tilbury il s'était montré empressé, l'avait enveloppée d'une fourrure, l'assurant qu'ils n'avaient qu'une courte distance à parcourir. Il portait lui-même une pelisse que sa mère avait dû parfumer car l'odeur en était féminine. Elle l'observait du coin de l'œil, se revoyait jeune fille rêvant d'une scène pareille. L'haleine du sous-lieutenant formait de petits nuages plus pâles que la nuit en s'échappant de sa bouche.

La campagne la déçut un peu car la maison, pourtant de bonne taille, ressemblait à celle de n'importe quel propriétaire de la région, sans le moindre attrait romantique. Sauf que des lumières brillaient derrière chaque fenêtre et lui donnaient une gaieté de fête et une promesse d'accueil agréable. Il l'aida à descendre, lui prit la main pour la conduire à la porte et jusque dans une vaste pièce, servant à la fois de salon et de salle à manger qu'une grande cheminée pétillante embaumait. Madame Molinier était une jolie femme toute frisée et rieuse auprès de sa cousine massive et majestueuse dans sa crinoline. Zélie, au souvenir de ses lectures déjà anciennes des fastes décadents de l'avant guerre, ressentit le reflet nostalgique, campagnard du règne passé dans l'élégance désuète de cette personne, madame Montrieux. Combien de provinciaux fidèles de cet empire plagiaire de l'autre regrettaient par leur habillement, leur façon de parler ce qui ne serait jamais plus qu'une sinistre mascarade, lamentablement terminée dans le souvenir des autres. À Paris on se hâtait d'oublier la crinoline, les mièvreries, les déplacements dispendieux de la cour à Fontainebleau.

Peu à peu la jeune femme se sentit comme engluée dans des démonstrations d'affection qu'elle ne recherchait pas. On la cajolait, surtout Mme Molinier, on admirait son courage, son audace de partir seule avec ce lourd fourgon-laboratoire pour poursuivre, veuve, ce métier. Elle confondit les deux cousines en leur révélant qu'elle n'était poussée par aucune nécessité, son père lui ayant laissé quelque bien et son mari appartenant à une famille bourgeoise aisée. Mais alors, pourquoi ? Elle se contenta de sourire, certaine que ces charmantes dames ne comprendraient pas qu'après dix années de vagabondages avec la photographie pour prétexte elle ne pourrait jamais abandonner. Il n'y avait pas que le souvenir de Jean dans chacun des villages qu'elle visitait, mais le rêve de nomade que lui avait communiqué son mari ne la quitterait que difficilement.

Dans le léger brouhaha que quelques coupes de champagne haussèrent d'un demi-ton, comment ces deux cousines en arrivèrent-elles à parler de leur âge et de celui de leurs époux, insistant sur la différence. Chacune avait un mari plus jeune qu'elle, cinq ans pour Mme Montrieux quatre pour la mère du sous-lieutenant. Elles en riaient, voulaient à toute force que ce soit aussi normal que le contraire, ce que la nature frondeuse de Zélie n'aurait eu aucune peine à admettre, si cette insistance n'avait visé un avenir plus ou moins esquissé. Et elle découvrit que le beau Julien avait entre quatre et cinq ans de moins qu'elle et que ces deux femmes endossaient le déguisement peu subtil de matrones entremetteuses. Comment en arrivaient-elles à vouloir marier un garçon doté de tous les privilèges de la jeunesse, de la beauté et de la richesse, au point de le jeter dans les bras d'une photographe foraine ? Que cachait ce complot si vite déjoué par leur impatience ? Quelle tare handicapait ce garçon qu'il faille trouver épouse ailleurs que dans le vivier habituel ?

Et si ce n'était que manœuvre ne cherchant pas à aboutir, une mise en condition pour obtenir d'elle quelque chose qu'elle détenait ? L'expérience d'une femme mariée devenue veuve qui pourrait éventuellement initier ce garçon ? Qu'on n'essayât pas de lui faire croire que Julien n'était qu'un benêt n'ayant encore connu une seule aventure et aussi vierge qu'à sa naissance. Bien sûr la majestueuse cousine ne pouvait comme tant d'autres cousines, tantes par alliance, voire amies intimes attirer les convoitises d'un garçon échauffé par trop d'abstinence. Aussi pensait-on que cette jolie et malicieuse personne, qui ne paraissait pas avoir froid aux yeux quand elle se traînait sur les chemins déserts des Cor-bières, pouvait fort bien faire l'affaire.

Julien Molinier debout, appuyé contre la cheminée paraissait totalement absent du débat dans une attitude romantique. Comment pouvait-il supporter cette cravate qui l'engonçait dans ses bouillons de

soie. Elle aurait aimé la dérouler, libérer son cou certainement charmant et à ce niveau d'intentions spontanées rougit, ne sut où poser les yeux, n'entendant plus les roucoulades des deux femmes.

Elle but d'un trait le contenu de sa coupe, réalisant que c'était au moins la deuxième sinon la troisième, essaya de se raidir contre cette ivresse qui l'envahissait. Et voilà que les cousines parlaient encore de leurs maris. Celui de Mme Montrieux faisait des affaires en Algérie et monsieur Molinier chassait quelque part, peut-être dans l'Ariège.

Une fois à table où une servante comme on n'en faisait plus depuis Louis-Philippe apporta le potage, on parla enfin d'autre chose que des différences d'âge, et par esprit provocateur Zélie évoqua ces journalistes qui arrivaient comme un nuage de sauterelles sur l'Affaire, en insistant sur le A d'affaire pour en faire une majuscule. Les deux dames commencèrent de s'inquiéter, et Julien lui-même élargit le débat, les rendant muettes pour un bon bout de temps. Le feu de cheminée parut alors s'étouffer un peu, tiédir et mesurer chaleur et lumière, les lampes parurent moins brillantes et des ombres inattendues flottèrent le long des murs.

— Le juge croit que ce sont des canailles qui s'entretuent et que lorsque le dernier sera connu il suffira de l'arrêter. C'est ce qu'il a dit au maire de Mouthoumet qui le répète volontiers. Il pense que cette Cécile Bourgeau a un amant qui tue pour elle. Mais je doute que cette petite femme rabougrie puisse séduire un homme avec son visage qui bourgeonne.

La cousine eut un haut-le-cœur et sa mère soupira mais ni l'une ni l'autre ne protestèrent de la voix.

— Nous vivons une tragédie qui se répand comme un feu d'été impossible à éteindre. Vous verrez qu'il y aura d'autres morts violentes, d'autres crimes, continuait le garçon d'une voix vibrante.

Zélie lui trouva un visage soudain passionné, un ton prophétique qui escamotaient le sous-lieutenant primesautier. Il prenait dix ans d'un coup, une gravité pontifiante d'adulte et elle ne put s'empêcher de le taquiner :

— Vous voilà bien sérieux, je ne vous connaissais pas sous ce jour-là.

Sa mère gémit comme si Zélie venait de signifier son congé à son fils et était bien décidée à ne plus le revoir. Mais qu'imaginait-elle donc ? Qu'il y avait entre eux comme une promesse flottante en auréole au-dessus de leurs têtes ? Enfin cette femme ne la connaissait pas, ne l'avait jamais vue avant ce soir et déjà à Rouffiac elle l'invitait !

— J'ai appris des détails qui me préoccupent voilà tout, répondit Julien qui essaya de sourire sans vraiment y parvenir.

Il la regarda dans les yeux alors qu'elle se tournait vers lui :

— Je crains même de connaître le ou les futures victimes, mais comme pour les Rivières je crains qu'un autre couple ne soit actuellement l'obsession des criminels. Mais après tout...

— Après tout quoi ? croassa sa mère bouleversée au point que sa voix perdait son velouté.

— Après tout c'est peut-être un justicier qui erre la nuit dans le pays et châtie ceux qui ont commis le sacrilège de dépouiller les morts au combat. Un ou plusieurs justiciers.

Il regardait toujours Zélie :

— Charles Rescaré m'a dit qu'il avait fini par vous parler de la Maison du Colonel. Je l'y avais incité mais il hésitait, se demandait s'il en avait le droit. J'ai bien connu son lieutenant, un ami, Auguste de Hauvray qui devait mourir lui aussi. Je l'avais rencontré la veille.

Zélie tressaillit et oubliant l'endroit où elle se trouvait ne put se retenir :

— Vous avait-il parlé d'un rapport écrit sur ce qu'il avait constaté dans la Maison du Colonel, lorsque Rescaré avait attiré son attention sur le cada... le corps de mon mari ?

— Mon Dieu, s'écria la cousine, le feu est en train de mourir. Il faut que j'appelle Clémentine.

Cette interruption déplacée avec le verbe mourir, au moment où Zélie évoquait le cadavre de son mari, faillit emporter cet instant précaire des souvenirs délicats. Ces deux dames distinguées couraient dans tous les sens, et enfin la vieille bonne arriva, dit que les bûches étaient à l'endroit habituel, qu'elle ne pouvait en même temps faire la cuisine, servir et surveiller le feu. Y avait-il eu volonté d'interrompre net la réponse de Julien Molinier ?

— Non, murmura-t-il, le lieutenant de Hauvray ne m'a parlé de rien. J'étais malgré notre amitié son inférieur et si rapport il a rédigé c'est au moins un capitaine qui l'a reçu.

Dès qu'il avait été question de ces crimes la soirée avait basculé dans un certain désordre. Les deux cousines muettes d'indignation, terrifiées, avaient cessé de jouer certaine comédie que Zélie ne parvenait pas à définir. Julien et elle avaient introduit, dans cette grande pièce où le feu faiblissait, comme des fantômes difficiles à chasser. Si bien que peu après la verveine Zélie se retrouva dans le tilbury, à nouveau blottie dans cette fourrure que Julien avait délicatement bordée sur elle. À plusieurs reprises il rapprocha son visage du sien et elle s'émut de voir que leurs haleines se mêlaient. Une fois sur la route de Mouthoumet il s'excusa avec lassitude, comme si ce genre de soirée mise en scène par sa mère et sa cousine n'était pas la première.

— Elles essayent à tout prix de me marier, avoua-t-il, et redoutent que je ne rencontre quelque fille sotte et inintéressante. Elles pensent

que j'ai mené une vie de patachon qui nécessite pour le reste de mon existence la présence d'une femme de grande expérience, avec les pieds sur terre.

— Je ferais donc l'affaire ? fit-elle en riant. C'est bien peu me connaître.

— Il ne s'agit pas d'une affaire mais de sentiments profonds, dit-il avec passion.

Elle ferma les yeux mais resta souriante.

— Je ne suis pour rien dans cette préméditation. Que ma mère vienne dans cette campagne aurait dû me mettre la puce à l'oreille, car elle préfère recevoir qu'être reçue et malgré les apparences, la cousine est une femme très ennuyeuse que son mari délaisse de plus en plus, sous prétexte de voyages pour son commerce de vins. Il vit à Narbonne et quand elle y vient il s'en va. Cela depuis pas mal de temps.

Elle avait envie de parler d'autre chose, ou de silence, mais lui revinrent les paroles prophétiques de ce garçon qui avaient en quelque sorte signé la fin de cette soirée trop bien organisée au départ.

— Vous savez qui sera tué prochainement ? Dois-je employer le pluriel ?

Il laissa aller son alezan à sa guise, certainement peu pressé d'arriver à l'auberge.

— Et le village concerné ne serait-il pas Cubières ?

Il parut hocher la tête mais restait silencieux.

— Est-ce que par hasard vous auriez payé un certain renseignement que monnayait une veuve ? Si je vous dis que moi-même j'ai déboursé soixante-dix francs en échange sans être certaine que c'est la vérité.

— La vague parenté entre Emile Grizal et cet ancien mobile de Cubières ? fit-il à mi-voix. Cela m'a coûté cent francs.

— Ce parent éloigné avait récupéré les affaires de son mari et éventuellement d'autres, beaucoup d'autres. Pourquoi pas celles de mon mari, son argent dont je me moque mais peut-être des plaques impressionnées, du papier spécial au carbone ?

— Il est difficile de l'imaginer.

— Grizal est mort dans la Maison du Colonel lui aussi.

Il tira sur les rênes et le cheval s'arrêta, s'ébroua si fort que des gouttes de sa salive atteignirent leurs visages.

— Je suis désolé, dit Julien, qui lui prêta un mouchoir pour qu'elle s'essuie.

— Vous ne devriez pas poursuivre vos recherches, dit-il, sur un ton qu'elle trouva rude. Vous avez tort de joindre la mort de votre mari avec ce qui se passe dans ce canton. Je ne pense pas qu'il y ait la moindre coïncidence. Et ceux qui tuent sont extrêmement dangereux,

vous devriez cesser de les narguer.

— Je ne nargue personne, murmura-t-elle.

— Vous êtes une jolie femme, libre, un peu insolente et vous défiez un peu tout le monde, même ceux qui souhaiteraient que vous leur accordiez un peu plus d'intérêt. Mais vous ne respectez que des hommes plus âgés comme le brigadier Wasquehale et le capitaine Savane.

Puis, comme irrité, il claqua les rênes sur la croupe de son alezan qui repartit au trot.

Sonia Derek devait la guetter, car lorsqu'elle monta sur la pointe des pieds à sa chambre, la jeune femme ouvrit sa porte et lui fit signe de la rejoindre, en plaçant un doigt sur ses lèvres. Elle découvrit que Sonia avait obtenu de Marceline qu'on allume du feu dans sa cheminée.

— Je mourais de froid. Je crois que j'ai de la fièvre et j'ai dû payer quarante sous pour qu'elle accepte de m'apporter du bois, sans même le mettre en place sous prétexte qu'avec la servante elles devaient réparer les dégâts dans la salle. Il y a eu de la bagarre avec les journalistes et les gens du pays. Je n'avais qu'une crainte, qu'un de ces hommes saouls ne force ma porte et me découvre.

Cette crainte étonnait Zélie, Sonia ayant par ailleurs évoqué avec un certain détachement, voire indifférence, les brutalités et les violences subies dans sa maison là-haut dans le Loiret. En fait Zélie ne savait où elle se trouvait vraiment, cette femme n'ayant jamais précisé l'endroit.

— J'ai entendu des cris, des bruits de tables ou de chaises renversées. Ces envoyés des journaux se croient tout permis. Pourvu qu'ils ne s'attardent pas.

— Je pense que vous êtes en sécurité dans cette auberge. Vous devriez en parler au capitaine Savane ou encore au brigadier.

Sonia fit apparaître une autre bouteille de fine distillée à Béziers et en proposa à Zélie qui refusa. Au cours du repas en sus du champagne elle avait bu du vin et avait l'impression d'être revenue de cette campagne dans une sorte de rêve étrange. Elle se souvenait des excuses de Julien, de leurs mutuelles confidences sur le renseignement monnayé par Carmen Grizal et restait sur une bizarre impression, sans savoir si le complot marital des deux cousines en était la cause ou un certain ton employé par Molinier pour la mettre en garde contre ses imprudences.

Après avoir versé de la fine dans son verre Sonia la buvait à petites gorgées, assise devant le feu. Il faisait très chaud dans cette pièce qui pourtant commençait de sentir un peu trop fort. Cette femme y vivait jour et nuit et ne l'aérait peut-être jamais. Faisait-elle une toilette régulière et son seau était-il quotidiennement emporté par la servante ? Marceline était volontiers négligente sur ces nécessités-là et il fallait constamment la harceler. Autrefois Jean s'était même énervé de voir que leur chambre, lorsqu'ils revenaient le soir, n'avait été ni

faite ni nettoyée et il leur fallait aller jeter leur seau dans une sorte de cuve enterrée au fond de l'écurie.

— Vous étiez sortie ? demanda Sonia. Je vous ai attendue tout ce soir. Je n'étais pas tranquille. Pourvu qu'on ne montre pas ma photo aux journalistes.

Elle aussi, remarqua Zélie, dit photo comme les Parisiens et pourtant elle vivait en campagne, dans un pays où les gens sont réputés pour s'exprimer en excellent français. Plus elle la fréquentait et plus Zélie estimait que Sonia dissimulait sa véritable nature. Elle n'avait jamais précisé les circonstances où elle avait été agressée, violée et avait vu ces soudards piller sa maison. Elle avait reconnu les Bourgeau et Rivière. Et Zélie ne pouvait admettre que ce dernier ait fait partie d'une bande de détrousseurs.

— Qu'auriez-vous à craindre, tôt ou tard vous devrez témoigner au cours de l'enquête. Le juge vous entendra.

— C'est ce qui me fait peur. Qu'une photographie soit volée et l'assassin découvrira que je suis ici et viendra me tuer une nuit. Je regrette d'être venue. Après tout je n'avais qu'à rester chez moi mais Savane a tellement insisté. La pensée de vivre à l'hôtel quelque temps sans dépenser un sou m'a décidée.

— Savane vous a-t-il promis autre chose ? demanda Zélie.

L'autre lui glissa un regard soupçonneux :

— Que voulez-vous qu'il me promette ? Tout à l'heure vous m'aviez parlé de dessinateurs qui se servent des photos pour faire votre portrait...

— Ils sont ensuite reproduits dans certains journaux, surtout les feuilles à scandale ou satiriques.

— On pourrait me reconnaître alors ? fit Sonia. Je veux dire partout en France.

— Je vais aller me coucher, fermez à clé et n'ouvrez à personne.

— C'est Savane qui vous avait invitée ailleurs que dans cette gargote ? Y a-t-il une autre auberge dans le pays ?

— J'étais chez des gens en dehors de Mouthoumet.

— C'est vrai qu'avec votre métier vous devez en connaître des gens, des clients. Aviez-vous entendu parler de Savane comme acteur de théâtre avant la guerre ?

— Je ne crois pas mais c'est possible car nous aimions être au courant de tout ce qui concernait Paris en dehors des descriptions des fêtes impériales.

— Il y avait alors de grandes occasions pour les actrices, même pour les plus médiocres, fit étrangement Sonia. Tout le monde allait au théâtre même pour voir des revues stupides et les soupers ensuite n'en finissaient pas. On s'amusait énormément et je ne pense pas qu'après ce qui s'est passé, non seulement la guerre mais cette saleté

de commune, on reverra ça un jour. Je me dis que si Savane achète son théâtre il ne trouvera plus tellement de spectateurs.

Zélie rentra chez elle et apprécia la fraîcheur vivifiante de cette pièce. Désormais Sonia Derek vivait dans une sorte de serre où les relents les plus désagréables stagnaient, paraissaient monter comme une inondation de cloaque.

Une fois déshabillée elle se lava à l'eau froide car il était hors de question qu'elle puisse obtenir de la chaude si Marceline et sa bonne remettaient de l'ordre.

Elle s'allongea, essaya de faire le tri des sensations qu'elle avait éprouvées durant les dernières heures. Il était presque trop facile de conclure que les deux cousines essayaient de lui confier qu'elle serait la bienvenue si elle épousait Julien Molinier. Il lui semblait à présent que ces deux femmes cherchaient surtout à la capturer, sinon physiquement mais mentalement. Elles paraissaient vouloir glisser dans sa réflexion l'éventuel projet d'une union agréable mais dans un but cache. Un échange ? Comme si elles avaient peur d'elle. Voilà ! Mais en quoi pouvait-elle les effrayer ? Il était tout de même étrange que Mme Molinier, qui selon son fils préférait recevoir qu'être reçue, ait fait ce déplacement dans la campagne de sa cousine par plaisir...

Il y avait aussi cette conversation avec Julien dans le tilbury, alors qu'elle flottait dans un état proche du sommeil à cause des vins et de la fatigue. Pourquoi ce garçon aurait-il eu des propos aux menaces sous-entendues, ce qui pouvait rejoindre les manœuvres suspectes de sa mère et de sa cousine ?

Alors qu'elle essayait de comprendre le sens exact des craintes de Sonia Derek, elle s'endormit à plusieurs reprises, se réveillait en sursaut pour tenter de reprendre le fil de ses réflexions jusqu'à ce qu'elle décide d'en finir et de sombrer enfin dans un sommeil tant désiré.

La jeune bonne lui monta son plateau du petit déjeuner de bonne heure pour lui dire que le brigadier Wasquehale la priait de passer à la gendarmerie dès que possible. Elle pensa qu'il s'agissait d'effectuer de nouvelles photographies sans pouvoir imaginer lesquelles.

— Les journalistes sont tous partis là-bas où les vaches ont été égorgées, expliqua la jeune fille.

— Et les Bourgeau assassinés, précisa sèchement Zélie.

Pour cette fille comme pour bien des gens l'important restait ce troupeau abattu. Elle s'habilla comme d'habitude pour ne pas se faire remarquer. En marchant elle se demanda si l'on n'avait pas essayé de pénétrer dans son fourgon et avant de rejoindre le brigadier elle alla y jeter un coup d'œil. Apparemment il était intact.

Non seulement Wasquehale l'attendait, mais également le juge Fontaine et le procureur Jansoin et les trois la regardaient sévèrement.

— Tenez, madame Terrasson, regardez à l'intérieur de cette revue, page neuf.

Le juge lui tendait *l'illustration* et inquiète elle l'ouvrit et frémit. Sonia Derek lui apparaissait dans un dessin à la plume d'une grande précision, sur un quart de feuille, copie conforme d'un de ses clichés. Et en dessous, en trois lignes la légende habituelle posait la question : « Qui est cette mystérieuse inconnue qui se cache dans une chambre de l'auberge locale depuis le début de cette affaire criminelle. Simple coïncidence ou bien joue-t-elle un rôle dans cette tragédie campagnarde ? »

— Ce dessin fut exécuté d'après photographie, dit le brigadier. Nous n'avons jamais vu ces épreuves-là ? Comment se fait-il ?

— J'ai photographié madame Derek un soir tard dans mon fourgon, pour le capitaine Savane. J'ai aussi remis un tirage à cette personne, j'en ai conservé un. Cela fait huit jours.

— Combien vous a-t-on payé ces clichés ? l'accusa le procureur, alors que Wasquehale paraissait désapprouver cette mise en cause brutale.

— Je n'ai rien vendu du tout, protesta Zélie, et le fourgon se trouve sous la garde de la gendarmerie depuis le retour de ma dernière tournée. J'avais quelques raisons de vouloir qu'il soit surveillé car à proximité de l'auberge, avec tous ces journalistes à l'affût il était trop exposé.

— C'était habile de votre part. Vous laissez un dessinateur recopier

vosre cliché et puis vous garez votre véhicule ici.

— Me croyez-vous aussi vénale ? Sachez, monsieur le procureur, que je n'ai nul besoin d'augmenter mes revenus de façon aussi stupide que malhonnête, et que je pourrais même arrêter ce travail entrepris en compagnie de mon mari.

Ce n'était pas la première fois qu'elle devait ainsi mettre les choses au point.

— J'ai quelques rentes laissées par ma famille et par mon mari. Je fais ce travail par plaisir, par passion et aussi pour perpétuer le souvenir de mon mari. Trois personnes ont reçu ces épreuves. Je ne suis donc pas seule en cause.

Le juge Fontaine qui jusque-là n'avait pas pris la parole paraissait réfléchir, et il finit par demander à Zélie si Mme Derek elle-même n'aurait pas voulu tirer un peu d'argent de sa propre image.

— Nous ne l'avons pas encore entendue pour différentes raisons, la principale étant que ces crimes dans deux endroits différents nous ont obligés à des déplacements fort longs. Nous ignorons tout de cette personne que le capitaine Savane nous a présentée comme témoin. Serait-elle capable, pour un peu d'argent, de laisser un journaliste dessinateur reproduire ses traits d'après sa photographie ?

— Pourquoi n'aurait-elle pas posé ? demanda Wasquehale.

— Il est visible qu'on s'est servi d'une photographie, protesta le procureur avec véhémence. Poser aurait demandé des heures et cette femme et le dessinateur auraient pu être surpris.

Zélie révéla que Sonia paraissait justement redouter que sa photographie ne soit répandue sous forme de dessin.

— Suite à ces horribles crimes elle est terrorisée, ne quitte pas sa chambre comme on le lui a prescrit. Je ne pense pas qu'elle aurait pu en arriver là pour quelques francs. Je voudrais malgré tout visiter mon fourgon et m'assurer que tout est en place.

— Ça ne servira à rien, fit encore le procureur, car ce dessin exécuté d'après une photographie dont nous ignorions l'existence, sauf le capitaine Savane, a servi de modèle depuis plusieurs jours, le temps nécessaire pour la reproduire à la plume, la faire parvenir à la rédaction parisienne de cette revue.

— Allons quand même jeter un coup d'œil, proposa le juge d'instruction moins empressé à accuser Zélie.

Mécontent, le procureur ne les accompagna pas. Fontaine fut extrêmement intéressé par l'agencement de cette roulotte comme l'appelait Zélie. Il n'avait jamais entendu cette expression et paraissait ravi de se retrouver là. Elle ne l'aurait jamais imaginé sensible à cette façon de voyager, de vivre et au pittoresque qui pouvait s'en dégager. Elle désigna les tiroirs du meuble spécial où elle rangeait les épreuves, des tiroirs larges, munis d'une aération, profonds mais à peine hauts

de dix centimètres pour que le séchage s'y poursuive. Les épreuves effectuées à la lumière du magnésium enflammé et le négatif se trouvaient exactement où elle les avait placés et nul n'y avait touché. Elle sortit les derniers tirages effectués à la lumière solaire afin que ses visiteurs se rendent compte de leur différence de qualité :

— Je reconnais que pour un dessinateur l'important c'est d'avoir une image à reproduire et celle au magnésium a fait très bien son affaire.

— Madame Terrasson, fit le brigadier soucieux, j'ai ordonné à madame Derek de ne pas quitter sa chambre et avant moi le capitaine Savane lui avait fait la même recommandation. Qui s'occupe d'elle, lui apporte ses repas, refait son lit, met de l'ordre ? Marceline la patronne ?

— Quelquefois mais le plus souvent c'est la jeune servante.

Elle avait les mêmes doutes que le brigadier et estimait que la petite bonne avait pu, durant une heure ou deux, subtiliser une des deux épreuves reçues par Sonia. Elle ignorait combien de temps pouvait mettre un bon dessinateur pour recopier ainsi fidèlement un cliché.

— Pouvez-vous nous dire quelle technique fut utilisée ? demanda le juge. Vous est-il arrivé de recopier en un dessin semblable une de vos photographies ?

— Mon mari le faisait quelquefois pour des journaux effectivement, et même une fois il a été sollicité par cette même *Illustration* lorsqu'un train dérailla entre Narbonne et Lézignan, faisant des victimes. Il travaillait par transparence avec une plaque de verre éclairée fortement en dessous par une lampe à réflecteur.

— Combien de temps demanderait pareille reproduction ?

— Mon mari avait un joli coup de crayon mais n'était pas un dessinateur de profession. Il lui fallait deux à trois heures pour obtenir une copie parfaite. Ce dessin a été fait à l'encre, ce qui nécessite encore plus de talent. Car il est impossible d'effacer.

— Il nous faut trouver ce garçon-là. Son bagage doit être important et il ne se contente pas d'un crayon et d'un carnet je suppose, dit le juge. Plus que le dessin qu'il a rendu de cette personne qui, je vous le rappelle, est le seul témoin pouvant identifier le chef de cette bande de crapules, c'est la légende qui m'inquiète et me met en rage. Tout le pays va découvrir l'existence de madame Derek et je crains que le pire n'arrive. Il faut que d'autres brigades de gendarmerie nous soient envoyées. Celle de Tuchan et celle de Couiza ne suffisent pas. Je vais demander au préfet qu'un escadron nous rejoigne sans délai.

— Monsieur le juge, intervint Wasquehale, les capacités d'accueil de Mouthoumet sont réduites avec l'arrivée de ces journalistes, comment cantonner un escadron ? De plus les habitants auront

l'impression que le pouvoir les soupçonne tous, pour qu'il leur envoie autant de gendarmes. Étant donné la situation actuelle de la France, je ne sais comment ce sera perçu. Enfin je ne pense pas que *l'illustration* ait beaucoup d'abonnés dans ce pays.

Zélie commençait de découvrir la nature profonde du juge. Autant il pouvait être impulsif et en même temps obstiné autant il n'était pas homme à se vexer de recevoir des conseils, surtout lorsqu'il étaient judicieux.

— Vous avez certainement raison, brigadier, mais il y a tant à faire. La fouille de la bergerie sanglante n'est pas terminée, surtout ses alentours. La maison des Rivière, comme celle des Bourgeau, doit être passée au peigne fin.

Fontaine quitta le fourgon. Wasquehale s'attarda auprès de Zélie et lorsqu'il vit le juge suffisamment éloigné lui demanda à mi-voix de questionner à sa place la petite bonne de l'auberge :

— Je n'ai pas envie d'agir officiellement, dit-il. Ce pays est suffisamment bouleversé par ces crimes, cette invasion de journalistes pour ne pas en rajouter. Si j'interroge la petite on croira qu'elle est complice des assassins et toute sa vie en portera le soupçon.

— Brigadier vous avez toute ma sympathie et je vais essayer d'en savoir plus.

— Qu'elle désigne le dessinateur. C'est lui que je convoquerai pour lui faire peur sans la moindre hésitation. Il faut que Sonia Derek reste dans l'ignorance de cette histoire sinon elle serait encore plus effrayée.

Et risquerait de disparaître, estimait Zélie qui la croyait capable de quitter l'auberge en pleine nuit pour s'enfuir loin de cette histoire. Elle paraissait de plus en plus mal à l'aise et comme elle ne semblait pas autrement accablée par les brutalités et les outrages qu'elle avait subis, son besoin de justice n'était peut-être pas aussi impératif qu'elle l'avait pensé en acceptant de venir à Mouthoumet.

— Dois-je rejoindre le juge et le procureur, demanda-t-elle, ou suis-je libre ?

— Je m'en occupe, dit Wasquehale.

— Et Savane, que dois-je lui dire si je le rencontre ?

— Il doit passer ce matin, je le mettrai au courant. Mais je regrette qu'il ait caché l'existence de ces portraits faits au magnésium.

Une fois dans sa chambre elle préféra patienter plutôt que d'appeler la jeune servante depuis l'étage. Celle-ci viendrait faire sa chambre, vider son seau.

Ce fut d'une facilité déconcertante, car dès les premiers mots la petite bonne fondit en larmes, supplia Zélie de n'en rien dire à Marceline ni à madame Derek. Oui elle avait pris une des photographies en cachette de la dame, l'avait confiée à un de ces messieurs qui justement logeait là. Il ne l'avait gardée que quelques

heures.

— Il est très gentil, très amusant, s'excusait-elle en pleurs.

— Combien vous a-t-il donné ?

— Dix francs. Il est parti tout de suite en disant qu'il voulait confier son dessin à un employé du train de Paris à Narbonne. Il a loué un cabriolet chez le voiturier. Je ne savais pas ce qu'il voulait en faire de ce portrait.

Avant de sortir, la petite lui demanda si elle déjeunerait en bas puisque les journalistes étaient tous à Auriac et à Soulatgé. Zélie dit qu'elle descendrait. Mais une fois installée à sa table habituelle, lorsqu'elle vit entrer les deux cousins Bourgeau elle regretta d'avoir accepté de prendre son repas en salle, mais celle-ci était pleine à craquer. Tous les forains et placiers en tournée dans le pays s'étaient rabattus sur Mouthoumet, espérant faire de bonnes affaires peut-être, mais sûrement animés d'une curiosité insatiable.

— Paraît que les gendarmes sont partis à Cubières, lui annonça Marceline en apportant ses hors-d'œuvre.

— Mais ce n'est pas le canton, remarqua Zélie, c'est celui de Couiza.

— Ma foi c'est ce qu'on dit. Il y aurait un ancien mobile qui ferait des siennes là-bas. Il aurait muré sa maison, ses cheminées et vivrait quand même là-dedans avec sa femme et son fils, comme dans un tombeau. Le maire ne parviendrait pas à le raisonner et le juge et le procureur ont voulu en savoir plus sur cet homme-là.

— Savez-vous son nom ?

— Moi Cubières je connais pas bien, c'est déjà loin d'ici et je n'y ai jamais mis les pieds. Ça me manque pas.

— À Cubières, murmura Zélie, j'ai photographié deux hommes, un certain Barthès et un autre qui s'appelait Gaillac.

— C'est bien ça, Gaillac, s'exclama Marceline un peu trop fort et Zélie regretta d'en avoir trop dit.

Lorsque la patronne vint desservir et apporter le plat principal Zélie s'étonna qu'elle fasse le service elle-même, demanda inquiète où était la servante.

— Elle ne veut pas quitter la cuisine, elle pleure et je suis en train de me faire des cheveux. Pourvu qu'elle n'ait pas fait des sottises avec celui-là qui vous regarde drôlement, ce marque-mal de Bourgeau, le cadet avec lequel je crois qu'elle fricote. Ça ferait du joli car ses parents me l'ont confiée parce que déjà à Maisons elle courait paraît-il. On se demande ce qu'elles ont, certaines.

Les cousins Bourgeau ne cessaient effectivement de regarder dans leur direction, l'aîné qui lui montrait son dos n'hésitant pas à se retourner pour la toiser. Ils triomphaient car les gendarmes n'avaient rien retenu contre eux.

— Je serai obligé de monter le dîner de la dame de là-haut si cette sotte persiste à pleurer dans ma cuisine.

— Pour moi j'ai terminé et je remonte dans ma chambre, déclara Zélie.

Cet Alfred Gaillac, cousin éloigné d'Émile Grizal, se sentait menacé après ces six morts violentes et attirait l'attention des gendarmes sur lui. Elle avait souhaité se rendre à Cubières, convaincre le curé Reynaud de l'accompagner chez lui pour essayer de lui soutirer ce qu'il savait de la mort de Jean, son mari, mais avait trop attendu. Maintenant c'était exclu.

Bizarrement, lorsque en ce début d'après-midi elle rejoignit son fourgon pour effectuer des rangements, elle éprouvait quelques regrets inexplicables. Elle aurait dû rendre visite à Sonia Derek mais ne l'avait pas fait, de crainte de manquer de sincérité au cours de la conversation. Elle pensait que la petite servante ne lui ayant pas apporté son repas cette femme pouvait se poser des questions.

Elle était en train d'examiner la photographie de Gaillac lorsqu'on frappa à la porte du balcon. C'était le capitaine Savane qui s'excusa d'un murmure de cette visite, la suivit dans le véhicule. Il paraissait las, presque amer.

— Cette photo au magnésium empruntée pour réaliser ce dessin est ce qui pouvait nous arriver de pire.

— Mais *l'illustration* a-t-elle beaucoup de lecteurs dans cette région ?

— Des abonnés. Vous savez, les pères de famille instruits la considèrent en quelque sorte comme l'encyclopédie vivante de notre époque. Il suffit d'un seul exemplaire par village même pour le canton pour nuire à notre procédure. Pourquoi la salle du café était-elle pleine aujourd'hui ? Que croyez-vous, les gens sont venus en espérant en apprendre plus sur cette femme mystérieuse.

Il s'assit sur le divan, portant plus que jamais le masque d'un acteur tragique avec sa pâleur, son regard inquiet.

— Sonia ne se doute de rien, je suis passée la voir. Elle ne se doute de rien mais trouve le temps long. Elle m'a dit que vous n'alliez pas souvent la voir et je ne vous en veux pas, seulement je crains qu'elle ne soit amenée à prendre une décision désespérée.

Zélie crut comprendre que Sonia pourrait tenter de mettre fin à ses jours, mais ne le croyait pas. Il y avait en elle une volonté de vivre à n'importe quel prix, quels que soient les drames, les ennuis rencontrés. Déjà n'avait-elle pas en partie effacé le souvenir de ces soudards qui l'avaient assaillie ?

— Je voudrais qu'on veille sur elle. Wasquehale ne dispose pas de suffisamment d'hommes pour parer à tout.

— Voulez-vous un peu de café ? Moi-même je vais en prendre une tasse. Vous me paraissez en avoir grand besoin.

— Je dors très mal. Je dois aller jusqu'au bout de cette tâche...

— Dormez-vous toujours roulé dans votre capote ?

Il la regarda comme s'il ne comprenait pas à quoi elle pouvait bien

faire allusion puis sourit :

— J'ai aménagé une couche avec un vieux matelas découvert dans le grenier de cette maison qui finira en ruine. Elle n'est plus que l'ombre de sa splendeur passée. Et j'exagère d'ailleurs en parlant de splendeur. C'était juste une maison de petite bourgeoisie villageoise.

Elle écrasait les grains de café tout en écoutant, ne savait comment lui dire qu'elle n'éprouvait aucun sentiment d'amitié pour Sonia Derek et qu'elle s'ennuyait ferme en sa compagnie. Elle ne supportait surtout pas ses allusions graveleuses, ses sous-entendus le concernant. Elle agaçait profondément Zélie, s'imaginant intriguer cette pauvre jeune femme qui ne devait connaître du plaisir amoureux que de bien piètres manières. On avait beau dire couramment qu'être pris pour une idiote par une véritable imbécile apportait de grandes satisfactions, Zélie en avait plus qu'assez de cette femme vulgaire. Elle reconnaissait que parfois elle était touchée par ses effrois, ses incertitudes mais la minute suivante Sonia chantonait comme si plus rien ne comptait.

— Je conçois que tenir ce rôle de chaperon, de dame de compagnie vous pèse, dit-il.

Il l'énervait un peu trop avec cette insistance.

— Pourquoi ne passez-vous pas quelques instants avec elle, je suis certaine qu'elle apprécierait beaucoup plus votre présence que la mienne.

Il perdit un peu de son teint cendré comme si elle venait de l'inciter à des agissements pervers.

— Je ne peux tout de même pas rester seul avec elle dans sa chambre, protesta-t-il. Ce serait incorrect.

— Pourtant elle se vante que ce ne serait pas la première fois, dit-elle excédée par tant d'hypocrisie.

— Je ne suis qu'un homme bien seul, parfois désespéré, murmura-t-il si bas qu'elle eut du mal à tout comprendre. Je reconnais que j'ai commis une imprudence en m'attardant un soir chez cette jeune femme, en ayant l'air d'attendre quelque chose que mon quant à soi m'interdisait d'exiger. Mais ce fut la seule fois où je commis cette erreur. Je sais que je suis en train de me ruiner moralement à vos yeux, de vous faire peut-être horreur mais je ne veux rien vous cacher. Pas à vous.

Elle était de dos en cet instant, occupée par son café sur le petit réchaud à alcool et n'osait plus se retourner. Elle avait violemment rougi de s'être comportée en femme jalouse. Après tout que lui importaient les amours de ces deux-là. Elle recevait ce qu'elle méritait. Fâchée, il la croyait donc amoureuse de lui et se justifiait.

Elle finit par lui faire face sans pouvoir le regarder, posa la cafetière sur la petite table, ainsi que les tasses et le sucre.

— Je vous donne ma parole que je n'avais rien demandé, ni suggéré, que peut-être se lisaient sur mon visage mes sentiments secrets. Après tout c'est une belle fille, désirable, mais comme c'est mon témoin unique je n'envisageais pas d'établir entre nous des sentiments équivoques. Oui j'aurais dû m'en aller pour rompre avec ce trouble qui nous gagnait tous les deux.

— En somme avec une certaine muflerie vous l'accusez d'avoir pris toutes les initiatives ?

Il but son café et se leva :

— Pensez ce que vous voudrez. J'ai commis une erreur, je la paye mais je vous trouve bien intransigeante.

Elle suffoqua. Qu'imaginait-il ? Qu'elle mourait d'envie elle aussi de lui faire des avances ?

— Je préfère que nous restions en dehors de ces choses jusqu'à la fin de l'enquête, dit-elle. Et d'ailleurs si vous n'avez plus besoin de mes photographies je me ferai un plaisir de rentrer chez moi à Lézignan. Je n'ai pas envie de passer Noël sur les routes.

— Ce sera à Wasquehale et au Parquet d'en décider.

Il se dirigeait vers la porte lorsqu'elle lui demanda s'il comptait lui aussi se rendre à Cubières, pour convaincre Gaillac de sortir de sa maison transformée en bastion.

— Puisque le Parquet et quelques gendarmes se sont déplacés là-bas qu'irais-je y faire ? Je pense qu'il y a eu connivences entre Bourgeau et Gaillac mais lesquelles, voilà qui sera difficile à établir.

— Gaillac était le cousin éloigné d'Émile Grizal tué dans la Maison du Colonel en même temps que mon mari. C'est lui qui a renvoyé à la veuve le total de ses affaires. Et peut-être possède-t-il celles de mon mari.

— Qui sait ? fit Savane avant de sortir.

Elle s'était endormie rapidement lorsque des coups légers à sa porte la firent sursauter. En tâtonnant elle essaya d'allumer, fit basculer le bougeoir, ne trouvait plus les allumettes. Lorsque enfin un peu de lumière se répandit dans la chambre elle réalisa qu'on essayait de tourner la poignée extérieure et elle se leva, saisit son peignoir, s'en revêtit tout en collant son oreille au battant, reconnut la voix sourde de Sonia Derek qui la suppliait d'ouvrir.

La jeune femme se précipita dans la chambre, si vite que son déplacement coucha la flamme de la bougie tandis que Zélie refermait aussitôt la porte.

— Quelqu'un essaye d'entrer chez moi par la fenêtre, haleta Sonia. Depuis un moment j'entendais gratter quelque part mais je croyais rêver. Puis je l'ai vu.

— Qui, comment, sans allumer votre bougeoir ?

— Je ne ferme pas mes volets car la lanterne publique me donne suffisamment de lumière pour me déplacer. Il y avait une ombre derrière la vitre. J'ai compris que l'homme faisait sauter le mastic de la vitre inférieure et j'ai préféré me réfugier ici.

Elle portait un négligé transparent rose qui ne laissait rien ignorer de son corps potelé. Gênée, Zélie détourna les yeux en découvrant des ombres trop révélatrices.

— Il faut appeler à l'aide, dit-elle.

— Non je vous en prie. Il y a les journalistes qui dorment dans les autres chambres, ils découvriront ma présence et voudront en savoir plus.

Zélie se dit que sa présence était désormais connue d'un certain nombre à cause de ce dessin de presse et le serait sous peu du grand public. Mais elle accepta cette raison-là.

— Je vais aller voir, dit-elle.

— Je vous en supplie, n'en faites rien.

— Que chercherait un cambrieur ? lui demanda Zélie. Avez-vous de l'argent ou quelques secrets à cacher ? Vous voulez mon avis, il s'agit d'un journaliste que cette chambre intrigue et qui veut en savoir plus. Peut-être que toute la bande a décidé de cette visite nocturne. Ces gens-là sont curieux de profession et ils savent que l'auberge comporte six chambres à cet étage, ont connaissance de qui en occupe cinq mais la sixième, la vôtre, reste la chambre du mystère et ils ont décidé d'y pénétrer.

Tout en parlant elle resserrait son peignoir sur elle, saisissait le gros tisonnier de sa cheminée et ouvrait la porte du couloir. Tout paraissait extrêmement calme dans l'auberge. Il était 2 heures du matin et chacun dormait ou faisait semblant.

— Je ne peux pas vous accompagner, fit Sonia entre ses dents qui s'entrechoquaient. Je n'en suis pas capable.

Zélie ignora ce refus, lui demanda de laisser la porte entrouverte, qu'elle puisse se guider dans la faible lueur. Elle atteignit la porte de la jeune femme, colla son oreille au bois mais ne surprit aucun bruit. Lentement elle tourna la poignée et pénétra dans la chambre. La lanterne de la place, réparée ou remplacée après que Savane l'eut éteinte d'un jet de pierre, donnait suffisamment de lumière pour qu'elle trouve la bougie et l'allume. Tout de suite elle découvrit qu'on avait détaché la vitre basse ce qui permettait d'atteindre l'espagnolette de l'extérieur. Un vent frais s'y engouffrait d'ailleurs.

Apparemment on n'avait touché à rien mais elle voulut que Sonia vienne faire elle-même l'inventaire de ses affaires. Elle dut se montrer intransigente pour la décider, menaçant de réveiller toute l'auberge.

Tremblante, cette femme resta sur le seuil de la chambre un bon moment avant d'oser approcher de la commode où elle rangeait ses vêtements. Elle en sortit un porte-monnaie, dit qu'on n'avait pas touché à son argent. Au passage Zélie crut apercevoir une liasse de billets de cent francs pour un montant assez considérable.

— Tout est là. Mes vêtements aussi. Je crois que rien n'a été volé.

Zélie vit que la fenêtre n'avait pas été refermée à l'espagnolette mais simplement coincée depuis l'extérieur quand l'homme avait quitté la pièce. Elle prit le bougeoir, se pencha au-dessus du toit de l'écurie et chercha d'éventuelles traces de pas sur la mousse qui tapissait les vieilles tuiles. Contrairement à ce qu'elle pensait les empreintes, simplement des traînées à peine marquées, se dirigeaient plutôt vers la droite et non vers les fenêtres des chambres où dormaient ces messieurs de la presse. La vitre avait été soigneusement déposée contre le mur.

— Si je la laisse là, demain la bonne découvrira son manque et ira le proclamer partout. Il faut la remettre en place.

Elle avisa le plateau du souper que personne n'était venu chercher et retira la mie d'un morceau de pain.

— Mâchez-la sans trop la mouiller de salive, cela fera un mastic provisoire. Demain nous aviserons à faire mieux.

— Ce sont les photographies, murmura Sonia, ce sont elles que le voleur est venu prendre. Toutes les photographies.

— Les vôtres aussi ?

— Bien sûr, ce sont ces salopards de journalistes qui ont fait le coup. Je suis perdue.

Le mot choquait Zélie plus que l'annonce du vol. Elle commença de sceller la vitre avec la mie de pain transformée en pâte molle. Les petits clous avaient été laissés en place et facilitaient son travail. Sonia apporta sa propre contribution mais ce fut avec un dégoût non apparent qu'elle utilisa cette mie sortie de la bouche de la jeune femme.

— Je ne peux pas rester là, fit Sonia, pour tout l'or du monde.

— Personne ne reviendra de la nuit, essaya de la persuader Zélie.

— Non je préfère m'en aller que de rester là.

— Bon d'accord. Venez chez moi.

La pensée de partager son lit avec elle la révoltait mais elle dut s'y résoudre. Sonia insista pour qu'elle ferme la porte à clé et sans plus de façon s'installa côté gauche du lit. Zélie avait envie de garder son peignoir mais ne voulut pas blesser cette femme. Elle se glissa à l'extrême bord du matelas, souffla la bougie.

— Ils vont se servir de mes photos, fit Sonia dans le noir. Tout le monde verra mon visage.

— L'effet d'une surprise, escomptée par Savane et Wasquehale sera perdu, c'est certain, mais un peu plus tôt un peu plus tard qu'importe.

— Oui mais je serai en danger. Il doit rester au moins un de ces sales bonshommes qui m'ont attaquée. Il voudra m'empêcher de témoigner.

— Je ne comprends pas pourquoi le voleur a pris non seulement vos photographies mais toutes celles des anciens mobiles que j'ai photographiés.

— Bah, pressé d'en finir il a fait main basse sur le tout sans chercher à le trier.

— Je croyais que vous aviez fait deux lots distincts entre ceux reconnus éventuellement comme vos tourmenteurs et les autres.

— Depuis j'avais tout mélangé, dit Sonia d'une voix endormie ou peut-être très bien simulée.

— Quel intérêt de prendre les clichés des Bourgeau une fois morts, de Rivière assassiné ensuite ?

— C'est pour en faire des dessins, répondit Sonia sur le même ton ensommeillé.

Zélie tressaillit :

— Que voulez-vous dire ?

— Que les journaux ne savent pas reproduire des photos mais seulement des dessins. Alors ils en font faire d'après photo. C'est un journaliste qui a ôté la vitre pour entrer chez moi.

— Les traces conduisaient vers la droite, le rebord du toit où devait se trouver une échelle. Celle du fenil qui reste toujours en place été comme hiver. Il suffisait de la déplacer.

Bientôt la respiration régulière de Sonia prouva que la jeune

femme dormait ou faisait semblant, mais que de toute façon elle ne dialoguerait plus. Zélie commençait d'avoir des doutes sur le vol de ces clichés, se demandait si à son insu elle n'avait pas photographié un détail accusateur, notamment en ce qui concernait Rivière ou Alfred Gaillac. Pourquoi pas ce dernier ? Oui Alfred Gaillac certainement, car pour elle Rivière avait été tué pour d'autres raisons qu'une complicité dans les pillages. C'était un honnête homme qui avait dû être le témoin des exploits de ces bandes de détrousseurs. Alfred Gaillac, que les gendarmes partis pour Cubières avaient tenté de raisonner la veille, pour qu'il renonce à s'enfermer avec sa femme et son fils dans sa maison, « pareille qu'un tombeau », avait dit Marceline. Gaillac le cousin éloigné de Grizal qui avait renvoyé à sa femme Carmen le contenu des poches du mort et qui éventuellement possédait quelques objets appartenant à Jean, son mari.

Elle ne parvenait pas à s'endormir. La présence de Sonia endormie auprès d'elle était lourde de parfums excessifs, charnels. Sa chaleur irradiait tant que Zélie avait beau s'écarter, elle baignait dedans. À moins de quitter le lit elle ne pouvait y échapper et c'était à la fois désagréable et troublant.

Depuis l'engagement de Jean elle dormait seule. Elle avait découvert que de chaque côté de son corps allongé le drap restait froid, hostile et que plus jamais elle ne retrouverait la tiédeur de son mari. Sonia, elle, brûlait, fiévreuse et pourtant elle s'en éloignait comme si elle redoutait de se laisser séduire par cette sensualité équivoque.

Le procureur Jansoin retourna à Carcassonne, laissant le juge Fontaine poursuivre son enquête. Celui-ci décida de voir tous les témoins à la mairie et chaque jour des gens venus d'un peu tous les villages attendaient leur tour d'être interrogés. Les gendarmes fouillaient toujours les alentours de la borde de l'Estelhe et de la route de Rouffiac où les Rivière avaient été assassinés. Ils avaient relevé dans les deux endroits des empreintes de chevaux qu'un gendarme avait moulées avec du plâtre. Sur l'une d'elles le fer à cheval apparaissait nettement avec un clou manquant.

Les gendarmes et le Parquet s'étaient rendus à Cubières, intrigués par l'attitude d'Alfred Gaillac barricadé dans sa maison. Wasquehale avait reçu une extension de son autorité sur ce village dépendant de Couiza. Gaillac avait reçu sans difficulté les autorités, déclarant qu'à la suite des meurtres d'anciens mobiles il avait jugé bon de se protéger, lui et les siens. Non il ne connaissait pas outre mesure les Bourgeau et les Rivière, mais puisque la gendarmerie ne parvenait pas à découvrir les coupables il préférerait se garantir. Lorsqu'on les aurait arrêtés, jugés, il reprendrait une vie normale comme autrefois. Le juge l'avait interrogé sur son temps de guerre et il avait répondu sans biaiser, expliquant qu'il avait appartenu à différents corps-francs au fur et à mesure que ceux-ci se faisaient massacrer par les Prussiens. Il cita le sous-lieutenant Julien Molinier, chargé de rassembler les survivants pour les répartir dans les groupes encore indemnes. Il avait rendu son équipement, son chassepot, n'avait gardé que son képi dont le fourrier n'avait pas voulu car il était troué par les balles.

Le juge avait estimé que Gaillac était un homme honnête qui s'était conduit bravement sur la Loire et il avait décidé de le laisser tranquille, ce que Wasquehale avait trouvé prématuré. Le brigadier ayant attiré l'attention du magistrat sur certaines coïncidences, Fontaine, pressé de rejoindre Mouthoumet et l'hospitalité chaleureuse du maire, répliqua que les ragots ne l'intéressaient pas.

À Mouthoumet, dans l'auberge, Sonia s'était résignée à rejoindre sa chambre le lendemain du vol des photographies. Mais dorénavant elle fermait ses volets pour dormir.

À son tour Zélie Terrasson décida de se rendre à Cubières. Elle se doutait que Gaillac refuserait de la recevoir et de lui parler de son mari, mais elle espérait que le curé Reynaud l'aiderait dans cette démarche difficile. Le brigadier ne s'opposa pas à ce voyage, à la

condition qu'elle reste dans la région, facile à joindre.

Dans Auriac elle abandonna son attelage pour se rendre chez Cécile Bourgeau qu'elle trouva en train de laver sa cuisine à grande eau. La veuve la reçut sans enthousiasme, bougonna qu'elle avait du travail sur la planche mais Zélie lui proposa de la photographier ce jour même et cette fois cette femme hostile se transfigura.

— C'est vrai, vous voulez bien ? C'est que je vais quitter cette maison et Auriac pour Cubières, moi. Et je serais contente d'emporter mon portrait là-bas, que les gens voient que nous étions tout de même des gens comme il faut.

— Je vais moi-même à Cubières, lui confia Zélie, voulez-vous que je vous y emmène ?

— Oh, je ne pars pas tout de suite, j'attends la famille de mon époux pour l'inventaire. Il y a le mien et il y a le sien. Il faudra bien qu'ils me fassent la part juste. Je ne vais pas quitter cet *oustal* sans faire mon droit.

— Je vous attends. Le temps de vous préparer, je vais amener mon cheval chez le maréchal-ferrant pour changer un fer. Attendez-moi au fourgon si je ne suis pas de retour.

Elle détela Roumi et le conduisit chez le maréchal, aperçut un cheval attaché au travail, cet appareil de bois destiné à maintenir les animaux durant le ferrage. C'était l'alezan de Julien Molinier.

Avec son Roumi elle n'avait jamais d'ennui car il adorait littéralement les maréchaux. Il se prêtait docilement à tous les mouvements que l'homme de l'art exigeait de lui, paraissait humer avec délice l'odeur de la corne brûlée, regardait, fasciné les éclats du fer porté au rouge jaillissant de l'enclume.

— L'alezan c'est un nerveux, fit le maréchal, il avait un fer qui « lochait », il fallait le brocher à nouveau. Je fais le vôtre car monsieur Molinier est allé voir une parente dans le haut.

Cécile sur son trente et un l'attendait à côté du fourgon. Elle portait un caraco d'une autre époque et une jupe, le tout de couleur noire et sans un vêtement plus chaud. Le soleil était glacé ce matin-là. Avec beaucoup de timidité Cécile s'installa sur l'estrade tandis que Zélie manœuvrait ses volets à miroir pour capter la lumière et la renvoyer sur le sujet.

— Vous connaissiez Gaillac ? Il a cimenté toutes ses cheminées sauf une, a cloué ses volets sauf ceux de la cuisine et ne sort plus dans le village.

— On ne se cause plus depuis longtemps mais je sais qu'il avait vu Eugène là-haut. Celui-là il est *cabourd* depuis tout petit, à cause d'une rougeole. Il en faisait du propre dans le village. Chez lui c'était des pas grand-chose, même pas des ramonets, des journaliers quand le père n'avait pas bu. Alfred il n'était même pas de lui on disait.

Zélie la photographia en se demandant ce que cela donnerait au développement. Jean lui avait appris à améliorer les portraits trop désastreux, mais elle n'était pas sûre de faire disparaître ces nodosités flamboyantes.

— Votre mari le connaissait, dit Zélie, sans donner à sa phrase un ton interrogatif, si bien que Cécile se sentit tout de suite traquée et secoua la tête avec véhémence :

— Pas vraiment, juste un peu. L'Alfred l'a aidé je crois à traverser l'Orme Mort mais c'est tout.

— On sait que les vaches ne venaient pas d'Andorre, dit Zélie, mais plus sûrement du pays de Sault. Quelqu'un les aurait aperçues autour de la bergerie et aurait déclaré que pour des vaches venant de l'Andorre elles étaient bien gaillardes et pas du tout fatiguées.

— Ce sont des mensonges, mais moi je ne sais rien des affaires de Bourgeau. Il les menait à sa guise.

— Avec son frère Léon. Déjà là-haut Léon allait le voir souvent et il s'y attardait des semaines. Ça lui plaisait tant la guerre, qu'il s'y attarde ?

— Moi Léon, je m'en gardais. Comme de toute la famille et maintenant elle va me tomber dessus, vous allez voir. Cette photographie je ne l'ai pas demandée, c'est vous qui avez voulu.

— Mais je vous l'offre avec le cadre.

Elle avait promis la même chose à Carmen Grizal. Elle demanda à Cécile si elle la connaissait.

— Pas plus.

— Son mari était apparenté à Gaillac.

— Y a pas de quoi s'en vanter, ricana Cécile. Vous allez à Cubières ? Vous donnerez le bonjour à Monsieur le Curé. Mais vous étiez là quand il a béni cette maison.

— Vous ne saviez vraiment pas ce qu'il y avait dans votre grenier, le couffin rempli d'alliances et de bijoux, l'appareil démontable de mon mari ? Vous avez continué de fouiller là-haut ?

— Les gendarmes ont mis les scellés. Ils doivent revenir. Ce brigadier de malheur avec son accent que je ne comprends pas et des mots que jamais personne n'a prononcés par ici. Heureusement que les gendarmes sont du coin pour la plupart.

— Vous n'aviez jamais vu vraiment ce couffin et la sacoche de cuir fauve, insista Zélie.

— J'en sais rien. Que voulez-vous que je vous dise.

— Madame Bourgeau, mon mari est mort de façon étrange là-haut sur la Loire, peut-être a-t-il été assassiné à cause de cette sacoche en cuir fauve. Quelqu'un l'a prise sur son cadavre et l'a emportée et on la retrouve chez vous. Jusqu'à présent en tant que veuve d'un homme assassiné vous étiez une victime, mais si je raconte au juge ce que j'ai

appris sur la mort de mon mari, vous deviendrez suspecte, c'est-à-dire accusée de complicité.

Cécile bondit de sa chaise et la fixa avec colère :

— Voilà vos manigances, me proposer une image gratuite et puis m'accuser de je ne sais quoi. Je n'avais jamais vu cette sacoche. Je ne monte jamais au grenier. Je n'ai rien à y faire.

— Cette sacoche se trouvait peut-être à la bergerie et quelqu'un l'a rapportée ici dans votre maison. Madame Bourgeau vous avez découvert qu'à 3 heures du matin on avait arrêté votre pendule. La nuit de la mort de votre mari. Or vous n'aviez pas encore quitté votre maison pour rejoindre la bergerie avec un sac de provisions. Celui qui est venu arrêter la pendule l'a retardée pour vous laisser croire que c'étaient votre mari, son frère, les fils de celui-ci qui étaient revenus hanter votre maison une fois morts. Mais il y avait les empreintes de main mutilée et vous n'avez plus rien compris. Personne non plus d'ailleurs. Pourquoi ceux qui sont venus visiter votre chez vous n'auraient-ils pas apporté le couffin et la sacoche ?

Maugréant des paroles indistinctes Cécile sortait du fourgon, se retrouvait sur le petit balcon. Apercevant des gens qui s'étonnaient de la présence du fourgon elle revint sur ses pas.

— Je vous enverrai le portrait ou je vous l'apporterai si je repasse par Auriac, dit Zélie.

Mais Cécile Bourgeau hésitait toujours à descendre, à traverser la demi-douzaine de femmes qui regardaient dans la direction de l'attelage.

— Voulez-vous que je vous raccompagne ? proposa Zélie, prise de pitié devant le désarroi de cette petite femme torturée.

Cécile accepta d'un signe de tête. Elles sortirent, passèrent devant le groupe aux lippes méprisantes, continuèrent jusqu'à la maison. Cécile refusa de prendre le raccourci de la ruelle des Rougnes.

— Je l'ai vu le cavalier-squelette, la nuit où ils ont été tués.

— Il était à cheval ?

— Je ne sais pas, tout était noir, à peine éclairé par la lanterne.

Zélie la laissa, emprunta la ruelle des Rougnes où le vent accumulait toutes sortes de détritrus. Elle marchait les yeux fixés au sol, espérant trouver l'empreinte d'un sabot, car le ruisseau barré de branchages et de déchets multiples débordait le plus souvent sur la terre battue, la transformant en boue, mais elle ne releva rien de tel.

Non seulement Roumi avait à nouveau son fer broché mais l'alezan avait disparu. Elle avait trop prolongé le temps passé avec Cécile Bourgeau, surtout en la raccompagnant jusqu'à sa porte.

— Julien Molinier est donc passé ? fit-elle déçue.

— Il n'y a pas cinq minutes.

— Son cheval a été vite ferré.

— Il n'y avait pas grand-chose à faire, comme pour le vôtre. Un clou qui manque ici, un autre qui branle dans la corne.

Les deux détails ainsi associés concernaient indifféremment les deux animaux et Zélie n'osa demander lequel avait vraiment perdu son clou et à quel sabot.

À hauteur de la bergerie des Bourgeau elle arrêta Roumi, grimpa sur le siège pour observer l'endroit. On avait bien sûr fait disparaître les vaches en les dépeçant, on avait envoyé les corps des Bourgeau à Lézignan pour autopsie et tout paraissait désert. Elle reprit sa montée du col et fut soulagée de s'éloigner.

Sur la route de Cubières, alors qu'elle apercevait des hommes en train de tailler les vignes et les femmes de sarmenter, Julien Molinier la rejoignit.

— J'espérais que vous prendriez la route de Rouffiac mais voilà que vous avez trompé mon attente.

— Vous me guettiez ? Pourquoi ne pas m'attendre à Auriac, chez le maréchal-ferrant ?

— Je ne voulais pas intervenir dans vos affaires. Je savais que vous étiez avec la veuve Bourgeau. Tout le village le savait et s'offusquait qu'elle songe à se faire photographier. Pensez, une veuve de quelques jours qui se pomponne, se change en dimanche pour qu'on lui tire le portrait ? Quel scandale !

Elle n'avait pas envie de sourire.

— Ce n'est pas commode de parler ainsi, dit-il joyeusement. Vous permettez que j'attache Chocolat à l'arrière et que je vienne m'asseoir à vos côtés ?

— Avons-nous donc à parler ? fit-elle, avant de s'apercevoir qu'elle se comportait comme une coquette.

— Comme il vous plaira.

Roumi lorsqu'il comprit commença de reculer sans prévenir, mettant l'alezan dans une drôle de situation. Elle dut sauter à terre pour prendre son cheval par la bride et lui expliquer dans le creux de l'oreille qu'il devait cesser ses fantaisies.

— C'est de moi ou de Chocolat dont il est jaloux ? cria Julien Molinier, installé sur le siège du cocher.

— Des deux, fit-elle en se hissant à ses côtés.

— Si je ne suis pas trop curieux, allez-vous photographier des mobiles quelque part ?

Elle secoua la tête. Roumi se mettait à trotter et d'entendre les sabots plus légers de Chocolat derrière lui devait l'énervier encore plus, car il ralentit tout aussi brusquement.

— Je veux rencontrer Gaillac. Nous savons vous et moi qu'il était le cousin éloigné de Grizal et qu'il détenait ses affaires.

— Ça ne veut pas dire qu'il garde celles de votre mari. Pourquoi n'en avez-vous rien dit au juge ?

— Vous-même ne l'avez pas fait.

— Je ne suis pas directement impliqué.

— Qu'en savez-vous ?

Il perdit son air joyeux et la regarda longuement. Ce profil si agréable dut lui apparaître bien sévère :

— Que se passe-t-il ?

— Qu'avait votre cheval ?

— Un fer décloué.

— Avec un clou manquant ?

— Je ne sais pas, peut-être.

— On a relevé une empreinte de fer auquel manquait un clou route de Rouffiac, sur la portion où les Rivière ont été abattus à coups de chassepot.

Il cessa de la regarder, les sourcils froncés.

— J'emprunte cette route presque tous les jours.

— Non, vous étiez chez la cousine de votre mère à la campagne de la Coumo Réglèbe.

— Je vais presque tous les jours à Rouffiac pour les affaires de famille.

— Vous êtes donc partout ? Sur la route de Lanet comme à Auriac. Pourquoi ferrer votre Chocolat à Auriac et non à Mouthoumet, voire Rouffiac.

— Vous m'accusez directement d'avoir assassiné les Rivière ?

— Pas du tout, mais vos allées et venues me paraissent étranges.

— J'ai essayé de parler à Gaillac. Je le connais très bien. J'étais chargé de regrouper les corps-francs isolés après la mort de leur camarade. Ils étaient sévèrement traités par les Prussiens lorsque ceux-ci les coinçaient. Alfred a refusé de me recevoir.

— Peut-être que j'ai mes chances.

— Alfred est un homme dangereux, je le sais. Je vous déconseille d'aller à Cubières.

Elle claqua de la langue pour que Roumi cesse de faire l'imbécile en multipliant ses trots, ses arrêts brusques, ses ralentis.

— Vous avez peur pour moi... ou pour vous ?

— Je n'ai rien à craindre de Gaillac, même s'il refuse d'entendre raison. Si nous parlions d'autre chose ? Ma mère et sa cousine vous ont trouvée charmante et souhaiteraient renouveler leur invitation pour dimanche prochain, pour toute la journée.

Zélie réussit à calmer Roumi qui désormais avança avec la plus grande indifférence pour l'alezan attaché à l'arrière. Ils croisèrent une pleine charretée de sarments de vigne, avec l'homme à pied et deux femmes assises sur le haut tas de fagots. Elles tournèrent la tête de

l'autre côté, dans un mépris visible pour cette veuve joyeuse, mais une fois dépassé le fourgon elles se hâtèrent de la suivre d'un regard mauvais.

— Les veuves ne sont plus ce qu'elles étaient, fit Zélie amusée. Cécile Bourgeau puis moi ne donnons pas un exemple parfait de l'affligée.

— Viendrez-vous dimanche ?

— Je n'ai pas compris ce qu'on attendait de moi l'autre soir. Votre mère était trop fébrile, votre cousine trop froide pour que je m'estime la bienvenue. J'étais là pour tout autre chose qu'une tentative de séduction d'une maman cherchant épouse pour son fi-fils ou pire.

— Dieu que vous êtes méchante, murmura-t-il. Vous voulez des précisions ? Ma mère se fait un sang d'encre parce que je ne suis pas marié, et que je ne trouverai aucune jeune fille disposée à m'épouser même si je ne suis pas monstrueux et sans biens. Seulement quand j'avais quinze ans je fus gravement malade. Consommation, comme on dit par ici, tuberculose comme on appelle cette maladie depuis peu, phtisique, murmure-t-on avec effroi. Voilà. J'ai eu quelques faiblesses pulmonaires, une sorte d'asthme bronchiteux qui me faisait tousser beaucoup dans cette prime jeunesse, avec séjour du côté de Cannes puis en montagne, de quoi accrédi-ter la légende. Personne ne l'a oublié, surtout pas les parents des donzelles bonnes à marier. Ce qui me ravissait car aucune ne me convenait à soixante kilomètres à la ronde.

Zélie restait incrédule. Il y avait eu machination autour d'elle et la raison en était différente. Mais à la réflexion on pouvait accepter cette explication, ces familles de la petite aristocratie campagnarde étant bardées de préjugés.

— Une gentille photographie un peu nomade, un peu scandaleuse leur paraissait donc une prétendante tout à fait acceptable ? demandait-elle amusée.

— En ce moment vous faites l'autopsie de leur comportement et de leur enchaînement de pensées. Ce ne sont pas les miens. J'ai découvert cette ridicule intrigue, vraiment maladroite je l'avoue, en même temps que vous. J'avais eu le tort de dire à ma mère que je vous trouvais ravissante et intelligente. Aussitôt ma chère maman a pris ses armes et bagages pour venir chez une cousine délaissée depuis longtemps, ce qui explique sa réserve, afin d'approcher cette jeune veuve. Elle ne doutait pas un instant que cette personne, vous, serait éblouie à la pensée de devenir l'élue d'un réprouvé comme moi, doté d'une certaine fortune et pas trop décati par son mal.

— Votre engagement volontaire lors de la levée en masse aurait dû vous réhabiliter, côté santé, auprès de toutes les jeunes filles à marier de votre entourage.

— On a pensé que c'était une bravade appuyée par des relations supérieures. Ce qui me satisfait pleinement comme bouclier antimariage. Toutes ces sottises éventuelles ne m'ont jamais tracassé.

Il se tut, puis sur un ton plus bas :

— Je crois que c'est vous que j'aimerais épouser mais je ne pense pas que cela vous donne quelque émotion.

— Ce n'est pas désagréable à entendre, fit-elle. Mais si vous saviez comme je suis encore loin de ces perspectives alors que l'homme que j'ai aimé ne parvient pas à abandonner mon esprit.

— Je l'ai compris, mais laissez-moi tout de même rêver ?

Julien Molinier l'accompagna chez le curé Reynaud où Pamphile les reçut en disant que l'abbé était dans sa chambre à lire son bréviaire, ou même à rêvasser comme d'habitude. Elle alla le chercher et il arriva enveloppé frileusement dans sa robe de chambre. Mais dès qu'il fut question d'Alfred Gaillac il leva les bras au ciel et sa bonne fourgonna son feu avec colère.

— Il ne veut voir personne depuis que les gendarmes et le Parquet sont venus. Je n'ai aucune chance de le convaincre de vous recevoir, surtout si c'est pour lui parler de la guerre. Pas plus tard qu'hier il a ouvert la fenêtre de sa cuisine pour hurler qu'il voulait vivre tranquille chez lui comme avant cette p... de guerre.

— J'étais sous-lieutenant chargé de liaison avec ces groupes francs, expliqua Molinier. Je le connais puisqu'il a toujours été épargné, lorsque successivement les groupes auxquels il appartenait se faisaient tuer ou capturer, et que je le remplaçais ailleurs.

— Bon, fit Reynaud, le temps d'enfiler ma douillette et nous y allons. Pamphile, préparez-nous donc quelque chose pour midi.

— Je vous remercie, fit Zélie, mais je préfère rentrer ensuite à Mouthoumet avant la nuit. Il me faudra bien quatre heures même en passant par Massac.

Après qu'ils eurent frappé longuement à sa porte, Gaillac ouvrit brusquement la fenêtre de sa cuisine pour les interpeller.

— Fichez-moi la paix, oui même vous lieutenant. La guerre est finie et je ne dois de compte à personne. Le juge a dit que j'étais un brave homme et ça me suffit.

— Gaillac, voici madame veuve Terrasson, cria le curé, elle voudrait savoir si vous avez connu son mari et appris comment il avait été tué.

— La photographe ? Je suis allé dans son fourgon, elle m'a pris le portrait et ça suffit. J'ai rien à dire sur son mari qui à son âge aurait mieux fait de rester chez lui.

— Ne l'avez-vous jamais surpris en train de faire des photographies dans la campagne, là-haut ? cria Zélie tremblante.

Pour toute réponse Gaillac referma ses vitres et ils finirent par s'éloigner. Julien Molinier l'accompagna jusqu'à Soulatgé mais là dut la quitter pour se rendre à Rouffiac. Elle continua sa route en passant par Massac, trouvant la route moins sinistre et évitant de longer le pech de l'Estelhe.

Roumi accomplit le trajet en trois heures seulement et une fois à Mouthoumet elle décida de garer le fourgon à côté, emporta cependant toutes les épreuves concernant les anciens mobiles. Elle allait refermer sa porte lorsqu'elle se ravisa et prépara un carton qu'elle accrocha à son fourgon et qui portait ces mots : « Toutes les photographies prises dernièrement sont entre les mains de la Gendarmerie et de la Justice. S'adresser à eux. »

Roumi apprécia son box car une pluie fine commençait de tomber sur le pays et il n'aimait guère cela. Elle l'étrilla avec soin, lui mit la tête dans un sac d'avoine, rejoignit sa chambre non sans avoir demandé de l'eau chaude. Elle était, peut-être avec Sonia Derek, la seule à exiger de Marceline qu'elle garde au chaud tout un chaudron d'eau. La petite bonne elle-même ne comprenait pas ce gaspillage pour sa toilette.

— Vous descendrez dans la salle ou je vous monte le repas ? Comme celui de la dame ? Ou alors vous allez souper ensemble toutes les deux ?

— Non, je descendrai, dit Zélie qui la poussa vers la porte, ayant trop envie d'un tub.

Chaque fois qu'elle s'arrêtait à l'auberge Marceline prévoyait une grande bassine pour sa toilette. Mais la vider ensuite exigeait un gros travail et Zélie s'était engagée à le faire elle-même.

— Jetez l'eau par la fenêtre dans la courette, lui avait conseillé Marceline.

C'était ce qu'elle faisait non sans quelques scrupules car dans la courette les volailles de l'auberge se précipitaient ensuite sur cette flaque d'eau savonneuse.

Il faisait nuit quand elle commença de déverser l'eau de son tub seau après seau, et elle crut surprendre une ombre du côté du poulailler en contrebas du mur, au nord de l'écurie. Elle retourna dans sa chambre sans fermer la fenêtre, éteignit sa lampe et se mit en observation. Soudain toutes les poules déjà rentrées dans leur abri pour la nuit se mirent à crier mais finirent par se calmer. Zélie dut attendre près de dix minutes avant qu'une partie de l'ombre juste en face d'elle ne se détache d'un mur de clôture. Une forme courbée en deux glissait vers la droite, disparaissait dans une avancée de l'écurie. Ce fut tout. Elle patienta encore un quart d'heure puis se pencha fortement dans le vide pour voir si Sonia Derek avait fermé ses volets. Ils l'étaient et rassurée elle referma, ralluma, se prépara pour descendre dans la salle. Celui qu'elle avait surpris dans la courette n'était sûrement qu'un voleur d'œufs, quelqu'un dans le besoin.

Ce soir-là il n'y avait guère de clients, surtout presque pas de joueurs de cartes à cause de la pluie et Marceline prenait son temps, bavardait avec les dîneurs habituels, le maître d'école, l'employé de la

perception et un clerc de notaire nouvellement arrivé. Les journalistes mangeaient beaucoup plus tard.

— Votre amie a fait dire qu'elle ne souperait pas, qu'elle ne se sentait pas bien et qu'elle voulait dormir. Vous croyez qu'il qu'il faudrait faire venir le docteur ?

Zélie pensa que Sonia, depuis l'autre nuit où elle s'était réfugiée dans sa chambre n'avait plus la même vitalité au point de sauter un repas faute d'appétit. À sa question Marceline dit qu'elle avait bien diné et que ma foi elle pouvait aller jusqu'au lendemain.

— Vous a-t-elle acheté du cognac ? demanda soudain Zélie. Je sais qu'elle en a toujours une bouteille.

— Tous les deux jours elle n'y manque pas.

Ce qui suffoqua la jeune photographe :

— Tous les deux jours ?

— J'ai dû en envoyer chercher à Talairan par le commissionnaire, de la fine de Béziers mais elle s'en moque. Vous ne pensez pas qu'on devrait prévenir le docteur Miquet ?

— Pas sans en toucher un mot à Wasquehale, dit Zélie. Mais je pense que notre amie boit un peu trop et que le soir elle préfère dormir que de manger.

— Surtout que chaque jour à midi le litre de vin y passe et comme je ne sers que du treize degrés, après ça on recherche plutôt son lit.

— Tout à l'heure, quand j'ai jeté l'eau de ma toilette j'ai entendu les poules s'agiter et caqueter comme si quelqu'un était entré dans le poulailler. J'ai pensé qu'on venait voler leurs œufs.

— Je vais envoyer voir. Je ne les lève que le matin mais déjà le soir il y en a une douzaine.

La petite bonne fit tant de manières que Zélie lui dit qu'elle l'accompagnerait et tiendrait la bougie. À nouveau les poules éblouies par la lumière caquetèrent quand la jeune fille glissait sa main sous chacune d'elles installée dans son nichoir.

— Ma foi j'en compte dix. C'est à peu près le compte.

Marceline dit qu'effectivement c'était entre dix et quinze œufs sur lesquels le soir, en cas de besoin elle pouvait compter.

— C'est plutôt vers Pâques que mes pilharts viennent me les voler pour l'omelette pascalle, du moins les plus vauriens, ceux qui ne font pas la tournée du village pour en quêter à chaque porte.

À tout hasard lorsqu'elle remonta, Zélie alla frapper discrètement à la porte de Sonia mais celle-ci ne répondit pas.

Elle prit le temps de penser à Julien Molinier avant de s'endormir. Sa tendre approche la ravissait mais elle en demandait pardon à Jean, se demandait si elle était vraiment une femme superficielle, capable de s'amouracher d'un beau jeune homme, un an tout au plus après la mort d'un mari adoré. Son naturel l'empêchait de devenir une veuve

revêche à toute tentative, même honnête, de séduction. Elle aimait peut-être un peu trop se moquer gentiment, persifler en quelque sorte, et ses victimes pouvaient en conclure qu'elle n'était pas indifférente à leurs manœuvres candides.

— Non, se murmura-t-elle, alors que le sommeil sournais cajolait quelques idées taquines, non je ne persiflais pas aujourd'hui, mais au contraire j'essayais de combattre un émoi qui me scandalisait. Je ne dois plus accepter de rester seule avec...

Le nom de Julien Molinier s'entrelaça à celui de Jonas Savane, tandis qu'elle dérivait complaisamment vers des rêves qui eux favorisaient les images les plus audacieuses sans qu'au réveil on se retrouve coupable.

Elle se réveilla dolente, resta un moment à essayer de poursuivre quelques lambeaux de songes qui fuyaient déjà vers leur anéantissement.

Dans la salle Wasquehale buvait du café à la table où Marceline apporta son petit déjeuner.

— Vous êtes bien matinal, brigadier. Avez-vous quelque chose à me demander, une tâche à accomplir ?

— Je voudrais parler avec madame Derek sans qu'on en tire aussitôt des commentaires divers. Je vous attendais pour que vous m'accompagniez dans sa chambre. Je ne peux encore la convoquer à la gendarmerie, le juge Fontaine s'y oppose et préfère que cette dame reste la parfaite inconnue. Je vais poser quelques questions à cette personne mais je devrais donc le faire en votre présence, pour que les règles de la bienséance soient respectées.

Elle faillit lui demander s'il craignait que Sonia ne se jette à son cou. Cette question heureusement tue lui parut tout aussitôt inconvenante. Imaginer qu'une femme abusée, bafouée par une bande d'ignobles individus puisse encore garder quelque intérêt pour les hommes choquait la morale traditionnelle, mais elle-même l'était-elle ? Elle dut s'avouer que veuve elle portait quelque attention aux beaux hommes.

— Je voulais vous parler avant que la jeune bonne ne monte son petit déjeuner à Sonia Derek. Je voudrais que ce soit vous qui le lui apportiez si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mais je vous dois des explications.

Embarrassé il tourna sa cuillère dans sa tasse vide.

— Sonia Derek vous a-t-elle fait des confidences ?

— Pas vraiment, dit Zélie. Tout ce que je sais c'est qu'elle a voyagé pas mal alors que j'imaginai que c'était une propriétaire aisée.

— Sonia Derek est une propriétaire moyennement aisée mais aussi une théâtrale qui sillonnait la France à bord de carriages minables pour jouer des gaillardises dans les villages les plus reculés, des scènes

assez polissonnes qui ravissaient une population retirée qui n'avait jamais assisté à pareil spectacle.

— Les tournées, fit Zélie. Elle a une ou deux fois laissé échapper ce mot de tournée. Je n'y ai pas trop prêté attention car les marchands forains, nous-mêmes photographes ambulants nous exprimons de la sorte. Mais pour elle il s'agissait de tournées théâtrales.

— Malgré le juge qui me l'avait interdit j'ai envoyé dans le Loiret, au maire du village de Sonia Derek, une photographie d'elle et j'attends sa réponse. Je veux m'entretenir avec cette personne et savoir qui elle est.

— Vous pensez qu'elle a abusé tout le monde, là-haut, y compris le capitaine Savane ?

Wasquehale hocha imperceptiblement la tête car Marceline apportait le plateau de la jeune femme. Il la regarda tartiner ses tranches de pain grillées avec de la confiture, sourit de tant d'appétit juvénile.

— Je suis toujours affamée, avoua-t-elle. Et comme j'appréhende cette rencontre entre vous et madame Derek je n'en ai que plus d'appétit.

— Vous avez tout le temps, on ne lui monte son plateau que vers 9 heures. Vous êtes allée à Cubières hier, avez-vous réussi à parler à Gaillac car c'est ce que vous vouliez faire n'est-ce pas ? Lui demander s'il savait quelque chose sur la mort de votre mari dans cette Maison du Colonel assiégée par les Prussiens ?

— Vous saviez ? fit-elle, arrêtant de mastiquer.

— Le capitaine Savane et le sous-lieutenant Molinier collaborent avec moi. L'un et l'autre ne peuvent se souffrir mais ils sont loyaux et ne me cachent rien, enfin je suppose qu'ils ne me cachent rien. Mais tout ce qu'ils ont découvert l'un et l'autre, si je mets à part le couffin rempli d'alliances et de bijoux, de l'appareil démontable de votre époux, ne repose sur aucune preuve irréfutable. Comment affirmer que c'est Gaillac qui détenait le contenu des poches de Grizal et qui éventuellement posséderait aussi les affaires de votre mari ?

Contrairement à ses affirmations elle ne pouvait plus rien manger, se contenta de boire son café.

— Je suis navré d'être aussi catégorique mais vous ne pouvez vivre sur des incertitudes. Rescaré est un garçon douteux. Je sais qu'il a vu le corps de votre mari avec deux blessures par balle, une faite par fusil Mauser l'autre éventuellement par un chassepot, mais les Allemands possèdent aussi des armes de calibre 11 millimètres.

Elle appuya ses coudes sur la table, cala son visage entre ses deux mains pour le regarder tristement.

— Jean avait des plaques, du papier au carbone et on n'a rien retrouvé de tout cela. Il faisait développer ses épreuves à la Ferté

Saint-Aubin. Je suppose que ce photographe qui l'accueillait m'aurait envoyé ses épreuves s'il en avait laissé chez lui. Je pense que vers la fin de cette campagne sanglante il n'a plus eu le loisir de se rendre chez lui, mais devait disposer d'un lot important de clichés attendant d'être développés.

— Aujourd'hui nous savons que les Bourgeau se livraient surtout à deux activités : le ramassage des chassepots abandonnés par les troupes en retraite, y compris ceux non utilisés chez les fourriers, et les chevaux en liberté. Le reste ils le laissaient aux gagne-petit. Ils sont revenus avec les poches pleines de billets et de louis et non avec des alliances et des gourmettes.

Marceline vint leur dire que c'était environ l'heure à laquelle on montait le petit déjeuner à la dame du haut et que le plateau était prêt.

— Sonia Derek me jugera sévèrement, remarqua Zélie. Elle ouvrira en pensant que c'est la servante ou Marceline, vous découvrira en ma compagnie.

— Écoutez je resterai à mi-escalier. Vous entrez chez elle et vous lui expliquez que je veux lui parler, qu'elle ait le temps de s'arranger.

Il rougit de devoir préciser :

— Tirer les couvertures, enfiler un peignoir afin que ni l'un ni l'autre ne soyons gênés.

Elle pensa que le plus gêné des deux ne serait sûrement pas Sonia mais se trouva vraiment chipie.

— Allons-y.

Elle prit le plateau, commença de monter les marches suivie à distance par Wasquehale. Elle déposa le plateau sur une sellette en coin, frappa à la porte de Sonia Derek :

— C'est moi, Zélie Terrasson, je vous apporte votre petit déjeuner, vous devez être affamée depuis hier midi.

Elle alla reprendre le plateau pensant que Sonia ouvrirait entre-temps mais rien ne bougea dans la chambre. Elle récidiva avec plus de force dans la voix, se demanda si les journalistes qui dormaient à côté entendraient. Il n'en restait plus beaucoup mais ceux qui dormaient là étaient à l'affût du moindre renseignement. Wasquehale s'approcha, se pencha, murmura que la clé était bien dans la serrure mais essaya en vain d'ouvrir.

— Si j'enfonce la porte, murmura-t-il, je réveille ces gaze-tiers.

Depuis la série d'assassinats, le fils des Gaillac, Jacques, avait provisoirement abandonné son métier de maçon à Saint-Paul-de-Fenouillet pour soutenir ses parents cloîtrés dans leur maison transformée en bastion. Avec son père ils avaient institué un système militaire de gardes, de rondes et lorsque l'un d'eux dormait l'autre veillait. Ils n'hésitaient pas à vérifier toutes les pièces de la maison, la solidité des volets cloués, le grenier, les cheminées mais comme les nuits devenaient de plus en plus froides ils laissaient brûler du feu dans l'âtre de la cuisine nuit et jour.

C'était une vie harassante, ennuyeuse et qui poussait à vif les vieux ressentiments, les vieilles querelles. Jacques, le fils, s'était souvent heurté à son père et pas plus tard que six mois auparavant, quand Alfred était revenu de la guerre il y avait eu cette scène à cause de son travail à Saint-Paul. Son père ne pouvait supporter qu'il aille travailler chez ces Catalans *bourros* en lui disant que pour ces entêtés il ne serait jamais qu'un *gabatch*.

Jacques lui avait alors avoué qu'il travaillait à Saint-Paul à cause d'une fille qu'il comptait épouser, s'il tirait le bon numéro au service militaire. Déjà la pensée d'avoir pour bru une Catalane emplissait le père d'une fureur continue.

— Je ne vais pas dépenser de l'argent pour recevoir toute une famille de Catalans chez moi et faire la noce avec eux.

Puis il avait appris qu'elle était la fille unique de l'entrepreneur qui employait Jacques et que plus tard son fils deviendrait aussi patron. Au lieu de le calmer cela ne fit que l'enrager. Il voulait que Jacques reprenne la propriété. Il l'agrandissait sans cesse, achetait des moutons et peut-être passerait aux vaches plus tard.

Jacques participait à la protection de ses parents et de la maison mais persistait dans ses intentions et les deux hommes ne se parlaient plus que pour l'essentiel. Marguerite la mère se taisait mais exigeait que l'on se réunisse tous au moment des repas, à midi comme le soir, et pour éviter de négliger leur ronde ou leur garde ils soupaient assez tard, quand le village dormait et qu'apparemment tout était tranquille. Ce soir-là le garçon dans le grenier ouvrit les yeux-de-boeuf, regarda à l'extérieur, ne vit rien de suspect et redescendit manger sa soupe et son confit de porc.

Il était assis face à la cheminée à laquelle son père tournait le dos et ne regardait que le contenu de son assiette. C'était un vorace et ce

gros morceau de porc au gras le remplissait d'aise. Il ne comprit pas tout de suite ce qui arrivait mais lorsqu'il parvint à ouvrir la porte cadénassée, barrée d'épars, le tout enfermant la maison dans un piège mortel, et surgir dans la rue il ne put parler de plusieurs jours, sinon pour dire qu'une grande flamme s'était mise à hurler, ce furent ses mots, à hurler dans le conduit et qu'il vit soudain son père, qui se chauffait le dos à l'âtre et sa mère qui se penchait sur la crémaillère, transformés en véritables torches.

Les gendarmes établirent que l'on avait utilisé une vieille trappe de ramonage oubliée par les Gaillac. Le conduit de la cheminée de la cuisine avait été bâti en dehors, adossé au mur, et juste à hauteur de cette pièce la trappe fermée d'une porte en fer avait été aménagée. Le criminel l'avait utilisée pour jeter dans le foyer des sacs de poudre de l'armée. Des sacs de dix livres, de cette poudre dont les armuriers des régiments faisaient des cartouches. Y étaient joints des capsules de fulminate et d'autres produits inflammables comme le magnésium. Ce fut surtout ce dernier qui enflamma Marguerite Gaillac et son mari. De la cheminée une langue de flammes menaça le garçon qui s'était levé d'un bond et reculait, fasciné par le spectacle de ses parents en train de brûler vifs. Il eut le réflexe de refermer la porte pour protéger sa fuite, condamnant ses parents à une mort atroce. Ce qui lui laissa le temps de batailler contre la porte cadénassée, de rouvrir au moment où celle de la cuisine explosait soudain sous la poussée de l'air en flammes. Si bien qu'il se rua au-dehors, le dos en feu pour se rouler dans l'abreuvoir de la fontaine voisine, brisant la glace de son poids.

Retournée dans sa chambre, Zélie se pencha par la fenêtre et vit que les volets de Sonia Derek n'étaient pas totalement fermés. Tandis que Wasquehale s'obstinait à frapper discrètement à la porte de la jeune femme, remontant ses jupes, elle se glissa sur le toit de l'écurie, suivit les tuiles jusqu'à hauteur de l'autre chambre, ouvrit les volets et regarda à l'intérieur, mais le reflet du soleil levant empêchait de voir. D'une seule poussée elle écarta les carreaux. On n'avait refermé ni ceux-ci ni les volets. Elle se hissa dans la pièce, se rajusta n'osant pas regarder vers le lit, alla ouvrir au brigadier qui sursauta en la découvrant elle et non Sonia. En deux mots elle expliqua sa présence tandis que Wasquehale se dirigeait vers le lit, tirait avec gêne la couverture. Apparut le haut d'un polochon.

— Une ruse de pensionnaire, grommela-t-il. Madame Derek nous a faussé compagnie cette nuit. Pouvez-vous vérifier si elle a emporté toutes ses affaires ? Où enfermait-elle les photographies qu'elle devait examiner ?

— On les lui avait volées voici quatre nuits, avoua Zélie confuse.

À ce moment-là le journaliste encore présent dans l'auberge se présenta à la porte, ayant enfilé un pantalon sur sa chemise de nuit à liserés bleus. Wasquehale alla lui claquer la porte au nez.

— Ils commencent à m'échauffer les oreilles, ceux-là.

Puis il revint tout aussi courroucé vers Zélie :

— Vous êtes une cachottière de m'avoir dissimulé ce vol.

— Madame Derek m'a suppliée d'attendre un peu. Elle mourait de peur. Et c'est pourquoi elle a quitté sa chambre dans la nuit par les toits.

— Quelqu'un l'attendait-il dans la rue ou sur la place ? A-t-elle fait poster une lettre ?

On frappa à la porte et, pestant contre l'obstination du journaliste, Wasquehale se précipita prêt à bousculer l'impudent, mais découvrit un de ses gendarmes au garde-à-vous, main au bicorné. Dans un chuchotement inaudible il annonça une nouvelle qui fit s'exclamer Wasquehale qui aussitôt après ricanait :

— Un homme sans histoires, un brave soldat, disait le juge.

Il sortit de la chambre, revint vers Zélie sidérée par cette précipitation :

— Essayez de savoir si la servante ou Marceline est allée poster une lettre pour madame Derek... Je pars... Vous prendrez ensuite la

route de Cubières.

Il lui fit signe d'approcher, se pencha à son oreille :

— On a fait sauter la maison des Gaillac, lui et sa femme sont morts, le fils est rescapé mais salement brûlé. Je veux des photographies et je pense que le juge en souhaite également.

La porte du journaliste était entrouverte et si on ne voyait pas l'homme on pouvait entendre le bruit de sa respiration sifflante. Wasquehale s'approcha et tira la porte pour la fermer.

Les deux femmes, la patronne et la bonne jurèrent que jamais elles n'avaient posté de lettres pour la mystérieuse dame. Et sans attendre Zélie attela Roumi, prit la route de Cubières en passant par Massac, se doutant que par Auriac elle serait ralentie par tous les curieux qui devaient prendre la direction de ce nouveau lieu de drame. Mais à Massac ce fut le même phénomène de migration. Elle comprenait les sentiments de ces gens qui s'entassaient à vingt dans de longues charrettes avec les enfants, les vieux, ne pouvant rester dans l'attente et l'angoisse au village. Il y avait d'abord un élan de compassion plus fort que la curiosité qui les animait, mais surtout le besoin de se retrouver avec les habitants d'autres villages, de faire un bloc comme du temps des invasions espagnoles, et encore plus dans le passé contre les armées royales chassant les ennemis de la religion catholique.

Elle chemina sous la pluie, au rythme de ces pèlerins d'une autre sorte qui en toute naïveté pensaient que leur présence muette réconforterait les familles en détresse et la population de Cubières.

Lorsqu'elle aperçut la longue file de charrettes à l'entrée de ce village, elle n'osa dire que Wasquehale l'attendait. Personne ne vint la chercher pour prendre des photographies et elle apprit plus tard qu'il y avait eu un conflit entre les gendarmes de Couiza et ceux de Mouthoumet. Selon le règlement le maire de Cubières avait prévenu la brigade de Couiza, et ce ne fut que le lendemain matin qu'il se souvint que Wasquehale avait reçu une extension sur sa commune, mais il était trop tard. Les premiers rapports d'enquête avaient été rédigés par ceux de Couiza et Wasquehale ne pouvait qu'assister à ce travail sans intervenir. Seul le juge Fontaine enfin arrivé le fit admettre non sans peine.

Lorsque enfin un gendarme de Wasquehale vint la chercher et l'aïda à remonter le flot des véhicules, il était déjà 4 heures de l'après-midi. La pluie avait cessé mais la nuit écrasait le pays, renforcée de lourds nuages menaçants. Elle expliqua qu'elle ne pourrait pas faire grand-chose sans lumière mais le gendarme, lui, respectait l'ordre reçu. Elle atteignit le cœur du village, conduisit Roumi à l'écurie du presbytère, entendit Pamphile dire qu'il neigeait sur Buga-rach et les Baillessats, hameau du village plus haut dans la montagne. Monsieur le Curé était auprès du fils Gaillac pour lui apporter les derniers

secours car on redoutait le pire.

Wasquehale ne voulait rien entendre de ses prétextes pour ne pas prendre de clichés :

— Prenez du magnésium, on vous aidera. Il faut prendre la cuisine, le couloir. Les habitants ont travaillé toute la nuit pour éteindre le feu qui ronflait dans la cage de l'escalier. Le juge est d'accord.

À sa question sur les causes de cet incendie il daigna répondre qu'on avait jeté des sacs de poudre de l'armée, de dix ou vingt livres, par une trappe de ramonage oubliée et même recouverte de crépi.

— La cheminée a explosé et le brasier a poursuivi le fils coince par les fermetures de la porte. Ce sont les épars surtout qui lui donnèrent du mal. Ils étaient coincés et le feu lui dévorait le dos.

L'adjudant de Couiza, Verdier, ne voulait pas entendre parler de cette bêtise de daguerréotype, mais le juge lui y tenait et malgré sa forte personnalité Verdier dut s'incliner. Ce fut un travail éreintant pour tout le monde et Zélie, lorsqu'elle prit l'un de ses appareils portatifs qui pesait ses huit kilos, était déjà fatiguée par cette longue journée d'attente.

L'état de la maison la laissa abasourdie. Elle n'avait jamais imaginé qu'elle pénétrerait dans une sorte de four aux murs craquelés, noircis, gluants d'un mélange de suie, de poudre non brûlée et de l'eau jetée à coups de seaux par la chaîne des habitants. Chaîne dérisoire mais la pompe à vapeur de Saint-Paul n'arriva qu'au petit matin. On pataugeait dans une fange épaisse. Elle découvrit, découpés à la scie à métaux, les emplacements des corps de Gaillac et de sa femme qui avaient recuit dans la fonte de tous les ustensiles en métal, surtout du fer-blanc, du cuivre et de l'étain. La pompe les avait copieusement arrosés mais on ne s'était pas risqué à les récupérer, sans emporter une partie de leur cercueil improvisé.

— La température a dépassé tout ce qu'on peut imaginer, disait Wasquehale.

Sous l'œil furibond de l'adjudant Verdier elle prenait ses clichés tandis qu'un gendarme mettait le feu à la torche de magnésium. Par chance les restes mouillés de poudre ne s'enflammèrent pas. Tous étaient éblouis et se regardaient les yeux ronds durant les secondes qui suivaient. On trouva une table pour qu'elle s'y juche avec son appareil, tandis que Verdier s'indignait d'une perte de temps qui ne servirait à rien. Aucune cour d'assises n'accepterait ces épreuves, voilà tout. Elle sortit de là noire de suie, écœurée par l'odeur de chairs grillées et de poudre, heureusement aidée par les gendarmes qui portaient son matériel. La bonne du curé, Pamphile, la guettait et lui annonça qu'elle avait mis de l'eau à chauffer, qu'elle allait la lui apporter.

Dans le fourgon elle crut sentir une odeur de bougie, n'y prit pas

garde, alluma une lampe mais vit tout de suite que ses affaires avaient été dérangées, celles de la vie quotidienne et non du laboratoire. Elle aperçut des miettes de pain sur le plancher et en s'approchant du petit évier flaira une odeur de café, découvrit le marc humide dans son seau à ordures.

Elle regarda vers le divan, trouva qu'il ne s'appuyait pas tout à fait contre la cloison et alla le tirer brusquement. Sonia Derek se dressa, quelque peu décoiffée et poussiéreuse :

— C'est pas trop tôt j'en pouvais plus, je suis là derrière depuis des heures. Depuis le milieu de la nuit.

— Comment avez-vous ouvert ma porte de fourgon ?

— Votre serrure c'est d'un simple ! Suffit d'un rien, l'épingle de ma broche.

— Vous avez l'habitude ce crocheter les serrures pour vous introduire chez les gens ?

Sonia haussa les épaules sans répondre.

— Ou est-ce une spécialité de théâtre puisque vous êtes une comédienne qui parcourait les villages les plus isolés pour jouer des farces cochonnes.

— Qui vous a dit ça ? s'affola Sonia.

— Le brigadier. C'est donc vrai ? Et c'était Savane votre directeur de troupe ?

— Oh, non, lui c'est différent, il est de la coterie parisienne. Moi je ne suis rien pour lui. C'est le hasard qui fait qu'on s'est rencontré c'est tout.

— Et vous n'avez jamais été abusée, pillée par des soudards je parie.

— Si fait madame la photographe, si fait. Il se trouve que j'habitais dans le Loiret une petite maison campagnarde.

— Pourquoi vous enfuir comme une voleuse de l'auberge ?

— Parce que je sais qu'il me tuera et que je ne devais pas rester là-bas. J'ai essayé de trouver le moyen de m'éloigner et puis j'ai pensé au fourgon, me disant que jamais il ne viendrait me chercher là.

— De qui parlez-vous donc ?

On frappa à la porte du balcon et telle une marionnette qui s'efface Sonia disparut derrière le divan. C'était Pamphile avec deux cruchons d'eau bouillante.

— Je vais vous chercher de la soupe maintenant, à moins que vous ne veniez la manger avec Monsieur le Curé qui veut vous parler. Il dit que c'est important. Je commence à m'inquiéter moi car il n'est plus le même et cette histoire des Gaillac le chamboule encore plus que moi, c'est dire.

— Quand j'aurai fait ma toilette je viendrai à la cure.

Elle referma la porte à clé et alla tirer le rideau qui séparait le

fourgon en deux, peu soucieuse de prendre son tub sous le regard de Sonia. Celle-ci lui reprocha du fond de sa cachette d'être égoïste.

— J'aurais bien avalé un bol de soupe moi. Et puis je voudrais bien me doucher.

— Et en prison vous croyez que ce serait mieux ? Fichez-moi la paix et laissez-moi réfléchir. Wasquehale m'a reproché de ne pas avoir parlé du vol de ces photographies l'autre nuit. Cette fois je ne veux pas être complice de vos manigances et il est possible que je le prévienne de votre présence.

Avant de faire sa toilette, Zélie accrocha à la porte l'écriteau annonçant qu'elle développait les clichés et ne devait pas être dérangée. Sonia ne dit plus un mot, tout le temps où elle se lava. Elle n'avait pas osé se dénuder entièrement, se lavait par-dessous une camisole légère, ce qui était malcommode. Le regard d'un homme, pensa-t-elle l'aurait moins écoeurée que celui de cette intruse.

— Vous avez encore du pain pas trop rassis et du saucisson dans le placard. Faites du café mais évitez que l'odeur ne se répande au-dehors. Des dizaines de gens longent le fourgon et pourraient s'étonner en mon absence de sentir l'arôme du café et de voir de la lumière. Autre chose, ne tirez pas le verrou car si le curé me raccompagne je serais forcée de frapper à la porte et cela l'étonnerait.

— Je ne serai pas tranquille.

— Il y a foule, les gens ne sont pas pressés de rentrer chez eux. Qui est celui que vous redoutez tant que vous ne puissiez rester tranquillement dans votre chambre d'auberge ?

— Le dire c'est me condamner et vous condamner.

— Voulez-vous que je parle de vous au curé ? Il pourrait vous recueillir. Mais le mieux serait de vous confier à Wasquehale ou au juge.

— Je vous supplie de ne pas le faire. Si vous en avez l'intention dites-le-moi que je m'enfuirai à nouveau. Je trouverai bien un coin pour me cacher.

L'abbé Reynaud lui serra longuement la main, la prenant entre les siennes comme s'il voulait lui exprimer plus que de la sympathie. Elle s'en inquiéta, car ce geste affectueux ressemblait plus à des condoléances qu'au plaisir d'une nouvelle rencontre, même dans des circonstances dramatiques.

Perplexe elle s'assit devant la soupe de légumes au lard que Pamphile lui servait à grandes louches.

— Le brigadier Wasquehale vient de repartir et le juge couchera chez notre maire qui s'en fait toute une cérémonie. Ce n'est pas un homme simple ni pour les choses de la religion ni pour celles de la vie ordinaire. Voulez-vous coucher chez Pamphile cette nuit, elle a une jolie chambre à votre disposition ?

La vieille servante en rougit de fierté, mais souriant gentiment Zélie dit qu'elle voulait développer ses clichés et que le lendemain elle repartirait de bonne heure. Remerciant une nouvelle fois le curé et Pamphile pour l'offre de l'écurie où Roumi était bien à l'abri.

— Demain vous risquez non d'avoir la pluie mais plus sûrement la neige sur la route, ce serait imprudent de partir avant d'avoir vu le temps, dit Reynaud.

Pamphile annonça qu'elle rentrait chez elle et le curé l'accompagna sur le pas de la porte, parut surveiller où elle se dirigeait, referma en disant qu'il ne restait plus, à côté de l'église, que quelques charrettes bâchées où des gens venus de loin allaient donc passer la nuit. Les autres étaient repartis ou bien avaient trouvé l'hospitalité de quelques connaissances.

— Vous vouliez me voir, Monsieur le Curé ?

— Oui j'ai quelque chose à vous remettre.

Elle le regarda sans comprendre.

— Quelque chose qui vous revient. Je vous demande une petite minute.

Il la laissa seule, méditative, regardant les flammes, pensant aux deux malheureux brûlés par l'explosion de toute cette poudre jetée par sacs de dix livres dans le conduit.

Reynaud revint avec un paquet enveloppé dans un tissu qui n'était autre qu'un pan de couverture militaire pour les chevaux. Il défit ce premier emballage, apparut du papier journal.

— Une nuit j'ai surpris une ombre qui pénétrait dans l'église et s'y attardait. J'ai pensé qu'un voyageur démuné s'était réfugié chez le bon Dieu pour la nuit et je ne m'en souciais pas, mais le lendemain j'ai quand même inspecté le banc de la famille Ladonne. C'est le nom de jeune fille de Cécile Bourgeau que j'avais finalement cru reconnaître. Mais je n'ai rien trouvé de spécial.

Il s'était arrêté de déballer le contenu du paquet alors que Zélie frémissait d'impatience effrayée.

— C'est ce matin, après la nuit d'épouvante que nous avons connue que j'ai soudain pensé au banc des Gaillac. Et je me suis rendu dans l'église. Sous le marche-pied qui sert d'agenouilloir il y a une niche pour le livre de messe si l'on veut et au fond j'ai trouvé ce paquet. Je sais que par son contenu il vous concerne.

Les châssis apparurent avec le signe qu'ils n'étaient pas développés tout comme les rouleaux de papier au carbone. Incapable de les prendre dans ses mains Zélie pleurait silencieusement, et lorsque Reynaud poussa doucement le paquet vers elle ses larmes piquetèrent le papier journal de taches humides. Reynaud se leva, prit une liqueur de Bénédictine et en versa dans deux petits verres qu'il déposa sur la table.

De son index Zélie frôlait les lettres J.T. gravées sur le bord en bois du châssis. C'était peut-être bien les plaques emportées par Jean ou bien en avait-il acheté d'autres avec toujours cette précaution de les graver de ses initiales.

— Oui, dit Reynaud, je savais que votre mari s'appelait Jean. C'était donc Gaillac qui avait les clichés. Je ne sais comment ils sont entrés en sa possession mais c'est le fait. Je pense qu'ils représentent une grande valeur accusatrice et c'est pourquoi je voulais que vous couchiez chez ma bonne Pamphile. Je comprends que vous souhaitiez travailler dans votre labo, mais si vous le permettez je vais vous prêter une arme que je possède et que je trouve d'ailleurs absurde de conserver. C'est un revolver réglementaire de marine à six coups et cartouches à broche. Je veux que vous le preniez. Vous le garderez jusqu'à ce que toute cette affaire soit résolue. Voyez-vous je suis persuadé que nous allons découvrir la raison de ces crimes effroyables à partir de ces clichés. Ce revolver est chargé. J'espère que vous n'aurez pas à vous en servir mais n'hésitez pas à le faire. Je voudrais vous revoir chaque année lorsque vous ferez votre tournée du printemps.

Il désigna le verre de liqueur :

— Buvez ça et retournez dans votre fourgon, verrouillez vos portes. Je serai debout pour la première messe si vous voulez reprendre votre cheval. Mais je crains que le temps ne vous force à demeurer encore parmi nous, ce qui ne manquerait pas de me réjouir. Si vous développez ces plaques hâtez-vous de confier le tout au juge et à ce brigadier Wasquehale. Je sais que leur valeur à charge est nulle mais tout de même, pourquoi se serait-on entretenu à cause d'elles ?

Il semblait neiger dans le halo de la lanterne suspendue en travers de la route, mais ce n'était peut-être que de la pluie. Il s'arrêta au pied du balcon, lui fit signe de la main et retourna chez lui. Une odeur de trois-six accueillit Zélie. Sonia avait dû trouver la bouteille qu'elle réservait pour les petites blessures. La pensée de partager le divan avec cette femme la hantait depuis des heures et elle était bien décidée à la faire coucher sur la paillasse qui attendait, roulée dans le fond du placard. Une fois le neveu de Jean les avait accompagnés trois jours durant dans leur tournée et dormait là-des-sus.

Elle s'était endormie à sa table de tirage et la lampe rouge grésillait, en manque de pétrole. Ce fut ce qui la réveilla, éperdue, ne sachant où elle était, avant de voir les épreuves qui séchaient à sa gauche sur un fil. L'une d'elles était d'une netteté parfaite comme si sa puissance accusatrice avait exigé la perfection. Elle en avait tiré trois ou quatre autres, elle ne savait plus, avant de tomber épuisée, la joue sur le bois poli à l'huile de cette table spéciale... Elle se retourna. Derrière le rideau dormait Sonia Derek et son souffle aigrelet se mêlait aux odeurs de ce brassage collodion, éther et alcool. Parfois la tête lui tournait de respirer ce produit et Jean affirmait que certains photographes y trouvaient autant d'attraits que dans l'opium.

Avant d'éteindre sa lampe, à bout de force, elle alluma une chandelle, alla à la porte du balcon, découvrit la faible couche de neige sur les toits, les marches, mais la rue simplement humide. Elle se demanda si les hommes de Wasquehale surveillaient toujours la maison des Gaillac, s'enveloppa de sa cape pour aller voir.

Un gendarme de faction dans la rue lui barra l'accès. Il n'était pas de Mouthoumet mais de Couiza. La brigade de Wasquehale n'avait plus rien à faire ici, dit-il avec une sorte de jubilation. Le juge ? il dormait chez le maire. Comme l'adjudant Verdier, et le souper y avait été fort animé.

Elle aperçut de la lumière au presbytère, mais au même instant en vit sortir Pamphile qui se dirigeait vers l'église pour la première volée de cloche.

Roumi la salua d'un petit hoquet de satisfaction, la suivit au-dehors, parut ricaner de défi en découvrant les petits flocons qui voltigeaient, eut l'air de dire qu'il en avait vu d'autres et que si elle l'attelait, il se chargeait de la ramener à l'auberge.

Lorsqu'elle remonta dans le fourgon pour éteindre les chandelles, Sonia Derek dormait apparemment mais son souffle lui semblait trop régulier. Peut-être faisait-elle semblant pour fuir toute participation aux tâches à venir. Zélie aurait bien pris un grand bol de café, mais craignant de la réveiller, se contenta de boire un peu de limonade et rangea les épreuves dans les tiroirs habituels. Une seule disposait d'un pouvoir absolu sur les événements récents. Et même multipliée en trois ou quatre tirages elle n'en perdait nullement sa force. Que l'explication des horreurs commises fût tout entière dans cette photographie agrandie laissait Zélie en plein effroi, non qu'elle

éprouvât quelque crainte pour elle-même mais celle de devenir la maîtresse d'un certain destin. Bien protégée dans sa cape elle fit prendre à Roumi le chemin de Soulatgé, prête au demi-tour si la route de pleine campagne était déjà recouverte d'une couche de neige, mais seuls les bas-côtés herbus l'étaient. Émoustillé, Roumi trotta même à sa manière, reprenant la marche tranquille avant qu'un sursaut ne le lance à nouveau. Ils atteignirent Soulatgé alors qu'il faisait encore nuit. Elle se donna le temps de la décision à la sortie du village, opta finalement pour la route de Massac où le col de Cèdeïllan était plus bas que Redoulade, estimant que ce versant est serait moins exposé à la neige venue du sud-ouest.

— Je n'ai pas compris tout de suite que nous roulions, fit Sonia Derek en venant s'asseoir à ses côtés, la faisant sursauter car son capuchon étouffait les bruits. Je me croyais d'abord en bateau. Un jour nous avons descendu le Rhône sur un coche d'eau. Puis j'ai pensé que c'était le vent. Il neige fort.

— C'est encore peu.

Mais les sabots de Roumi perdaient de leur claquement allègre, s'assourdisaient et elle sauta à terre pour vérifier l'épaisseur de la couche et fuir cette compagnie imposée.

— Si je faisais du café.

— Avec les cahots vous en mettez partout. Il faut tenir la casserole jusqu'à ce que l'eau bouille et ensuite placer la cafetière dans le trou prévu pour. Mon mari...

Elle n'alla pas plus loin. Jean avait tout organisé pour une sorte de vie maritime disait-il : « De la sorte tu pourras cuisiner tandis que la roulotte naviguera le long des chemins des Corbières », ce qui n'était pas arrivé souvent. Ils préféraient s'arrêter dans un endroit aussi charmant que désert pour prendre leur repas, faire une sieste amoureuse.

— Vous avez travaillé tard. Merci de m'avoir laissé le divan.

— Si j'avais voulu dormir je vous aurais secouée pour vous désigner la pailleasse, fit Zélie énervée.

La Derek revenue à l'intérieur elle remonta sur le siège du cocher et écouta les bruits, ceux des sabots, ceux des roues qui peu à peu s'atténuaient pour laisser place au doux crissement de la neige foulée, écrasée.

Sonia lui apporta un bol de café, des tranches de pain d'épices. Elle avait réussi à obtenir un bon café fort. Zélie apprécia mais ne le lui dit pas.

— Nous montons, constata la théâtrale. Il y a un col ?

— Le Cèdeïllan et à côté une grosse campagne où nous pourrons nous réfugier si la neige tombe trop fort. Mais encore faudra-t-il y arriver. Sinon nous trouverons une bergerie en ruine sur le côté

gauche. Les Saradels. Une partie du toit est encore debout et Roumi pourra s'y abriter. Nous on restera dans le fourgon.

Déjà le cheval peinait, ralentissait et elle abandonna son déjeuner entre les mains de Sonia pour aller prendre sa bride, appuyer sa joue contre son œillère pour l'encourager comme il aimait. Ce n'était pas une esquisse de jour qui blêmait la nuit mais une neige plus brillante et n'y voyant pas au-delà de dix mètres, Zélie attendait un grand tournant avant d'annoncer à Roumi que les Saradels c'était tout à côté.

Sonia la rejoignit, visiblement effrayée d'enfoncer ses escarpins d'une dizaine de centimètres dans cette couche collante. Il était vrai qu'on avait du mal à soulever ses pieds et Roumi avançait comme à la parade, levant haut ses paturons. Le fourgon fit soudain un écart, entraîna la lourde masse du cheval qui d'un coup de reins rétablit l'équilibre. Zélie avait bien vu le véhicule avancer sur une seule roue et en se retournant Sonia ne vit qu'une seule trace dans la neige.

— La bergerie est là.

Il fallait quitter le chemin pour une piste épaissie en neige et le toit encore en place s'était quelque peu envolé au vent. Roumi serait à l'abri avec une couverture sur le dos et de l'avoine dont elle gardait un grand sac dans l'aménagement prévu sous le fourgon.

Le plus difficile fut d'équilibrer celui-ci pour dételer le cheval, mais Sonia lui apporta une aide inattendue. Elles se retrouvèrent enfin à l'intérieur en train de refaire du café et de préparer le déjeuner.

— Je dormirai ensuite. Il nous faudra attendre quelques heures pour que le jour soit plus clair. La neige peut alors s'arrêter.

Roumi qu'elle visitait régulièrement paraissait au mieux. Elle tâta ses oreilles, ses naseaux de crainte qu'il ne soit fiévreux.

Zélie se souvint alors du revolver à barillet offert par le curé Reynaud. Étrange prêtre qui disposait d'une arme et la lui faisait emporter comme s'il avait tout compris des dangers qui la menaçaient. Qu'avait-elle fait de l'arme la veille en revenant du presbytère, serrant sur son cœur ce revolver et ce paquet enveloppé d'un pan de couverture militaire. Elle franchit le rideau toujours tiré qui coupait la longueur du fourgon en deux, finit par la trouver dans l'un des tiroirs à photographies. Elle l'examina mais ne savait comment faire basculer le barillet pour vérifier si les cartouches étaient toujours en place.

Et cette fille, cette traînée de spectacles honteux, que faisait-elle là dans son fourgon, leur chère roulotte où sa présence devenait une insulte. Femme abusée, violée ? La belle histoire truquée, inventée pour duper son monde, permettre à son complice de faire disparaître les uns après les autres les témoins de sa haute trahison. Il n'y avait pas d'autres mots.

Peu à peu elles s'observaient du coin de l'œil, et lorsque l'une avait

un geste un peu trop sec l'autre se raidissait, sur le défensive. Sonia faisait cuire une omelette mais Zélie surveillait tous ses gestes, se méfiait. Elle avait peut-être pris un flacon d'éther pour l'empoisonner, du moins la faire dormir le temps que son complice les atteigne. Quand l'une sortait sur le balcon pour évaluer la couche de neige l'autre était surprise de la voir revenir. Pourquoi, se demandait Zélie ne pas fuir tant bien que mal vers le Cèdeillan, la grosse campagne pleine de ramonets, de journaliers. Là-haut c'était le salut mais avec deux kilomètres à patauger dans vingt centimètres de neige. Zélie remarqua que Sonia paraissait de plus en plus détendue lorsqu'elle rentrait de ces sorties et annonçait que la couche de neige s'élevait.

— Ça ne vous fait rien de penser que nous sommes peut-être là pour plusieurs jours ? Il n'y a pas grand-chose à manger et il reste peu de bois pour allumer ce poêle.

— Tant que je reste loin de Mouthoumet je suis tranquille, répliqua la Derek. Vous n'avez qu'une idée, me livrer à votre cher brigadier. Que lui faites-vous donc pour qu'il soit à vos genoux ?

— Si vous n'avez rien à vous reprocher vous ne courez aucun ennui. Mais en réalité je pense que vous n'avez pas été violée par ces mobiles que vous accusez. Volée peut-être mais pas violée. Vous avez fait payer vos faveurs et ils se sont vengés en vous dépouillant. Vous n'êtes venue par ici que pour de l'argent. C'est tout. Je ne pense pas que ceux qui pillèrent votre maison soient les Bourgeau, les Rivière ou les Gaillac. Surtout pas Rivière mais lui c'est différent. Il a dû assister à une scène qu'il n'aurait jamais dû voir, pas vrai ? Peut-être étiez-vous même en cause. Mais ce que je ne comprends pas c'est le vol de ces photographies dans votre chambre. J'en ai tiré plusieurs exemplaires et il ne servait à rien de les voler puisque les autres étaient en mains sûres. À moins... Oui bien sûr, à moins qu'elles n'aient comporté des signes particuliers. Mais c'est ça, des signes qui vous permettaient de *reconnaître* vos bourreaux. Des gens que vous n'aviez jamais vus. Vos faux bourreaux, les Bourgeau, Gaillac mais aussi hélas pour lui Rivière.

Au fur et à mesure qu'elle décortiquait cette énigme le visage de Sonia Derek s'empourprait puis d'un coup se vidait de toute couleur, tandis que ses yeux bleus se voilaient de terreur.

— Un signe discret presque invisible.

La théâtreuse se leva et alla décrocher sa pelisse comme si elle allait l'enfiler pour s'enfuir, mais elle plongea une main dans la poche de droite et en sortit le revolver de marine prêté par l'abbé Reynaud. Zélie ne l'avait pas vue le dérober dans le tiroir.

— Vous ne me livrez pas à Wasquehale. Jamais. Je me suis comportée comme une imbécile sans comprendre mais je ne veux pas payer pour tout. J'ai découvert dans ces nombreux tiroirs les photos

prises par votre mari et aussi cette arme. Dès qu'il ne neigera plus vous me conduirez dans une ville où je puisse prendre le train. Perpignan par exemple ou Narbonne.

— On vous retrouvera, murmura Zélie, surprise de n'éprouver aucun ressentiment contre cette pauvre fille.

— Je sais où j'irai me cacher. Je peux m'en sortir. Mais plus que les gendarmes, que les juges c'est lui que je fuis. Qu'est-ce que je risque avec la justice, quelques années de prison mais avec lui ce serait la mort.

— Il vous a payée pour vous convaincre de jouer les faux témoins ?

— De l'argent ? Oh, non, pas de l'argent ! Vous ne pouvez pas comprendre parce que vous n'avez pas comme moi arpenté les pires chemins de France pour aller donner du spectacle dans les coins les plus reculés. Avec pour spectateurs des culs terreux aux yeux exorbités parce que vous montriez un peu de votre jambe, un soupçon de vos seins et que vous les échauffiez avec des paroles gaillardes qu'ils comprenaient parfaitement. Non, il ne m'a pas donné d'argent mais il m'a fait rêver. Oh, oui alors ! J'ai rêvé comme une fille stupide et naïve que je suis dans le fond malgré mes airs affranchis. Pour les photographies vous avez raison. Elles étaient marquées par ordre, un, deux, trois coups d'épingles invisibles.

Roumi émit alors plusieurs hennissements de mécontentement et Sonia sursauta, braqua son revolver en direction de la porte donnant sur le balcon.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Il flaire l'approche d'un cheval qu'il déteste, répondit Zélie, maîtrisant mal sa peur, et nous allons avoir une visite désagréable. Ne restez pas là, cachez-vous derrière le rideau.

L'arrivant épousseta ses vêtements une fois sur le balcon avant d'ouvrir la porte et d'entrer. Sous son képi bosselé où s'accrochaient quelques traînées blanches son visage était d'une infinie tristesse.

— Je croyais que ce serait plus facile, dit-il, une simple formalité comme pour les autres. Mais depuis que je vous ai rencontrée je ne cesse de repousser chaque jour cette indispensable corvée.

— Bonsoir capitaine Savane. Vous ne portez donc pas le masque de la mort aujourd'hui ?

Il ôta son képi, passa la main dans ses cheveux. Il s'approcha comme s'il voulait tirer le rideau de séparation mais n'alla pas plus loin. Sonia avait rejoint sa cachette derrière le divan.

— Dans la troupe dont j'étais le maître je ne jouais que les utilités, le spectre du roi assassiné, père d'Hamlet, ou celui du Commandeur dans Don Juan. C'était toujours le même morceau de tissu amidonné avec trois trous pour les yeux et la bouche. Vous avez récupéré les châssis de votre mari ? C'est l'abbé Reynaud qui les a découverts dans l'église m'a-t-il dit, au banc des Gaillac ? J'aurais dû y penser.

— Qui est cet officier allemand avec lequel vous paraissez en si bons termes ?

— Le colonel Von Heckel, un aristocrate, un junker prussien. Mon commanditaire juste avant la dépêche d'Ems, avant cette sale guerre. Il allait acheter une des plus belles salles de Paris et m'en confier la direction. J'ai su qu'il combattait sur la Loire et je me suis fait affecter dans l'armée du général Chanzy. Au service de la sécurité pour surveiller les groupes francs.

Comme Sonia Derek il ne lui inspirait qu'une consternation profonde, sans qu'elle puisse le haïr. Il l'avait même troublée parfois, elle soupçonnait chez lui des confusions de sentiments non exprimés, si bien qu'à plusieurs reprises il lui avait paru rassurant malgré sa rudesse. Mais elle n'osait s'avouer qu'elle avait craint que ce ne soit Julien Molinier qui se présente à elle dans ce coin perdu. Aussi sa terreur s'atténuait-elle de soulagement.

— Vous avez connu les Bourgeau, Gaillac, Rivière ?

— Rivière nous a surpris, Bourgeau et moi en conversation avec Von Heckel dans cette Maison du Colonel. Il en a fait part à votre mari et dès lors ce dernier m'a traqué. Et le petit Grizal de Lanet l'aidait.

Il s'approcha du meuble aux multiples tiroirs, commença de les ouvrir les uns après les autres, examinait les épreuves qu'ils

contenaient.

— Caché dans des buissons épais du jardin votre Jean avait installé son appareil face à la fenêtre de la pièce où nous nous retrouvions, Von Heckel, Bourgeau et moi. Cette Maison du Colonel était dans un coin oublié des armées, une oasis où nul ne songeait à installer une troupe. Nous pouvions y discuter tranquilles avec le Prussien. Entre nous votre mari aurait mieux fait d'amener là un officier pour nous surprendre. Mais voyez-vous je le comprends. Comme moi amoureux de son art il voulait que celui-ci démontre combien il pouvait être indispensable pour dévoiler l'ignominie. Car je ne conteste pas que c'était ignoble. Nous vendions du renseignement pour de l'argent.

— Von Heckel vous donne une grosse liasse sur l'une des photographies.

— Il me l'apportait par fractions de dix mille francs sur les cent mille que valait mon futur théâtre.

— En échange de renseignements sur nos armées ? Vous avez vendu vos compatriotes pour un théâtre, pour y jouer des stupidités comme le faisait déjà Sonia Derek.

Il haussa les épaules avec un air de profonde dérision :

— Ça valait la peine. Ma vie est théâtre et rien d'autre. Même l'armée et la guerre furent pour moi une pièce extraordinaire avec bruit et fureur, comme dans Shakespeare, un grand dramaturge anglais.

Son ton plus arrogant que dubitatif sous-entendait que certainement elle ignorait jusqu'à ce nom illustre.

— Comment avez-vous su que mon mari vous avait pris en flagrant délit ?

— Grizal en a parlé imprudemment après avoir bu avec son vague cousin Gaillac qui a prévenu Bourgeau.

— Et puis ? fit-elle avec effort.

— J'ai conseillé au lieutenant Auguste des Hauvray de faire occuper la Maison du Colonel, d'y envoyer le corps-franc de votre mari et d'Émile Grizal, et mon colonel Von Heckel a fait assiéger la maison.

— À la mitrailleuse de vingt-quatre canons. Ces armes perforaient les murs les plus épais, trouaient les portes. Nul ne pouvait leur échapper. Qui a achevé mon mari d'une balle de chassepot ?

— Bourgeau.

— Vous n'avez même pas le courage de reconnaître votre crime, fit-elle, soudain furieuse de sa lâcheté.

— Non, c'est Bourgeau. Ensuite il a volé la sacoche en cuir fauve mais n'a pas trouvé les châssis. J'ai su plus tard que Gaillac était passé le premier.

— Pourquoi cette comédie du Cavalier-squelette ?

— Par goût du mélodrame. Il fallait que je les effraye tous, je ne savais qui avait les châssis, je les soupçonnais tous. Bourgeau, Gaillac et aussi Rivière devenaient trop dangereux pour moi. J'ai imaginé, en dramaturge frustré, cette histoire de viol, de pillages, de détrousseurs de cadavres, ce qui est en partie vrai même si Bourgeau n'a jamais dépouillé les cadavres. Il a racheté le butin, ces alliances et ces bijoux que j'ai eu l'idée de fourrer dans ce couffin.

— Une fois masqué vous montiez le même cheval ? Parce que la nuit le rouge semble noir. Et puisqu'ils vous connaissaient vous avez pu approcher Bourgeau et les siens pour les assassiner ?

— Tout s'est passé comme l'enquête l'a établi avec les torches, les premières vaches égorgées en silence.

— Comment avez-vous pu... Quatre hommes dans la force de l'âge, cinquante vaches... C'est inimaginable.

— Comme au théâtre je me suis mis dans un état second et ainsi tout est possible. On devient surhumain, puissant, animé d'une rage indomptable, d'un vertige de mort...

Elle évitait de regarder le rideau de séparation, certaine que malgré son épouvante Sonia Derek ne perdait pas une seule parole de cette confession soutenue par un orgueil blasé.

— Sonia Derek sur votre ordre a parlé de Mouthoumet en faisant semblant de croire qu'il s'agissait de moutons, et vous avez joué celui qui se souvient de son enfance pour situer cet endroit. Comment êtes-vous devenu le complice de ces Bourgeau, de ce Gaillac ?

— Je les ai surpris dans leur activité illégale en train de regrouper chassepots et chevaux. Grâce à eux j'ai disposé de renseignements importants pour le colonel Von Heckel. En ce qui concerne le butin et l'appareil démontable de votre mari ils se trouvaient dans le grenier de la bergerie. Je n'ai fait que les cacher là-bas dans sa maison d'Auriac. Avec la sacoche. Pour effrayer sa femme, je croyais qu'elle possédait les châssis. Chaque fois à l'aide d'un gant amputé de l'annulaire je laissais ma signature. Tous ont supposé jusqu'au bout qu'un rescapé laissé pour mort les poursuivait de sa vengeance, et je crois même qu'abreuvés depuis toujours de superstition et de récits fantastiques ils croyaient que ce cavalier-squelette s'était levé d'entre les morts pour les hanter.

— Vous n'avez pu à vous seul tuer ces cinquante vaches. Qui vous accompagnait ?

— Personne. C'est très facile avec un sabre court et une torche. Les bêtes éblouies, fascinées, qui ne bougeaient pas, s'affaissaient et moi qui courais de l'une à l'autre, émerveillé de la facilité de la besogne, comme fou je vous l'ai déjà dit. Jusqu'à ce que Bourgeau et son neveu sortent de la bergerie, les autres trop saouls roupillaient, et je les ai laissés venir vers le trou d'eau rempli de joncs pour les abattre

posément car chacun avait pris sa lanterne. À l'entraînement je faisais neuf balles à la minute même de nuit, c'est dire.

— Vous aurez votre théâtre à la fin ? Et vous pensez que la rumeur de ces crimes ne vous accompagnera pas jusqu'à Paris en un voile de deuil et de remords ? Qu'allez-vous y jouer, des farces graveleuses, des mélodrames sanglants puisque le sang vous fait exulter ?

— Reprochez-moi tout mais ne touchez pas à ma passion, Zélie Terrasson. Le théâtre fut le seul mobile de mes actes et j'irai jusqu'au bout pour en rester proche. Si je dois vous tuer ce sera dans la douleur, car du premier jour j'ai su que vous étiez la seule que j'aurais pu aimer. Je voulais vous effrayer à Rouffiac avec ce boudin de sable autour de votre cheminée, mais je savais que vous étiez une femme sereinement décidée. Lorsque le brigadier Wasquehale m'a parlé de vous comme seule photographe du coin, j'ai pensé que peut-être vous aviez reçu les châssis sans oser les développer. Je lui ai demandé de vous faire venir et de vous confier le soin de photographier les anciens mobiles du canton, ce qui a paru bizarre car la justice ne veut pas entendre parler de ce procédé. Mais Wasquehale a réagi avec enthousiasme.

— Vous allez donc repartir, une fois que vous m'aurez assassinée, avec Sonia Derek à votre bras ? Pour quels rôles ? Pas celui d'Ophélie je suppose ?

— Croyez-vous vraiment que cette créature dépravée puisse être un jour comédienne dans ma troupe ? Cette traînée, cette putain à soldats ? Jamais. Elle est tout juste bonne pour faire s'esclaffer les paysans en montrant son cul...

Lorsque le brigadier Wasquehale arriva à la bergerie en ruine, alerté par ceux de la métairie de Cédeillan ayant entendu des coups de feu, il trouva le capitaine Jonas Savane mort et sa meurtrière prostrée sur le divan du fourgon. Zélie Terrasson se trouvait au-dehors, à côté de son cheval qu'elle tenait par le cou.

— Dès qu'il l'a insultée, sans la savoir à l'écoute derrière le rideau, elle a surgi comme une folle et a tiré sans arrêt. Il lui avait promis qu'elle serait la première actrice de son théâtre et elle y croyait.

— Comment en est-il arrivé à l'insulter ? s'étonna le brigadier.

Où avait-elle puisé tant de perfidie instinctive pour amener Savane à proférer les plus ignobles insultes alors qu'à côté Sonia ne pourrait en souffrir davantage ? Instinct de survie, de légitime défense ?

Dans les poches de Savane le brigadier trouva le fameux masque du commandeur et du roi du Danemark.

Lorsqu'elle en eut terminé avec le juge, les gendarmes, Zélie reprit la route de Lézignan, mais pas une fois ne put s'installer pour manger ou coucher dans le fourgon. Elle roula sans arrêt, marquant quelques étapes pour que Roumi se repose, mais elle atteignit Lézignan d'une

seule traite.

Roumi une fois dans son écurie avec de l'eau, de l'avoine, de la paille fraîche, elle s'abattit sur son lit et dormit douze heures.

Les jours suivants lorsque Roumi hennissait elle essayait de découvrir quel sentiment l'animait. Avec le rouge du capitaine Savane il avait eu des hennissements presque effrayés, mais pour l'alezan de Julien Molinier il manifestait un agacement de jalousie. Elle fut désormais à l'affût de ses réactions d'humeur. En espérant ne pas trop attendre.

GLOSSAIRE DES MOTS LANGUEDOCIENS AGANTTER : attraper, arrêter

BOUSCASSIER : celui qui vit de braconnage, de cueillettes

CABEZAL : torchon

CABOURD : dérangé, fou

CAPITELLE : abri, cabane creusés dans l'épaisseur d'un mur de clôture

CARAQUE : gitan

CASSE : louche (ustensile)

DRÔLE : enfant

ESCAOUSSEL : houe

ESCLOP : sabot

FARNAT : pâtée pour les animaux, par extension plat mal préparé et aussi grosse quantité médiocre en général

PËLHES : chiffons

PELHAROT : chiffonnier

PILHART : garnement

POTAGER : rechaud bâti à côté de l'âtre rempli de braises pour faire mijoter, tenir au chaud

RAMONET : valet-maître de culture

RAJOLE : carreau en terre cuite rouge pour le sol

REPASSE ou RAPASSE : son de blé

ROUGNES : ordures

SAGAN : vacarme

TRIPOTAGE : ragot